


R. Douglas Ord.



PRUDENCE

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD et GALLOIS.

PRUDENCE

ÉTUDE SUR LA POÉSIE LATINE CHRÉTIENNE

AU IV[e] SIÈCLE

PAR

AIMÉ PUECH

Ancien élève de l'école normale supérieure,
Maître de conférences à la Faculté des lettres de Rennes,
Docteur ès lettres.

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1888

A

M. GASTON BOISSIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ET DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,

Hommage respectueux.

AVERTISSEMENT

J'ai cité Prudence d'après l'édition de Dressel (Aurelii Prudentii Clementis quæ exstant carmina, ed. Albertus Dressel, Lipsiæ, Hermann Mendelssohn, 1860); les autres auteurs ecclésiastiques, quand ils ont été déjà publiés par l'Académie de Vienne, d'après les excellentes éditions de cette collection (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, editum consilio et impensis Academiæ Vindobonensis, 1867-87, chez Gerold, à Vienne), quand ils ne l'ont pas été, d'après la *Patrologie* de Migne, sauf mention spéciale; Symmaque, Ausone, Avitus, Fortunat, les Poetæ ævi Carolini d'après la collection des Monumenta Germaniæ (Auctores antiquissimi : Symmaque, éd. Otto Seeck, tome VI, 1re partie; Avitus, éd. Peiper, tome VI, 2e partie; Ausone, éd. Schenkl, tome V, 2e partie; Fortunat, éd. Leo, tome IV; Poetæ latini ævi Carolini, éd. Ernestus Dümmler). Les autres indications bibliographiques se retrouveront dans mes notes.

PRUDENCE

INTRODUCTION

LES ORIGINES DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE JUSQU'A PRUDENCE

Il est très simple de condamner, sans examen et sans appel, la poésie chrétienne du IVe siècle; comme elle n'a pas, à vrai dire, produit de chefs-d'œuvre, un juge partial peut être tenté de n'y voir qu'une tentative avortée et sans intérêt. Il est même facile de donner de cette condamnation, comme de tout préjugé, toutes sortes de raisons. Sans faire valoir des considérations trop banales, l'état de décadence, de décomposition en quelque sorte où étaient alors les deux langues comme les deux littératures classiques, les malheurs effroyables du temps, on peut dire d'un mot que christianisme et poésie sont incompatibles. C'est l'opinion que soutenait par exemple, il y a quelque trente ans, un esprit personnel et impitoyable, Paul Albert, dans une thèse trop légèrement préparée, mais vivement écrite, et où s'annoncent bien les qualités comme les défauts d'un talent tranchant et dédaigneux [1]. Obligé, peut-être un peu malgré lui, d'admirer [2] l'éloquence de Chrysostome dans sa thèse française, Paul Albert prenait une revanche trop aisée sur la poésie de Prudence, de Grégoire ou de Paulin [3]. Toutes les sources de la poésie classique sont fermées pour le chrétien; il dédaigne la forme, la beauté sensible; il se dépouille de tout ce qui est terrestre, il n'a pas de patrie, pas de famille et d'affections. Son idéal, ce n'est plus le héros grec, c'est le saint ou le martyr, c'est-à-dire l'homme

1. *De poesi christiana quarto post Christum natum sæculo*, 1858.
2. *Saint Jean Chrysostome considéré comme orateur populaire*, 1858.
3. Voir notamment ch. I, II, III.

qui a volontairement renoncé à tout ce qui le faisait homme. Ainsi le poète chrétien ne s'adressera pas à l'esprit, épris de l'art; il ne parlera pas davantage au cœur, car, au lieu d'écouter le cœur, il le comprime et le fait taire. Qu'attendre d'un homme tout en Dieu?

Ἄνθρωπος θεόθεν [1] εἰς θεὸν ἐρχόμενος.

D'ailleurs ce sont là choses que lui-même ne nie pas; au contraire il les avoue et s'en fait gloire. Point n'est besoin d'en relever les preuves chez les Pères, chez Tertullien ou Augustin, chez Jérôme aussi à certaines heures de crise. Ce sont les poètes chrétiens eux-mêmes qui le confessent; l'un des plus illustres parmi les Latins, Paulin de Nole, l'a dit : Il n'y a rien de commun entre le Christ et Apollon, l'Église et les Muses,

Negant Camenis nec patent Apollini [2]
Christo dicata pectora.

On ne va pas, je suppose, juger [3] Paulin avec plus d'indulgence que lui-même ne se juge; n'offensons pas par des éloges immérités son humilité, trop légitime cette fois.

Mais, en raisonnant ainsi, on pourrait bien n'avoir rien prouvé, sinon ceci : que la poésie chrétienne devait être essentiellement différente de la poésie profane. On nie que le sévère monothéisme chrétien [4] puisse favoriser la poésie, et on oublie tout d'abord que le monothéisme hébraïque, même à une époque où les Juifs se faisaient déjà de Iahvé une idée presque aussi pure que les chrétiens se la sont faite de Dieu, ne les a pas empêchés de produire leurs admirables psaumes. Ce n'est ni un poème épique, ni un drame, mais ce sont les Psaumes. Surtout on ne veut pas reconnaître que jamais doctrine, dans sa vie réelle, ne s'est développée avec une logique pure; n'est restée

1. Grégoire de Nazianze, *Poemata de se ipso*, XLV, 10, cité par P. Albert, ch. II.

2. X, 22-23. Si Paulin a écrit cela, c'est dans la crise même de sa conversion à l'ascétisme et pour répondre à des provocations d'Ausone.

3. Aujourd'hui encore, bien des chrétiens exprimeraient le même sentiment. Dans une thèse récente consacrée à la poésie chrétienne grecque : *Poètes et Mélodes, Études sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Église grecque*, par le père Bouvy, 1886, l'auteur, dès les premières pages, déclare que « le christianisme n'a point de mission littéraire proprement dite », p. 17.

4. P. Albert, ch. III.

une entité et une abstraction; que toujours au contraire elle a dû admettre peu à peu bien des éléments qu'elle ne produisait pas naturellement d'elle-même, mais qui ont très bien pu se greffer sur elle, y prendre vie, donner des fruits nouveaux, originaux et imprévus. En fait, il y a eu une poésie chrétienne au IVe siècle, chez les Latins et chez les Grecs; ne la condamnons pas *à priori*, et de parti pris. Examinons plutôt de près les conditions dans lesquelles elle a grandi; le sens où elle s'est développée. Voyons si elle avait ses racines dans la nouvelle religion elle-même, ou si elle s'est au contraire ajoutée à elle, et en ce cas, avec quel succès.

J'ai pris pour exemple la thèse de Paul Albert moins à cause de sa valeur réelle, que l'auteur eût sans doute reconnu le premier être un peu mince, que parce qu'elle me paraît exprimer, sous une forme piquante par son exagération même, le jugement commun de la plupart des critiques que leur hostilité contre le dogme chrétien prédispose à traiter sévèrement tout ce qui touche à l'Église. Les croyants au contraire, bien que plusieurs parmi eux aient [1] été sévères, que d'autres se soient bornés à une admiration [2] très modérée, sont cependant plutôt naturellement portés à s'exagérer la valeur des poètes du IVe siècle. Quand un des plus récents historiens orthodoxes de la période des persécutions, M. Allard [3], parle de Prudence, c'est toujours sur un ton voisin de l'enthousiasme. Cependant des esprits plus impartiaux, tels M. Gaston Boissier [4] en France, M. Ebert [5] en Allemagne, ont étudié la poésie chrétienne avec une méthode meilleure et plus véritablement historique; ils se sont simplement

1. Pour n'en citer qu'un, Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme*, n'a pas accordé la moindre attention à l'ancienne poésie chrétienne; à peine trouve-t-on une allusion dans cette indication vague et dédaigneuse : « Sans rechercher quelques poèmes écrits dans un latin barbare, le premier ouvrage qui s'offre à nous est la *Divina Commedia* de Dante » (2e partie, livre I, ch. II).

2. Ainsi Ozanam, *Civilisation chrétienne au IVe siècle*, tome II, 18e leçon.

3. *Hist. des persécutions pendant les deux premiers siècles d'après les documents archéologiques*. Paris, 1885. — *Hist. des persécutions pendant la première moitié du IIIe siècle*, 1886.

4. M. Boissier s'est beaucoup occupé de la poésie chrétienne pendant ces dernières années, et s'il se trouve aujourd'hui en France des esprits mieux disposés à la comprendre, c'est à ses fines et savantes leçons qu'ils le doivent (origines de la poésie chrétienne, *Revue des Deux Mondes*, 1875; — article sur Sedulius, *Revue de philologie*, 1882; — sur le livre d'Ebert, *Revue critique*, XVII, 336, etc.).

5. *Geschichte der christlich-lateinischen Literatur von ihren anfængen bis zum Zeitalter Karls des Grossen*. Leipzig, 1874.

demandé dans quel milieu elle était née et sous l'influence de quelles causes; quelles causes encore, au IVe siècle, c'est-à-dire au moment où elle a eu le plus de vie et d'éclat, lui ont fait prendre les formes particulières qu'elle a prises. C'est avec la même impartialité que j'entreprends à mon tour l'examen de ces délicates questions.

Il est clair que Jésus lui-même ne s'est jamais soucié de l'art et de la poésie, au sens grec et latin de ces deux mots, et la première communauté chrétienne, l'Église primitive des apôtres à Jérusalem, a pu fort bien vivre sans connaître aucunement les exigences de l'une et de l'autre. Il en fut tout autrement dès que le christianisme s'insinua dans les villes helléniques et romaines. Sans doute il n'eut d'abord accès que parmi les classes les plus humbles; mais le rayonnement de la civilisation était alors si étendu et si pénétrant, que ces classes elles-mêmes n'étaient pas entièrement soustraites à son influence. Il n'était pas possible que la religion nouvelle, pour se présenter à elles, gardât intactes sa simplicité et sa naïveté sémitiques; il semble que Paul, dès les premiers temps, l'avait souvent compris. Encore moins était-il possible, aussitôt qu'elle trouva chez les Hellènes et les Romains non plus seulement des fidèles, mais même des interprètes, des docteurs ou des historiens, que ceux-ci n'apportassent pas à une tâche nouvelle leurs vieilles habitudes d'esprit; on change d'idées et de croyances, mais on ne perd pas ou l'on ne perd que bien lentement une certaine façon de comprendre et d'exprimer ses idées, de sentir et de produire ses croyances, qui est naturelle ou que l'éducation a rendue presque naturelle. Voilà pourquoi le troisième évangile déjà est si différent des autres : il a suffi de la demi-culture qu'avait ce petit médecin de Luc pour que le récit de la vie de Jésus prît une tournure et une couleur nouvelles. Luc en effet n'est pas simplement l'évangéliste naïf et touchant qui a toujours été si bien compris des âmes simples; l'âme « tout argentine, au son clair et pur », dont a parlé M. Renan [1]. C'est aussi un écrivain à sa façon, qui compose une œuvre; qui le sait; car il la dédie à un ami; imagine des psaumes; fait intervenir les anges; donne aux premières pages de sa narration l'apparence d'une sorte de drame pieux mêlé de chants [2]. S'il était tout à fait sûr, et non pas seulement très probable, que Luc fût également

1. *Les Évangiles*, ch. XIII.

2. Voir les réflexions très justes de M. Havet, *le Nouveau Testament*, p. 282 et sqq.

l'auteur du livre des *Actes*, on pourrait ajouter que dans tel épisode de ce livre aussi, par exemple l'épisode de Paul et Barnabé pris pour des dieux [1], se retrouvent les mêmes traits qui semblent dus en partie au moins à l'imagination grecque. C'est donc un fait que dès ses plus anciennes origines, à son premier contact avec la civilisation européenne, le christianisme a compris d'instinct que l'art était essentiel à celle-ci; et qu'on a pu prévoir dès lors qu'au lieu de travailler vainement à l'anéantir, il tâcherait plutôt de se l'approprier, de le purifier et de le transformer à son usage.

Il me suffira d'avoir constaté ce fait, et il n'est point de mon dessein de rechercher avec détail les premières origines de la poésie chrétienne dans les écrits dogmatiques ou légendaires, non proprement littéraires, où elle ne peut paraître que par moments, et par surcroît; qu'elle y naisse spontanément, inconsciemment sous la plume de Mathieu ou parfois même de Marc, qu'elle y soit déjà quelque peu recherchée et voulue, comme par Luc, elle n'est jamais le but propre de l'Évangéliste. Je ne crois pas non plus devoir m'attacher [2] aux *Évangiles apocryphes*, aux *Clémentines*, au *Pasteur* d'Hermas, à tous ces romans pieux par lesquels a cherché à se satisfaire l'imagination chrétienne; l'imagination y est trop dépendante encore de la foi, elle ne travaille guère qu'à compléter, à contenter celle-ci, qui n'est jamais satisfaite et ne se croit jamais assez précise, mais par qui elle est inspirée et contenue. Il n'est pas nécessaire non plus de parler des poèmes sibyllins, puisque ceux qui les ont composés n'empruntaient à la civilisation grecque que la langue et le mètre, et se posent d'ailleurs constamment en adversaires fanatiques de toute cette civilisation. Ce n'est pas que ce ne soient là autant d'œuvres fort curieuses et fort originales. Mais elles n'ont pas eu une grande influence sur la poésie chrétienne classique du IVe siècle; et Prudence, Paulin, Grégoire de Nazianze ne sont à aucun degré de la lignée de leurs auteurs. La poésie proprement dite, où les visées littéraires ne dominent pas entièrement le dogme et la foi, mais se mêlent à eux jusqu'à devenir l'affaire importante du poète, ne commence à vrai dire chez les chrétiens qu'après que le dogme s'est mieux précisé; après que son horizon limité, cir-

1. *Actes*, XIV, 12.
2. M. Boissier les a compris dans son étude sur les origines de la poésie chrétienne (*les Apocryphes et les Sibyllins, Revue des Deux Mondes,* 1875, p. 75).

conscrit par l'orthodoxie déjà régnante, n'ouvre plus à l'imagination les vastes échappées où pouvaient hardiment se lancer les faiseurs de romans pieux et d'apocalypses; quand la légende des premiers âges a pris également une forme nette et à bien des égards définitive; quand l'Église a une constitution déjà forte, une extension déjà grande; qu'elle compte parmi ses fidèles des hommes d'une culture assez élevée, inspirés par un double sentiment : le goût, persistant après leur conversion, des lettres et de l'art comme les païens les comprennent; le désir jaloux de rivaliser avec ceux-ci, et de ne pas paraître donner trop facilement raison à ceux qui ne voient dans l'Église qu'un ramas d'ignorants et de gens grossiers. Entendue ainsi, la poésie chrétienne ne commence pas longtemps avant la paix de l'Église, et ne s'épanouit à vrai dire qu'à partir de l'époque constantinienne.

Il est pourtant, à la frontière des deux époques, un singulier écrivain qu'on ne saurait passer sous silence; car rien n'est plus malaisé que de déterminer exactement son rôle et son caractère. On entend que c'est Commodien de qui je veux parler. C'est en portant un jugement, même sommaire, sur l'œuvre de Commodien, que nous comprendrons le mieux combien fut grave la première difficulté que rencontra le christianisme, quand il voulut avoir une poésie. On a vu déjà que la production de cette poésie, dans les pays grecs et latins, était naturelle, je dis plus, inévitable et nécessaire. Aussitôt une question se posait. Quelle forme adopterait-elle? Sorti d'une race sémitique, le christianisme allait au contraire se développer surtout chez les races aryennes; les nations gréco-latines allaient faire sa fortune et son histoire; mais il devait conserver avec un soin jaloux le trésor des livres hébraïques où se trouvaient ses titres d'origine. Désormais les chrétiens allaient recevoir une double éducation : l'éducation de la rhétorique profane, celle de la théologie chrétienne, dominée, malgré l'influence grecque, par des traditions premières tout hébraïques. Ils allaient avoir deux littératures : la littérature profane, la littérature biblique de l'Ancien et du Nouveau Testament. Où prendraient-ils de préférence leurs modèles? Et même ne se passeraient-ils pas de modèles? n'essayeraient-ils pas d'apporter au monde un art chrétien?

On ne pouvait guère s'attendre à voir l'imitation de la littérature hébraïque régner chez les chrétiens latins et grecs. Il est très certain que si les croyances étrangères se firent adopter avec enthousiasme, les livres qui les renfermaient passèrent pour un

peu barbares. Les latins du IVe siècle ne paraissent guère avoir été frappés de l'admirable beauté des antiques œuvres hébraïques. On sait quelle répugnance eut Jérôme à apprendre l'hébreu ; que ce fut une pénitence qu'il s'imposa ; et que cette mortification lui fut dure [1]. Il arriva bien à lire et à comprendre [2], beaucoup moins bien à prononcer. S'il a souvent senti lui-même les caractères originaux du texte, et si sa traduction reste à bien des égards fort remarquable, il n'en a pas moins le plus souvent donné au texte un tour nouveau. Comme les sons rauques et les fortes aspirations [3] de la prononciation sémitique lui restèrent étrangers, les métaphores et les soubresauts de style de la narration biblique le choquèrent. A ce commerce il craignait d'avoir compromis et peut-être perdu son beau style. Il s'excusait auprès de Marcella : « Occupé par la lecture des livres hébraïques, je laisse se rouiller mon latin [4]. » Il en demandait pardon au commun des lecteurs : « Je t'en supplie, lecteur, sois indulgent pour les improvisations que je dicte, et ne réclame pas de moi cette élégance de langage, que depuis longtemps l'étude de la langue hébraïque m'a fait perdre [5]. » De là sa haine pour ceux qui traduisent mot à mot, pour les Aquila [6] et leurs pareils. Il restait donc, au IVe siècle, entre l'esprit sémitique et l'esprit aryen, une infranchissable barrière. D'ailleurs, de nos jours même, à l'époque où la critique règne en maîtresse, combien la savent véritablement franchir? La traduction de M. Reuss, si courageuse à rendre le sens du texte, faite, il est vrai, par un homme d'un médiocre talent littéraire, s'arrête encore prise de timidité devant certaines audaces de style. Mais j'aurai ailleurs occasion de parler du style. Il s'agit ici seulement de la poésie et de la versification.

1. Ep. IV (ad Rusticum) : « Post Quintiliani acumina, Ciceronis fluvios, gravitatemque Frontonis, lenitatem Plinii, alphabetum discere, et stridentia anhelantiaque verba meditari. »

2. « Chaldaïcum sermonem legere et intelligere, non sonare. » Cf. Préface in Danielem.

3. « Maxime in aspirationibus, et quibusdam cum rasura gulæ litteris proferendis. » Comment. in cap. III. Ep. ad Titum.

4. « Nos, ut scis, Hebraïca lectione detenti in Latina lingua rubiginem obduximus; in tantum ut loquentibus quoque nobis stridor quidam non latinus interstrepat. » (Ep. 103). — Certainement elles ont dû être assez rares celles qui, comme Paule, chantaient les Psaumes en hébreu. (Jérôme, *Ep.*, 108, 26.)

5. *Commentatio in Aggæum*, sub fine.

6. Ep. 57 à Pammachius (*De optimo genere interpretandi*). — Voir § 10 ses plaintes contre les traductions littérales, mais barbares et même dénuées de sens parfois, d'Aquila (σύν τὸν οὐρανόν, σύν τὴν γῆν, etc.).

Les chrétiens n'ignoraient pas que certaines parties de la Bible étaient de véritables œuvres poétiques; quelques cantiques enchâssés dans les livres historiques, la bénédiction de Jacob, le cantique de Moïse, celui de Déborah ; le livre entier des Psaumes, celui des Proverbes, les Lamentations de Jérémie; le Cantique des Cantiques; le livre de Job, révélaient du premier coup d'œil ce caractère. Mais cette poésie hébraïque reposait sur des conventions toutes particulières, absolument différentes de celles qui réglaient la poésie quantitative des Grecs et des Latins. Tout le monde à peu près [1] s'accorde à reconnaître que les formes spéciales dont elle use [2] sont : d'abord la forme essentielle du parallélisme, puis accessoirement l'acrostiche, et parfois une sorte d'assonance, de rime. Ce sont là des procédés trop exclusivement propres à la poésie hébraïque pour qu'on songeât à en faire les principes d'une poésie occidentale [3]. Du reste, les plus illustres des chrétiens jugèrent très inexactement la poésie hébraïque, et se donnèrent la très singulière illusion de croire qu'elle se rapprochait notablement de la poésie quantitative à laquelle ils étaient accoutumés. L'origine de cette étrange confusion remonte à des Juifs, à ceux qu'inspirait ce même sentiment qui fut si puissant ensuite chez les chrétiens : l'émulation de ne paraître inférieurs en rien aux païens. Josèphe [4], Philon, parlèrent d'hexamètres, de trimètres, de tétramètres hébraïques. Peut-être n'entendaient-ils pas pousser le rapprochement jusqu'au bout, mais indiquer seulement des vers de trois, quatre, six membres. Mais, en tout cas, les Latins ne prirent pas la chose ainsi. Jérôme affirma en termes formels que ces hexamètres, ces tétramètres, ces trimètres étaient bien réellement prosodiques, quantitatifs. Il retrouva même dans la Bible des strophes analogues à celles d'Horace. Il parle d'alcaïques dans les Psaumes; il voit une strophe saphique dans les Lamentations [5]. Ce n'est pas qu'il ignore toutes les formes particulières de la métrique sacrée dont je viens de parler; il connaît notamment l'usage de l'acrostiche, et en cite très bien le fameux modèle [6], le psaume

1. M. Bickell a sa théorie particulière. (*Metrices biblicæ regulæ exemplis illustratæ*, Œniponte, 1879 ; *Carmina veteris testamenti metrice*, 1882).

2. Cf. Reuss, *le Psautier ou le Livre des cantiques de la Synagogue*. Préface, p. 16.

3. Nous allons voir cependant que Commodien, mais Commodien seul, les a en partie imités.

4. *Antiquités judaïques*, II, dernier chapitre.

5. Préface de la *Chronique d'Eusèbe;* Ep. 30 (ad Paulam), préface de Job.

6. Ep. 30 (à Paulin).

118; mais il y ajoute la prosodie et les mètres helléniques, et quand il écrit : « David est notre Simonide, notre Pindare et notre Alcée, notre Flaccus aussi, notre Catulle et notre Serenus [1] », qu'on ne voie pas là seulement une façon emphatique de dire : les Psaumes sont des poèmes lyriques; il faut pousser le rapprochement plus loin, et entendre : des poèmes lyriques sur les modes que nous, Latins, nous appelons lyriques [2]. Ainsi, d'une part, les formes réelles de la poésie hébraïque étaient trop rudimentaires et trop spéciales pour prétendre à remplacer les mètres savants et traditionnels des Grecs. D'autre part, les Latins et les Grecs, par un contresens complet, furent amenés à reconnaître ces mètres chez les Hébreux. La question se simplifiait dès lors. Rien n'empêchait de tourner uniquement les yeux vers les littératures profanes.

Celles-ci avaient à leur disposition ces mètres admirables, pliés par une longue pratique à tous les sujets et à tous les tons, mais dont le grand défaut était qu'au IVe siècle, et même un peu avant, leur vitalité semblait près de s'éteindre. Le IIIe siècle et les premières années du IVe avaient été d'une rare stérilité. Les mètres inventés par les Grecs avaient fourni une si longue carrière que leur temps paraissait presque achevé. Chez les Latins, qui les avaient adoptés, ils étaient sans doute plus jeunes, mais, transportés dans un terrain moins favorable, ils commençaient à s'étioler aussi. Le sentiment de la quantité disparaissait. La prosodie n'était plus vivante dans la bouche du peuple ; on l'apprenait à l'école. Dans les couches populaires, qui naturellement ne l'ont jamais respectée qu'imparfaitement, elle n'avait plus aucune netteté. Le christianisme, qui a toujours voulu parler au peuple, ne devait-il pas être frappé de ce grand fait? n'allait-il pas être tenté d'adopter des rythmes populaires, d'en créer de nouveaux? C'est ce que Commodien nous permettra d'abord d'étudier, et nous pourrons sans doute montrer que Prudence et ses contemporains firent une œuvre sage quand ils se bornèrent aux rythmes classiques, au lieu de suivre la voie ouverte par Commodien; que Commodien du reste n'a pas eu lui-même de vues

1. Ep. 53 (à Paulin).

2. C'est l'opinion que, plus tard, le poète ARATOR exprimait encore quand il disait au pape Vigile (23 et sqq.) :

Metrica vis sacris non est incognita libris,
Psalterium lyrici composuere pedes.
Hexametris constare sonis in origine linguæ
Cantica Hieremiæ, Job quoque dicta ferunt.

bien précises. C'est une question qui a beaucoup d'importance : si on la tranchait dans le sens contraire, les poèmes de Prudence paraîtraient assez artificiels, et perdraient la meilleure partie de leur valeur.

Depuis que la découverte du *Carmen Apologeticum* par le cardinal Pitra [1] est venue si heureusement compléter l'ancienne publication des *Instructiones* par Rigault [2], les deux petits recueils de Commodien n'ont cessé d'exciter un vif intérêt, et les études se sont multipliées à leur sujet. Le cardinal Pitra lui-même, MM. Leimbach [3], Rœnsch [4], Hilgenfeld [5], Ludwig [6] ont travaillé à en établir le texte; M. Dombart [7] se consacre actuellement à la même tâche, tandis que M. Hanssen [8] a spécialement étudié les difficultés de métrique qu'elle soulève. Ebert, dans son histoire, a essayé de donner une caractéristique précise de cet étrange poète. Récemment, enfin, M. Gaston Boissier [9], qui s'intéresse depuis longtemps à ces questions, entretenait l'Académie des inscriptions de ses réflexions à ce sujet, et résumait l'opinion qu'il s'est faite. Je ne sais s'il n'entre pas un peu d'illusion dans la plupart des jugements qu'on porte aujourd'hui sur Commodien, et, quelque ingénieuses que soient, entre toutes, les explications de M. Boissier, il me semble qu'elles permettent certaines réserves.

A quelle époque exacte a vécu Commodien? dans quelle partie de l'empire est-il né et a-t-il résidé? Sans doute il a écrit au IIIe siècle, et c'est une grosse erreur que commet Gennadius quand il le place postérieurement à Prudence [10]; sans doute aussi

1. Publié pour la première fois en 1852, dans le tome Ier du *Spicilegium Solesmense*.

2. L'édition princeps des *Instructiones* a été donnée en 1650 par Nicolas Rigault, à qui Sirmond et Baluze les avaient signalées : c'est donc à l'érudition française qu'est due la connaissance de l'œuvre entière de Commodien.

3. M. Leimbach a traité du *Carmen Apologeticum* dans un programme de Smalkalde (1871).

4. M. Rœnsch a édité le *Carmen* dans la *Zeitschrift für die historische Theologie*, 1872-1873.

5. *Ibid.*

6. Édition du *Carmen* et des *Instructiones* dans la collection Teubner, 1877, 1878.

7. M. Dombart prépare l'édition de Commodien pour le *Corpus de Vienne*. Il a publié les plus importants résultats de ses travaux dans une brochure : *Commodian-Studien*, Wien, chez Gerold, 1884 (extrait des *Comptes rendus de l'Académie de Vienne*, CVII, II, 713).

8. *De arte metrica Commodiani*. Strasbourg, 1881.

9. *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.*, 1er octobre 1876.

10. Gennadius, XV.

il a été évêque. Voilà deux faits sur lesquels on s'accorde. Mais, en dehors d'eux, tout est obscurité et incertitude. Était-il Syrien, parce qu'il s'appelle une fois Gazæus [1] ? et cela veut-il dire : de Gaza? A-t-il exercé son ministère en Afrique, comme l'a fait penser à quelques-uns la barbarie de sa versification et de son style? Mais, comme le dit M. Boissier [2], à conclure d'après la connaissance que nous avons aujourd'hui de la langue des inscriptions latines, il est bien difficile de noter à ce point de vue de sensibles différences entre les diverses provinces. Ainsi le milieu où s'est formé Commodien, le centre où il a exercé son influence nous échappent; nous ne savons rien de sa condition première, et par conséquent de l'éducation qu'il a reçue, sinon le peu qu'il nous apprend lui-même et que j'indiquerai bientôt. Rien ne serait pourtant plus essentiel à connaître avec précision, pour déterminer le degré véritable d'originalité qu'eut sa tentative.

Car son entreprise est fort originale au gré de plusieurs. Sa versification ne paraît plus tenir grand compte de la quantité. Elle doit donc être rythmique, c'est-à-dire accentuée, plutôt que prosodique. « Commodien fait en sorte, dit M. Boissier, que la place de la première syllabe de chaque pied de l'hexamètre soit remplie par une syllabe accentuée. » Si vous ajoutez que cette substitution du rythme à la quantité a nécessité une plus grande régularité de la césure, qui est toujours penthémimère — les rares exceptions étant des fautes de textes que le prochain éditeur devra faire disparaître, — vous avez les règles essentielles du système nouveau inauguré [3] par Commodien.

Mais, de plus, si Commodien a inauguré ce système, est-ce avec une pleine et entière conscience de ce qu'il faisait? Il rompait manifestement avec les traditions classiques; cependant il les connaissait; plus ou moins bien, cela est la question. Commodien était évêque, il avait lu Virgile [4]. Du moins il affirme que d'autres le lisent, ainsi que Cicéron et Térence, et il s'en indigne, en termes qui peut-être peuvent laisser croire qu'il ne les avait jamais beaucoup pratiqués. Cependant on croit retrouver chez

1. *Instructiones*, II, xxxix. — On a donné de ces paroles d'autres explications un peu subtiles.
2. *L. c.*
3. Boissier, *ibid.*
4. Vergilius legitur, Cicero aut Terentius item,
Nil nisi eos faciunt, ceterum de vita siletur.
(*Carmen apologeticum*, 577-578.)

lui quelques réminiscences ou allusions classiques. Pour la littérature chrétienne, il la connaissait assez bien et il est très vraisemblable qu'il emprunte certains de ses arguments à Minucius Félix et à Cyprien. Ce n'était donc pas absolument un ignorant[1]. M. Boissier pense même que c'était véritablement un lettré, « qui a fait exprès d'écrire pour le peuple, dans la langue du peuple et dans un rythme accessible au peuple. Ainsi la première forme sous laquelle la poésie chrétienne s'est produite au jour a été un essai d'une hardiesse extrême [2]. » Nous nous demandions si le christianisme trouverait pour l'art et les lettres de nouveaux moyens d'expression, ou s'il accepterait tout bonnement les anciens. Voilà la réponse. L'initiative audacieuse, Commodien l'a eue, et il n'a pas tenu qu'à lui que la poésie chrétienne n'entrât dans une voie toute nouvelle. Il n'a pas eu d'imitateurs immédiats, il est vrai. Mais il n'en est que plus juste de lui tenir compte de son originalité.

J'avoue qu'il me reste des scrupules et que je vois pour ma part les choses assez différemment. Je ne nie en aucune façon cette chose incontestable, que l'accent tienne une grande place dans la versification de Commodien; mais dans l'état actuel du texte, tel que le représente l'édition de Ludwig, et en tenant compte des travaux préparatoires de l'édition de M. Dombart, il est difficile [3] — les deux derniers pieds mis à part — d'obtenir une concordance régulière de l'accent et des temps forts. Il faut pour y parvenir conjecturer des accentuations tout à fait extraordinaires, et nous ne savons nullement comment Commodien prononçait le latin [4]. Il me semble donc très probable que, quoi qu'on fasse et à quelque principe qu'on la ramène, la métrique de Commodien aura toujours pour premiers caractères la confusion et l'incorrection. Elle reste très intéressante : puisqu'il est certain que l'accent y apparaît avec un grand rôle; puisqu'on rencontre dans les *Instructions* la rime, et, dans celles-ci encore, cette forme particulière de l'acrostiche qui est due probablement à l'imitation de certains psaumes. Elle porte donc à la fois la

1. Cf. par exemple Dombart, *Commodian-Studien*, p. 36, 61.

2. Boissier, *ibid.*

3. On la trouve quelquefois; mais on trouve aussi quelques vers de Commodien dont la prosodie est correcte. — Récemment M. L. Muller (*Der saturnische vers und seine Denkmæler*, p. 29-30) a insisté — en exagérant de son côté — sur cette difficulté.

4. Comment Commodien prononçait-il le latin? se demande M. Karl Sittl, en rendant compte de la dissertation de Hanssen dans le *Jahresbericht*. Et il avoue que nous n'en savons rien.

marque d'une influence hébraïque, et elle contient certains germes d'un art nouveau. Mais il y a loin de là à dire qu'on se trouve en présence d'un poète lettré qui inaugure, en toute régularité, et en ayant pleine connaissance du but où il tend, ce nouvel art.

Sans doute il n'est point besoin de chercher des intentions si glorieuses pour Commodien, et la chose doit être infiniment plus simple. Fort heureusement le *Carmen apologeticum* et les *Instructions* ne sont pas les seuls monuments du IIIe siècle où la métrique soit aussi irrégulière. Quelques inscriptions curieuses et bien connues présentent les mêmes caractères. Parmi les inscriptions chrétiennes, l'échantillon typique en est, à Rome, l'inscription du diacre Sévère [1], trouvée par M. de Rossi au cimetière de Calliste; un exemple africain en est l'inscription d'Evelpius [2], composée par un certain Astérius, « ex ingenio Asteri », dans une area de Césarée de Mauritanie, bien connue des archéologues. Un autre exemple italien est l'inscription, curieuse au point de vue liturgique, d'une jeune fille du nom d'Agapé [3], que M. de Rossi a reconstituée dans le *Bulletin*. Toutes sont également remarquables par de nombreuses fautes de quantité. Elles ne sont pas l'œuvre de lettrés qui songent à innover ou à réformer, mais de pauvres gens qui ignorent la langue, l'orthographe même, à plus forte raison la prosodie et la métrique. Ils poursuivent maladroitement une vague et gauche ressemblance avec l'hexamètre; ils atteignent tant bien que mal dans leurs vers boiteux les dimensions, la longueur ordinaire; une syllabe manque bien par-ci, une est de trop par-là; ils ne s'en aperçoivent même pas. Ils soignent un peu plus que le reste les deux derniers pieds du vers, sachant tout au moins qu'il y a une règle particulière pour eux, même quand ils ne savent pas bien précisément quelle est la règle. Ils observent à peu près la césure, fait brutal, matériel, sensible aux plus dures oreilles; encore se bornent-ils le plus fréquemment à la césure penthémimère, la plus banale comme la plus naturelle. Le reste va à l'aventure, et comme au petit bonheur. Ne parlons pas de règles; l'ignorance n'a pas de règles ni de limites. Je crois qu'il en est souvent ainsi de Commodien. Je sais bien qu'il a été païen [4], et qu'il a dû par suite avoir quelques

1. Elle date, selon M. de Rossi, des années entre 296-302. (*Roma sotterranea*, III, 46.)
2. *C. I. L.*, VIII, 9585.
3. *Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1884-1885, p. 59 et sqq.
4. *Instructiones*, I, præfatio.

rudiments d'éducation païenne. Je sais bien qu'il parle en docteur, qu'il a dû être évêque, et qu'on lui a sans doute reconnu, par suite, quelque supériorité d'esprit. Mais je ne puis me persuader que ce barbare contempteur de la civilisation profane ait vraiment connu et compris cette civilisation qu'il maudissait. Son œuvre n'est pas un raffinement de lettré : elle en porterait la trace. Un Tertullien, un Tatien, au moment même où ils attaquent le plus vigoureusement les lettres païennes, restent les élèves de celles-ci ; ils emploient contre elles leurs propres armes. On sent le rhéteur chez Tertullien. On le sent plus tard chez Augustin même quand il parle au peuple. On le devine à chaque ligne de ce sermon sur l'aumône [1] que Paulin a voulu écrire comme un modèle d'éloquence populaire et familière, mais où l'on reconnaît constamment le lettré qui se travaille pour être simple, et ne réussit qu'à forger un style d'une simplicité affectée, d'une vulgarité toute précieuse et non naïve. Mais Commodien est trop à l'aise, va trop hardiment de l'avant au milieu de ses solécismes et de ses fautes de quantité pour que cette barbarie ne lui soit pas quelque peu naturelle. Certes si un homme instruit comme Prudence, si un délicat, un élève d'Ausone, comme Paulin, avaient fait une tentative pareille à la sienne, la chose deviendrait très importante. Quand plus tard saint Augustin a écrit son psaume abécédaire contre les donatistes, il n'y a plus de doute à avoir sur les intentions très précises et très hardies de l'auteur. Mais les vers de Commodien sont bien les quasi-vers, comme son style est le « mediocris sermo », dont a parlé Gennadius [2], non point création originale et nouvelle d'un véritable initiateur, mais ébauche grossière et mal venue d'un ignorant et d'un maladroit.

On comprendra mieux l'importance du rapprochement que l'on peut faire entre Commodien, le prétendu lettré, et ces ignorants reconnus : Astérius, le diacre Sévère, etc., si l'on se rappelle que les épitaphes métriques, dénuées d'orthographe comme de rythme, ne sont nullement particulières aux chrétiens. Le païen Præcilius, de Cirtha, qui, « en compagnie de ses chers amis, a goûté tous les plaisirs de la vie [3] »,

> Risus, luxuriam, semper fruitus cum caris amicis,

1. Paulin de Nole, *Ep.*, XXIV.
2. *L. c.*
3. *C. I. L.*, VIII, 7156.

fait les mêmes fautes de quantité que le panégyriste de la chrétienne Agapé [1] qui a vécu et qui est morte en Christ; et le jeune optio [2] Ulpius Optatus (de Cherchell) ne parle pas un autre langage que le poète de l' « ecclesia » de la même cité, Astérius. Nous ne savons guère comment Commodien prononçait le latin, mais il le prononçait en tout cas comme certains païens, et sa tentative n'eût été vraiment originale que si, dans cette confusion de la langue et de la métrique populaires, il eût porté quelque ordre et quelque règle, ambition à laquelle il est douteux qu'il se soit élevé véritablement.

Replacé ainsi à son rang, et mesuré à sa taille, Commodien, je le répète, n'en demeure pas moins très intéressant, et peut-être moins encore par ce que son œuvre contient de très nouveau que par ce qui la rattache au passé. Car, d'abord, plus on le rapprochera de ces classes populaires dont je ne doute pas qu'il n'ait fait partie, plus on s'accoutumera à ne pas le regarder comme un lettré, au sens exact du mot, plus aussi on aura la preuve que le christianisme, en pays latin, même dans l'humble sphère des églises les plus misérables, ne pouvait, dès le IIIe siècle, renoncer entièrement à la poésie. Mais, d'autre part, l'œuvre de Commodien montre très bien comment les chrétiens, tiraillés entre la littérature ecclésiastique d'origine juive et la littérature laïque des païens, furent au début embarrassés pour choisir. Bien qu'écrite en latin — et dans quel latin d'ailleurs? — elle porte la forte empreinte de ses origines hébraïques. C'est d'abord la conséquence de ces lectures de la Loi, par lesquelles avait été décidée la conversion de Commodien,

Abstuli me tandem inde legendo de lege [3],

que ce mépris insolent de la forme, cette négligence et cette indifférence grossières pour l'art qui éclatent partout chez lui. C'est certainement à l'imitation de la littérature hébraïque que doit être emprunté le procédé mnémotechnique et pédantesque de l'acrostiche; on sait qu'il est employé par les psalmistes, par l'auteur du fameux psaume 118 par exemple, et par le poète des Lamentations [4]; et Commodien est rempli de la lecture des

1. *Bulletin d'arch. chr.*, *l. c.*
2. *Bulletin de correspondance africaine*, I, p. 116.
3. *Instructions*, I, préface VI.
4. Cf. Reuss, *le Psautier*, préface. — Ce n'est pas que les païens ne l'emploient pas aussi. — Cf. l'inscription de Præcilius.

Psaumes. Enfin la dernière partie du *Carmen apologeticum* n'est autre chose qu'une apocalypse, la dernière des apocalypses. Ainsi ce Latin barbare est tout imprégné encore de l'esprit juif.

Après lui, au IVe siècle, tout change, ou, du moins, il nous est resté comme le seul témoin important de cette première époque, où la poésie chrétienne ne se dégageait pas de ses limbes, de ses origines populaires et sémitiques, même quand elle parlait latin. Un nouveau courant se dessine. Les esprits distingués, raffinés, qui commencent à entrer dans l'Église, n'ont plus d'autre ambition que de conserver aux pensées chrétiennes une forme classique. La prose avait marché la première en ce sens. Minutius Felix donna, chez les Latins, le premier modèle, à bien des égards inimitable. Lactance affecta toute la pureté de style des meilleurs siècles et s'efforça de rendre Cicéron chrétien. Les poètes travaillèrent à suivre ces exemples, et ce fut entre eux une émulation à qui rendrait Virgile chrétien. Tous éprouvèrent le sentiment qui devait inspirer plus tard la prose [1] célèbre où saint Paul regrette de n'avoir pas connu et converti Virgile :

Quem te, inquit, reddidissem,
Si te vivum invenissem,
Poetarum maxime.

Cette transformation que l'apôtre eût voulu opérer dans l'âme du poète, au gré des pieuses illusions du moyen âge, ils tâchèrent de la faire subir à son œuvre. Marqué dès l'époque de Dioclétien, ce mouvement prit toute son allure à l'époque constantinienne, et rien alors ne lui résista plus et ne le détourna plus. La question qui s'était posée d'abord : le christianisme resterait-il sans poésie et sans art? avait été tranchée bien vite, et comme du premier coup. Celle qui s'était posée ensuite : créerait-il des formes nouvelles? adopterait-il les formes classiques? était tranchée aussi maintenant. Des deux alternatives, la seconde avait été définitivement préférée.

Et il n'en pouvait être autrement. On n'improvise pas des formes nouvelles. Le lent progrès des temps les fait seul paraître. La décomposition de la langue, l'évanouissement de la quantité étaient déjà sensibles au IVe siècle, pas assez cependant pour que le vieux système de versification s'effondrât

1. On sait que cette prose était chantée à Mantoue, le jour de la Saint-Paul, jusqu'à la fin du XVe siècle. (COMPARETTI, *Virgilio nel medio evo*, tome I, p. 131.)

entièrement; les germes de la versification rythmique n'avaient pas encore assez levé pour qu'on pût prévoir clairement ce qu'ils donneraient. D'ailleurs les mètres anciens étaient assez souples, assez flexibles, avaient été depuis assez longtemps pliés aux besoins des inspirations les plus diverses, étaient devenus assez aptes à rendre les sentiments les plus variés, pour que le christianisme eût droit de penser qu'il les pourrait approprier à son usage. Ces formes, élastiques et indifférentes par elles-mêmes, pouvaient être adoptées par son génie. Ajoutez qu'à Rome même elles n'avaient pas, après tout, fourni une si longue carrière qu'on dût les croire absolument épuisées. Après plus de trois siècles, depuis le XVIe — pour ne les prendre qu'au moment où ils commencèrent à recevoir leur correction classique — nos vers français ont encore un bel avenir. Après un peu plus de quatre siècles — pour ne les prendre aussi qu'à une date semblable — les mètres latins ne pouvaient être encore regardés comme condamnés à une mort immédiate.

La poésie chrétienne ne devait donc pas avoir d'originalité très grande dans l'invention de formes rythmiques, au IVe siècle; mais elle en pouvait avoir beaucoup d'autre façon. A quels genres littéraires allait-elle de préférence transfuser une vie nouvelle? Nous aurons bientôt à voir lesquels Prudence a choisis. Il importe de déterminer, pour juger s'il a bien choisi, quels étaient ceux auxquels le christianisme a paru vraiment favorable.

La poésie épique, protégée par les grands noms d'Homère et de Virgile, tenait une place si prépondérante dans l'estime des anciens, qu'il était inévitable que beaucoup de chrétiens souhaitassent opposer à l'épopée profane une épopée chrétienne. Car précisément le IVe siècle vit une assez brillante, quoique éphémère, renaissance de l'épopée païenne. On comprend aisément que les chrétiens latins eussent l'ambition de rivaliser avec Claudien. Chez les Grecs, le même fait est bien plus frappant encore. C'est Nonnos qui veut rivaliser avec lui-même, et qui, devenu chrétien, veut se purifier des *Dionysiaques* en écrivant la *Paraphrase*. Ensuite, si, pour des raisons assez visibles et auxquelles d'ailleurs il faudra revenir en quelques mots, l'Évangile ne prête guère à l'épopée, il n'en est pas de même de force parties de l'Ancien Testament. On se demande s'il n'était pas possible que les Latins et les Grecs sentissent assez vite ce qu'ont senti les modernes : que l'épopée juive vaut à sa façon l'épopée grecque; et ne pouvaient-ils pas sentir aussi, comme les modernes encore,

que si cette épopée avait sa perfection dans sa forme sémitique — je veux dire qu'un Juif des temps postérieurs eût été aussi mal venu à en retraiter de nouveau les sujets qu'un Grec à refaire Homère — cela ne signifiait pas qu'il n'y eût pas moyen d'en donner comme une traduction, une transposition, selon les exigences de notre goût européen? Mais, en réalité, des esprits exclusivement dominés par leurs préoccupations religieuses étaient très mal disposés à admirer dans la Bible le noble, fort et touchant génie poétique de l'ancien Israël. L'habitude déplorable, généralisée depuis Origène, de chercher partout des allégories, selon la méthode de Philon, donnait artificiellement à ces vieux textes une fausse vie mystique, et en même temps leur ôtait leur vie réelle; il a fallu presque attendre jusqu'à notre siècle pour que la critique, délivrée de préjugés dogmatiques, en découvrît la primitive inspiration. Virgile lui-même — je ne parle pas d'Homère, qui n'a guère couru les mêmes dangers — au lieu d'être l'admirable source de poésie qu'il était devenu à Rome, ne serait-il pas resté stérile pour l'art, s'il eût été en proie, dès l'origine, aux absurdes rêveries de théologiens, comme le fut l'Homère hébreu, comme lui-même, aux siècles de décadence fut commenté par un Fulgence et ses prédécesseurs? Quand on voit combien les peintures historiques sont rares aux premiers siècles, dans l'art chrétien des catacombes, et que cet art n'a emprunté à la Bible que quelques sujets, toujours les mêmes, revêtus d'un sens symbolique, Jonas, Daniel, Noé, etc., on ne s'étonne nullement que l'épopée chrétienne n'ait pas eu non plus des origines très brillantes ni très rapides. Quant à l'Évangile, la vénération pour le texte sacré fut si grande, qu'on n'osa guère le développer, qu'on se borna toujours très respectueusement à le reproduire avec la plus grande exactitude.

Quels furent en effet les principaux représentants de la poésie épique, ceux au moins dont les œuvres nous ont été conservées? Assurément quelques tentatives curieuses et originales furent faites. Qu'on prenne par exemple ces deux anciens poèmes sur Sodome, et sur Jonas [1], qui ont vraisemblablement [2] le même auteur, et qu'on a jadis attribués parfois sans raison à Tertullien ou Cyprien. Ils sont d'une facture assez souvent incorrecte, quoique évidemment ils cherchent à ne pas s'éloigner du type

1. Le meilleur texte est celui de Hartel, dans son édition de Cyprien (*Corpus de Vienne*), III.
2. Cf. L. Muller, *Rheinisches Museum*, 1867, p. 329.

classique, et qu'il n'y ait même pas lieu d'hésiter ici, comme pour le *Carmen apologeticum* ou les *Instructions*. Mais ils ne sont pas dénués de quelque valeur poétique. Dans le premier surtout, la description de la mer Morte, « mors est maris ipsa maris pax [1] », ne manque pas d'un certain éclat brutal. Dans tous deux, en tout cas, le récit biblique n'est pas simplement versifié et suivi de très près : l'auteur l'a seulement pris pour thème de ses propres variations. Est-ce à dire qu'en agissant ainsi il restât très fidèle au véritable sentiment chrétien? et est-on sûr que l'autorité ecclésiastique vît avec grande faveur de pareils écarts? Je ne crois pas, et on eût préféré sans doute qu'il fût un interprète plus littéral, comme on aurait su mauvais gré à l'artiste qui, sur une fresque des catacombes, eût représenté une arche vraisemblable, et non pas le petit coffre, κιβώτος, d'où émerge d'ordinaire Noé. Un fait peut être cité à l'appui de ces conjectures : c'est l'exemple d'un poète postérieur à ceux dont nous traitons ici, du rhéteur Marius Victor. On sait que ses *Commentaires sur la Genèse* sont un des poèmes chrétiens qui renferment de réelles beautés. Or comment l'a jugé le prêtre marseillais, continuateur de saint Jérôme [2], Gennadius? Gennadius reproche à l'auteur d'avoir été un laïque, d'ajouter ses propres imaginations au texte sacré, qu'il ne faudrait pas violenter ainsi. Et en effet Marius Victor, décrivant non sans talent les conséquences de la chute originelle, a singulièrement modifié le récit biblique [3]. Il n'est pas douteux que, en le condamnant à ce propos, Gennadius, qui n'est certes pas un esprit supérieur et n'avait pas beaucoup d'opinions personnelles, n'exprimât l'opinion moyenne et commune qui régnait de son temps, aussi bien dans le clergé que chez les fidèles eux-mêmes. Aussi presque tous les auteurs qui se sont permis les mêmes libertés que Victor, sont-ils des laïques dans toute la force du terme, et à leur tête Dracontius, qui est à moitié païen dans bon nombre [4] de ses œuvres. Avitus, qui est un évêque, peut paraître une exception; car son poème est original, mais il l'est surtout par la forme, où il y a beaucoup de talent; Avitus n'ajoute pas beaucoup d'idées nouvelles ni de sentiments nouveaux à ceux du texte; et puis, Avitus reste précisément une exception. De plus,

1. 139 et sqq.
2. Gennadius, LXI,... christiano quidem et pio sensu, sed, utpote sæculari litteratura occupatus homo, et nullius magisterio in divinis scripturis exercitatus, levioris ponderis sententiam figuravit.
3. *Commentarii in Genesim*, II.
4. Les *Carmina minora*, publiés par F. de Duhn. Leipzig, 1873.

son poème a des intentions didactiques, et n'est pas seulement épique. La réserve qu'imposait à l'imagination le respect du texte sacré devient bien plus visible si l'on étudie les poèmes inspirés non plus par l'Ancien Testament, mais par l'Évangile. Ici règne en maîtresse la tradition qui a inspiré non pas Victor, Dracontius ou Avitus, mais l'auteur du livre poétique sur la Genèse, et de ceux qui lui font suite et qu'on publie d'ordinaire [1] avec lui. Ces livres, bien moins originaux que ne le sont dans leur cadre étroit le *de Sodoma* et le *de Jona*, ne présentent guère qu'une paraphrase plate et médiocre du texte sacré. On les a parfois attribués à Juvencus; l'œuvre authentique de Juvencus, l'*Histoire évangélique* versifiée, leur ressemble singulièrement, qu'elle vienne ou non de la même main. C'est un singulier phénomène que C. Vettius Aquilius Juvencus; c'est peut-être le seul écrivain entièrement médiocre, froid et plat au delà de toute mesure, que l'Espagne ait donné à la littérature latine. Les autres, païens ou chrétiens, Lucain ou Prudence, Sénèque ou Paul Orose, sont des outranciers par leurs défauts comme par leurs talents. Quelques-uns, plus exceptionnels, Quintilien, Damase si son origine espagnole était bien prouvée, ont, il est vrai, une tout autre manière. Mais la glace naturelle du tempérament est vraiment unique chez Juvencus, et sans doute elle est en grande partie responsable de la médiocrité de son œuvre. Telle qu'elle est en effet, l'œuvre n'a pas la moindre originalité, la moindre couleur, le moindre souffle. La pureté assez classique de la facture, pureté assez facile à obtenir quand, comme Juvencus, on ne se fait aucun scrupule de procéder souvent par imitations littérales, à coups de Gradus ou de Thesaurus en quelque sorte, récompense mal le lecteur du courage qu'il faut pour affronter tant d'insignifiance et d'ennui. Cette insignifiance pourtant vient-elle uniquement du défaut de talent de Juvencus? Il est difficile de le croire, quand on lit la préface de l'*Histoire évangélique*. Ceux qui ont voulu, par un sentiment de pieux respect pour le sujet, pallier un peu la médiocrité du poème, ont timidement vanté le prologue, qui n'a pas une grande valeur intrinsèque, mais qui encore vaut mieux que le poème, car on y trouve une certaine intelligence de la poésie, un sentiment plus vif qu'on ne s'y attendrait du prix de la gloire littéraire [2]. On croirait volontiers

1. Ebert, p. 113.
2. 25 et sqq.

Nobis certa fides æternæ in sæcula laudis
Immortale decus tribuet.....

que l'auteur de ce prologue eût dû, dans la suite, faire quelque. effort personnel, un effort plus ou moins heureux, mais enfin un effort. Or il ne l'a pas fait; on peut affirmer qu'il n'y en a pas trace dans l'*Histoire évangélique;* que nulle part Juvencus n'a tenté de vivifier, d'animer son sujet. Il faut pour l'expliquer cette autre raison aussi qu'il ne se croyait pas permis de rien modifier au texte. En donner une traduction d'une certaine élégance lui a paru suffisant; et on peut croire qu'il était lui-même assez satisfait de son œuvre; que quelques chrétiens lettrés ont pu se contenter aussi de ce modeste idéal. Qu'on prenne pour exemple Nonnos et sa *Paraphrase.* Nonnos n'est pas Juvencus; il n'a pas sa froideur et sa médiocrité; c'est au contraire un poète fort bien doué, de beaucoup de feu et de verve, une sorte de Claudien grec, un maître dans l'art, secondaire il est vrai, de féconder un sujet à force d'adresse. Or le poète des *Dionysiaques*, c'est-à-dire d'une œuvre assez personnelle et assez vivante pour le siècle auquel elle appartient, a écrit la *Paraphrase*, c'est-à-dire un poème insignifiant, digne de son nom, où tout essai d'invention est volontairement négligé, où l'auteur a lui-même pris soin d'éteindre sa verve. Il ne lui reste donc sur Juvencus qu'une supériorité, fort grande assurément, mais en somme de peu de prix pour un écrivain de sa valeur : c'est un style plus élégant et plus raffiné, paré de toutes les séductions d'une langue étudiée et souple; une métrique ingénieuse et habile à l'excès; toutes les grâces en un mot et tous les sourires un peu mièvres de ce nouvel alexandrinisme dont Nonnos fut le maître incontesté. Supposons un instant que Claudien, le païen obstiné, « paganus pervicacissimus [1] », dont parle Orose, eût, comme Nonnos, passé par une crise aboutissant à une conversion, et qu'après l'*Enlèvement de Proserpine* il eût paraphrasé l'un des Évangélistes. Lui aussi, sans aucun doute, aurait, comme Nonnos, borné son ambition à être un Juvencus plus habile et plus classique. Sedulius, dont le *Carmen paschale* s'inspire aussi de l'histoire évangélique, peut paraître plus libre et plus original; mais son œuvre, bien qu'épique à sa façon, a avant tout un autre caractère, un caractère didactique; elle n'est pas, dans le vrai sens du mot, une épopée chrétienne. D'ailleurs, comment les poètes n'auraient-ils pas eu ces scrupules, quand les historiens eux-mêmes les avaient? Sulpice-Sévère, dans sa chronique, arrivant

1. Orose, VII, 35.

à la naissance du Christ, se refuse à la raconter. Pourquoi refaire ce que les Évangélistes ont écrit sous la dictée même de l'inspiration : « Mais je [1] n'ose point toucher à des choses, s'écrie-t-il, que renferment les Évangiles et les Actes des apôtres... et je passerai au reste. »

Si la poésie épique pouvait très difficilement, au IIIe et au IVe siècle, être renouvelée par les chrétiens, que dire de la poésie dramatique? Déclarer, comme on le pourrait faire d'une façon trop générale, que le christianisme était absolument incompatible avec elle, ce serait s'exposer à recevoir du moyen âge un éclatant démenti. Il y a eu alors, dans tous les pays chrétiens, une littérature singulièrement originale et vivante. Il est vrai qu'elle n'a pas produit de chefs-d'œuvre, et cela certainement en partie par un vice intérieur, comme l'étude de certains poèmes de Prudence, dans le livre des Péristéphanon, permettra déjà de le voir. Cependant, outre qu'elle a été parfois bien près d'en produire, et en particulier dans celle des nations européennes où la Renaissance n'a pas ruiné l'esprit chrétien aussi gravement que chez les autres, dans le pays des *Autos sacramentales*, en Espagne; outre que nul ne peut affirmer qu'elle n'en eût pas produit, s'il se fût rencontré en France quelque génie dramatique à la place des médiocres écrivains du XIIIe ou du XIVe siècle, des Gréban ou des Jean Michel du XVe; il reste du moins incontestable qu'elle a été spontanée, vivace et populaire; plante vulgaire et grossière, mais vigoureuse, venue drue et forte sur le vrai sol chrétien du moyen âge. Mais il suffit de se rappeler comment elle est née pour comprendre combien pareille germination était impossible au IVe siècle. Elle a été d'abord liturgique, elle a poussé bientôt hors de l'Église comme une efflorescence de la liturgie. Dans l'époque antérieure, c'est cette liturgie même qui s'est lentement formée et qui, puissamment expressive, était en quelque sorte le drame. Celui-ci ne devint nécessaire que quand le temps eut usé la liturgie, en eut affaibli les effets; déposé peu à peu dans l'âme des acteurs de ce drame pieux, des clercs, la négligence et la routine; dans l'âme des spectateurs, des fidèles, qui d'ailleurs ne parlaient plus et ne comprenaient plus le latin, l'indifférence machinale. Au IVe siècle, la liturgie à peine formée, ou plutôt en formation encore, produisait sa pleine et entière influence. Aussi ne parlerais-je même pas de

1. II, 27.

la possibilité d'une littérature dramatique à cette époque, et ne m'y arrêterais-je pas un instant, si, malgré tout, et quelle que fût l'absurdité de l'entreprise, il n'y eût eu quelques essais, d'ailleurs fort rares et mal venus. On connaît le Χρίστος πάσχων; on sait aussi la tentative des Apollinaires. La tragédie véritable du Christ souffrant, c'est l'admirable drame liturgique de la Passion [1]. Combien ne fallait-il pas que le christianisme se sentît humble, honteux, devant les littératures païennes, qu'il subît profondément l'influence de leur génie, qu'il se sentît disposé à en admirer presque aveuglément et par force toutes les productions, quelque étrangères qu'elles fussent à son propre génie, pour qu'il soit venu à l'esprit d'un chrétien l'idée d'écrire un aussi ridicule centon que le Χρίστος πάσχων? Quant aux Apollinaires, rien de plus curieux que leur histoire [2]. L'un de ces sophistes a mis en hexamètres l'histoire biblique jusqu'à Saül, il a divisé le tout en 24 chants, a donné aux chants des titres homériques. Il a écrit des imitations de Pindare. Puis il a fait des comédies sur le modèle de celles de Ménandre : τοῖς Μενάνδρου δράμασιν εἰκασμένας κωμῳδίας, dit Sozomène [3]; puis des tragédies à la façon d'Euripide : τὴν Εὐριπίδου τραγῳδίαν εμιμήσατο [4]. Rien de plus instructif que cette encyclopédie poétique de ce sophiste syrien. On saisit là sur le fait l'un des principaux motifs qui ont poussé certains chrétiens à la poésie; pure jalousie envers la civilisation païenne, et émulation de rivaliser avec elle; nécessité de montrer à l'esprit du siècle, encore défiant, qu'on ne veut pas rompre entièrement avec le passé. C'est la politique du christianisme de ménager alors le passé, comme aujourd'hui le progrès et l'avenir. Il faut au sophiste de Béryte un drame chrétien, une lyrique chrétienne, une épopée chrétienne, des dialogues à la fois platoniciens et chrétiens, comme tel recteur d'université catholique de nos jours rêve une chimie chrétienne, une géologie chrétienne, une physiologie et une pathologie chrétiennes. Trop souvent la tactique que le christianisme suit alors avec les lettres est analogue à celle qu'il suit maintenant avec les sciences : au fond il se passerait des unes et des autres assez facilement. Il les accepte comme une concession, les détourne de leur voie

1. Voir le beau commentaire littéraire qu'en a donné M. Havet, *le Nouveau Testament*, p. 263.
2. Sozomène, V, 18; — Socrate, III, 16; II, 46.
3. *L. c.*
4. *Ibid.*

naturelle, et souvent les gâte en se les appropriant. En un tout autre sens d'ailleurs, il est juste aussi de noter que les Apollinaires ont fini par l'hérésie, et ne sont pas plus les authentiques représentants de l'orthodoxie que Victor ou Dracontius. Il est remarquable encore que ces tentatives dramatiques ne se sont produites qu'en Orient, et que le monde latin y est demeuré totalement étranger. L'explication en est aisée à donner. Il suffit de se souvenir que les œuvres dramatiques formaient dans la littérature grecque un ensemble bien plus imposant que dans la littérature latine, et que la race grecque était bien mieux douée pour le drame que la race romaine.

Il semblerait donc, après ces premiers résultats de notre enquête, qu'il fallût conclure que la religion nouvelle était essentiellement défavorable à l'art; qu'elle se bornerait au plus à le tolérer, par une concession politique aux esprits mondains. A ce compte, toute la tactique du christianisme à l'égard de la poésie serait contenue dans l'épître de Sédulius à Macédonius, et il ne faudrait rien chercher en dehors de cette tactique : « Il y a des gens qui, quand ils lisent quelque ouvrage de rhétorique éloquente, n'en retiennent pas grand'chose, parce qu'ils ne s'y intéressent point; au contraire, s'ils voient quelque écrit qu'embellisse le charme des vers, ils s'en saisissent avec tant d'empressement, que, le répétant sans cesse au fond de leur mémoire, ils l'y établissent et l'y gardent. Je ne crois donc pas qu'il faille condamner leur tendance; mais je crois qu'il faut prendre en considération ces dispositions de leur nature ou de leurs habitudes, afin de gagner chacun à Dieu selon le genre de son esprit. Et peu importe par quelle voie chacun arrive à la foi, pourvu que, entré dans le chemin de la liberté, il ne retombe plus dans les pièges de la servitude qui le retenaient jadis [1]. » Ce n'est pas autre chose que la politique de Chateaubriand, disant : « Il faut être docteur avec le docteur, et poète avec le poète; Dieu ne défend pas les routes fleuries quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail [2] ». S'il en était uniquement ainsi, cette politique expliquerait que le clergé eût toléré la poésie, l'habitude que les laïques l'eussent cultivée; la machine longtemps montée à versifier ne s'arrêtait plus, et

1. Sédulius, préface.
2. *Génie du christianisme*, ch. I.

conservait quelque temps encore son mouvement, alors même qu'en réalité le foyer propulseur s'était éteint.

Juger ainsi serait cependant trop se hâter. La poésie épique et la poésie dramatique étaient les plus brillantes productions du génie grec et latin; mais c'étaient aussi celles qui étaient propres à l'esprit européen et dont les Hébreux n'avaient pas eu l'équivalent, auxquelles par conséquent une religion d'origine sémitique devait difficilement s'accoutumer. Qu'il y ait eu des chants épiques hébraïques jadis, que de ces chants aient été formés ces anciens livres des Guerres de Iahvé, ou du Iaschar, qu'on retrouve, affleurant comme une couche ancienne sous le texte nouveau de la Genèse, de Josué, ou des Juges, la critique moderne l'a mis hors de doute. Mais la Bible telle que les chrétiens la recevaient des Juifs, après de longs siècles de dogmatisme et de théologie, ne conservait pas à ces chants tout leur primitif caractère. De même les Hébreux n'ont pas eu de poésie dramatique. Sans doute il y a le Cantique des Cantiques, et l'on sait que plusieurs [1] y voient une sorte de drame lyrique. Mais le Cantique ne serait jamais qu'une exception; et d'ailleurs est-il bien sûr qu'il soit un drame? Quand on voit les divergences si grandes [2] qui séparent, dans la division et l'explication des scènes, ceux qui le considèrent comme tel, on se prend à douter que l'idée première même, l'idée commune, qui conduit à des résultats aussi contradictoires, soit exacte, et je ne puis m'empêcher pour ma part d'être plutôt du côté de ceux qui, choqués de la fantaisie arbitraire de tant d'hypothèses capricieuses, ne voient dans ce drame prétendu qu'un recueil de chants lyriques détachés [3].

Au contraire, la race hébraïque avait brillamment développé deux genres de poésie, les deux seuls qu'elle ait véritablement connus, la poésie lyrique, et une poésie morale, didactique ou gnomique, ce que les Hébreux eux-mêmes appelaient le Schir [4] et le Maschal [5]. Une race profondément religieuse, absorbée dans

1. Jacobi (en 1771) fut l'initiateur de la théorie. Ewald, Hitzig, M. Renan en sont les défenseurs les plus célèbres.

2. Voir, dans l'édition de Reuss, un tableau synoptique des arrangements différents de Jacobi, Stoeudlin, Ewald, Boettcher, Hitzig et Renan, qui fait bien ressortir toutes ces divergences.

3. Ici l'esprit souvent un peu trop prosaïque de M. Reuss me paraît prendre sa revanche sur l'esprit plus poétique de M. Renan.

4. Voir la définition de Reuss, *le Psautier*, préface, p. 14.

5. Voir la définition de Reuss, *Philosophie morale et religieuse des Hébreux* (tome IX de sa traduction de la Bible), introduction, p. 142.

son monothéisme exclusif, faisant de cette foi tout son être, persécutée pour elle, se croyant la fille privilégiée de Iahvé, protégée tour à tour et châtiée par ce maître divin, auquel elle rapportait comme à leur seul auteur ses triomphes et ses misères, devait de bonne heure éprouver le besoin d'entrer en dialogue avec ce Dieu jaloux dont elle sentait partout la main présente et active, tissant jour à jour la trame de sa destinée. De là ces éclatants et magnifiques psaumes : les uns, hymnes d'allégresse, panégyriques superbes de l'Éternel, effusions d'actions de grâces, Te Deum entraînants et enflammés ; les autres, plaintes déchirantes et cependant soumises, lamentations désolées, De Profundis tragiques. Mais cette même race était en même temps une race pratique, dominée par des préoccupations de morale, cherchant dans sa religion une règle fixe de conduite à la fois honnête et prudente. De bonne heure donc elle produisit une assez riche littérature de proverbes, de maximes, de sentences, tout ce que l'on comprenait sous le nom de Maschal. De là se formèrent plus tard les divers livres sapientiaux, les Proverbes dits de Salomon, la Sagesse de Jésus fils de Sirach, la Sapience de Salomon. Or ces petits écrits moraux avaient reçu, pour mieux entrer dans les mémoires et vaincre le temps, les formes principales du vers hébraïque, celle du parallélisme, celle de l'acrostiche. En même temps certains des Psaumes, malgré leur style lyrique, sont didactiques avant tout, appartiennent plus encore au Maschal qu'au Schir : ceux où sont résumés les enseignements de la Loi, comme le psaume 118 ; ceux qui sont des méditations sur l'ancienne histoire d'Israël et les leçons qu'on en peut tirer [1].

Or l'histoire de l'établissement du christianisme, qu'est-ce autre chose que celle de l'adaptation lente et progressive de croyances originairement sémitiques aux exigences de l'esprit gréco-latin, qui se les approprie, les étend ou les corrige, mais enfin se laisse pénétrer par elles, et finit par vivre essentiellement d'elles. On aura beau montrer que force dogmes chrétiens viennent en droite ligne de la philosophie hellénique, le fond de la religion chrétienne n'en restera pas moins le monothéisme hébraïque, c'est-à-dire non pas seulement cette croyance à un Dieu unique, qui a été proclamée pour la première fois nettement et solennellement par les prophètes, par les nabis hébreux ; mais encore une certaine forme du sentiment religieux qui fait

1. Reuss, *le Psautier*, introduction, p. 44 et sqq.

en quelque sorte toucher à l'âme ce Dieu vivant et présent. Ce qu'on peut dire de la religion proprement dite, on le pourra dire jusqu'à un certain point, quelque étrange que cela paraisse d'abord, également de la poésie chrétienne, en ce sens que si l'on essaye de distinguer, entre les formes diverses qu'elle a prises, celles qui n'ont jamais eu qu'une existence artificielle, n'ont été que tolérées par l'Église et non renouvelées par l'esprit chrétien, de celles qui, plus heureuses, ont eu une vraie vigueur, une réelle originalité, on devra reconnaître que les unes, comme la poésie épique ou les très rares essais de poésie dramatique, ne sont que la postérité posthume et débile de la poésie profane; les autres au contraire avaient leur équivalent dans la poésie hébraïque. Ce n'est pas que les poètes chrétiens aient voulu le plus souvent imiter formellement cette dernière; c'est au contraire du côté de la poésie profane qu'après Commodien ils regardent tous. Mais c'est, et voilà pourquoi justement la chose est importante, que la plupart des mêmes conditions qui ont réglé et déterminé la poésie hébraïque, ont continué à régler et à déterminer la poésie d'une religion nouvelle, fille de l'ancienne religion hébraïque. Au développement du Schir et du Maschal chez les Juifs, correspond plus tard, chez les chrétiens, un égal développement de la poésie lyrique et de la poésie didactique. Voyons une première fois, et d'un point de vue général seulement, leurs premières origines, que Prudence nous obligera ensuite à suivre en détail.

L'importance extrême que prirent pour les chrétiens les Psaumes bibliques, pour la plupart attribués à David, montre tout d'abord combien le christianisme allait être favorable à la poésie lyrique. Naturellement, et sur l'exemple des Juifs même, les chrétiens ne comprirent pas très bien beaucoup de ces psaumes, et en acceptèrent cette interprétation, le plus souvent fausse, qui a été de règle jusqu'à nos jours. La plupart des plus remarquables traduisent les sentiments du peuple d'Israël tout entier, non du Psalmiste seul. C'est au nom de la nation que celui-ci chante. Ce sont les troubles de l'âme de son peuple, les espérances et les craintes communes qu'il exprime. C'est en quelque sorte, ce livre des Psaumes, le livre des Lamentations — puisque les chants de triomphe y sont beaucoup plus rares que les thrènes — de ce serviteur de Dieu en qui le prophète [1] a personnifié le

1. Isaïe.

peuple d'Israël. Pour les chrétiens, l'interprétation historique, retrouvée de nos jours, n'existait plus; l'interprétation morale, à laquelle se prêtent si aisément d'ailleurs beaucoup de ces cantiques, et qui me semble même rester l'interprétation véritable de quelques-uns, persistait seule. Ces plaintes du peuple d'Israël devenaient celles du pécheur. La transition était facile : car si Israël se plaint, s'il se croit abandonné de Dieu, c'est en même temps qu'il se croit pécheur. Cette sorte d'allégorie par laquelle était changé le sens des Psaumes, était donc très naturelle, et n'empêchait nullement d'en comprendre souvent les sentiments essentiels. C'est ainsi que le livre des Psaumes prit dans le monde chrétien une vie nouvelle, si véritable et si peu artificielle, qu'il a été, de toute la Bible, le livre le plus lu, le consolateur puissant, sombre et doux à la fois, le maître mystique des âmes. Ceux qui sentaient ainsi la vieille et admirable poésie lyrique du peuple juif, n'allaient-ils pas être capables de créer une poésie lyrique à leur tour? Il est vrai que par contre bien des causes opposées travaillaient à empêcher les Psaumes de produire leur plein effet naturel. D'abord l'admiration même ou plutôt la vénération qu'on éprouvait pour eux — s'ils n'étaient pas la parole de Dieu lui-même, ils étaient celle d'un chantre inspiré par lui —, décourageait l'émulation au lieu de l'exciter. C'était toujours la même influence néfaste d'un texte sacré multipliant partout le commentaire, faisant partout cesser l'inspiration, la pensée personnelle, ou plutôt, comme celles-ci sont indestructibles, les forçant à s'épuiser dans les subtilités d'interprétation où elles trouvaient dès lors la seule manière de s'exercer. Et de là une seconde cause. L'explication théologique [1] trop souvent substituée à l'intelligence simple du Psalmiste tuait le sentiment de la poésie, comme il le tuait chez les exégètes des livres dogmatiques et historiques de la Loi. Mais tout cela ne suffisait pas à annihiler l'influence heureuse que devait exercer un livre devenu si populaire. Sa popularité, au IVe siècle, était en effet immense; les Psaumes étaient alors sus par cœur par la multitude presque entière des fidèles. « Que l'on apprenne mot à mot le Psautier [2] », disait Jérôme à Rusticus; et l'on se rappelle qu'Augustin [3] écrivait à Jérôme lui-même que sa

1. Lire les nombreux commentaires sur les Psaumes, à commencer par le traité d'Hilaire. (Sunt enim universa allegoriis et typicis contexta virtutibus. HILAIRE, *Tractatus super Psalmos*, prologus, 5.)
2. Discatur Psalterium ad verbum, *Ep.*, 125, 11.
3. *Ep.*, 82.

traduction nouvelle choquerait les habitudes prises, et, malgré ses mérites, ne pourrait être reçue en Afrique. Jérôme donc, qui par trois fois a revu le Psautier (Psalterium ex Hebræo; — Ps. Gallicanum; — Ps. Romanum), prenait toutes sortes de précautions pour justifier son audace; il écrivait à ses amis qu'il ne prétendait pas remplacer dans les églises l'ancienne traduction : « Le texte venu des Septante doit être conservé dans les églises, à cause des anciennes traditions; mais le texte hébreu ne peut être ignoré des érudits s'ils veulent connaître les Écritures [1]. » Il déclare la même chose à Sophronius. « C'est autre chose que de lire les Psaumes dans l'église des fidèles qui croient au Christ, autre chose de répondre aux juifs qui vous chicanent sur chaque mot [2]. » En réalité, on sait que la Vulgate contient l'ancienne traduction des Psaumes, antérieure à Jérôme, et revue seulement par lui. Telle était donc la popularité de ces cantiques, et leur influence était devenue si grande, que bien qu'ils pussent paraître, aux premiers temps, suffire aux besoins de la liturgie, et qu'en ce sens ils aient pu retarder un peu l'inspiration chrétienne, cependant ils aidèrent bientôt puissamment à produire à côté d'eux une nouvelle hymnographie latine et grecque.

Ainsi, pour la poésie lyrique, les chrétiens trouvaient dans l'Ancien Testament un modèle, et un admirable modèle. En même temps, entrant dans des âmes nouvelles, la croyance juive monothéiste, la vieille foi juive en la Providence qui avait enflammé les Israélites depuis le temps des persécutions chaldéennes jusqu'à celui des persécutions syro-helléniques, et qui leur avait dicté leurs Psaumes passionnés, y déposait les germes des mêmes sentiments exubérants et irrésistibles. Une large et profonde source s'ouvrait au fond des cœurs; elle en laissait transparaître les plus intimes retraites; un fleuve d'amour inépuisable, d'ardentes aspirations s'épanchait. Comment une poésie lyrique ne se serait elle pas formée? Il arriva assurément que tous ces sentiments passionnés, en raison même de leur ardeur et de leur plénitude, se firent souvent jour en désordre, ne daignèrent pas s'astreindre à des règles et à des formes précises. De là cette poésie latente en quelque sorte, chez un si grand nombre de Pères, dans leurs œuvres en prose. Mais il arriva aussi bien qu'ils jaillirent dans des âmes d'hommes tout aussi profondément émus, mais en même temps épris de la poésie et depuis long-

1. *Ep.*, 106 (ad Sunniam et Fretelam).
2. Préface du *Psalterium Hebræum*.

temps pliés à l'habitude de la versification. C'est alors qu'ils produisirent leur plein effet. On vit alors la race latine, jusque-là si rebelle à la poésie lyrique, si réfractaire à la poésie subjective, triompher subitement de ses vieilles répugnances. Hilaire, Ambroise, Prudence écrivirent. Dans les pays grecs, la floraison fut encore bien plus brillante. Le fin et délicat Grégoire de Nazianze donna la voix à de subtiles impressions que la lyre du paganisme n'avait pas été assez délicate pour rendre, à une mélancolie touchante bien éloignée de la majestueuse sérénité de Pindare. A Cyrène, Synésius composa ses hymnes. Ce fut la vraie poésie du christianisme. Elle eut ses défauts, et souvent de très grands; mais nul n'en pourra contester l'existence ni les beautés.

Les effusions mystiques que la nouvelle religion suscitait ont trouvé ainsi dans la poésie lyrique leur expression, non pas unique, mais principale. Les variétés diverses de la poésie didactique devaient, par leur caractère pratique, séduire aussi les poètes chrétiens. Une religion, c'est une vaste prédication, et dès que cette religion est vraiment fondée, qu'il y a des principes bien établis sur lesquels chacun s'accorde, que par suite les discussions trop abstruses et trop subtiles peuvent faire place à l'exposition toute nue, qui empêche de versifier cette exposition? La tentation dut devenir très forte dès que le christianisme se fut emparé des hautes classes de la société, familiarisées avec les poèmes philosophiques de la Grèce, avec le *De Natura rerum* de Lucrèce et les autres poèmes didactiques qui formaient une imposante partie des deux littératures profanes. Elle précéda même ce moment, comme le prouvent les *Instructions* de Commodien. De plus même, lorsque la religion fut assez établie pour que l'exposition versifiée de la doctrine devînt, comme je viens de le dire, légitime et facile, la polémique resta cependant inévitable pour elle : polémique contre l'ancien culte, polémique contre les hérésies. La polémique, s'animant, s'enflammant, put être bientôt tentée de recourir à la forme plus frappante, plus chaude du vers. Il y avait ainsi moyen de ressusciter un genre important, la satire. Il faut remarquer encore que les hérésiarques ont souvent recouru à la poésie pour propager leurs systèmes; les Naasséniens, les Ariens, les Apollinaristes, Bardesane et bien d'autres se rencontrèrent dans cette commune pensée, si bien qu'une intention didactique ne fut pas étrangère même à beaucoup de manifestations de la poésie lyrique.

Ambroise écrivit ses hymnes contre les Ariens de Milan; Hilaire lui avait donné l'exemple; et les poèmes lyriques de Prudence ont souvent un caractère didactique. Ces diverses causes expliquent fort bien le grand développement que prit la poésie didactique chrétienne au IVe siècle; les Grecs comme les Latins, Grégoire de Nazianze comme Prudence; les lettrés comme les ignorants, Prudence comme l'auteur du poème *ad Senatorem* ou celui du poème contre Flavien, la cultivèrent également. Elle répondait admirablement au besoin qu'éprouvait l'Église de ne pas rechercher l'art pour l'art, de ne pas séparer le beau du vrai et de l'utile, et cependant de donner satisfaction à l'amour du beau, à l'instinct de l'art. Si elle n'eût pas existé, l'Église l'eût inventée. Comment ne l'eût-elle pas acceptée, à Rome surtout, alors qu'elle comptait déjà tant d'admirables modèles profanes, avec lesquels il lui était relativement aisé de rivaliser?

Poésie lyrique, poésie didactique — celle-ci devenant souvent polémique et satirique — voilà au fond toute la poésie chrétienne du IVe siècle. Les deux genres se mêlent souvent, empiètent constamment l'un sur l'autre. Car les développements didactiques ne sont pas rares dans les hymnes (on a vu qu'il y avait déjà des psaumes tout didactiques), et les mouvements lyriques ne sont pas rares dans les poèmes d'exposition ou de polémique (de même les Proverbes [1] ont aussi leur lyrisme). Et non seulement toutes deux se mêlent ainsi, mais elles sont seules, quand elles se glissent dans d'autres genres, à leur communiquer la vie et l'intérêt. Il en est ainsi pour la poésie épique. Dès qu'elle quitte la platitude littérale de Juvencus, ou l'élégance tout aussi littérale de Nonnos, ce n'est pas pour inventer un caractère, une action, ou seulement une scène, sauf chez quelques indépendants à demi désavoués, comme Marius Victor; c'est pour se laisser aller à quelque effusion lyrique. C'est aussi surtout pour faire pénétrer plus avant dans l'esprit une leçon morale : c'est ainsi que Sédulius donne un sens mystique aux récits merveilleux qu'il versifie, et Arator a fait de même. Avitus était plus véritablement poète, et il se laissait aller sans arrière-pensée à son talent quand il concevait son Satan, une figure assez originale. Cependant il a fait lui-même dans sa préface à l'évêque Apollinaire la théorie de la poésie chrétienne, qui doit avant tout tendre au vrai, et avoir un caractère pratique :

1. Ce sont des morceaux d'un ton lyrique que l'éloge de la Sagesse ou le panégyrique de la Femme forte.

« Quelque talent qu'on ait et quelque science, si l'on veut garder dans un sujet religieux les règles de la foi aussi bien que celles du mètre, on court de grands risques...... Il ne s'agit pas d'inventer (licentia uti poetarum), mais d'exposer (asserere et explicare)...... Il ne faut pas prononcer de paroles inutiles : l'homme rendra compte de ses paroles inutiles (pro omni verbo otioso [1]). » Quant à Dracontius, il a un intérêt personnel et pressant en vue; il veut fléchir le roi barbare dont il a encouru la disgrâce; et, pour y réussir, il écrit un *Carmen de Deo* où son intention est de montrer ce qu'est la grâce divine et quels sont ses bienfaits, où souvent il se répand tantôt en mouvements lyriques, tantôt en développements didactiques, sans concevoir un poème épique proprement dit.

Il ne reste en dehors de cette classification — et cela encore en ne prenant les termes de poésie lyrique ou didactique que dans leur sens le plus précis — que les écrivains qui ne comptent pas, comme Juvencus, et peut-être aussi un de ceux qui comptent le plus, Paulin de Nole. Paulin de Nole admirait les Psaumes; il en a traduit deux, mais en vers hexamètres, ayant une préférence marquée pour le grand vers dactylique. Il a voulu écrire un poème didactique, le *Carmen contra Paganos*. Mais il n'était ni un grand érudit, ni un grand penseur, ni seulement un sectaire passionné, et c'est bien là son œuvre la plus médiocre. Ses chefs-d'œuvre — le mot est à peine trop fort pour quelques-uns — ce sont, avec ses lettres à Ausone [2], ses Natalitia, ou Noëls de Saint-Félix. Or ces Noëls ne sont pas toujours lyriques; ils sont au contraire le plus souvent descriptifs. Mais d'abord, en un sens, ce qui en fait le grand intérêt, c'est que la poésie de Paulin, même quand elle n'est pas proprement lyrique, est toujours éminemment subjective et personnelle; ce qui nous touche en lui, c'est son âme, sa tendresse, sa douceur, sa naïveté, sa foi. Pour Paulin comme pour Grégoire, si le christianisme l'a rendu poète, c'est en affinant ses sentiments, en leur donnant plus de délicatesse. Cependant il n'en reste pas moins certain qu'une part du talent de Paulin, et une grande part, vient de l'art exquis que lui avait enseigné son maître Ausone; de son esprit dans la narration; et de ce qu'il ajoute lui-même à la manière d'Ausone de naïveté, de vérité parfois dramatique dans certaines peintures piquantes des mœurs. Mais Paulin est un de ces esprits ori-

1. P. 201-2, édition Peiper.
2. Cf. ma thèse latine.

ginaux, sous leur apparente mollesse, qui ont en eux en réalité une personnalité si difficile à entamer, qu'ils portent moins la marque de leur temps que d'autres; il en est de pareils à toutes les époques, qui échappent à toutes les classifications et à toutes les écoles. Un poète dont le talent est surtout intellectuel, vous le pourrez juger avec une grande précision, prévoir ses transformations, indiquer, au bout de peu de temps, ses limites. Un poète qui vaut surtout par le cœur, vous ne le pourrez pas. L'âme est une puissance libre qui ne se laisse pas captiver et emprisonner par des règles; elle recèle de secrètes énergies, qui jaillissent à l'improviste et déroutent toutes les conjectures. Paulin, avec toute son humilité et toute sa douceur, est un de ces génies extrêmement personnels et solitaires, qui, à tous les siècles à peu près, garderaient sans doute le même caractère et, sous une certaine banalité de surface, la même très grande originalité de fond.

Ces distinctions faites, il est facile d'apprécier avec justice la poésie chrétienne, qu'il est trop commode de condamner en bloc et qu'il serait ridicule de réhabiliter tout entière. Elle n'était, à vrai dire, pas absolument nécessaire au christianisme, et Jésus ne l'avait guère prévue : il lui suffisait de mettre dans ses discours, dans ses actions, dans toute sa vie, cette beauté morale qui est une poésie naturelle et la plus sublime. Elle devait même tarder à naître, parce que l'imagination chrétienne, toujours peu soucieuse de la forme et soucieuse de la liberté de l'âme, dédaigneuse du mètre et de tout ce qui est comme le corps du sentiment ou de la pensée, s'échappa uniquement au début, et en grande partie longtemps encore, on peut même dire toujours, après qu'une partie d'elle-même se fut cependant détournée vers la poésie proprement dite, dans des compositions plus franches d'allure. Elle devait naître cependant, parce qu'une doctrine n'a jamais un développement absolument logique, et qu'elle est obligée d'admettre bien des éléments étrangers à mesure que sa sphère d'attraction s'agrandit : ce qui arriva quand la religion du Christ se fit recevoir par des peuples profondément pénétrés de la culture romaine. Elle bénéficia de quelques circonstances favorables : l'épuisement même où étaient alors les littératures profanes, qui lui permit de conquérir sans scrupule leurs rythmes, qu'elle allait accommoder à des pensées nouvelles; l'avantage de posséder dans les deux peuples qui l'un l'a créée, l'autre acceptée, deux modèles différents de poésie, l'hébraïque, à laquelle

elle prit des sentiments, la profane, à laquelle elle emprunta des formes. Elle trouva aussi de grands obstacles : un public en somme assez restreint; la défiance contre les séductions de l'imagination. Elle ne put être une poésie toute de narration ou d'action, de fiction en un mot : épique ou dramatique. Mais elle put être une poésie lyrique, réclamée par les besoins de la liturgie et du culte, réclamée par l'ardeur de s'épancher qu'avaient les âmes trop pleines; une poésie didactique, facilement approuvée par l'autorité ecclésiastique et prise par elle comme une auxiliaire. On peut maintenir que dans ces limites, qu'eux-mêmes ne reconnurent pas toujours, mais qu'à distance nous pouvons parfaitement fixer, les entreprises des poètes chrétiens ne furent nullement vaines et artificielles, mais restent au contraire très dignes d'intérêt.

C'est bien en effet dans le sens où elle s'était dirigée d'abord, à l'époque romaine, que, dans les temps postérieurs, la poésie chrétienne a persisté. Il n'y a, à franchement parler, qu'un chef-d'œuvre de la poésie chrétienne : la *Divine Comédie;* qu'un seul grand poète chrétien, Dante. Mais le chef-d'œuvre est d'une telle originalité; le poète d'une telle puissance, qu'il n'en faut pas plus pour justifier le christianisme du reproche d'avoir tué l'art. Or, assurément, la meilleure épreuve à faire subir à la poésie du IVe siècle, c'est de la placer en face de cette œuvre admirable, non pour les comparer, mais pour juger si, dans les productions de l'une comme dans l'autre, le génie chrétien a obéi à une inspiration de même nature. A bien des égards on ne peut pas le contester. Que Dante ait été dans une situation bien plus favorable, cela éclate aux yeux; il est le fils d'une vigoureuse époque de renaissance; il trouve, comme une admirable matière toute prête qui attend et semble appeler l'ouvrier, le démiurge, une langue jeune et pleine d'avenir; les écrivains du IVe siècle, au milieu d'une décadence, rassemblent péniblement les débris déjà disjoints d'un idiome en décomposition. Il vit au milieu d'une société civile active, personnelle, où les individus agissent, ont pleine conscience de leur être et de leur force; il s'intéresse donc à l'histoire de son temps; il la peut mêler ainsi à son poème, qui n'est pas trop détaché du siècle, qui touche au ciel sans perdre terre; eux vivent dans le plus impuissant des états, au moment où les âmes se dégoûtent de plus en plus de la vie publique et s'absorbent entièrement dans l'Église, si bien qu'ils n'ont que rarement fait entrer dans leurs écrits les intérêts civils

de leur temps : Prudence ne l'a fait qu'une fois, par une très heureuse exception. Tout cela, sans même compter l'extraordinaire génie de Dante, explique assez sa supériorité. Mais, qu'on ne l'oublie pas, la *Divine Comédie*, véritable épopée par son ampleur, son élévation, son sublime, par la libre invention due au poète, reste en grande partie didactique : didactique par les dissertations théologiques, qui déjà apparaissent dans l'*Enfer*, s'accroissent dans le *Purgatoire*, grandissent jusqu'à devenir le fond même du *Paradis;* par les allégories mystiques qui ornent les trois poèmes; par le plan général, mystique aussi et allégorique, de l'œuvre tout entière.

O voi ch'avete gl'intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'asconde
Sotto'l velame degli versi strani [1].

Qu'on n'oublie pas non plus que l'inspiration du Dante est très souvent lyrique, toujours essentiellement personnelle et subjective; par quoi son épopée ne ressemble plus en rien aux épopées antiques. C'est ainsi qu'il réussit, prenant lui aussi les sentiments et les pensées à la littérature hébraïque et chrétienne, prenant de plus la forme particulièrement juive de la vision [2], prenant par contre à Virgile l'art du détail dans la versification et le style, à fondre l'inspiration chrétienne et la païenne, à créer le chef-d'œuvre de l'épopée sacrée; et, comme on le voit, ce chef-d'œuvre a certains des caractères que présentent les ébauches imparfaites des poètes du IVe siècle. Ceux-ci, ou tout au moins les meilleurs d'entre eux, avaient donc été guidés par des vues ou un instinct assez juste, et quelque distance qu'il y ait entre eux et lui, quelque invraisemblable que puisse paraître au premier abord la comparaison, il est sûr qu'au IVe siècle lèvent déjà quelques germes dont on ne verra clairement les fruits qu'au XIIIe siècle.

Si maintenant on veut considérer le seul Prudence, on s'apercevra bien vite que, comme Grégoire chez les Grecs, il justifie parfaitement les observations précédentes. Chez Grégoire, qui a composé cependant des poèmes didactiques, c'est la poésie lyrique et élégiaque qui est l'essentiel. Prudence représente à la fois la poésie didactique et la poésie lyrique; mais, doué d'un

1. *Inferno*, ch. IX.
2. Leggi Ezechiel, *Purgatoire*, ch. XXIX.

talent moins personnel que n'était celui de Grégoire, on verra que c'est par la première qu'il s'est surtout distingué : les livres Contre Symmaque, l'Apothéose, l'Hamartigénie, pris dans leur ensemble, sont supérieurs aux deux recueils des Cathémérinon et des Péristéphanon. On voit qu'il a bien reconnu ou bien senti, ce qui revient au même pour le résultat, les principales conditions qui s'imposaient à la nouvelle littérature chrétienne ; c'est précisément vers les deux genres qui correspondaient au Schir et au Maschal des Hébreux qu'il s'est tourné. Il semble donc, naturellement, que celui qui veut étudier les caractères et le succès de la poésie chrétienne au IVe siècle, et qui préfère les étudier en pays latin, doit surtout s'occuper de Prudence. Ce n'est pas seulement qu'on s'accorde à voir en lui le plus illustre des poètes chrétiens latins ; Paulin vaut peut-être autant ou mieux que lui aux yeux de ceux qui jugent un poète non sur l'ambition de ses visées, mais sur la qualité plus ou moins exquise de son âme, sur le moindre déchet de médiocrité et de banalité qu'elle laisse. C'est surtout plutôt qu'il a suivi plus exactement que Paulin les principales tendances de la poésie chrétienne aux premiers siècles. Justement parce que la part de la personnalité est moindre à faire chez lui, il représente mieux son temps. C'est, sans contestation, l'un des plus authentiques représentants du IVe siècle.

Et ce IVe siècle est une époque des plus curieuses. Il n'y en a pas de plus triste, si l'on n'y veut voir que l'épuisement définitif de l'empire, les misères fiscales et administratives, les brèches faites aux frontières par les invasions, les superstitions païennes ou chrétiennes, la maladresse toujours croissante de l'art, le mauvais goût et la déclamation régnant plus que jamais dans la littérature. En réalité, cependant l'empire mourant a alors un dernier sursaut de vie. Les empereurs de quelque talent, Julien, Valentinien, Théodose, ne lui font pas défaut ; les lettres latines comme les lettres grecques, après le pitoyable IIIe siècle, ont alors comme une renaissance, sans lendemain, mais un moment assez vigoureuse. Les dernières luttes entre païens et chrétiens, devenues plus vives par l'approche et le pressentiment du dénouement, mettent en action des énergies et des talents qu'on aurait pu croire tout à fait disparus. Il y a, à cette période décisive, une crise finale, une mêlée confuse des idées, où il n'est pas toujours facile de distinguer celles qui vont désormais périr et celles à qui l'avenir appartient ; il s'essaye entre les unes et les autres toutes

sortes de fusions destinées à un succès plus ou moins prompt, dont quelques-unes avorteront, dont quelques autres, bientôt interrompues, recommenceront beaucoup plus tard. Il y a donc, sous l'apparente uniformité de ce siècle, une variété, une complication très grandes, et là où est la variété, où est la complication, est aussi la vie. On sent cette vie très intense chez les historiens malgré leur médiocrité, chez Ammien par exemple; on la devine souvent derrière la rhétorique banale ou prétentieuse des panégyristes; on en saisit parfois quelques symptômes, significatifs à leur façon, dans les correspondances si insignifiantes en leur ensemble de Symnaque. Mais, chez les chrétiens, elle éclate. Le catholicisme existe alors avec tous ses organes essentiels. C'est le moment de lui demander compte de ses prétentions. Il a voulu remplacer de toutes pièces l'ancienne société; en réformera-t-il tous les principes, en les conservant cependant? ou ne tarira-t-il pas entièrement certaines sources? Donnera-t-il en particulier satisfaction aux amis de l'art? On peut dire qu'à l'époque de Théodose le long procès qui avait été si passionné entre la culture antique et la foi nouvelle est tranché, jugé en ce sens que les grands esprits, parmi les chrétiens, sont d'accord pour reconnaître que, dans la mesure permise, il faut tolérer et même encourager ces tendances irrésistibles qui portent les Grecs et les Latins à réclamer l'art et les lettres comme un des premiers besoins de la vie. Un Tatien, un Commodien ne sont plus possibles. La seule différence est peut-être que les uns, comme Jérôme, non seulement trouvent cela de bonne politique, mais en même temps et surtout cèdent à une tentation personnelle, aux exigences de leur propre tempérament et de leur propre esprit; tandis que chez plusieurs autres c'est uniquement affaire de tactique. Du reste, ces divers mobiles concourent au même résultat. Ceux qui, en ce siècle, vont se consacrer à créer une poésie chrétienne, bien qu'ayant sans doute à compter sur un public plus restreint et moins sensible que les écrivains profanes des siècles classiques, sont sûrs néanmoins d'être soutenus, excités, applaudis. C'est ce que nous constaterons en étudiant Prudence. En l'étudiant, ce n'est pas seulement à lui et à son œuvre que nous nous intéresserons; c'est aussi à la poésie latine chrétienne en général, et à ses conditions de développement. Considérée ainsi, cette étude d'histoire littéraire et morale ne saurait être sans profit.

A cette poésie Prudence lui-même est certainement assez loin

d'avoir donné des chefs-d'œuvre; mais il y a chez lui tant de germes précieux, qu'on se demande si les chefs-d'œuvre n'auraient pas pu venir, au cas que l'expérience se fût continuée dans des conditions régulières. Malheureusement il n'en a pas été ainsi, et les invasions ont tout interrompu. Les jours furent comptés à la littérature chrétienne; les deux grands poètes chrétiens du monde romain sont placés sur l'extrême seuil de la civilisation antique. Nous ne savons pas exactement quand est mort Prudence, et il est peu probable qu'il ait vécu jusqu'en 410; mais, quelques années seulement après qu'il avait célébré la victoire de Pollentia et promis une éternelle durée à l'empire, Rome fut prise par Alaric; et si la légende seule, une légende mal documentée, fait de Paulin le prisonnier [1] des Barbares, du moins a-t-il réellement assisté à leurs invasions [2], connu l'angoisse qu'elles mettaient dans les cœurs, et vu, comme Augustin, les premières heures de la longue nuit qui venait.

1. Grégoire, *Dialog.*, III, 1.
2. Paulin n'est mort qu'en 431.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE ET LES ŒUVRES DE PRUDENCE

I

Le christianisme en Espagne. — Fonctions administratives de Prudence. Sa retraite; ses poésies. — Son voyage à Rome.

La vie provinciale, qui a toujours été très active sous l'empire, avait pris au IVᵉ siècle une telle énergie, que l'on peut faire légitimement remonter jusqu'à ce temps les premières origines des nationalités modernes. Non seulement les grandes différences qui ont toujours séparé la partie latine de l'empire et sa partie grecque se marquaient alors avec plus de force encore qu'auparavant; mais, dans l'Occident latin même, l'Afrique, l'Espagne, les Gaules, l'Italie avaient leurs caractères propres, faciles à discerner chez les principaux écrivains qu'elles produisaient. C'est ainsi que l'origine espagnole de Prudence se reconnaît partout dans son œuvre, à son amour pour son pays, où il a dû passer sa vie presque entière, aussi bien qu'à certains traits distinctifs de son talent. Il est donc nécessaire de replacer Prudence dans le milieu où il a vécu, et de se demander d'abord quelle était la situation du christianisme en Espagne à l'époque où il y est né.

Les origines les plus anciennes de l'Espagne chrétienne, comme celles de la Gaule chrétienne, demeurent obscures pour qui veut s'en tenir aux données vraiment historiques, et vraisemblablement on peut dire de la première ce que

Sulpice Sévère a écrit de la seconde, dans le texte qui gêne si fort les partisans de nos traditions légendaires : que la foi n'y fut reçue qu'assez tard [1]. Cependant l'Espagne paraît avoir eu le privilège d'inspirer la dernière pensée de Paul, et elle est sans doute la terre occidentale où l'infatigable apôtre rêvait d'aller employer ses derniers jours, afin qu'il fût dit que, dès la première génération, le christianisme avait atteint les bornes du monde connu [2]. Mais tout est obscurité au sujet de ces projets de Paul; nul ne saurait affirmer seulement qu'il ait en effet abordé en Espagne, à plus forte raison qu'il y ait fondé aucune Église compacte et solide, et il est fort possible que le véritable grain de sénevé, celui qui sur le rude terrain d'Espagne devait trouver le bon sillon d'où grandirait l'arbre vigoureux du catholicisme espagnol, n'ait été jeté qu'assez longtemps après lui par quelque main inconnue. Y a-t-il quelque chose à conclure de la vague tradition conservée par Adon [3] sur la mission de sept évêques, venus de Rome, sous la conduite d'un certain Torquatus, évangéliser la Bétique et la Tarraconaise? S'il est certain que Tertullien et Irénée comptent l'Espagne au nombre des pays qui connaissent le Christ, il ne l'est pas moins qu'au IIe siècle elle n'avait encore donné le jour à aucun chrétien illustre.

Il n'y a plus de doute que la religion nouvelle n'y fût solidement établie au commencement du IIIe siècle. Pour la première fois alors elle a des martyrs, elle est comprise dans cette persécution de Dèce, la première persécution régulière et systématique, dont la violence se brisa contre une élite glorieuse de fidèles déterminés à tout souffrir, mais entraîna aussi bien des défaillances. L'Église espagnole nous paraît alors soumise à l'influence de sa grande et illustre voisine, l'Église africaine. L'actif et impérieux

1. *Chron.*, II, 52, 1 (p. 86, Halm). Serius trans Alpes Christi religione suscepta.
2. Ep. aux Romains, XV, 24. Renan, *l'Antéchrist*, ch. IV.
3. Cf. Allard, *R. des questions historiques*, janvier 1886. Les persécutions en Espagne.

Cyprien est son oracle; c'est à lui qu'elle s'adresse lorsqu'il s'agit de régler le sort des deux évêques libellatiques, Basilide, de Léon, et Martial, de Mérida. La correspondance échangée à ce sujet est le premier document authentique [1] qui nous laisse voir l'état où elle se trouve. Dans la seconde moitié du siècle, les martyres semblent devenir plus fréquents; c'est dans les grandes villes surtout que, en Espagne comme partout, se recrutent les fidèles; dans le chef-lieu même de la Tarraconaise, à Tarraco, Fructueux [2] et ses deux diacres, Euloge et Augurinus, périssent vers 259. Mais, on le voit, ces origines sont en somme modestes. Aucune persécution n'a laissé en Espagne les glorieuses traces que la persécution lyonnaise a laissées en Gaule. Aucune littérature originale ne s'est formée là pendant les trois premiers siècles. A l'époque où la grande Eglise d'Afrique comptait déjà Tertullien, Cyprien, où elle avait créé toute une théologie qu'elle exposait dans une langue admirablement originale, l'Espagne, qui avait donné tant de grands hommes à la littérature profane, ne comptait encore aucun écrivain sacré. Il n'est pas inutile de remarquer que, si le christianisme avait conquis l'Afrique au moment même où la pensée africaine s'éveillait, où, après un assez long apprentissage, Carthage commençait à jouer un rôle prépondérant dans l'histoire des lettres latines, en Espagne au contraire, au IIe siècle, il a dû trouver les esprits éprouvés par cette lassitude qui suit le plus souvent les grands siècles. Car le grand siècle littéraire de l'Espagne avait été le Ier siècle de l'empire; l'époque des premiers Césars; la glorieuse période où, emplissant le monde du nom de ses Sénèque, de ses Lucain, de ses Quintilien, de ses Martial, elle avait si bien vengé les vieilles railleries de Cicéron [3] contre les poètes de Cordoue.

Mais après le repos du IIe et du IIIe siècle, où l'Espagne ne fait qu'une assez médiocre figure, une ère nouvelle

1. Cyprien, I, p. 735, éd. Hartel.
2. Prudence, Pst., VI. Ruinart, p. 218.
3. Cicéron, *Pro Cælio*, 26.

s'ouvrait pour elle au IV[e] siècle. Une sève nouvelle l'agitait, et elle allait avoir encore une floraison, moins éclatante sans doute que la première, mais pourtant brillante. La persécution de Dioclétien y trouve le christianisme en plein et actif développement. Aussi est-elle un des pays où les années terribles de 303 à 307 ont apporté les plus fortes épreuves. Un magistrat du nom de Dacien paraît avoir été l'exécuteur des mesures inquisitoriales, et la haine qu'il inspira a laissé des souvenirs que nous ont conservés certains rédacteurs d'actes et Prudence lui-même [1]. En même temps, ou peu après, se tenaient les premiers conciles espagnols [2]. Lorsque la paix fut rendue à l'Église par Constantin, le christianisme s'étendit de plus en plus dans le pays, qui allait donner à la seconde moitié du IV[e] siècle quelques-uns de ses hommes les plus influents. D'abord, il était destiné à fournir la dernière grande dynastie romaine, la famille de Théodose, comme jadis il avait donné Trajan, auquel les flatteurs essayèrent de faire remonter l'origine des nouveaux Augustes espagnols; le moment approchait où Claudien allait s'écrier, dans son langage déclamatoire, que c'est le privilège de l'Espagne de donner des Augustes au monde; l'Afrique et l'Egypte donnent les moissons; la Gaule, les soldats d'infanterie; l'Illyrie, les cavaliers :

> Sola, novum Latiis vectigal Hiberia rebus,
> Contulit Augustos [3].

En même temps qu'elle voyait naître les empereurs qui devaient donner le coup de grâce au paganisme, en qui l'Église devait trouver ses constants et énergiques auxiliaires, l'Espagne sentait se réveiller son génie littéraire. Ce n'est pas qu'elle se préparât à produire aucun penseur puissant, aucun grand théologien ; l'Espagne ancienne,

1. J'entrerai dans plus de détails au sujet de cette crise, dans mon chapitre sur les Péristéphanon.
2. Synode d'Elvire, en 305-6 (?). HEFELE, *Hist. des conciles*, I, p. 130 de la traduction française.
3. LAUS SERENÆ, 50.

comme l'Espagne moderne, a toujours été pauvre de grands esprits de ce genre : à peine a-t-elle eu, parmi ses grands écrivains profanes, Sénèque, qui encore ne fut qu'un moraliste. Au IVe siècle, bien que le goût de la théologie y ait été assez répandu et assez vif pour que l'une des hérésies du temps, celle de Priscillien, y soit née et s'y soit propagée de préférence, ce n'est pas dans la théologie cependant que l'Espagne marque surtout sa trace. A cet égard, elle reste encore tributaire de l'étranger; elle subit toujours le rayonnement de l'Afrique; Prudence, dans ses poèmes théologiques, s'attarde sur les pas de Tertullien; venu un peu plus tard, Orose est le respectueux disciple d'Augustin. Mais au contraire, dans la littérature proprement dite, elle se place au premier rang, grâce surtout à son poète, à Prudence. Il devait être réservé au pays qui avait surtout donné des poètes à la littérature latine profane, de donner son plus grand poète à la littérature sacrée.

Tel est le moment où Prudence vint au monde. Il naquit en 348 [1], deux ans après le grand Théodose, qu'il a célébré comme le héros du christianisme, l'homme selon le cœur de Dieu. Il n'est pas possible de désigner avec certitude le lieu de sa naissance. Cæsaraugusta, Calagurris, même Tarraco [2] (Saragosse, Calahorra, Tarragone) se disputent cet honneur. De ces trois villes, c'est Cæsaraugusta qu'il nomme le plus souvent, qu'il paraît le mieux connaître et où il semble avoir longtemps résidé. En tout cas, il ne peut être douteux qu'il n'appartînt aux

1. Sous le consulat de Philippe et Salia. Préface, 24.

2. Il les appelle également « notre » ville. BAYLE (*Dictionnaire*, art. PRUDENCE, remarque B) a déjà bien montré qu'il est très difficile de choisir. DRESSEL (*Prolég.*, III, note 4), M. ALLARD (Prudence historien, *R. des questions hist.*, 1er avril 1884) s'abstiennent aussi de se prononcer. Ceux qui, comme Ebert entre autres, préfèrent Saragosse, ne donnent pas de raison convaincante. Le mieux est peut-être de s'en tenir au jugement de Tillemont, qui, sans rien affirmer, fait cependant les remarques suivantes, qui ne manquent pas de finesse : « Ainsi l'on peut juger qu'il était de tous ces trois lieux par les diverses personnes dont il était descendu, ou qu'étant natif de Calahorra, il considérait en quelque sorte Saragosse et Tarragone comme ses villes, parce que Calahorra est du Conventus Cæsaraugustanus et de l'Espagne Tarraconaise. » (*Mém. eccl.*, X, 560.)

pays des bords de l'Ebre, à la Tarraconaise du Nord. Il était le fils de ces peuples des Pyrénées, « terrarum populi Pyrenearum [1] », au nom desquels il allait chanter les martyrs espagnols.

La contrée où il a vu le jour, moins riche que la somptueuse Bétique, n'en a pas moins joué un rôle important dans l'histoire de l'Espagne profane. Elle est assez rude et âpre, et dans le midi de la Gaule, avec lequel elle était en relations constantes [2], on la dédaignait; Ausone n'avait pas assez de sarcasmes pour elle, quand il écrivait à Paulin [3]. Mais quelques-unes des plus grandes gloires de la nation étaient venues de là. Si les grands empereurs de la fin du Ier siècle et du commencement du IIe, Trajan et Hadrien, comme la famille des Sénèque et de Lucain, étaient originaires de l'Espagne méridionale, c'est du Nord qu'étaient sortis Quintilien, de Calagurris, et Martial, de Bilbilis. Ainsi cette contrée paraît avoir eu ses caractères particuliers : les Espagnols qu'elle a envoyés à Rome ne sont pas ceux qu'on est habitué à considérer comme les véritables représentants du génie ibérique; les écrivains au style ampoulé, tendu, coloré, les Sénèque. Elle a au contraire produit des esprits fins, mesurés, plus rapprochés par leur tempérament des populations voisines de l'Aquitaine que des Cordouans ou des Gaditains. Cependant il se trouve, contre toute attente, que le dernier écrivain illustre qui l'ait honorée est tout différent de ses prédécesseurs. Prudence rompt la tradition; c'est à Lucain et non à Martial, à Sénèque et non à Quintilien qu'il ressemble. Son caractère plus mesuré que son talent, modeste, bienveillant, calme au fond sous son ardeur de surface, à en juger par ce que laissent entrevoir ses œuvres, répond mieux à l'idée que l'on se fait de sa race; mais son talent, quoiqu'il ait parfois des accents tendres, ou des touches fines et délicates que ni Sénèque ni Lucain n'ont

1. Pst., VI, 147.
2. Comme le prouvent, par exemple, le fait que Paulin s'y retira après sa conversion, et d'autre part les menées de Priscillien à Bordeaux.
3. Cf. ses lettres à Paulin, après sa conversion.

connus, aime plutôt la force et ne recule même pas toujours devant la brutalité.

Ce pays entre l'Ebre et les Pyrénées est une des premières régions de l'Espagne où des communautés chrétiennes se soient constituées. Déjà, dans le plus ancien document que nous ayons sur le christianisme espagnol, dans la lettre de Cyprien et des évêques d'Afrique au clergé et aux fidèles de Léon et de Mérida, Saragosse est nommée parmi les villes chrétiennes; elle possède un Félix « fidei cultor ac defensor veritatis », dont le témoignage semble à Cyprien [1] d'un grand poids. Plus tard, elle a ses 18 martyrs, chantés par Prudence, et dont elle conserve encore le souvenir [2] religieusement; surtout son Vincent [3]. A la fin du IVe siècle, si l'on en croit Prudence, Saragosse, Tarragone, Calahorra sont presque entièrement converties. A ce moment, nous ne les connaissons guère que par lui; car le pays de l'Ebre a laissé peu de monuments antiques. Il n'y a plus de ruines à Saragosse; on n'y a relevé que peu d'inscriptions [4]. Il est à remarquer cependant que c'est dans le nord de l'Espagne que se retira Paulin, quand il quitta Bordeaux; c'est à Barcelone qu'il fut consacré prêtre, désigné, presque contraint par la volonté populaire [5]. Il est donc probable que Prudence a vécu dans un pays où le paganisme avait déjà perdu beaucoup de son influence, et on n'aura pas lieu de s'étonner qu'il fût d'une famille déjà chrétienne. Nous ne savons rien de positif à ce sujet, mais la chose ne m'en paraît pas moins à peu près certaine. Il ne parle nulle part, dans ses œuvres, comme un homme qui aurait partagé jadis les erreurs païennes. Or tous ceux qui parmi les chrétiens ont commencé ainsi, Tertullien, Commodien, etc., ne le cachent pas;

1. CYPRIEN, HARTEL, I, p. 140.
2. PRUDENCE, Pst., IV. On montre encore à Saragosse un sarcophage assez ancien, qu'on dit être celui d'Encratis, dans la vieille église de Santa Engracia. (HUBNER, *Inscriptiones Hispaniæ christianæ*, 152. — *Antike-Bildwerke in Madrid*, etc., p. 360.)
3. PRUDENCE, Pst., V.
4. Cf. HUBNER, *C. I. L.*, II, p. 401, 404, 406.
5. PAULINI, *Ep.*, I.

ils le disent hautement au contraire, pour se faire gloire de leur conversion. Rien n'autorise à penser que Prudence ait dû se convertir comme eux. Il faut le noter, et il me semble que cela a une assez grande importance. Beaucoup, la plupart même d'entre ceux qui, parmi les chrétiens, ont tenté de réconcilier l'art antique et la pensée chrétienne, avaient été païens, gardaient involontairement quelques restes de leurs habitudes premières, n'avaient pas pénétré bien avant dans l'étude de la doctrine qu'ils défendaient. C'est le cas de certains apologistes, d'Arnobe, de Lactance, peut-être même déjà de Minucius Félix. C'est le cas de certains poètes, comme Claudius Marius Victor [1]. Si Prudence au contraire est un chrétien de naissance, sa tentative prend plus d'intérêt. Nous voyons mieux jusqu'à quel point la poésie est devenue naturelle et nécessaire au christianisme. Ce n'est pas un reste de goûts païens qui pousse Prudence à écrire. Or il me semble bien qu'il en est ainsi. Prudence, on le sent notamment quand il parle à Symmaque, est venu au monde dans l'empire chrétien. Né en 348, il est déjà de la seconde génération après les persécutions; le paganisme lui paraît déjà appartenir au passé. Les essais de réaction païenne auxquels il a assisté, depuis les tentatives de Julien qui lui avaient laissé d'assez vifs souvenirs d'enfance [2], jusqu'aux efforts de Symmaque qu'il dut combattre plus tard, ont pu lui sembler peu redoutables et avortés d'avance. C'est pourtant cet homme, tout tourné vers l'avenir, probablement dégagé dès l'origine des entraves du passé et chrétien par héritage de famille, qui a senti plus qu'aucun autre le besoin d'ajouter à la religion la poésie, l'art.

Ce fait qui me paraît très vraisemblable, l'origine chrétienne de Prudence, est de beaucoup le plus important qu'on puisse mentionner au sujet de ses premières années. Sur celles-ci, et sur sa vie tout entière, nous n'avons que les renseignements qu'il nous a donnés, et comme il n'a

1. Cf. Gennadius, LXI.
2. Apoth., 449.

pas, à l'exemple de Paulin et de Grégoire, cultivé la poésie intime, et qu'il ne nous parle de lui-même, sauf dans la préface versifiée qu'il a mise en tête de son recueil, qu'avec peu de détails et par exception, comme de plus son style poétique n'est jamais, et même dans la préface, exempt de quelque vague, et laisse assez mal pénétrer le sens exact des allusions qu'il fait aux principaux événements de sa carrière, notre curiosité, sans être entièrement déçue, est loin d'être satisfaite. Ses années d'enfance, d'éducation première, semblent lui avoir laissé un souvenir assez désagréable; il rappelle non sans amertume les coups secs des férules [1]; il dit de la rhétorique « qu'elle infecte de vices, qu'elle rend menteur et criminel [2] ». Cependant il ne faut pas prendre trop à la lettre ces expressions de la préface. Je n'y vois pas pour ma part l'impression persistante, ineffaçable du passé; j'y reconnais plutôt les sentiments de Prudence à l'époque où, dans sa vieillesse, ayant renoncé à la vie du siècle pour une sorte de vie ascétique, il jugeait avec dédain et sévérité les études profanes auxquelles sa jeunesse avait été employée. Comme Augustin quand il écrivait les *Confessions*, il ne comprenait plus qu'on perdît son temps à ces futilités de grammaire et de rhétorique. Et cependant ses parents avaient tenu à lui faire donner cette éducation indispensable à tous ceux qui prétendaient tenir un rang dans la société romaine. La plupart des familles chrétiennes pensaient alors, comme déjà du temps de Tertullien, qu'on ne pouvait se passer de ces études profanes qui étaient « l'instrument nécessaire pour toutes les conditions et tous les actes de la vie [3] ». C'est ainsi qu'a été élevé le poète rival de Prudence, Paulin, que ses parents confièrent au plus renommé des maîtres, à Ausone. Prudence lui-même a dû partager d'abord entièrement cette manière de voir; en recevant l'éducation commune, il s'était préparé à mener la vie ordinaire, et de fait il l'a menée. Il a commencé par

1. Préface, 7.
2. *Ibid.*
3. *De Idolatriâ*, 10.

exercer la profession d'avocat; dans sa vieillesse, il le regrettait. Les avocats du IVe siècle ne paraissent pas avoir joui d'une excellente réputation, et Ammien ne voit pas de plus bel éloge à donner à Valentinien que la sévérité avec laquelle ce rude soldat mettait à la raison tous ces funestes beaux parleurs [1]. Prudence nous dit qu'il apporta dans l'exercice de sa profession la passion ardente qui paraît avoir été coutumière en ce temps : ses expressions semblent même indiquer que cela ne fut pas sans l'exposer à quelques dangers [2].

Les succès qu'il obtint ainsi et qu'il dédaigna plus tard, lui ouvrirent le chemin de ces dignités publiques que l'éloquence a toujours assurées, à l'époque romaine. Il n'était pas d'une noble famille qui lui permît de parvenir d'emblée, d'être porté en quelque sorte naturellement au consulat, comme il arriva à Paulin. Il ne s'éleva pas non plus à ces hautes fonctions, comme la préfecture du prétoire, qu'Ausone ambitionna, conquit et fut, semble-t-il [3], assez embarrassé de soutenir. Mais il arriva certainement à une assez belle position administrative. Les termes qu'il emploie pour nous l'apprendre doivent être pesés avec soin; il dit que « deux fois, par l'action des lois, il gouverna le frein de nobles cités; qu'il rendit la justice aux bons, effraya les méchants [4] ». Je ne crois pas que cela permette de supposer, avec M. Faguet [5], qu'il s'agit d'une fonction assez humble, de la tutelle de quelque ville (defensor civitatis); il faut croire plutôt que Prudence gouverna une province. Comme il ne parle jamais que de l'Espagne et de Rome, et qu'il ne paraît pas avoir vécu dans aucune autre partie de l'empire, on est conduit à penser que c'est en Espagne qu'il exerça ses fonctions, puisqu'il est bien

1. XXX, 4.
2. C'est du moins ainsi que je crois comprendre le vers 15 de la Préface.
3. SCHENKL, p. X, note 9.
4. Bis legum moderamine,
Frenos nobilium reximus urbium,
Jus civile bonis reddidimus; terruimus reos.
(Préface, 16.)
5. *De Prudentii carminibus lyricis*, p. 17.

clair qu'il ne saurait être question de Rome, quoi qu'en ait pensé jadis Vossius [1]. De plus, c'est presque toujours de la Tarraconaise que parle Prudence; comment ne pas croire que c'est elle qu'il gouverna ? Ce fut certainement avec succès; car il en fut récompensé par une de ces dignités qui faisaient pénétrer dans l'entourage du prince. Ici encore il faut examiner de près ses paroles : il dit que « la faveur du prince l'éleva à un grade de la milice; et que ce choix lui permit de prendre place dans le rang le plus proche de l'empereur [2] ». Ce n'est évidemment pas de milice au sens propre du mot qu'il s'agit; je veux dire qu'il n'est pas question d'une dignité militaire. Militia se dit aussi bien au IVe siècle d'une dignité civile [3]. Tout bien pesé, il me semble assez probable qu'Arevalo déjà, et plus récemment M. Allard [4], ont vu juste quand ils ont pensé que Prudence reçut le titre de comes primi ordinis. Si l'on ne veut pas sortir du domaine de la certitude absolue, il faut se borner à dire avec Tillemont [5]: « Il fut fait par deux fois gouverneur de quelque province, et enfin l'empereur l'appela à la cour et lui donna une charge honorable auprès de sa personne. » Mais ce n'est pas être trop téméraire que d'accepter comme des hypothèses vraisemblables les deux interprétations plus précises que je viens de recommander [6].

Telle que nous venons de l'étudier jusqu'ici, cette vie de Prudence est très curieuse. Je la trouve intéressante à deux points de vue. D'abord elle montre très bien dans Prudence

1. Cf. TILLEMONT, *Mém. eccl.*, X, p. 819, note 1 sur Prudence. (VOSSIUS *Historici latini*, II, 10.)

2. Tandem militiæ gradu — Evectum pietas principis extulit — Adsumptum propius stare jubens ordine proximo. Préface, 19. DRESSEL (*Proleg.*, notes 18, 19) prend « militia » au sens propre, parce que la Psychomachie lui paraît prouver que Prudence avait une connaissance spéciale du métier militaire! — Le témoignage de GENNADIUS (*de Viris illustr.*, 13) n'éclaircit rien, étant pris de la préface de Prudence. Quant au prince en question, ce ne peut être que Théodose, ou Honorius, plus vraisemblablement.

3. Cf. AREVALO, *Proleg.*, ch. II.

4. AREVALO, *ibid.* ALLARD, *Prudence historien*, p. 352.

5. *Mém. eccl.*, X, 562.

6. EBERT (p. 244) a admis aussi que Prudence gouverna la Tarraconaise.

un homme d'action; ce n'est pas, comme l'a été, ainsi que la remarque en a été faite plus haut, le rhéteur Ausone, un administrateur d'occasion, arrivé au pouvoir par ambitieuse vanité, par désir de prouver que le talent littéraire mène à tout, et qu'il n'est pas réduit à briller dans les honneurs obscurs de l'école. Toute la première partie, la plus longue, de la vie de Prudence, a été entièrement active, et c'est de la vie active qu'il est venu à la littérature. Ce n'était pas une mauvaise condition dans un siècle où le principal défaut de la poésie était l'artifice, où elle n'était le plus souvent qu'un amusement de rhéteur, sans aucune racine profonde dans la réalité. Sans doute Prudence avait reçu une éducation complète et connaissait à fond cette rhétorique qui l'avait fait avocat; ses œuvres en portent la trace, et par là elles ont leur part des défauts du siècle. Mais si cette part est moindre que chez la plupart des autres, si la poésie de Prudence est souvent si vigoureuse, si naturelle, même alors qu'elle est entachée de quelque déclamation, si par suite elle fait un si frappant contraste avec les froides compositions où se battent les flancs un Ausone ou un Claudien, ce n'est pas seulement à l'inspiration chrétienne qu'en revient le mérite; le caractère personnel de Prudence et le genre de vie qu'il mena longtemps y sont également pour beaucoup. On peut dire, pour mieux éclaircir la chose par une comparaison, que l'on sent chez lui ce que l'on sent chez Rutilius Namatianus, un païen cependant, et ce qui rend celui-ci bien plus intéressant que Claudien : l'expérience de l'homme d'action, qui a été mêlé à la vie de son siècle, qui en a partagé les passions, qui n'a pas plané au-dessus en dilettante indifférent [1], comme l'Alexandrin habile qui a si rarement exprimé un sentiment profond. En second lieu, cette vie de Prudence, dès qu'on se souvient qu'il a dû naître chrétien, et qu'on la voit consacrée tout entière à l'administration civile, nous montre combien le christianisme

1. Je sais bien que le dernier éditeur de Claudien, Jeep, conteste son origine alexandrine. Mais ses arguments sont peu convaincants. (Voir tome I, préface, VII-X.)

semblait, depuis Constantin, s'être adapté aux exigences de l'empire. Il y a eu alors quelques années où sans doute on a pu croire que l'empire allait être vivifié par les chrétiens, où le christianisme a tenu à cœur de réfuter la vieille objection que si souvent on lui avait faite, qu'on lui adressait encore de préférence à toutes les autres, quand on s'écriait que sourdement il minait et ruinait l'empire. Il a montré au contraire des fonctionnaires modèles, et Prudence a été un de ces fonctionnaires. Tout cela nous aide particulièrement à comprendre une partie de son œuvre, et l'une des parties les plus intéressantes, la plus belle peut-être : les livres contre Symmaque, où il repousse précisément la grande et redoutable objection traditionnelle, que Symmaque avait fait valoir. Quand on le voit revendiquer pour les chrétiens le patriotisme dont les païens prétendaient garder le monopole, on songe à sa longue vie passée au service de l'État, et on se dit que c'est avec la conscience des services rendus qu'il pouvait répondre à Symmaque avec tant de verve et d'assurance.

Et cependant Prudence se faisait quelque illusion. Le chrétien du IVe siècle ne trouvait pas sa vraie vocation dans la vie active. S'il avait l'esprit distingué, la foi véritablement ardente, il rêvait mieux. Quand on reprochait à Jérôme [1] de condamner le mariage et de prêcher le célibat, dans cette Rome où l'ascétisme fut si lent à pénétrer, Jérôme répondait qu'il ne condamnait pas le mariage, mais qu'il louait le célibat; que le mariage était une bonne chose, mais que le célibat était une chose meilleure; et puis aussitôt il faisait de la virginité un tel éloge, qu'on ne voyait plus guère quelle part restait au mariage, et qu'on comprend sans peine que toutes les âmes d'élite, parmi celles qui écoutaient de pareilles leçons, ne pouvaient hésiter longtemps à comprendre le choix qu'il fallait faire. Il en est de même de la vie active, de la vie publique. Le christianisme se gardait bien de la condamner; mais, quoi qu'il pût dire, il la minait secrètement, et par là, en ce

1. Jérôme, *Ep.*, lettre 22 à Eustochium, *de Custodiá virginitatis*, et ailleurs.

IVe siècle où l'empire était si dangereusement menacé, il fut nuisible à l'empire. C'est une question de savoir si le progrès moral qu'apportait le christianisme valait qu'on l'achetât au prix de la ruine universelle, et je comprends qu'on discute à ce propos. Mais ce qui est indiscutable, c'est que le christianisme a hâté cette ruine, tout en protestant du contraire. Il a retiré à l'empire beaucoup de ses éléments les plus vivaces. Le IVe siècle en effet est le siècle de l'ascétisme, celui où s'opère pour la première fois une de ces réformes intérieures que le christianisme subit assez régulièrement. Le monachisme épure le christianisme comme le christianisme avait épuré la société païenne. Les âmes supérieures de ce temps vont à lui. Prudence n'échappa pas à la loi commune : il la subit plus tard que d'autres, voilà tout. Ce ne fut pas au début même de sa carrière qu'il fit brusquement volte-face, comme Paulin. Ce fut à la fin seulement qu'il fit sa retraite, et il nous en a raconté lui-même, dans sa Préface, l'histoire, qui est fort curieuse et très suffisamment claire.

La crise morale que subit Prudence le prit à l'approche de la vieillesse; quand il sentit « le terme approcher », quand vint l'heure des pensées plus graves, des mélancoliques réflexions où l'homme fait son examen de conscience et se demande « ce qu'il a bien fait de vraiment utile dans un si long espace [1] de temps », Prudence [2] avait cinquante-sept ans : c'était par conséquent en l'année 405. Sa tête avait blanchi; il se souvenait que le consulat de Salia était déjà fort loin dans le passé. L'ascétisme le saisit. Il voulut expier par une vieillesse sévère les libertés de sa jeunesse; il parle en effet de celle-ci [3] comme si elle avait été fort libre. Nous n'avons, à vrai dire, aucune raison de mettre en doute son témoignage. Il revient [4] très souvent sur son indignité, et partout il parle de lui avec une humilité telle, qu'on la lui a quelquefois reprochée. Les

1. Préface, 3.
2. *Ibid.*, 1.
3. *Ibid.*, 10.
4. Fin de l'Hamartigénie, du Péristéphanon X, etc.

catholiques ont vu un manque de foi peu orthodoxe dans cette prière qui termine l'Hamartigénie, où il n'ose espérer son salut, mais se borne à demander une peine légère; et il est certain que la foi se montre rarement aussi peu exigeante. Mais on peut croire que cette humilité tient autant au moins aux idées particulières qui dominaient Prudence dans ses dernières années qu'à ses souvenirs du passé, et si à cinquante-sept ans il condamne si sévèrement sa vie antérieure, c'est qu'il la juge maintenant au point de vue de l'ascétisme. C'est qu'alors il condamne non seulement les excès, mais la pratique même de la vie active. En effet il ne reste plus grand'chose en lui, à cette date, de l'ancien avocat et de l'ancien magistrat; et, si l'exemple de sa jeunesse et de son âge mûr l'autorisait à répondre à Symmaque, il n'en était pas de même de sa vieillesse. Alors il poursuivait de ses sarcasmes cette éloquence qu'il avait jadis aimée avec passion; il maudissait « les aboiements du forum [1] »; les magistratures civiles, qu'il avait exercées avec honneur, et dont il parle parfois encore avec estime, dans la Préface ou dans les livres contre Symmaque, lui semblaient à d'autres heures une vaine gloire et une cruelle tyrannie [2]. Il nous décrit à peu près le train de vie qu'il menait alors : c'était, je le répète, une vie ascétique. Comme le dit Tillemont, « on voit que quand il jeûnait, il mangeait à trois heures de l'après-midi. Mais il semble que ce jeûne fût aussi sa vie ordinaire [3]. » Seule la pensée de la mort l'occupait, et il attendait avec impatience l'heure où il « s'élancerait [4] hors de son corps, libre de ses liens ».

En même temps il écrivait ses poèmes, ou tout au moins il les recueillait et les publiait. C'est un fait caractéristique que ses poèmes — et on va voir qu'on n'en peut guère douter — appartiennent non à sa jeunesse, mais à l'époque de sa retraite, à sa période d'ascétisme. Rien ne montre

1. Hamartigénie, 400.
2. *Ibid.*, 435. Cathémérinon II, 45.
3. Cath. VIII; Cath. III; Tillemont, *M. E.* X, 566. Tillemont force peut-être un peu le sens des strophes du Cath. II.
4. Préface, 43.

mieux combien le christianisme était alors sincèrement réconcilié avec la poésie. Prudence ne croit pas pouvoir faire un meilleur usage de sa vieillesse : « Au moins, qu'à l'approche de la fin mon âme pécheresse dépouille sa sottise; que sa voix, à défaut de ses mérites, célèbre Dieu [1]. » Et souvent il se promet ainsi que ses poèmes pourront racheter ses fautes. Dans les Péristéphanon notamment, où il parle de lui-même plus fréquemment qu'ailleurs, il s'exprime à plusieurs reprises très nettement à ce sujet. Il croit que ses doux hendécasyllabes lui vaudront l'intercession de Fructueux [2], ses iambes celle de Romanus. Les mêmes pensées reviennent dans la petite pièce qu'il a écrite pour servir d'épilogue à son recueil. Chacun offre à Dieu ce qu'il peut; lui, qui n'a ni la sainteté, ni les richesses qui aident à soulager les pauvres, il offrira ses rapides iambes et ses légers trochées [3]. C'est ainsi que Juvencus déjà s'était écrié « que son œuvre peut-être l'arracherait aux flammes, lorsque le juge, le Christ, descendrait resplendissant sur la nuée de feu [4] ». Ainsi le préjugé contre la poésie n'existait plus parmi les chrétiens du IVe siècle. Tout au plus était-il possible qu'un homme subissant en pleine jeunesse la crise que Prudence ne connut que plus tard, Paulin de Nole par exemple, eût encore ces vieux scrupules; comme Paulin était dans toute l'ardeur de la jeunesse, et comme il avait d'ailleurs sacrifié fort longtemps à la poésie profane, sous les auspices d'Ausone, il croyait, au premier moment de sa conversion, qu'il était de son devoir de renoncer entièrement à l'art. Mais cela ne dura pas. Ses amis, Jérôme en tête, n'entendaient pas qu'il en fût ainsi; ils ne voulaient pas qu'un grand talent fût perdu, et d'ailleurs les premiers excès de Paulin semblent s'être calmés d'eux-mêmes assez vite [5]. Pour Prudence, il n'a certainement pas traversé de pareilles hésitations. L'esprit

1. Préface, 34.
2. Pst., VI, 160, 3. Pst., X, 1136.
3. Epilogus, 7.
4. Préface, 30.
5. Voir ma thèse latine : *De Paulini Nolani Ausoniique epistularum commercio et communibus studiis.*

plus calme de la vieillesse lui permit de prendre, quand il réforma sa vie, des résolutions plus mesurées, plus graves, et d'atteindre son équilibre du premier coup. D'ailleurs, il n'avait pas lui-même connu les séductions de la poésie profane. Ce n'est que par une interprétation forcée que quelques éditeurs ont voulu jadis conclure le contraire d'une strophe des Cathémérinon [1]. Tout porte à croire au contraire que c'est à la poésie chrétienne qu'il est allé du premier coup. Il n'y est allé que fort tard, mais cependant avec d'excellentes conditions de succès. C'était à la fois un homme pénétré des meilleures traditions littéraires du passé, « vir sæculari litteratura eruditus », selon le mot de Gennadius, et un chrétien fort avancé dans la connaissance précise de l'Ecriture, comme le prouvent ses poèmes théologiques. C'est ce qui lui a permis de se tenir également éloigné de deux périls contraires : il a évité la barbare négligence d'un Commodien; on n'a pu l'accuser, comme un Marius Victor ou même un Lactance, de n'avoir de la religion qu'il célébrait qu'une connaissance très superficielle. Mais plutôt, comme Jérôme, il se trouvait préparé à donner du dogme chrétien une interprétation autorisée aussi bien qu'une exposition éloquente.

Prudence a écrit en 405 pour le recueil de ses œuvres la Préface à laquelle j'ai déjà fait de nombreux emprunts, et que presque tous les éditeurs ont considérée avec raison comme l'introduction générale mise par lui en tête de son œuvre complète. A prendre à la lettre les expressions dont il se sert [2], il aurait composé tous ses poèmes dans sa retraite, en un espace de temps assez court. Il ne faut pas trop presser, je crois, le sens de ces paroles; et il s'agit plutôt de la publication que de la composition du recueil entier. Comme ce recueil forme un ensemble assez volumineux, et que l'œuvre de Prudence se trouve être la plus considérable qu'ait produite la poésie latine chrétienne, elle a, pour se former, certainement demandé plusieurs années.

1. C. III, 26.
2. Vers 22 et sqq.

D'autre part cependant, il ne faudrait pas exagérer cette réserve. La Préface en effet n'a plus de sens si l'on ne reconnaît que l'œuvre de Prudence date tout entière des dernières années de sa vie. Puisque cette Préface n'a été composée qu'en dernier lieu, comme la plupart des préfaces (les principaux ouvrages de Prudence, tous vraisemblablement, on va le voir, y sont mentionnés), et puisqu'elle date de 405, la composition des œuvres de Prudence doit se répartir dans les quelques années immédiatement antérieures. En fixer la chronologie respective est une entreprise fort délicate, où l'on se heurte à bien des difficultés. Quelles que soient celles-ci, on ne peut cependant se résoudre à ne pas tenter quelques recherches; établir un ordre dans la série des poèmes de Prudence n'est pas indifférent pour juger le développement et les progrès successifs de son talent. Or, jusqu'à présent, on n'a guère essayé d'émettre des vues précises à ce sujet. Comme nous n'avons d'autres renseignements que ceux que nous donne Prudence lui-même, — Gennadius [1] dans sa notice, sauf peut-être sur un point, ne paraissant pas lui-même en avoir d'une autre origine, — on ne peut procéder que par conjectures. Voici, malgré l'obscurité de la question, quelques considérations où je me garderai d'être trop affirmatif, mais où je présenterai quelques hypothèses qui peut-être ne laissent pas que d'être assez vraisemblables.

La liste des poèmes de Prudence donnée par la Préface comprend certainement : les Cathémérinon (vers 37-38); les poèmes théologiques, c'est-à-dire l'Apothéose et l'Hamartigénie (vers 39); les deux livres apologétiques contre Symmaque (vers 40-41); les Péristéphanon (vers 42). Il est fort probable que la Psychomachie, qui au premier abord ne semble pas y figurer, y est cependant comprise, sans y être désignée spécialement; elle doit faire partie de la seconde classe, car certainement, dans l'intention de Prudence, elle est essentiellement dogmatique [2], et la polé-

1. *De Viris illustribus*, § 13 (éd. Herding).
2. Je le montrerai plus bas avec détail.

mique n'y fait pas défaut. Il n'y a d'ailleurs aucun doute possible sur son authenticité. A ces poèmes incontestés, Gennadius dans sa notice en ajoute deux : la série de quatrains qui nous est parvenue, sous le titre de Dittochæon, et qui est certainement désignée par lui sous celui de Trocœum; un prétendu Hexæmeron dont il ne reste plus trace. Le style et la langue des quatrains du Dittochæon permettent parfaitement de les attribuer à Prudence, et ce petit ouvrage a si peu d'importance [1], qu'on comprend fort bien que l'auteur ait omis de le mentionner dans la Préface. Pour ce qui est de l'Hexæmeron, ce ne pouvait être qu'un poème sur la création, comme le titre même l'indique, et comme le dit d'ailleurs expressément [2] Gennadius. Il est impossible de retrouver dans la Préface aucune allusion à un poème de ce genre. Il ne pourrait donc avoir été composé que postérieurement. Sans doute on ne peut en nier formellement l'existence; mais pourtant, comme rien ne prouve que Prudence ait encore écrit après 405, comme aucun souvenir de l'Hexæmeron ne s'est conservé en dehors de la notice de Gennadius, et que Gennadius est loin d'être une autorité [3] absolument sûre, je ne répugnerais pas à admettre que l'historien marseillais a tout simplement commis une erreur. Il est vrai que la Création a été au IVe et au Ve siècle un des thèmes favoris de la poésie chrétienne; mais il y a quelques raisons [4] de penser que d'autre part un pareil sujet n'eût convenu que médiocrement à Prudence.

Quoi qu'il en puisse être, un seul, entre les poèmes que nous savons authentiques et que nous avons conservés, se date avec exactitude ; c'est le deuxième livre contre Symmaque. On peut fixer, à quelque mois près, l'époque

1. Il en a si peu que je ne crois pas nécessaire de le faire entrer dans cette étude. J'ai mis seulement en appendice le détail des raisons qui me font croire à son authenticité, et l'interprétation qu'il faut, ce me semble, en donner. Voir appendice I.

2. Il dit : « Hexæmeron de mundi fabrica ».

3. En particulier pour l'histoire de la poésie chrétienne, il suffira de rappeler qu'il croit Commodien postérieur à Prudence.

4. Je les exposerai en leur lieu.

où il fut composé. Il est postérieur à la bataille de Pollentia, et antérieur [1] au triomphe d'Honorius à Rome. On a donc trois dates certaines dans la vie de Prudence : sa naissance en 348, sa polémique contre Symmaque en 403, la composition de la Préface et la publication de ses œuvres en 405. De là on peut tirer quelques conjectures. On a peine à croire que les deux livres contre Symmaque ne forment pas un tout, n'aient pas été conçus et écrits en même temps : les premiers vers du second semblent se rattacher très directement aux derniers vers du premier, et la matière est divisée nettement en deux parties : d'abord une réfutation générale du paganisme, dans le premier livre, — puis une discussion détaillée des arguments particuliers de Symmaque dans le second. C'est là très évidemment un plan conçu en une fois, d'un seul jet; on n'y sent ni reprises ni retouches. Si cependant je n'ai d'abord parlé que du IIe livre, c'est d'abord qu'il est le seul où la bataille de Pollentia soit mentionnée et le triomphe d'Honorius annoncé; puis il y a un fait curieux, que les commentateurs de Prudence ne relèvent pas, mais qui n'en est pas moins frappant, et qui n'est pas sans embarrasser gravement au premier abord : dans le premier livre il n'est question que de Théodose, tandis que, dans le second, c'est à Honorius et à Arcadius que le poète parle. On peut donc se demander si le premier livre n'a pas été composé avant l'autre; car non seulement il n'y est question que de Théodose, mais encore, à certains passages, au début en particulier, le soupçon vient presque que Théodose était encore vivant quand Prudence écrivait. En y réfléchissant davantage, je suis pourtant amené à ne pas m'arrêter à cette opinion. Théodose étant mort en 395, Prudence n'avait alors que quarante-sept ans; c'était dix ans entiers avant la Préface, et je ne pense pas qu'il soit permis d'interpréter celle-ci de façon à faire remonter aussi haut l'activité poétique de Prudence. Les vers auxquels je viens de faire allusion ne

1. Cf. notamment le vers 730 et le vers 731. — 29 mars 403, — décembre 403, selon Tillemont.

forcent pas absolument à croire que Théodose fût encore vivant, et le style de Prudence, manquant parfois de précision, laisse à l'interprétation d'assez grandes incertitudes. Le premier livre contre Symmaque est moins dirigé contre l'orateur romain que contre les païens en général, et on s'explique par suite que Prudence n'ait pas été amené à l'adresser directement aux deux jeunes empereurs régnants; c'est au public plutôt qu'il parle, et, cherchant à montrer que Rome entière est devenue chrétienne, fixant le moment où cette conversion en masse des Romains s'est produite à l'époque de la défaite de Flavien et d'Eugène, il est naturel qu'il ne pense qu'à Théodose ; l'actualité proprement dite est réservée pour le second livre. On peut donc croire que le premier date, lui aussi, de 403.

Le livre des Péristéphanon présente plusieurs allusions à un fait important de la vie de Prudence, dont j'ai réservé jusqu'à présent l'examen à cause des obscurités qui l'entourent, et qui, si l'on pouvait éclaircir celles-ci, nous fournirait, pour l'étude de la plupart des pièces qui composent ce livre, le point de repère qui nous manque. Je veux parler du voyage de Prudence à Rome. Il n'est pas douteux que Prudence, à une époque de sa vie, n'ait passé par une crise grave, un danger qui nécessita ce déplacement. Ce ne fut pas seulement un pèlerinage sacré qu'il fit à Rome; en s'y rendant, il avait un but que nous ne pouvons exactement connaître. Il avait des craintes qui ne se réalisèrent pas, des espérances qui furent exaucées. Nous le trouvons, à Forum Cornelii (Imola), auprès de l'autel de Cassien, « pleurant, se rappelant ses souffrances, tous les labeurs de sa vie, les graves douleurs qu'il a subies ». Il embrasse l'autel, sur les conseils du sacristain; dans un élan de prière fervente, « sa bouche tiédit l'autel, sa poitrine le marbre; il passe en revue toutes ses peines secrètes; il murmure ses désirs, ses craintes ; il songe à sa maison qu'il a laissée derrière lui dans une circonstance critique; il a l'espérance d'un bien futur, mais encore incertain... Il est exaucé ; il arrive à Rome; a le succès souhaité, et, de retour chez lui, il rend grâces à Cassien. » — On ne s'explique

pas bien ce que Prudence allait ainsi faire à Rome, si un recours quelconque à l'empereur ne l'y appelait pas. Qu'il s'agisse d'une affaire particulière, procès, discussion avec le fisc, comme il arrivait souvent au IVe siècle, ou d'accusations dirigées contre lui à la suite des gouvernements qu'il exerça, c'est à l'empereur qu'il a dû recourir. Dès lors le problème se simplifie; car les empereurs n'ont pas résidé souvent à Rome au IVe siècle. Claudien dit qu'ils n'y allèrent que trois fois [1], dans les cent années qui précédèrent le triomphe d'Honorius après Pollentia, ce dernier séjour non compris : les trois visites sont donc celle de Constantin d'abord en 312, celle de Constance en 357, celle de Théodose en 389; le témoignage formel de Claudien me semble infirmer l'opinion de ceux qui, suivant Prudence et Zosime, placent un second séjour de Théodose en 394 [2]. Voilà pour le IVe siècle; dans les premières années du Ve, Honorius triompha à Rome en 404 [3], et y passa l'année 407 tout entière [4].

Le seul qui se soit préoccupé de fixer la date du voyage de Prudence à Rome, Tillemont, a pensé à l'année 407 [5]. Tillemont a eu le mérite de bien faire remarquer l'essentiel : que le voyage de Prudence doit coïncider avec un séjour de l'empereur à Rome. Mais, en parlant de 407, il a le tort de ne pas tenir assez grand compte de la Préface, où Prudence, en 405, dit avoir composé ses Péristéphanon. Or dans ceux-ci il est question du voyage à Rome. Il est vrai que Tillemont ne paraît pas tenir pour certain que la Préface ait été composée par Prudence pour son recueil entier, tel que nous le lisons, et qu'il lui reste la ressource de penser qu'une partie des Péristéphanon est postérieure à la Préface; mais le calcul de Tillemont est très peu vrai-

1. CLAUDIEN, *De VI Consulatu Honorii*, 393.

2. M. de Rossi en particulier croit à ce second voyage de Théodose; je reviendrai avec plus de détail à cette question, et puis me borner ici à ces quelques mots, puisque, on va le voir, j'ai des raisons de croire que, Théodose fût-il à Rome en 394, ce n'est pas alors que s'y rendit Prudence.

3. CLAUDIEN, *ibid.*

4. TILLEMONT, *Mém. eccl.*, X, p. 565.

5. *Ibid.*, X, p. 565.

semblable. On pourrait croire au contraire que c'est en 403-404 (Honorius était de retour à Ravenne en 405) que Prudence se rendit à Rome. Ce voyage, dont il rapporta les plus vifs souvenirs, aurait été pour lui l'occasion de composer les livres contre Symmaque et certains d'entre les Péristéphanon. On s'est demandé assez souvent si les livres contre Symmaque avaient été écrits à Rome ou en Espagne; et quelques-uns ont cru que le poète y parlait en homme qui connaît Rome, qui y réside ou tout au moins y a passé; c'est bien en effet l'impression qu'ils me laissent, et la conclusion qu'on est tenté d'en tirer se trouvera confirmée si l'on adopte pour le voyage la date de 403-404. Car si une année postérieure, comme 407, est très invraisemblable, il est plus difficile encore de penser à une date antérieure. L'un des Péristéphanon en effet a été composé avant le voyage de Rome : c'est le second, en l'honneur de saint Laurent. Tillemont encore a eu le mérite de le signaler : il n'en a parlé que d'une façon dubitative [1], et en cela il a eu tort, car la chose me paraît absolument certaine [2]. Or j'ai dit qu'il était impossible, étant données les affirmations très précises de la Préface, de faire remonter très haut les premiers essais poétiques de Prudence. Si le voyage de Rome avait eu lieu en 389, Prudence n'aurait eu alors que quarante et un ans; déjà il aurait composé le Péristéphanon II; le « fine sub ultimo » de la Préface ne serait plus justifié. Admettons même la réalité de ce séjour de Théodose à Rome en 394-395, qu'affirme Prudence, auquel croit M. de Rossi, mais dont il reste certainement des raisons légitimes de douter; le Péristéphanon II sera toujours antérieur de dix ans à la Préface; l'objection tirée de celle-ci sera un peu moins accablante, mais cependant irréfutable encore, à mon avis. La vie de Prudence, telle qu'elle vient d'être exposée, sa conversion tardive à l'ascétisme, la conséquence qu'elle eut de le conduire à la poésie sacrée, tout cela ne se comprendrait plus dans cette hypothèse. Il

1. *Mém. eccl.*, X, 566.
2. Voir les strophes 529 et sqq. Je reviendrai encore sur les conclusions à tirer de ces strophes dans le chapitre que je consacre aux Péristéphanon.

en résulte qu'on peut s'en tenir à la date de 403. Dès lors le Péristéphanon II est antérieur; les Péristéphanon XI (Hippolyte), IX (Cassien), XII (Pierre et Paul), où le voyage à Rome est expressément mentionné, ne peuvent dater que de 403-405. De là on peut sans doute s'avancer plus loin encore. Il devient vraisemblable que le livre des Péristéphanon se partage en deux catégories: d'une part le Péristéphanon II en l'honneur de Laurent, et les Péristéphanon en l'honneur de martyrs espagnols; il devient aussi vraisemblable que Prudence commença par ceux-là, et on peut même réunir à ce groupe le poème en l'honneur de Cyprien (XIII), dont le nom était si vénéré en Espagne et qui avait eu une si grande influence sur le christianisme espagnol primitif. D'autre part, les Péristéphanon IX, XI, XII forment le second groupe, auquel se rattache aisément le Péristéphanon VII en l'honneur de Quirin, dont Prudence vit les reliques à Rome [1], et qu'il n'avait, sans cela, aucune raison particulière de chanter; le Péristéphanon XIV en l'honneur d'Agnès, où le début montre que le poète connaissait le tombeau de la sainte. Ce seraient les dernières œuvres de Prudence, revenu en Espagne en 404-405, et faisant part de ses souvenirs à ses amis, comme l'évêque Valérien du Péristéphanon XI. Les années 403-404 sont en effet suffisamment remplies avec les deux livres contre Symmaque, et le voyage. Du Péristéphanon X seulement, en l'honneur de Romanus, il me semble qu'on ne peut rien affirmer de précis.

Restent les Cathémérinon, l'Apothéose, l'Hamartigénie et la Psychomachie. Ils ne m'ont paru renfermer aucune donnée intrinsèque permettant de fixer leur date [2]. Des remarques précédentes, on peut seulement conclure leur antériorité à l'année 403. Les années 403-405 se trouvent en effet assez occupées, telles que nous venons de les représenter, pour qu'on n'y ajoute rien de plus. On penserait

1. Elles y avaient été transportées en effet. Cf. de Rossi, *Roma sotterranea*, II, 120. Adon, au 4 juin.

2. Il est naturellement encore bien plus inutile de rien tenter au sujet du Dittochæon.

assez volontiers que Prudence a dû commencer par le livre des Cathémérinon, qui répondait le mieux aux besoins de l'Église, et où d'ailleurs il avait un modèle, Ambroise. Pour les trois autres poèmes, aucune autre raison ne me décide à les placer aussi parmi les premiers écrits de Prudence, sinon l'impossibilité ou tout au moins l'extrême difficulté de les placer ailleurs. De plus, pour observer toujours les conditions imposées par la Préface, je ne serais pas disposé à remonter plus haut que 400 pour fixer les premiers débuts de l'activité poétique de Prudence. C'est donc dans les cinq années 400-405 que je concentrerais la composition de ses œuvres complètes. On pourrait trouver que l'espace est assez court ; mais d'autre part il est incontestable que Prudence avait une facilité vraiment espagnole; cela se sent à la trame un peu lâche de ses vers, qui presque partout avouent l'improvisation. Lucain déjà, avec cette même facilité espagnole, qui n'est pas le seul trait par où Prudence lui ressemble, avait en bien peu de temps composé un ensemble d'œuvres fort considérable, et l'on peut croire que ce n'est pas uniquement par un certain coloris de style, mais encore par leur fécondité que les anciens poètes de l'Espagne sont les ancêtres authentiques de Calderon ou de Lope de Vega.

On voit dès lors comment Prudence a agencé son recueil lorsqu'il le publia en 405. L'ordre qu'adoptent aujourd'hui les éditeurs est celui que Prudence indique dans sa Préface, avec cette seule réserve que Prudence lui-même n'indique rien sur la place respective des trois poèmes théologiques, l'Apothéose, l'Hamartigénie, la Psychomachie. Dans nos manuscrits, l'ordre est fort variable. Le meilleur des manuscrits vaticans, le Codex Alexandrinus [1] 321, qui a servi de base à l'édition de Dressel, suit à peu près l'ordre de la Préface; on a seulement à remarquer qu'il place le Péristéphanon X en tête, et en dehors du livre des Péristéphanon, comme un poème à part; et qu'il répète deux fois l'Epilogue, une fois après les livres contre Sym-

1. Dressel, *Prolégomènes*, p. XLVI.

maque, une seconde fois après le Dittochæon, à la fin de tout le recueil. Le meilleur des manuscrits parisiens, et le plus ancien de tous les manuscrits de Prudence, le Codex Puteanus 8084 [1], contient les Cathémérinon (sans la Préface générale), l'Apothéose, l'Hamartigénie, la Psychomachie, les 5 premiers Péristéphanon; le reste et les livres contre Symmaque ainsi que l'Epilogue et le Dittochæon font défaut. Le plus sage est évidemment, comme l'ont fait Obbarius, Dressel, etc., de suivre l'ordre de la Préface, c'est-à-dire celui de l'édition publiée par Prudence lui-même en 405. Cet ordre était sans doute en partie artificiel; je veux dire que des raisons d'art l'avaient en partie déterminé; encadrer les poèmes didactiques en hexamètres entre les deux livres lyriques me semble avoir été l'intention de Prudence. Mais il se trouvait en même temps — si l'on accepte mes conclusions précédentes — que cet ordre concordait à peu près avec l'ordre chronologique. Tels sont, en résumé, les résultats auxquels je crois qu'on peut parvenir, qu'il ne faut présenter pour la plus grande partie que comme hypothétiques, mais qui semblent cependant avoir un assez haut degré de vraisemblance. Après 405 nous ne savons plus rien de la vie de Prudence, et nul ne nous apprend jusques à quand il a survécu. A-t-il encore écrit, par exemple, cet Hexæmeron dont parle Gennadius? J'ai montré que ce n'était guère vraisemblable. A-t-il plutôt revu ses poésies, et les a-t-il retouchées? En a-t-il donné une seconde édition? L'hypothèse en a été émise par un des meilleurs éditeurs de Prudence, par Heinsius. Elle se fonde sur certaines variantes qui lui paraissent trop considérables pour être rapportées à un autre qu'à Prudence lui-même. La principale de ces variantes est au Cathémérinon X, vers 9-16, où le Puteanus contient un texte [2] tout particulier. Je ferai remarquer, ce dont Heinsius ne s'est pas aperçu, que la strophe en litige est une de celles dont on a pu critiquer quelquefois l'orthodoxie; elle est par

1. Faguet, p. 29.
2. Voir les notes critiques de Dressel sur ce passage, et Faguet, p. 145.

exemple parmi celles que Bayle a particulièrement[1] incriminées. Il vient le soupçon que des scrupules ont pu produire, après Prudence, la variante du Puteanus, et, si l'on trouvait ce soupçon vraisemblable, il y aurait même là une remarque dont il faudrait tenir compte pour déterminer d'une façon définitive l'autorité de ce célèbre manuscrit. Pour ma part, je ne saurais me prononcer sur cette question d'une seconde édition faite par Prudence lui-même; elle ne pourrait être résolue qu'après un examen approfondi des manuscrits, que je n'ai pas fait. J'ai tenu seulement à la préciser davantage, à en mieux marquer, par les remarques qui précèdent, les principales conditions.

1. Dans l'article Prudence du *Dictionnaire*. Il s'agit du mot « liquor » que Prudence emploie pour désigner l'âme (animæ rapit aura liquorem). Bayle reproche à Prudence de faire l'âme quelque peu matérielle.

II

Éditions et manuscrits de Prudence. — État actuel des travaux sur Prudence.

Nous ne savons plus rien sur l'histoire du texte de Prudence avant le vi[e] siècle. Au commencement de ce siècle, Vettius Agorius Basilius Mavortius, qui fut consul en 527, et qu'a rendu célèbre la recension du texte [1] d'Horace qu'il entreprit avec la collaboration d'un certain Félix, « orator Urbis Romæ », fit aussi, probablement dans les mêmes conditions, une recension de Prudence. Cette recension nous est représentée par le Puteanus 8084, de la Bibliothèque Nationale. Ce manuscrit, déjà utilisé par Heinsius, et remarqué par les Bénédictins [2], a été négligé à tort par les éditeurs allemands de ce siècle. Obbarius s'est assez malencontreusement [3] moqué de son antiquité; Dressel en a donné les leçons, mais ne l'a pas consulté lui-même. La publication faite par M. Léopold Delisle [4] du poème anonyme qui fait suite aux œuvres de Prudence dans les derniers feuillets de ce manuscrit, ramena l'attention sur lui, et le rendit tout à coup célèbre. On ne peut plus nier, aujourd'hui, qu'il ne soit le plus ancien manuscrit connu de Prudence. M. Delisle, suivi par M. de Rossi [5], le fait en quelque sorte contemporain du poète, et je ne sais s'il

1. Voir, entre autres, sur cette recension, O. Keller, *Epilegomena zu Horaz* 415 et 785.
2. Mabillon a donné un fac-similé, *De re diplomatica*, V, tab. 6.
3. *Prolégomènes*, p. xxvii, note 9.
4. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 6[e] série, tome III, p. 297.
5. *Bulletin d'archéologie chrétienne* de 1868, p. 49-58, 61-95.

n'y a pas là une assez grande exagération. M. Mommsen [1], d'après les indications que lui transmettait M. Krüger, l'a jugé plus vraisemblablement du VIe siècle; son opinion me semble plus prudente; n'étant pas moi-même paléographe et ne pouvant donner ici une opinion personnelle, je m'en tiens assez volontiers aux arguments non entièrement paléographiques qu'il a fait valoir contre MM. Delisle et de Rossi. Considéré ainsi comme un manuscrit du VIe siècle, provenant de la recension de Vettius, et non comme un manuscrit plus ancien que celui-ci aurait fait reviser, il n'en garde pas moins un très grand prix. Les autres manuscrits, fort nombreux, sont beaucoup plus récents. Le meilleur parmi eux paraît être ce Codex Alexandrinus 321, de la Vaticane, que Dressel a surtout recommandé et qu'il dit [2] être du commencement du Xe siècle.

L'édition princeps de Prudence fut donnée par Alde [3] sur un manuscrit venu de la Grande-Bretagne. Comme la plupart des éditions princeps, elle n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt historique, et il en est de même des anciennes éditions de Giselin [4], Weitz, etc. Le fondement de la critique du texte fut jeté par Heinsius [5], qui eut entre autres mérites celui de reconnaître l'excellence du Puteanus, et qui était d'ailleurs philologue bien supérieur à ceux qui lui avaient ouvert la voie. L'édition de la collection ad usum [6] Delphini, donnée par Chamillard, a joui d'une réputation due surtout à son commentaire, et ne constituait pas en somme un progrès très sérieux. Arevalo, [7] au contraire, fit un travail fort méritoire; en se servant des manuscrits de la Vaticane, de quelques collations plus

1. Hermès, IV, p. 350 et sqq. Voir surtout la note 1 de la page 352. — Le précieux Puteanus est un manuscrit assez semblable à l'Ambrosianus de Plaute, et au Laurentianus de Virgile.

2. P. XLVI.

3. En 1501. Cf. Dressel, p. XXVI.

4. Dressel, p. XXXII et sqq.

5. Nicolas Heinsius. Amsterdam, chez Daniel Elzévir, 1667.

6. Etienne Chamillard, jésuite. Paris, chez la veuve Cl. Thiboust et Pierre Esclassan, 1687.

7. Faustin Arevalo, Rome, 1788, édition dédiée à Pie VI. C'est elle qui a été reproduite dans la Patrologie latine de Migne, tomes LIX et LX.

anciennes de Mariette, il donna un apparat critique plus complet, suivi d'un commentaire très diffus, mais souvent utile; il résuma les résultats généraux de son travail dans des Prolégomènes qu'il faut encore consulter aujourd'hui. Obbarius [1] s'est servi de manuscrits allemands, et s'est fort injustement défié du Puteanus; mais son commentaire est loin d'être sans mérite. Enfin Dressel [2] a fait une sérieuse étude des manuscrits vaticans, et donné une édition qui est fort bonne, qui fait du moins fort bon usage des ressources dont il s'est servi.

On ne peut appeler en effet cette édition une édition définitive. Un classement complet et régulier des manuscrits est encore à faire; les manuscrits anglais ne sont pas connus; ceux de Paris le sont peu; le mérite d'une thèse de M. Faguet, dont je parlerai bientôt, est d'avoir donné sur eux quelques renseignements, et entre autres une collation du Puteanus. Mais M. Faguet n'étant pas un paléographe, nul doute qu'il n'y ait beaucoup à glaner après lui. Il faut espérer que, dans son excellent Recueil des écrivains [3] ecclésiastiques, l'académie de Vienne donnera l'édition critique définitive de Prudence. Celle de Dressel étant déjà en somme un très estimable travail, et la plupart des poètes chrétiens étant bien moins favorisés, on comprend qu'elle soit allée au plus pressé. Mais il serait fort regrettable que des efforts consciencieux, comme ceux de M. Huemer par exemple, fussent uniquement consacrés à de très médiocres poètes comme Sedulius, à une véritable non-valeur comme Juvencus, et que l'œuvre la plus intéressante de beaucoup qu'ait produite la poésie chrétienne, l'œuvre de Prudence, n'en profitât pas. L'édition de Paulin de Nole [4], le seul des rivaux de Prudence qui puisse lui

1. Tubingue, 1846. Cf. ses *Prolégomènes*.
2. Leipzig, chez H. Mendelssohn, 1860.
3. Commencé en 1867, par Sulpice Sévère (éd. Halm), le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum*, publié par l'académie viennoise chez Gerold, et destiné à remplacer nos éditions bénédictines, n'avance que lentement, mais comprend des travaux excellents.
4. Après la mort de Zechmeister, elle a été confiée à l'un des meilleurs collaborateurs du *Corpus*, à l'éditeur de Cyprien, Hartel.

être opposé, est déjà annoncée. Il est à souhaiter que Prudence suive bientôt.

La tâche que les académiciens viennois se doivent d'accomplir, et qu'il faut espérer voir réalisée par eux au plus tôt, n'est pas celle que j'ai voulu entreprendre. J'ai voulu juger du mérite de la poésie de Prudence. Si le texte de Prudence est déjà, malgré tout, passablement établi, au contraire la critique littéraire est assez en retard avec lui. Le commentaire explicatif lui-même n'est pas aussi avancé qu'il pourrait l'être; celui d'Arevalo et celui d'Obbarius, les deux meilleurs depuis Chamillard, sont incomplets. Dressel (il en avertit d'ailleurs) n'a guère fait que reproduire Obbarius. Il est vrai que les théologiens allemands se sont intéressés à Prudence. Augusti déjà avait fait comprendre son importance pour l'étude [1] de l'archéologie chrétienne. Middeldorpf a donné sur l'ensemble [2] de la théologie de Prudence une de ces dissertations précises, minutieuses où les Allemands excellent, et a complété et corrigé les Prolégomènes d'Arevalo. Les archéologues catholiques ont rivalisé avec les théologiens protestants. Prudence doit beaucoup à M. de Rossi; il est, après Damase, un de ceux que le maître de l'archéologie chrétienne vénère le plus, et qu'il a souvent appelés en témoignage au cours de ses recherches. Quand M. de Rossi a étudié l'inscription de Nicomaque [3] Flavien, ou le Carmen Parisinum [4] du Puteanus, il a fort contribué à faire la lumière sur les livres contre Symmaque. Quand il a étudié dans ces derniers temps la légende [5] d'Hippolyte et les poèmes de Damase [6], il a rendu de grands services à ceux qui étudient les Péristéphanon. Je ne cite que les deux exemples les plus caractéristiques, et l'on ne sera pas étonné de voir revenir souvent dans cette étude ce nom illustre. Ainsi

1. Dans ses *Denkwürdigkeiten aus der christlichen archæologie.*
2. *Commentatio de Prudentio et theologia prudentiana*, dans la *Zeitschrift d'Illgen für die historische Theologie*, 1832.
3. *Annales de l'Institut archéologique*, 1849, p. 283.
4. *Il culto idolatrico in Roma nel 394. Bulletin d'arch. chr.*, 1868.
5. *Bulletin* de 1881.
6. *Bulletin* de 1884.

s'est peu à peu préparée une intelligence plus exacte de l'œuvre de Prudence; on est devenu plus apte à la comprendre et à la juger. Le moment paraît venu où il est permis de l'examiner de plus près.

En Allemagne, M. Brockhaus l'a tenté, dans un ouvrage[1] dont il n'y a à dire ni grand bien ni grand mal, dont la plus grande partie cependant est assez vide et peu personnelle. L'originalité de Prudence n'y est pas vraiment mise en relief. On ne garde pas, après la lecture de ce livre, une image bien nette du grand poète chrétien. Les analyses sèches et longues y tiennent beaucoup trop de place. Celui qui a déjà lu les notes ou les commentaires d'Arevalo, d'Obbarius, de Dressel, de Middeldorpf, n'apprend presque rien de nouveau. La seule partie intéressante du livre est celle où Brockhaus le premier, profitant des travaux de M. de Rossi, a éclairci l'œuvre de Prudence par les découvertes contemporaines de l'archéologie chrétienne. Il serait injuste de ne pas reconnaître ce mérite.

En France, on s'est tenu assez longtemps aux recherches, presque exclusivement biographiques, de nos savants du XVIIe siècle, Tillemont[2], Dupin[3], Chamillard, plus tard Ceillier[4], parmi lesquels Tillemont d'ailleurs doit être mis hors rang, ayant rendu là, comme partout, de vrais services. Qu'on ajoute à cela les commentaires plus anciens de Grangæus[5] et de Juret[6], puis encore l'article de Bayle dans son Dictionnaire, on a la liste de tous les travaux de quelque valeur antérieurs à notre siècle. Dans ce dernier, ce ne sont pas les thèses déjà anciennes de Delavigne[7] ou de l'abbé Bayle qui ont fait beaucoup mieux connaître et

1. *Aurelius Prudentius Clemens in seiner Bedeutung für die Kirche seiner Zeit*. Leipzig. F. A. Brockhaus, 1872.

2. *Mém. ecclésiastiques*, X.

3. E. du Pin, dans sa *Bibliothèque des auteurs sacrés*, III.

4. R. Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tome XVI, p. 66.

5. *Commentaire sur les livres contre Symmaque*. Paris, chez Robert Fouet, 1614. Cf. Dressel, p. XXXVI.

6. Les livres contre Symmaque sont compris dans l'édition des *Lettres de Symmaque* de François Juret, qui était restée l'édition indispensable jusqu'à celle de Seeck.

7. F. Delavigne, *De lyrica apud Prudentium poesi*. Toulouse, 1848. — Bayle, *Étude sur Prudence*. Paris, 1860.

mieux goûter Prudence. Au contraire, dans ces derniers temps, et tout à coup, l'intérêt s'est réveillé. En France comme partout, ce sont surtout les travaux de M. de Rossi qui ont aidé à le ranimer. Le poète qui a décrit la Rome chrétienne du IVe siècle a été fort en honneur auprès des disciples de M. de Rossi comme auprès du maître, encore que certains d'entre eux [1] n'aient pas paru faire grand cas de son talent. Puis, on sait quelle attention a attirée chez nous, depuis quelques années, l'histoire des persécutions. Prudence est un témoin important, que Ruinart déjà avait souvent invoqué. M. Aubé, M. Allard ont dû aussi recourir à lui. M. Allard ne parle de lui qu'avec une véritable piété [2]. En même temps d'ailleurs, la critique littéraire de nos jours, devenue plus large, s'intéresse à d'autres époques qu'aux grands siècles ; celles qui, comme le IVe siècle, sont à la fois une décadence et un rajeunissement, sont plus exactement appréciées par elle. C'est sans doute ce qui a déterminé M. Faguet à choisir récemment les poèmes lyriques de Prudence pour sujet de sa thèse latine [3]. Malheureusement l'ouvrage de M. Faguet, il faut bien le dire, est très insuffisant. M. Faguet ne connaissait qu'imparfaitement le IVe siècle; les points de comparaison lui manquaient souvent. Son chapitre sur la langue et la versification de Prudence montre une entente médiocre de ces questions. Mais ce sont là des défauts inévitables pour qui entreprend une tâche à laquelle il est mal préparé, et je ne m'arrêterai pas à les reprocher longuement à M. Faguet, qui a donné ailleurs sa vraie mesure. Ce qui surprend davantage, c'est que ce fin lettré ait si peu cherché l'occasion de faire valoir ses vraies qualités; que son livre reste sec plus encore que celui de Brockhaus. On sent que

1. Ainsi le chanoine Martigny, dans son *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, citant les vers de Prudence sur le tombeau de saint Hippolyte, s'excuse de citer un poète déjà presque barbare.

2. Dans son *Histoire des persécutions* et surtout dans ses articles de la *Revue des questions historiques*, 1884, 1885.

3. *De Aurelii Prudentii Clementis carminibus lyricis*. Bordeaux, 1883. Malgré le titre, c'est en somme l'œuvre complète de Prudence que M. Faguet a étudiée dans cette thèse assez diffuse.

l'auteur, dans un sujet qui lui est peu familier, n'a pas ses coudées franches et n'ose pas se risquer à des vues personnelles, qui, en d'autres circonstances, ne lui auraient pas fait défaut.

En somme, ce que l'on a de mieux aujourd'hui sur Prudence, ce sont incontestablement les quelques pages d'Ebert. Dans cette excellente histoire de la littérature latine chrétienne [1], qui a reçu un bon accueil non seulement auprès du public allemand, mais aussi auprès du public français, à qui M. Boissier [2] l'a d'abord présentée, et pour qui MM. Aymeric et Condamin en ont donné une traduction, Ebert a donné une place considérable aux poètes; il est même permis de trouver qu'il leur a fait la part trop belle quand on voit combien il a été court, et, on peut le dire, insignifiant, en face de grands esprits comme Ambroise, Jérôme, Augustin. Mais, au sujet des poètes et particulièrement de Prudence, il a été bien plus complet et plus intéressant. Cela était naturel, puisqu'il se préoccupait surtout de la littérature du moyen âge [3], dont il a voulu rechercher les premières origines dans la littérature des quatre premiers siècles chrétiens. Il résulte encore de là que, s'il a accordé une attention particulière à la poésie, d'autre part son objet a été tout autant de juger des conséquences lointaines de celle-ci que de montrer quelles ont été ses conditions à l'époque même où elle s'est épanouie. Enfin son étude, forcément concise, puisqu'elle n'est qu'un chapitre dans un ouvrage d'ensemble, un fragment d'une histoire générale, n'a pu épuiser le sujet, tant s'en faut. Supérieures à ce que l'on avait écrit auparavant sur Prudence, les quelques pages que nous devons à Ebert ne sauraient prétendre à être un travail complet; elles doivent exciter à tenter ce travail, plutôt qu'en décourager.

1. *Geschichte der christlich lateinischen Literatur von ihren anfængen bis zum Zeitalter Karls des Grossen.* Leipzig, 1874.

2. La traduction Aymeric et Condamin a paru chez Leroux. L'article de M. Boissier est dans la *Revue critique*, 1875, p. 359.

3. Le titre général de l'ouvrage d'Ebert est : *Allgemeine geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande.*

Ainsi, tandis que le texte de Prudence, sans avoir atteint toute la correction désirable, offre cependant une base très suffisante à la critique littéraire, celle-ci, loin d'avoir dit son dernier mot, a commencé à peine à s'occuper sérieusement d'un écrivain sur lequel les recherches diverses de M. Ebert ou de M. Boissier, dans le domaine de la littérature chrétienne, de M. Allard, dans celui de l'histoire religieuse, de M. de Rossi, dans celui de l'archéologie sacrée, ont également ramené l'attention. Voilà pourquoi il m'a semblé que le moment était propice, et les conditions favorables pour entreprendre cet essai.

CHAPITRE II

LA POÉSIE LYRIQUE

I

Les Cathémérinon.

Nous avons vu comment le christianisme devait favoriser avant tout la poésie lyrique; il avait besoin d'une hymnographie sacrée pour compléter sa liturgie; il emplissait l'âme de ces ardents mouvements d'amour qu'elle ne peut contenir, et qui aiment à s'épancher avec l'harmonie du chant et des vers; il affinait les sentiments, donnait sur la nature humaine des vues plus profondes, ouvrait un horizon plus large aux méditations solitaires des esprits tournés vers les choses de la morale et de la psychologie. Il faut reprendre plus en détail les origines de la poésie lyrique chrétienne, pour voir avec précision ce qui restait à faire, quand Prudence écrivit.

Laissons de côté la première Église judéo-chrétienne. Plaçons-nous tout de suite au sein des communautés fondées par Paul en pays grec, et, par conséquent, mises dès lors, à certains égards, dans les conditions normales de développement du christianisme futur. Assurément les membres de ces communautés n'avaient pas de préoccupations artistiques ou littéraires; ces pauvres gens vivaient dans l'attente du jour prochain, où le doux maître qu'ils n'avaient pu connaître, mais dont la parole toujours

vivante restait l'aiguillon de leur foi, reviendrait vers eux triomphant. Mais la joie, sereine ou impatiente, dont était transportée leur âme, débordait naturellement. Ils eûrent donc des cantiques sacrés, et de bonne heure il y en eut même, semble-t-il, des variétés multiples. Saint Paul les recommande aux fidèles de l'Église d'Ephèse [1]: « Ne vous enivrez pas du vin, en qui est la luxure; mais enivrez-vous du Saint-Esprit, vous épanchant en hymnes, psaumes, cantiques spirituels, chantant, psalmodiant le Seigneur dans vos cœurs... » Hymnes, psaumes, cantiques spirituels, trois termes qui vraisemblablement ne sont pas synonymes, mais que, dans l'absence de tout commentaire, nous ne pouvons distinguer d'une façon précise. Il est bien probable que les psaumes judaïques, devenus bien vite le livre favori de l'Église, comme ils l'avaient été de la Synagogue, y sont compris; mais il me semble impossible de croire, comme l'a pensé entre autres M. Christ [2], que Paul ne veut parler que d'eux uniquement. Peut-être déjà par le premier terme, ὕμνοι, plus clairement par le troisième, ᾠδαὶ πνευματικαί, il me semble que l'Apôtre a désigné des chants nouveaux, peut-être improvisés, comme le fait penser la mention répétée de l'Esprit-Saint, sur le modèle des anciens Psaumes. Bien qu'on ne puisse rien affirmer de plus au sujet de ces chants, n'est-il pas assez vraisemblable de se les représenter, comme a fait M. Renan [3], assez semblables aux cantiques que le disciple de Paul, Luc, aimait à semer dans son Évangile : l'Ave Maria, le Magnificat, le Nunc dimittis? Pour prendre les propres paroles de M. Renan, « ces psaumes, ces prophéties sont dénués d'originalité sous le rapport de la forme; mais un

1. Eph., V, 19; mêmes expressions dans Coloss., III, 16.

2. *Anthologia græca carminum christianorum*, edidd. Christ et Paranikas, page XIX. M. Christ pense que, par hymnes et psaumes, Paul désigne les psaumes judaïques proprement dits; par cantiques spirituels, les poésies diverses que l'on rencontre dans les Livres saints, comme le cantique de Moïse, celui des trois enfants dans la fournaise, etc. Dans ce qu'on peut appeler le plus ancien psautier chrétien, celui que renferme le *Codex alexandrinus du Ve siècle*, 14 cantiques de ce genre suivent les psaumes de David. Cf. Christ, *ibid.*

3. *Les Apôtres*, p. 99.

admirable esprit de douceur et de piété les anime et les pénètre. C'est comme un écho affaibli des dernières productions de la lyre sacrée d'Israël. » Établie ainsi dès la première moitié du Ier siècle, cette tradition du chant en commun se perpétua régulièrement. Nous le retrouvons parmi ces fidèles de Bithynie qui faisaient, au commencement du IIe siècle, l'étonnement et presque l'involontaire admiration de Pline le Jeune. « Ils se réunissent avant le jour, dit-il dans la lettre célèbre dont l'authenticité a bien été attaquée, mais semble pourtant incontestable [1], pour chanter en commun un chant à Christ [2], comme à leur Dieu. » Le témoignage de Pline est même assez précis pour permettre quelques conclusions intéressantes. Cette action de grâces à Christ, c'est le matin qu'on la chante; il est donc probable qu'il s'agit d'une hymne pareille à la première de celles de Prudence; ce « carmen antelucanum », c'est la prière matinale dite plus tard « ad galli cantum », ou « ad gallicinium ». Puis nous avons même une indication sur la manière dont elle est dite : on la dit « invicem », ce qui semble vouloir dire par répons, par couplets partagés entre divers groupes. Bientôt après, au IIe siècle, le christianisme, du moins en Orient, a pris assez d'extension, est déjà sorti assez avant hors des couches populaires pour qu'un certain nombre d'esprits distingués soient venus à lui. Nous allons voir naître une littérature chrétienne savante; nous allons nous trouver en face non plus des œuvres anonymes, légendaires, mystérieusement élaborées au sein des premières Églises, mais d'œuvres régulières, conçues à tête reposée par des esprits qu'a formés la culture classique, et qui en sont des transfuges. Ce ne sera pas la prose seule qui se transformera ainsi; en même temps et sans retard, la poésie passe par la même métamorphose.

Le premier monument de cette nouvelle période est

1. Voir les arguments, à mon avis décisifs, de M. Boissier, *Revue archéologique*, juin 1876, et de M. Renan, *Journal des Savants*, 1876.
2. Pline écrit : *dicere carmen*. Mais cela n'implique pas qu'il ne s'agisse pas d'un chant.

l'hymne qui termine le Pédagogue, de Clément d'Alexandrie[1]. On a douté parfois si cette pièce appartenait bien à Clément, ou s'il n'y faut pas voir plutôt une addition due à une main étrangère. Les doutes ne me paraissent pas très convaincants, et, le fussent-ils, il faudrait toujours conclure avec M. Christ[2] que l'hymne n'en est pas moins, sinon de la main, du moins à peu près de l'époque même de Clément, et reste par conséquent l'un des plus anciens documents, le plus ancien vraisemblablement, de la primitive poésie chrétienne. Ce n'est qu'une litanie, à vrai dire, aux images assez vives et assez lyriques d'ailleurs, et dont l'intérêt est d'abord de montrer quelque chose de l'audace ordinaire du style poétique oriental, adopté par le christianisme grec, puis surtout d'offrir probablement une véritable tentative d'adapter pour la première fois les vieux mètres grecs à l'expression des nouveaux sentiments religieux. Le mètre choisi par le poète est un des mètres les plus populaires; un rythme anapestique, vif et court, autant qu'on peut en juger; car le texte, la prosodie et la métrique du morceau sont difficiles à fixer[3]. Les mêmes caractères nous frappent dans le cantique que saint Méthode a placé dans son Banquet des vierges, et qui est comme une sorte de παρθένιον chrétien[4]. Ici encore nous sommes vraisemblablement en présence d'un écrivain qui s'ingénie à tirer parti de quelques mètres populaires et simples, mais cependant classiques. Malgré les fautes de prosodie, malgré les hiatus fréquents, M. Havet y reconnaît « des strophes composées chacune des trois heptapodies et d'une tétrapodie iambiques, chaque heptapodie coupée en deux hémistiches avec quatre temps forts au premier, trois au second. Il y aurait un refrain, composé d'une heptapodie et d'une tétrapodie, augmentées chacune d'un 1/2 pied

1. Texte dans l'*Anthologia* de Christ, p. 37.
2. *Anthologia*, p. 18.
3. Christ, *l. c.* M. Louis Havet, dans la thèse du père Bouvy (*Poètes et Mélodes*, 1886), p. 119-120.
4. Christ, *Anthologia*, p. xvi, p. 33. Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque*, Rome, 1867, p. 39. Note de M. Havet pour la thèse du père Bouvy, p. 126.

faible. » C'est un rythme anapestique qui doit se retrouver aussi dans un psaume hérétique, mais curieux également par son ancienneté, le psaume des Naasséniens [1], conservé dans les Philosophoumena. Une fois entrés dans cette voie, les Grecs, avec leur esprit facile et leur vieux fonds inépuisable de culture classique, ne devaient plus s'arrêter. On le vit à la fin du IIIe siècle et au commencement du IVe. Un danger se fit sentir : avec leur fertilité extraordinaire, leur merveilleuse vocation de rhéteur, les Hellènes orientaux surtout, Syriens ou Égyptiens, risquèrent de créer une poésie dépourvue d'originalité : une transposition banale et maladroite, malgré tout l'art apparent, de la poésie hébraïque. Les deux Apollinaire, futurs hérésiarques d'ailleurs, qu'enthousiasmait à Béryte le sophiste païen Épiphane [2], et qui applaudissaient bruyamment, au grand scandale de leurs coreligionnaires, son Hymne à Bacchus, en sont un exemple frappant. L'un d'eux essaya de traduire les Psaumes en hexamètres, jetant les plis amples, harmonieux, délicats du style homérique sur la pensée ramassée, saccadée, violente du Psalmiste, sans se douter du contraste choquant qu'il provoquait. Mais les Apollinaire rompirent bientôt avec l'orthodoxie, et il ne faut pas abuser, contre la poésie chrétienne, de leurs œuvres assez malencontreuses, non plus que de cette Thalie d'Arius, qu'il est si difficile de juger exactement, à travers les invectives des historiens orthodoxes. Cependant de pareilles entreprises aident à comprendre que l'Église ait parfois redouté le développement d'une poésie libre, personnelle, et préféré s'en tenir aux Psaumes. On s'explique des canons comme celui du concile de Laodicée [3], en Phrygie, en se rappelant l'usage qu'avaient fait de la poésie les hérétiques orientaux, Bardesanes, Apollinaire, Arius, plusieurs autres encore. Ce ne furent là du reste que

1. Texte dans CHRIST, p. 32.
2. Sozomène, VI, 25.
3. Tenu entre 343-381, selon Tillemont. HEFELE, II, 129. Voici le 59e canon ὅτι οὐ δεῖ ἰδιωτικοὺς ψαλμοὺς λέγεσθαι ἐν τῇ εκκλησίᾳ ουδε ἀκανόνιστα Βιβλία ἀλλὰ μόνα τὰ κανονικὰ τῆς Παλαιᾶς καὶ Καινῆς Διαθήκης. HEFELE, *ibid.*

des scrupules passagers. L'important est qu'au IVe siècle la poésie lyrique des chrétiens grecs prend décidément deux directions diverses, que Grégoire de Nazianze se trouve avoir tentées toutes deux. D'un côté, la poésie liturgique, sous l'action de causes assez mal connues, cherche des rythmes nouveaux, abandonne les mètres classiques. De là les deux pièces, si malaisées à analyser métriquement, que Grégoire a écrites sous les titres de Cantique du soir et d'Exhortation à une vierge [1]. Sans doute on tient là les premières et obscures origines de cette hymnographie byzantine, dont l'éminent cardinal Pitra a le premier donné les lois, développées après lui par MM. Stevenson [2], Christ, Bouvy. D'un autre côté, Grégoire surtout, et en quelque façon aussi Synésius, tout en conservant les formes métriques ordinaires, en se servant l'un de distiques dactyliques et de trimètres iambiques, l'autre de systèmes anacréontiques, anapestiques, créent un genre nouveau par son caractère intime, personnel : la méditation religieuse, et c'est dans ce nouveau genre, je crois, qui ne devait pas se transmettre aux siècles suivants, que l'inspiration chrétienne risque au IVe siècle sa création la plus originale et la plus heureuse.

Les Latins avaient été assez lents à suivre [3] l'exemple des Grecs. En somme, Hilaire est le premier qui ait songé à écrire pour eux des hymnes. Son long séjour en Orient

1. CHRIST, p. 29, 89, XIII; — BOUVY, p. 134; — HANSSEN, dans le *Philologus*, 24, 2; 228.

2. HENRY STEVENSON, *du Rythme dans l'hymnographie de l'Église grecque* (*Revue des questions historiques*), 1876.

3. Cependant dans ces communautés africaines, que nous connaissons assez bien, grâce à Tertullien, régnaient des habitudes analogues à celles que nous avons trouvées dès l'abord dans les Églises de Paul. Dans ce rude pays où le christianisme garda longtemps des allures singulièrement originales et indépendantes, la liberté de l'inspiration personnelle fut assez longtemps respectée. Le tableau que Tertullien trace des assemblées des fidèles (*Apolog.*, 39) est bien connu. On invite ceux qui en ont le talent, ou plutôt l'inspiration, à chanter à Dieu une hymne que souvent, ce semble, ils improvisent au moins en partie. Nous voilà reporté presque au λαλοῦντες ἑαυτοῖς de saint Paul. Le chant des hymnes n'est pas borné à ces réunions. Partout il apparaît chez Tertullien, comme une des pratiques les plus aimées. Il est ainsi mentionné dans le *de Anima* (9) : C'est entre époux une pieuse émulation à qui y réussira le mieux (*quis Deo melius canat. Ad Uxorem*, II, sub fine).

put lui montrer quel heureux emploi on en pouvait faire. Puis l'exemple des hérétiques le décida. Les ariens avaient fait le plus grand et le plus habile usage du chant sacré; il fallait les combattre avec leurs propres armes. S'il fallait en croire Grégoire [1], ce serait aussi le désir de défendre la vérité contre les apollinaristes qui lui aurait d'abord inspiré ses vers; mais Grégoire donnait là un prétexte, plutôt que la vraie raison. Pour Hilaire au contraire, ce fut très certainement cette considération d'intérêt pratique qui le décida. La composition de ses hymnes latines n'a été dans la vie infatigable et troublée d'Hilaire qu'un épisode de la lutte énergique qu'il soutenait contre les ariens. Nous avons perdu les poèmes de l'évêque de Poitiers. Mais, comme on connaît les raisons qui l'amenèrent à les écrire, les circonstances au milieu desquelles il se trouvait alors placé, comme ses longs commentaires sur les Psaumes nous montrent parfaitement bien comment il comprenait la poésie sacrée des Hébreux, il n'est pas impossible de se représenter ce que ses propres œuvres durent être : de petits cantiques assez courts, sortes de litanies; un style symbolique; quelques images mystiques, quelques allégories; et partout l'affirmation répétée de la croyance à la Trinité; en un mot, quelque chose de très semblable à ce que furent bientôt les hymnes d'Ambroise. Quant à la forme métrique, il est très vraisemblable aussi qu'elle fut celle même qu'Ambroise adopta depuis. Le christianisme, quand on ne le détournait pas de sa pente naturelle, allait droit aux formes les plus populaires : il alla donc nécessairement au dimètre iambique chez les Latins comme aux rythmes anacréontiques et anapestiques chez les Grecs. Ainsi ces hymnes d'Hilaire doivent avoir marqué exactement pour la première fois les règles à suivre [2]. Il serait donc très regrettable de les avoir perdues, si cependant leur importance

1. Lettre CI (à Clédonius).

2. M. F. Gamurrini croit avoir retrouvé quelques hymnes authentiques (?) d'Hilaire. Dans ces hymnes, sur lesquelles il donne peu de renseignements, il signale l'emploi des iambes et celui de l'acrostiche. Voir : *Studi e documenti di storia e diritto*, 1884, p. 81; *I Misteri e gl'inni di S. Ilario, vescovo di Poitiers..., scoperti in un antichissimo codice.*

n'était moins dans leur valeur littéraire, qui n'a pas dû être très grande, que dans la forme qu'elles adoptèrent, et qui servit de modèle à l'hymnographie postérieure : or nous venons de voir qu'on ne peut déterminer cette forme assez sûrement, par conjecture. Ce qui est très important encore, c'est de voir ainsi, en Occident, la poésie lyrique s'abriter dès l'origine sous l'autorité d'un Père de l'Église, d'un docteur. Cela assurera désormais son existence, consacrera sa légitimité. En même temps cela lui imposera une règle, une discipline; la préservera d'excès d'indépendance et de fantaisie. Aussi l'homme qui recueille la succession d'Hilaire est-il lui-même un docteur, un grand évêque. C'est Ambroise. Les circonstances où les hymnes d'Ambroise furent écrites nous sont bien mieux connues; nous savons aussi exactement que possible quelles intentions les lui dictèrent. Les récits d'Augustin, d'Ambroise lui-même et de Paulin [1] nous montrent tout ensemble, d'abord que cette fois encore la poésie chrétienne ne fut pas une œuvre factice, une création artificielle, mais qu'elle jaillit, spontanée et vivante, sous le coup d'une forte émotion; puis, que cette fois encore elle eut également un but pratique et didactique. Ambroise voulait soutenir, enflammer par ces cantiques la foule menacée par les ariens; il voulait aussi qu'au lendemain du danger, dont elles auraient été la voix émue, ses hymnes restassent et se répandissent comme l'affirmation solennelle des doctrines orthodoxes, trinitaires; qu'elles devinssent une instruction et un mot d'ordre. Dès lors le souci de la forme n'y est guère qu'accessoire. Il y a un rythme, parce qu'il en faut un, voilà tout. Et ce rythme est le plus populaire et le simple. Quant au fond, il est très simple aussi. Tenons-nous en, parmi les nombreuses hymnes dites ambrosiennes, aux quatre sur lesquelles il ne peut y avoir aucun doute [2] d'authenticité : « Æterne rerum conditor »; « Deus creator omnium »; « Jam surgit hora tertia »; « Veni redemptor

1. Augustin, *Confessions*, IX, 6. — Ambroise, *Ep.*, XXI, 34. — Paulin, *Vie d'Ambroise*, 13.
2. Cf. Ebert, p. 172.

gentium ». Les deux dernières ne sont guère qu'une action de grâces, et une profession de foi tout unie, avec quelques souvenirs de l'Évangile : le crucifiement dans l'une, la crèche dans l'autre. Pour les deux premières, d'une facture plus originale, elles sont pleines de ce symbolisme mystique, assez mesuré d'ailleurs, pas trop subtil, qui donne un commentaire moral, une exégèse allégorique de la nature : comparaison de Jésus et de la lumière; de la nuit et du péché; action de grâces au Christ qui se lève dans l'âme comme l'aurore dans le ciel, et en même temps qu'elle. C'est, appliquée à la nature, cette même méthode allégorique, philonienne, qu'Ambroise applique d'ordinaire à l'Écriture dans ses traités dogmatiques, avec si peu de réserve et de goût; et qui lui fournit ces mille images fatigantes dont chatoie son éloquence, toute parée d'ornements mystiques, à la façon de l'ephod d'Aaron. Mais ici la poésie lui impose plus de mesure, le force à s'en tenir à un symbolisme très clair, et par là même plus intéressant. Quant au style, rien que de clair aussi et de naturel; à peine peut-on noter quelques images plus hardies, souvenirs du style biblique — le coq qui est une lumière, « Nocturna lux viantibus »[1] —; quelques souvenirs aussi du parallélisme biblique : « Egressus ejus a Patre »; « Regressus[2] ejus ad Patrem »; « Excursus usque ad Inferos »; « Recursus ad sedem Dei ». A vrai dire donc, ces hymnes n'ont pas grand caractère littéraire. Qu'on ne soit pas tenté cependant de mépriser cette simplicité. Elle atteint parfaitement son but. Ces cantiques si simples sont émus et touchants par l'absence même de tout ornement. Ils sont tout à fait dans la tradition de la littérature chrétienne primitive; quelque chose y reste de la manière du Nouveau Testament; c'est bien là le langage populaire qu'il faut parler aux âmes naïves. Celui qui écrit ainsi n'a pas la prétention de donner toute sa force d'expression à la pensée qu'il exprime; il y laisse comme un vide dont s'empare le sentiment de ceux

1. I, 7.
2. IV, 17.

à qui il s'adresse. Il s'agit d'éveiller seulement celui-ci et de le laisser animer à sa guise le thème qu'on lui a proposé. On ne doit pas le décourager en lui offrant de lui-même une traduction si belle, si grande, qu'il désespère d'en atteindre, et d'en remplir les proportions. Ce n'est pas là ce qu'il faut à cette foule qui sent toujours plus qu'elle ne peut exprimer : si vous lui prêtez la voix, n'ayez pas l'air de rendre plus qu'elle ne conçoit elle-même; vous la dérouteriez sans profit. Il ne faut pas lire seulement les strophes d'Ambroise; qui veut en sentir tout le prix doit commander à son imagination de lui faire entendre le chant de la multitude qui les répétait; ce chant où elle avait mis toute son âme. Les vrais chefs-d'œuvre postérieurs de la liturgie chrétienne, même les plus sublimes, sont dans cette tradition; courts, simples, et, sous cette simplicité, recélant une poésie latente dont le chant et la prière en commun développent l'énergie, poésie toute de sentiment, et d'autant plus expressive. Cependant la poésie latine chrétienne ne devait pas s'en tenir là. D'autres ambitions, plus prétentieuses, sinon toujours plus heureuses, lui vinrent de bonne heure, en Occident comme en Orient. Nous avons suivi cette évolution chez les Grecs avec Grégoire et Synésius. Nous allons en rencontrer une pareille chez les Latins après Hilaire et Ambroise. Prudence en est le représentant. Comment a-t-il conçu l'hymnographie?

Son recueil d'hymnes porte le titre de Cathémérinon, ou Cantiques quotidiens, et encore — car il y a certainement ce double sens — Cantiques pour les différents moments du jour, pour les circonstances principales qu'il peut présenter. Il a lui-même paraphrasé ce titre dans sa préface de façon à ne laisser aucune incertitude sur ses intentions : « Que le jour *tout entier* soit rempli par nos hymnes (hymnis continuet dies), et que jamais la nuit elle-même ne manque de chanter le Seigneur (nec nox ulla vacet quin Dominum canat). » Toutes les religions ont eu la pensée d'orner, d'enguirlander, comme dit M. Renan, l'année de tout un cycle de fêtes. Le fidèle vit ainsi une double année :

l'année mystique et l'année réelle; les fêtes viennent de temps en temps lui rappeler le souvenir de la première, enveloppe idéale de l'autre. Et nulle religion n'a plus savamment appliqué cette méthode que le christianisme. L'âme chrétienne a vécu ainsi de sa vie propre, détachée en quelque sorte du corps; ayant sa durée à part; et ce n'est pas seulement l'année qui a reçu ainsi un ordre et un cours mystiques; la journée même a été divisée pareillement; divisions subtiles qui n'ont guère pu être respectées qu'au cloître, mais dont néanmoins, aux premiers siècles, les principales ont été connues et révérées de tous [1]. La poésie lyrique chrétienne avait donc une tâche tout indiquée; aux jours de fête, privilégiés dans l'année, aux heures mystiques, privilégiées dans la journée, il fallait donner leur voix, leur chant. Aussi dès que cette poésie a cessé de se borner à de vagues et de générales actions de grâces, comme est encore l'hymne de Clément d'Alexandrie, c'est bien ainsi qu'elle s'est précisée. C'est ainsi que Grégoire a écrit le Cantique du soir; c'est ainsi qu'un anonyme a composé l'ancien Cantique du matin (ὕμνος ἑωθινός ou ἀγγελικός de la liturgie grecque); que nous avons aussi l'hymne du soir (ὕμνος ἑσπερινός), et l'hymne des lumières (ἐπιλύχνιος), ainsi qu'une courte prière pour le repas (εὐχὴ ἐπ'ἀρίστῳ) [2]. C'est ainsi que d'assez bonne heure on prit l'habitude de réciter le matin le psaume 62, qui reçut et garda le nom d'ὀρθρινὸς; le soir le psaume 101, qu'on appela ἐπιλύχνιος [3]. Telle a été aussi l'idée d'Ambroise, puisque trois des hymnes que j'ai étudiées plus haut sont destinées à différents moments de la journée : c'est l'hymne du matin, l'ὕμνος ἀγγελικὸς des Grecs, le « Carmen ante lucanum » de Pline, l'office « ad Galli cantum » (I); c'est l'hymne du soir (II); c'est l'hymne de la troisième heure, celle où fut crucifié Jésus (III). La poésie chrétienne évitait ainsi l'uniformité; elle ne chante que Dieu, la gloire de Dieu; mais

1. Le chapitre 24 du livre VIII des *Constitutions apostoliques* énumère les heures de prières de la journée chrétienne.
2. Textes dans l'*Anthologie* de Christ et Paranikas, p. 38-40.
3. *Constitutions apostoliques,* VIII, xxxiv; Christ, p. lv, lvi.

elle en peut chanter les manifestations diverses, les moments successifs, et s'assurer ainsi une certaine variété.

Prudence a suivi cette voie très naturelle. Les phrases principales, les actes essentiels de la journée lui ont fourni toute une série de sujets. Il a donc écrit, lui aussi : l'hymne « ad Gallicinium » (I); l'hymne du matin (II); l'hymne avant, et l'hymne après le repas (III, IV); l'hymne du crépuscule (V), mot à mot, du moment où l'on allume les lampes (c'est bien, me semble-t-il, le sens véritable de cette hymne, où Arevalo et quelques autres ont voulu voir l'hymne du cierge pascal); l'hymne avant le sommeil (VI). Une seconde série de sujets lui a été fournie par la célébration des journées spécialement consacrées à certaines pratiques religieuses : de là l'hymne avant et l'hymne après le jeûne (VII, VIII); — par la célébration des jours de fête proprement dits : de là les deux hymnes de réjouissances sur la naissance de Jésus, le Noël (XI) et l'hymne de l'Epiphanie (XII). L'hymne X célèbre l'heure la plus solennelle de la vie chrétienne, celle dont toutes les autres ne sont que la préparation, l'heure de la mort; c'est le chant des funérailles. Seule l'hymne IX n'a pas de sujet précis; c'est un cantique d'actions de grâces, un psaume général de louanges, où la vie du Christ et ses miracles sont brièvement racontés. C'est une adaptation à la légende chrétienne de la manière dont certains psaumes judaïques résument l'histoire biblique. L'une des hymnes [1] que les bénédictins ont cru pouvoir attribuer à Ambroise est ainsi conçue; mais, Cassiodore étant le premier à la citer, on ne saurait en affirmer résolument l'authenticité, et par suite l'antériorité à Prudence.

On voit par là que la poésie de Prudence semble être tout d'abord une continuation directe de celle d'Hilaire et d'Ambroise; suivre la véritable tradition de celle-ci. Par le choix des sujets, c'est une poésie toute liturgique. Cependant, malgré cette réelle ressemblance et cette légitime filiation, une grande différence éclate; on sent une grande

1. L'hymne V.

nouveauté se produire. Une partie seulement des hymnes que nous venons d'énumérer rentre dans la classe des poèmes liturgiques, non pas uniquement par le sujet, mais encore par le procédé d'exécution; les autres la dépassent et s'en détachent presque. Étudions d'abord les premières. Ce sont principalement l'hymne « ad Galli cantum » et l'hymne du matin; puis aussi, malgré quelques différences déjà, l'hymne « ante Somnium », et les deux hymnes de Noël et de l'Épiphanie. Les deux hymnes du réveil ne diffèrent des véritables hymnes ambrosiennes que par une longueur plus étendue, sans qu'elle devienne excessive (les 4 pièces authentiques d'Ambroise ont 8 strophes de 4 vers, donc 32 vers en tout; les deux poèmes de Prudence 100 et 112 vers); et un style plus soigné, sans qu'il cesse d'être simple et naturel. Le même symbolisme mystique, ornement et support de l'exhortation morale, en fait le fonds. Le poète se montre surtout par l'introduction de quelques souvenirs historiques ou légendaires : le reniement de Pierre, la descente de Christ aux limbes, les démons nocturnes dans le premier, la lutte de Jacob avec le maléak dans le deuxième; procédés qu'Ambroise employait aussi, mais avec moins d'art. Prudence, comme Ambroise, leur donne un sens typique, et, comme lui, il a ce bonheur que la contrainte du vers le préserve de tomber dans des subtilités excessives[1], trop semblables au midrasch juif, et aux allégories compliquées dont la prose chrétienne contemporaine s'offrait le facile et fastidieux régal. Mais Prudence les développe un peu plus, sans en faire cependant le sujet d'un récit, d'un épisode véritable. Il garde en cela une grande mesure, surprenante pour qui connaît sa manière ordinaire, et à quels défauts il se laisse souvent entraîner; mesure qui vient sans doute de ce que ces deux hymnes ont pour modèle nécessaire celles d'Ambroise, et ne peuvent se départir par trop du ton que le maître avait donné; peut-être aussi de ce que, dans ce

1. Cependant l'explication donnée par Prudence de la lutte de Jacob est loin d'être exempte de ce défaut.

recueil des Cathémérinon où l'on peut voir le premier essai de Prudence, elles sont elles-mêmes les plus anciennes. Ce qui distingue encore Prudence d'Ambroise, et à son avantage, ce sont quelques strophes descriptives assez poétiques[1], où perce ce sentiment frais de la nature que les chrétiens de la toute première époque, et beaucoup encore plus tard, ont eu à un haut degré ; qui devenait assez rare au IVe siècle, où la fausse allégorie l'étouffait. Pour les mêmes raisons probablement, la mesure est aussi très bien gardée dans ces descriptions très brèves. Ainsi l'exemple d'Ambroise porte ici bonheur à Prudence; il comprend et observe les lois du genre qu'Ambroise avait créé. Mais comme celui-ci néanmoins avait poussé à quelque excès la simplicité, gêné sans doute par la forme du vers qui lui était peu familière, Prudence au contraire croit pouvoir s'avancer jusqu'à l'extrême limite, encore permise, de la simplicité élégante et poétique; il relève par quelque éclat la manière d'Ambroise. Il me semble donc que ses deux premières hymnes donnent bien la mesure de ce que pouvait être cette poésie liturgique, qu'avaient inaugurée Ambroise et Hilaire, mais à laquelle ils n'avaient pas donné toute la perfection qu'elle pouvait recevoir d'un vrai poète, capable de s'élever au-dessus d'elle, mais ayant cependant compris les conditions qui la régissent, et décidé à les respecter. C'est ce qu'a fait aussi Grégoire dans son Cantique du soir. Une comparaison empruntée à l'art peut faire sentir quelques caractères de cette poésie. Il n'y a pas grande originalité, ni grande beauté dans l'art chrétien des catacombes. Cependant certaines des peintures qu'il a produites nous touchent et nous intéressent encore autrement que par l'intérêt historique qu'elles présentent. Ce sont de préférence, à mon goût, celles qui ont au moins l'originalité du symbolisme, de certaines représentations typiques, quand ces types restent assez clairs et ne pèchent pas par raffinement mystique. Ce sont par exemple les peintures, d'ailleurs d'exécution assez médio-

1. Ainsi la seconde de l'hymne II.

cre, qui décorent les fameuses chambres du cimetière de Calliste, voisines de la crypte papale, et généralement connues des archéologues sous le nom de Cubicula ou Chambres des Sacrements. M. de Rossi voit dans ces fresques une sorte de catéchisme en figures [1]. Telle souvent la poésie de Prudence dans les Cathémérinon est une traduction symbolique de la théologie chrétienne [2]. Mais l'art des catacombes en est resté à une médiocrité d'exécution qui n'approche pas de la facture plus adroite de Prudence.

Le ton de l'hymne avant le Sommeil est à peu près le même; la composition en est d'ailleurs ingénieuse; l'idée que l'activité de l'âme persiste pendant le sommeil conduit le poète à penser au rêve, et à donner à ce propos un court récit des premières aventures de Joseph en Égypte (l'explication des songes de l'échanson et du panetier), ainsi que des visions apocalyptiques de Jean, considérées par lui comme des rêves. Le procédé de composition est donc à peu près le même, mais les parties narratives sont déjà plus étendues, et l'on sent un plus grand effort du poète pour embellir et enrichir sa matière. Le même ton règne encore en général dans les hymnes XI et XII; mais la nature des sujets que Prudence y a traités et le bonheur particulier avec lequel il l'a fait, leur prêtent un intérêt bien plus vif.

L'une des quatre hymnes déjà [3] citées d'Ambroise, le « Veni Redemptor », célèbre déjà la naissance du Sauveur et fait allusion à la crèche. Au IVe siècle, la solennité de Noël a pris la très grande importance qu'elle a gardée. Paulin de Nole [4] nous en est témoin aussi bien que Prudence et qu'Ambroise. Rien n'était mieux fait pour inspirer l'art chrétien et la poésie chrétienne que la légende de Bethléem,

1. Voir dans le tome II de la *Roma soterranea*. Ces fresques sont reproduites aussi dans la *Petite Rome souterraine* de M. Northcote et Bronlow, traduite par M. Allard. Certaines des figures symboliques de Prudence concordent parfaitement avec celles qu'on retrouve aux Catacombes. Cela a déjà été bien noté par Brockhaus, p. 228, 229.

2. Voir une étude de M. Allard, *le Symbolisme chrétien au IVe siècle, d'après les poésies de Prudence*, dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1885.

3. « Præsepe jam fulget tuum, etc. »

4. *Natalitium* XVIII.

et Noël était naturellement destiné à devenir le plus précieux joyau de l'année chrétienne. Luc déjà l'avait bien senti, quand il écrivait ces premières pages de son Evangile, si naïves, si gracieuses, tout imprégnées d'amour et de joie divine, dont le charme captive toujours les imaginations pieuses. Cependant, après lui, les temps venus où l'on ne se permettait plus les privilèges de l'inspiration, le respect enchaîna longtemps l'imagination chrétienne en face de la crèche comme en face de la croix. C'est de préférence dans les évangiles apocryphes qu'elle se donna carrière, et si plusieurs des inventions de ceux-ci ont pénétré de gré ou de force dans le trésor de la légende catholique, ont fini d'assez bonne heure par se faire adopter des fidèles, l'Église ne les consacra pas, les combattit même dans leur ensemble [1], et avec grand'raison. L'art chrétien, qu'elle paraît avoir surveillé de près, a donc assez longtemps préféré les représentations symboliques à celles de la sainte Famille ou de la Passion. Elle n'est pas très ancienne, quoique antérieure à Prudence, et en tout cas elle reste assez exceptionnelle, cette belle fresque de la Vierge, de l'enfant Jésus et du prophète Isaïe (?) montrant l'étoile, qui est une des gloires du cimetière de Priscille [2]. La crèche proprement dite, bien que les protestants, qui y sont intéressés, en reculent trop l'apparition, n'apparaît guère avant l'époque constantinienne. Mais à cette époque elle apparaît sûrement. M. de Rossi l'a prouvé, et a cité la représentation qu'en porte un sarcophage [3], à date consulaire de 343.

Il a retrouvé au cimetière de Saint-Sébastien (ad Catacumbas) une fresque de ce genre, « monument très rare, on ne peut le nier, et même, dit-il, monument unique en son genre jusqu'à ce jour ». « Ce sujet de la nativité du Rédempteur, ajoute-t-il, manque dans les monuments

1. Renan, *l'Église chrétienne*, ch. XXVI.

2. De Rossi, *Bulletin* de 1881, p. 20, fascicule I. — Le même, *Immagini scelte della beata Vergine*, table I. M. de Rossi la fait peut-être remonter bien haut; mais il est absurde de la croire aussi récente que le veulent les protestants (le *Dictionnaire* de Smith par exemple).

3. *Inscriptiones christianæ*, I, p. 51, n° 73.

plus anciens.... Il entra dans le cycle ordinaire des scènes évangéliques traitées par l'art quand le triomphe du Christ fut entier et solennel dans le monde romain.... Comme la victoire de Constantin et l'invention de la sainte Croix à Jérusalem furent l'occasion d'une liberté et d'une franchise plus grandes dans la représentation publique de la Croix, ainsi la consécration de la basilique constantinienne à Bethléem peut avoir poussé à composer ou au moins à multiplier les exemplaires de la crèche sur les monuments du ɪᴠᵉ siècle [1]. » C'est dans l'époque immédiatement post-constantinienne que M. de Rossi place en effet la crèche du cimetière de Priscille. Les deux animaux, le bœuf et l'âne, que ne nomme pas le texte évangélique, et auxquels a fait songer la prophétie d'Habacuc (III, 2 : in medio duorum brutorum innotesceris), y figurent. Ambroise [2] dans l'hymne que j'ai citée ne les mentionne pas. Ainsi Prudence a écrit son Noël à un moment de transition, alors que la légende de la crèche commençait à se produire, encore un peu hésitante. C'est ce qu'il faut se rappeler pour comprendre et apprécier son hymne. Si on le fait, on ne s'étonnera pas qu'elle soit peut-être moins brillante et moins détaillée qu'on ne s'y attendrait d'abord. Le symbolisme y tient encore beaucoup de place : tout le début n'est qu'une comparaison entre le jour grandissant et le Christ naissant; la théologie du Verbe y est assez longuement expliquée, ainsi que le mystère de l'Incarnation [3]; la crèche n'est pas décrite avec beaucoup de détails [4]; les deux animaux ne sont pas non plus désignés avec une grande précision [5], et le poète n'en parle pas pour faire ressortir l'humilité, l'obscurité de cette naissance divine, mais pour montrer la nature entière, et les animaux même, reconnaissant le Christ quand les Juifs seuls s'y refusent [6]. C'est évidemment que la fête de Noël n'éveille pas encore au ɪᴠᵉ siècle

1. *Bulletin* de 1877, p. 141 ; reproduction de la fresque, *ibid.*, tables I et II.
2. Juvencus de même.
3. Vers 20, sqq.
4. 77.
5. Brutum pecus, quadrupes.
6. 85.

toutes ces idées gracieuses, mais aussi un peu puériles, qui plus tard s'y sont unies indissolublement. L'hymne ne manque pas, dans sa sobriété, d'un assez beau mouvement lyrique, comme par exemple dans l'apostrophe à la Vierge [1], qui intéresse moins le poète par elle-même qu'en sa qualité de mère de Dieu, dans les strophes où Prudence décrit la joie de la nature entière, strophes un peu banales mais assez brillantes [2]. Dans l'ensemble cependant, c'est par sa gravité, sa sobriété que se fait remarquer ce noël. Ces qualités même peuvent aujourd'hui le faire paraître médiocre et froid à nombre de croyants. Prudence, derrière l'enfant naissant, voir toujours le Dieu, le futur juge du dernier jour; il ne s'oublie pas à ne voir dans la crèche qu'une scène de famille, fût-ce une sainte Famille. Joseph n'est même pas nommé. Le poète laisse donc à ce grand événement toute sa dignité; c'est là un art, un goût instinctifs qu'après le IVe siècle on n'aura plus guère, et l'on aime à le voir encore conservé dans un temps où déjà le christianisme se surchargeait de mesquines et puériles pratiques.

Ainsi considérée, cette sorte d'austérité que certains pourraient appeler un défaut dans l'hymne XI se tourne en qualité. Mais tout le monde s'accorde à reconnaître les mérites de l'hymne XII, l'hymne de l'Epiphanie, dont on pourrait dire qu'elle est le plus célèbre des poèmes de Prudence, si en réalité cette célébrité ne se bornait à une partie très courte, à deux strophes. C'est elle en effet qui contient les fameux vers sur les saints Innocents, les seuls de Prudence que la postérité ait retenus, sans en savoir [3] toujours l'auteur. « Salut, ô fleurs des martyrs, que sur le seuil même de la lumière le persécuteur du Christ a fauchées, comme la rafale les roses naissantes; — vous, première victime du Christ, tendre troupeau des immolés, au pied même de l'autel, simples, vous jouez avec la palme et

1. 83.
2. 65.
3. M. Faguet (p. 144) fait remarquer que Villemain, exact comme à son ordinaire, les a citées (*Litt. au XVIIIe siècle*, leçon II), comme d'un poète « anonyme ». Et Villemain a écrit cependant sur la littérature du IVe siècle!

les couronnes. » Il est vrai que ces deux strophes sont le joyau unique, non seulement de cette hymne, mais de l'œuvre lyrique de Prudence. Il a retrouvé quelquefois ailleurs ce style gracieux et naturel, mais au service d'un sentiment moins exquis; quelquefois aussi une invention presque aussi heureuse, mais servie par une forme moins élégante. Nulle part il n'a si bien uni à la profondeur du sentiment la beauté pure de l'expression. Mais l'hymne tout entière est remarquable, et peut être prise, je crois, comme le meilleur type de celles où Prudence consent encore à suivre, tout en l'enrichissant et l'embellissant, l'ancienne tradition d'Ambroise, de même que l'hymne « ad Galli cantum » représente le mieux celles où il ne fait guère que se conformer très fidèlement à celle-ci. Elle se compose de trois parties : la visite des Mages, guidés par l'étoile; le massacre des saints Innocents; puis, Prudence ayant, à propos de ce second récit, rappelé l'exposition de Moïse comme une figure du massacre ordonné par Hérode, une interprétation figurée des principaux événements de la vie de Moïse et de Josué. Cette dernière partie est trop minutieuse et trop raffinée; elle n'évite pas les excès de l'allégorie [1]. Les deux premières sont bien plus heureuses. L'épisode du massacre des Innocents non seulement se termine par la belle apostrophe tant louée, mais est animé et intéressant dans l'ensemble, présente plusieurs traits originaux et délicats, au milieu d'autres, forcés et déclamatoires [2], dont nous signalerons les pareils, plus marqués encore dans les Péristéphanon. La composition de la pièce entière réalise assez bien l'idéal auquel pouvait alors atteindre l'hymne chrétienne, et montre bien dans quel sens Prudence eût pu développer quelque peu les modèles donnés par Ambroise. Choisir pour sujets, comme dans l'hymne XI et l'hymne XII, des fêtes chrétiennes, dont les légendes fussent intéressantes; ajouter ces légendes aux thèmes ordinaires d'Ambroise; animer ainsi et varier le tissu trop

1. 169 et sqq. par exemple.
2. Le discours d'Hérode, par exemple; la couleur générale de ce morceau est toute brutale, et la grâce des deux strophes finales surprend.

uniforme, trop sombre de l'hymne liturgique primitive; mais garder dans ces innovations une grande mesure, ne pas donner trop de développement aux épisodes et ne pas faire trop saillir les personnages; rester lyrique en un mot, telle semblait être la méthode qui eût pu assurer toujours le succès de Prudence. Il avait une âme poétique, capable de vibrer par moments sous l'action d'une émotion forte, de rendre subitement, par une rencontre rare et précieuse, des accents originaux et touchants : les strophes des saints Innocents suffiraient à le prouver. S'il avait eu plus souvent de pareilles rencontres, s'il avait surpris plus souvent une de ces impressions fugitives, mais profondes, dont le cœur ému met à jamais le frisson dans quelques vers, s'il eût mieux serré et tenu plus sévèrement son style, et se fût mis entièrement en garde contre certaines subtilités allégoriques auxquelles il n'a d'ailleurs pas trop accordé, il eût pu écrire des œuvres excellentes. Celle qu'il nous a donnée avec l'hymne XII n'est pas parfaite assurément, mais reste très intéressante.

Telle est toute une première moitié du livre des Cathémérinon; celle qui me paraît avoir le plus de valeur réelle. Elle est simple, populaire, chrétienne par conséquent, et ce qui fait éclater aux yeux l'intention même de Prudence, ce qui prouve qu'en réunissant les hymnes que nous venons d'étudier d'abord, nous n'avons pas fait une classification arbitraire, c'est que Prudence les a distinguées des autres, non pas seulement par les procédés de composition et d'invention ainsi que par le style, mais par un signe extérieur et sensible : la versification. Il s'est servi pour les composer du vers populaire par excellence, du dimètre iambique [1] d'Ambroise, et probablement d'Hilaire. Aussi l'Eglise ne s'y est pas trompée. Elle a compris que ces hymnes étaient dans sa vraie tradition et répondaient à son idéal. Elle n'en a adopté aucune entièrement, leur trouvant, malgré la sobriété dont on les peut louer, encore

1. C'est le dimètre catalectique dans l'hymne VI, le dimètre complet dans les autres.

un peu trop de longueur. Mais elle leur a emprunté plusieurs séries de strophes, leur donnant ainsi sa consécration officielle. Les 4 strophes de l'hymne I, les 4 strophes de l'hymne II, celles de l'hymne XII qui font partie du Bréviaire romain [1], convenaient en effet parfaitement aux véritables aspirations de l'esprit chrétien, surtout au IVe siècle. Mais malheureusement Prudence lui-même ne jugea pas toujours ainsi. Il me paraît assez probable que ces strophes n'étaient pas précisément celles dont il était le plus fier; il eut très certainement d'autres ambitions, plus élevées, à son goût, et dont nous allons avoir à juger la légitimité. Ces ambitions se révèlent dans les autres hymnes du recueil des Cathémérinon.

Prudence voulut créer une poésie lyrique qui restât chrétienne, en cessant cependant d'être proprement liturgique, œuvre d'un lettré s'adressant à des lettrés; et, comme toute la littérature chrétienne du IVe siècle est dominée par une préoccupation évidente, celle de s'égaler à la littérature païenne des âges précédents, non en rompant avec elle, mais au contraire en se pliant elle-même à ses propres conditions, on peut croire que cette ambition prit même chez lui une forme très précise; il eut un modèle particulier qu'il se proposa formellement d'imiter. Origène, disait Jérôme [2], était le Varron du christianisme; Jérôme, à certaines heures, pensa bien en être le Cicéron; peut-être Juvencus lui-même eut-il l'illusion de s'en croire le Virgile; personne n'avait prétendu en devenir l'Horace, et, pour trouver un Horace chrétien, Jérôme était obligé d'aller chercher un Juif, David [3], qui certes ne lui ressemble guère. Cet Horace chrétien, c'est ce que Prudence voulut être.

Les hymnes III, IV, V, VII, VIII, IX, X, portent, comme celles qui ont fait jusqu'ici le sujet de notre étude,

1. Ce sont les strophes 1, 2, 21, 25 de l'hymne I. Dans l'hymne II, les strophes 1, 2, et 2 strophes formées des vers 48, 49, 52, 57, — 59, 60, 67, 68. — Dans l'hymne XII, les vers 1 sqq., 77 sqq., 95 sqq., 125 sqq. On peut voir les traductions de Racine, édition Régnier, IV, p. 113-114.

2. *Ep.*, XXIII, à Paula.

3. *Ep.*, XIII, à Paulin.

un signe matériel et visible du dessein conçu par le poète : c'est le mètre dont il s'est servi. Cette fois, ce n'est plus le dimètre iambique, court, facile à retenir ; le rythme familier même aux classes populaires, et reconnu par les oreilles les plus grossières; ayant sur le septénaire trochaïque l'avantage d'être plus rapide, plus ailé, plus chantant. Ce sont des rythmes plus savants, dont Prudence a fait en somme un très habile usage : le trimètre iambique, l'asclépiade mineur, la strophe saphique, le trimètre dactylique hypermètre, l'hendécasyllable. En même temps que la versification de ces poèmes devient plus savante, leurs proportions grandissent; l'ode s'accroît jusqu'à comprendre 205 vers dans l'hymne III, 220 dans l'hymne VII. La composition change également, non moins que le style. Le modèle évidemment n'est plus Ambroise; ce sont plutôt les odes d'Horace, et plus spécialement une classe particulière de celles-ci, les odes historiques, les grandes odes alcaïques ou saphiques.

Comme Horace, célébrant Drusus ou Auguste, relève et orne son sujet de légendes mythologiques, ainsi Prudence embellit le sien de légendes bibliques ou évangéliques, bibliques surtout : la légende d'Elie, celle de Jonas et des Ninivites, celle de Jean le Baptiste, à propos du jeûne; la première faute et ses conséquences, à propos du repas; le buisson ardent, l'Exode avec la nuée de feu, dans l'hymne « ad incensum lucernæ » ; la légende de Daniel nourri par Habacuc, dans l'hymne après le repas; les miracles du Christ dans le psaume omni hora; l'histoire de Tobie dans le cantique des funérailles. Parfois aussi, cédant au goût du temps aussi bien qu'à son propre talent naturel, plutôt qu'à l'exemple d'Horace, il remplace les épisodes historiques par des descriptions : de la pêche et de la chasse dans l'hymne « ante cibum »; des églises illuminées dans l'hymne « ad incensum lucernæ ». Et chacun de ces épisodes ou chacune de ces descriptions prend maintenant une valeur propre, est développé pour lui-même. Les récits historiques, en particulier, ont bien encore le plus souvent un sens allégorique et mystique, parfois même assez

compliqué [1]; mais ils deviennent aussi des morceaux littéraires à effet, comme le passage de la mer Rouge dans l'hymne V ou l'histoire de Jonas dans l'hymne VII. Dès lors l'hymne devient avant tout une œuvre d'art. Elle ne cesse pas pour cela de rester relativement simple, accessible à tous; si imitateur d'Horace qu'il soit, ce n'est pas un poète chrétien qui s'écriera avec lui : « Je hais le profane vulgaire ». Cependant Prudence songe désormais surtout aux lettrés; sans le dire, en le niant même, au moment où il s'écrie dans une des strophes les plus élégantes et les plus finement tournées qu'il ait écrites : « Dédaigne, ô Muse, les lierres légers dont tu as coutume de te couronner; apprends à tresser de mystiques guirlandes de dactyles; et ceins ton front des louanges [2] de Dieu », il renoue au contraire la tradition profane. En même temps donc que la poésie chrétienne s'empare des formes laissées vides par la poésie païenne épuisée, quelque chose de l'esprit de celle-ci passe en elle. La poésie païenne prend la revanche coutumière des vaincus ; elle reconquiert et s'assimile pacifiquement le vainqueur. Un sentiment qui n'est pas chrétien, celui de la gloire humaine, un amour qui n'est pas chrétien, celui de l'art compris et recherché pour lui-même, reparaît au fond de cette inspiration nouvelle, et le génie des temps qui vont disparaître se glisse insensiblement et se mêle, immortel malgré tout, dans celui des temps qui naissent.

Ainsi s'accomplissait l'union adultère que Jérôme, qui d'ailleurs a travaillé plus qu'un autre à son succès pendant la plus grande partie de sa vie, anathématisait un jour, quand il écrivait à Eustochium : « Quels rapports peut-il y avoir de la lumière aux ténèbres? Quelle entente entre le Christ et Bélial? Virgile a-t-il rien à faire avec les Évangiles? Cicéron avec les Apôtres? *Horace avec le Psautier* [3]*?* » Comme par Juvencus Virgile était uni aux Évangiles, par

1. Ainsi Daniel dans l'hymne « post cibum ».
2. III, 26.
3. Lettre 22. C'est la lettre célèbre sur le cicéronianisme (écrite en 384).

Lactance, par Jérôme lui-même, Cicéron à Pierre et Paul, le Psalmiste accueillait Horace, Christ, Bélial.

On comprend fort bien, quand on voit l'ardeur où étaient alors les chrétiens de rivaliser avec les païens, que Prudence se soit laissé tenter par une pareille entreprise, et il faut reconnaître qu'il ne l'a pas exécutée sans faire preuve de goût et de talent. Ce n'est pas une imitation servile d'Horace qu'il a essayée. Il est clair qu'il prend Horace pour modèle, et souvent il s'en cache si peu qu'il lui emprunte ses expressions les plus célèbres. Mais d'abord il garde une très grande indépendance dans le choix des mètres [1]. Puis il se borne à s'approprier ingénieusement les procédés du poète, non à les copier sans discrétion. Ce n'était pas un mince mérite au IVe siècle. Vers le même temps a écrit un certain Endelechius, dont il nous reste une courte pièce. Lui aussi était nourri de la littérature païenne, et voulait suivre la tradition d'Horace et de Virgile. Il avait donc la singulière idée d'écrire, en employant un rythme qui rappelle Horace, une ode bucolique sur la vertu de la Croix! Horace et Virgile mêlés! Un dialogue en asclépiades, entre un bouvier et Ægon! Voilà l'imitation maladroite et ridicule. Au même siècle, Faltonia Proba écrivait ses centons virgiliens : voilà le plagiat servile. Les écrivains profanes eux-mêmes, comme Ausone, tombèrent dans ce défaut; tout imitateur d'Horace qu'il est, Prudence doit donc nous paraître original, tout au moins parmi ses contemporains. On peut même affirmer que sa tentative, à laquelle rien ne servait de modèle, était véritablement hardie et prouvait une ambition poétique élevée. C'est une chose curieuse que de voir un poète chrétien qui ose aborder un genre auquel les Romains avaient toujours été réfractaires. Horace restait leur seul lyrique, et voilà que Prudence ose s'emparer de sa lyre, que nul n'avait recueillie. Ajoutons que, dans l'exécution, Prudence a souvent fait preuve de talent; certaines stro-

1. Ceci sera développé avec plus de précision dans un chapitre sur la métrique de Prudence.

phes descriptives de l'hymne [1] « ad incensum lucernæ » ou de l'hymne [2] « ante cibum » peuvent compter parmi les meilleurs échantillons de la poésie, profane ou sacrée, du IVe siècle. Ses narrations épiques sont très inférieures cependant; il s'y laissait trop aisément aller à son abondance verbeuse, à une banalité vulgaire, à une rhétorique déclamatoire. Les épisodes bibliques sont en effet d'une extrême médiocrité. Je n'ai pas besoin de dire que le sentiment, l'intelligence du texte hébraïque ne s'y trouve à aucun degré. Ce sont simplement tous les procédés de l'école, et rien n'est plus insignifiant. Ainsi conçue, la poésie chrétienne n'a plus de raison d'être. La lyrique d'Horace, comme la lyrique alexandrine, est le produit d'un art tout particulier, l'art d'une époque raffinée, compliquée, où l'inspiration vraie n'abonde pas, où il faut la remplacer par le travail ingénieux, l'agencement adroit, le style industrieux et amenuisé. Or, par une chance singulière, les choses, au IVe siècle, avaient entièrement changé. Le public lettré était devenu plus restreint et moins délicat. Du reste, ceux qui en composaient encore l'élite, les Jovius [3], les Licentius [4], les Ausone, même alors qu'ils se faisaient chrétiens, restaient défiants à l'égard du christianisme. A qui donc pouvaient s'adresser d'industrieuses imitations d'Horace? Au contraire, il y avait une foule d'idées nouvelles dans l'air; une abondance incroyable de sentiments nouveaux; un flot d'inspiration poétique qui montait comme une sève, forçait jusqu'à l'étroite écorce de la prose et transparaissait aux fissures. Il y avait un grand public populaire, prêt à répéter les chants qu'on composerait pour lui. Cette multitude de Milan, pour qui Ambroise écrivait ses hymnes, on la retrouvait partout se pressant dans les églises, à Rome, en Espagne, prête à résonner comme un instrument sacré sous la main d'un nouveau David. Prudence donc commença par écrire pour

1. Le début.
2. On pourrait presque dire l'hymne en entier.
3. Je pense au Jovius à qui écrivait Paulin de Nole, *Ep.*, XVI.
4. Le jeune ami de saint Augustin.

elle quelques hymnes liturgiques, et, comme il était plus poète qu'Ambroise, du premier coup il apporta avec lui le mouvement, l'éclat, un certain art; une fois même, quand il célébra les saint Innocents, le génie. Mais brusquement il se détourna, s'engagea dans une entreprise vaine et factice, tint moins compte du peuple, et songea plutôt aux lettrés. Il ne se pouvait de plus grossier et de plus malheureux contresens.

Le jugement de la critique littéraire est donc forcé de se rencontrer avec le jugement de l'Église catholique. Ce n'est pas, je l'ai dit, dans les hymnes savantes de Prudence que l'Église a pris les strophes qu'elle a consacrées; ce n'est pas dans ces hymnes savantes non plus que la critique choisira de préférence les strophes qu'elle admirera, ou, si elle y en choisit, ce seront celles qui pourraient presque aussi bien avoir leur place dans les poèmes simples et populaires. Il s'en trouve en effet quelques-unes de ce genre, et je ne voudrais pas oublier, en traitant sévèrement cette seconde moitié de l'œuvre de Prudence, que j'y ai placé cependant l'une des pièces les plus remarquables qu'il ait écrites, l'hymne « ad exsequias defuncti ». Cette hymne est belle, on ne peut le nier; elle a été fort admirée, surtout par les protestants, qui l'ont employée en quelque sorte comme une hymne liturgique. Mais c'est précisément que sa simplicité est plus grande, que les épisodes y sont moins nombreux; elle n'est guère que l'expression d'un sentiment profond, et atteint ainsi à de véritables beautés [1]. Ce n'est guère que le choix d'un mètre autre que le dimètre iambique qui interdit de la rapprocher d'une hymne comme l'hymne XII, et l'on n'aurait qu'à admirer Prudence s'il eût toujours traité l'ode savante avec cette discrétion et ce bonheur. Mais la plus grande partie de ceux d'entre ses poèmes où il abandonne les traces d'Ambroise est d'une nature incertaine et bâtarde qui déconcerte. Trop négligés parfois et trops lâchés de style pour plaire sans restriction

1. Les vers 53-57-117 et sqq. par exemple sont tout à fait parmi les meilleurs de Prudence, et de forme presque parfaite.

aux lettrés, même dans leurs meilleures strophes, ils sont trop développés d'autre part, et d'une composition trop artificielle, pour remplir l'idéal que l'Église se proposait. Je lis dans une thèse récente, à propos de Prudence et de Grégoire de Nazianze : « Prudence avait sans doute bien moins de génie que Grégoire; sa latinité est plus éloignée de celle d'Horace que la langue de Grégoire de celle d'Euripide. Cependant il a plus de souffle. C'est que Prudence est compris de tous; qu'il le sait; qu'il parle au peuple, à l'Église entière; et que bientôt sa voix remplira les temples et donnera les formules de la prière chrétienne [1]. » Un tel éloge ne saurait s'appliquer qu'à une petite partie des Cathémérinon, et, sous sa forme enthousiaste, ne peut provenir que d'une lecture assez superficielle de Prudence.

1. Celle du père Bouvy, *Poètes et Mélodes*, p. 59.

II

Le recueil des Péristéphanon.

Le désir de créer une poésie lyrique chrétienne indépendante de la poésie proprement liturgique, comme il dicta à Prudence ceux des Cathémérinon où nous l'avons vu rompre avec la tradition d'Ambroise, lui fit écrire le livre des Péristéphanon. En cela il eut un dessein dont on ne saurait méconnaître l'importance; qui prouve une grande vigueur et une assez grande audace d'invention. Une pareille tentative impose le respect à ceux même qui se croient le droit de n'en pas juger le résultat entièrement heureux; car ils ne peuvent nier qu'elle n'eût pour point de départ une idée juste et féconde. Ce recueil des Péristéphanon est à bien des égards une œuvre manquée et médiocre; c'est pourtant peut-être la plus hardie qu'ait conçue Prudence, et même qu'ait inspirée à ses poètes le christianisme du IVe siècle.

Pour l'apprécier sans partialité et avec exactitude, il importe d'en rechercher, comme nous l'avons fait pour les Cathémérinon, les premières origines. On peut montrer ainsi que, dès avant le IVe siècle, une littérature s'était formée en l'honneur des martyrs, dont on pouvait espérer qu'elle s'épanouirait un jour en une poésie; que le IVe siècle fut bien l'époque où cet épanouissement devint possible; que Prudence par conséquent vint bien à son heure, et eut le mérite de le reconnaître. Il ne sera pas difficile de montrer en même temps que, si la matière était belle, elle offrait aussi les plus grandes difficultés; que Prudence,

loin de comprendre exactement ces difficultés, souvent même ne les a pas soupçonnées, mais presque toujours au contraire, au lieu de les tourner habilement, a donné droit sur elles, et a gravement compromis ainsi le succès d'une œuvre qui garde tout l'honneur de l'entreprise, sinon celui de la parfaite exécution.

L'époque des persécutions avait produit, sous les noms d'Actes [1], ou de Passions des martyrs, une assez riche littérature, de valeur fort inégale. Après chaque combat, l'Église s'était montrée jalouse de faire le compte de ses morts, et de les honorer. Elle a recueilli, quand elle l'a pu, ses renseignements aux sources officielles, ainsi qu'auprès des témoins oculaires; elle a conservé ainsi quelques pièces d'une respectable antiquité. Le plus souvent cependant, c'est à une assez grande distance des événements que l'imagination les a reconstitués sur des données presque entièrement légendaires : les documents primitifs s'étaient perdus; la violence de telle persécution avait été trop grande pour qu'on pût rédiger des Actes sur-le-champ; parfois même, comme en 303, sous Dioclétien, l'autorité avait pris des précautions spéciales pour l'empêcher et pour anéantir les archives; et l'on sait qu'il faut bien peu de temps pour que se forme la légende, quand il s'agit de choses religieuses. En matière d'histoire religieuse, l'illusion se mêle déjà le plus souvent au document même absolument contemporain, et il faut savoir en faire la part; cette part est si grande dans tout document postérieur, même de fort peu, aux événements racontés, qu'on ne saurait alors être trop en défiance. Sans doute il y a très souvent un fonds réel de vérité dans les Actes même les plus misérablement chargés de détails apocryphes, et les recherches modernes de M. de Rossi ou de M. Le Blant ne sont pas sans avoir montré qu'il est imprudent de pousser trop loin le scepticisme. L'un a souvent prétendu, au moyen de ses découvertes archéologiques, rendre une autorité au moins

1. Avec M. Le Blant, j'appelle proprement Actes les récits où sont contenus, ou censés contenus des extraits des pièces officielles; Passions, les autres récits.

partielle à certaines pièces très suspectes, et, sans le suivre toujours dans l'usage qu'il a fait des Actes de Nérée et Achillée ou de quelques autres, il n'en est pas moins vrai qu'il a fait valoir quelques puissants arguments en faveur de son opinion. L'autre, récemment [1], tout en jugeant assez sévèrement l'ensemble des Actes, en reconnaissant que Ruinart a péché par excès d'indulgence, s'est appliqué à retrouver, et non toujours sans succès, dans les moins bonnes pièces, quelques traces de renseignements plus solides. Il y a donc un milieu à tenir entre la facilité des écrivains catholiques, même de ceux qui, comme M. Allard, ont une certaine sévérité critique, et les partisans passionnés de l'ancienne thèse de Dodwell, mais il n'en reste pas moins vrai qu'au point de vue historique la presque totalité des Actes des martyrs ne doit être étudiée qu'avec les plus grandes précautions par tout historien prudent. Nous qui écrivons ici un chapitre de l'histoire littéraire et morale du christianisme, non de l'histoire spéciale de certains faits particuliers, nous avons le droit d'accorder plus d'attention aux Actes. Un grand nombre sans doute, presque tous ceux qui sont postérieurs à la première moitié du IVe siècle, à la période des persécutions, n'ont pas plus d'intérêt pour nous que pour l'historien des faits : une plate crédulité, une rhétorique déclamatoire y remplacent tout sentiment vrai. Mais plusieurs autres, dont on ne pourrait se servir pour établir avec une absolue certitude le degré de violence ou d'extension de telle persécution, restent cependant de très curieux témoignages d'un certain état d'esprit des chrétiens. Les sentiments les plus intimes des fidèles à l'heure des dangers y ont trouvé leur expression; la hauteur morale du christianisme, la force d'action et de patience qu'il a développée, la foi sereine dont il a rempli les cœurs y éclatent, aussi bien que le dogmatisme étroit, le zèle fanatique et superstitieux qu'il a en même temps produits. L'esprit le plus prévenu doit donc se garder de

1. E. Le Blant, Les acta martyrum et leurs sources (*Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*), 1879, 210. — *Mémoires de l'Ac. des insc.*, tome XXX, 2e partie.

les négliger, et quand on feuillette ce recueil de Ruinart, où tout évidemment n'a pas une valeur égale, et qui ne satisfait pas aux exigences légitimes de l'historien, on ne peut s'empêcher de croire qu'une part du trésor moral dont la religion du Christ a doté l'humanité, malgré tout, est déposée là.

Où trouvera-t-on, si ce n'est dans les meilleures de ces pièces, quelques détails précis qui permettent de se représenter exactement l'état d'esprit des martyrs, et aussi, chose non moins curieuse, l'état d'esprit des communautés chrétiennes prises dans leur ensemble, à ces moments douloureux, celui des fidèles qui, menacés eux-mêmes, ont cependant échappé au danger, mais ont assisté au supplice des plus ardents d'entre eux? Sans doute les écrits de ceux d'entre les Pères qui ont été contemporains des persécutions, Justin, Tertullien, Cyprien surtout, sont, à cet égard, d'un prix inestimable ; j'oserais dire néanmoins qu'on ne peut juger uniquement d'après eux; ces esprits supérieurs, ces âmes enflammées ne donnent pas la commune mesure. Où la rencontrera-t-on, si ce n'est dans ces récits anonymes, œuvres de fidèles plus obscurs? Certes c'est une rare fortune pour nous que d'avoir conservé par exemple les lettres d'Ignace; on conteste, et avec des raisons d'une grande force, l'authenticité de l'ensemble de la collection. Cependant il est permis de tenir, je crois, tout au moins à celle de la Lettre aux Romains, et de partager pour elle l'admiration d'un juge comme M. Renan [1]. Oui, ce morceau tout enflammé de la généreuse ardeur du martyre : « Je suis le froment [2] de Dieu, etc., » porte une telle marque de sincérité, aux yeux de tous ceux qui sentent vraiment l'esprit du christianisme primitif, que, ne fût-il pas de la main même d'Ignace, il n'en resterait pas moins singulièrement précieux. Car on ne pourrait contester que le chrétien qui l'aurait écrit n'eût admirablement rendu cet enthousiasme divin dont les plus grands parmi les con-

1. *Les Évangiles*, ch. XXII.
2. Σῖτος εἰμί θεοῦ, καὶ δι'ὀδόντων θηρίων ἀλέθομαι, ἱνά καθαρός ἄρτός εὑρεθῶ τοῦ Χριστοῦ.

fesseurs et les martyrs ont certainement été transportés. Mais pour ne nous occuper que des pièces qui se prétendent rédigées par les témoins, non par les victimes, les deux chefs-d'œuvre de cette littérature de l'âge des persécutions, ce sont les deux lettres célèbres des Smyrniotes[1] et des Lyonnais. Elles présentent au plus haut degré cette grave simplicité, ce pathétique discret, qui manquent trop souvent aux récits de ce genre. Quelle admirable sobriété de détails dans la description des supplices, d'autant plus éloquente que les faits parlent seuls et que toute déclamation est évitée! Elle n'est égalée que par la brièveté et l'énergie des réponses des martyrs; la mesure presque toujours parfaite avec laquelle il est parlé des persécuteurs, dont la violence n'est pourtant pas dissimulée; le ton vraiment évangélique en un mot que ces chrétiens d'Asie et des Gaules ont si merveilleusement retrouvé; la poésie même naïve et exquise, à laquelle ils se sont[2] parfois élevés tout naturellement. Que l'on prétende maintenant ne voir dans ces deux pièces que l'œuvre d'un rhéteur ingénieux, écrivant à une assez grande distance des faits; qu'on les range, avec la Lettre aux Romains d'Ignace, dans la classe des « contes[3] pieux inventés par des temps barbares », c'est ce qu'il m'est impossible de comprendre.

Certes ces deux lettres sont les seules pièces peut-être qui présentent en toute sa perfection le style noble et touchant que devaient naturellement trouver les fidèles vivant au milieu même de la persécution. Plusieurs autres cependant, en leur restant inférieures, se font remarquer aussi par leur beauté. Elles sont relativement assez nombreuses parmi celles que nous a léguées l'Église d'Afrique. On sent une tendance à l'édification dans ces Actes des martyrs

1. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 15; V, 1. — Ruinart, p. 28, 60.

2. Ainsi à la fin de la lettre des Lyonnais : Ἐκ διαφόρων γάρ χρωμάτων καὶ παντοίων ἀνθῶν ἕνα πλέξαντες στέφανον, προσήνεγκαν τῷ πάτρι. — Ou, dans un autre genre, cette illusion des Smyrniotes qui leur fit voir la flamme du bûcher respectant le corps de leur évêque, et s'enflant autour de lui « comme une voile de navire »; qui leur fit voir aussi une colombe s'envolant du bûcher (περιστερὰν, texte contesté, je le sais, mais sans raison convaincante, par Funck). — Cf. Allard, *Hist. des persécutions*, I, p. 311.

3. E. Havet, *le Nouveau Testament*, p. 431, 442.

Jacques, Marianus [1], etc., dont l'auteur se donne comme un témoin oculaire. Mais pourtant la description des supplices y est assez sobre, et l'attitude des martyrs, héroïque sans être forcée. Quant aux visions qui les remplissent, elles ont un tel caractère de force et d'originalité, qu'il n'y faut pas voir des imaginations puériles, mais un important témoignage de l'exaltation des chrétiens africains. On sait que plusieurs de ces Actes d'Afrique prétendent reposer sur des récits rédigés par les confesseurs eux-mêmes : ainsi ceux de Montan [2] et Lucien, ainsi surtout cette belle légende du martyre de Perpétue. Jusqu'à quel point cette prétention est-elle fondée? peu nous importe en somme, à nous qui sommes seulement curieux de nous faire quelque idée de ce que put être la tension morale des fidèles dans ces temps douloureux de Dèce, de Valérien, de Dioclétien. Certaines pièces asiatiques, comme la lettre écrite aux fidèles d'Iconium par les témoins du supplice [3] de Tarachus, sont aussi des documents de valeur. Dans le pays même de Prudence, à une époque relativement assez tardive, et parmi les Actes mêmes qu'il a, nous le verrons, utilisés, telle pièce, comme les Actes de Fructueux [4], est également remarquable, avec son interrogatoire concis, résumé en quelques mots frappants, avec le juge, Emilien, qui ne manifeste sa colère que par quelques phrases dures, mais brèves, et ne se laisse aller à aucun emportement malséant et indigne du prétoire. Tous les récits que nous venons de citer gardent un ton relativement simple, et si, dans presque tous, on trouve, il est vrai, les germes des développements de mauvais goût que préférera la légende vulgaire des siècles suivants, supplices, miracles, etc., on y rencontre aussi un assez grand nombre de détails précis, vivants; il semble qu'un poète ayant l'esprit capable de s'intéresser à autre chose qu'aux platitudes miraculeuses, de s'ouvrir plutôt à de larges et grands sentiments humains, en pouvait tirer

1. P. 220, Ruinart.
2. P. 229, Ruinart.
3. P. 419, Ruinart.
4. P. 220, Ruinart.

bon parti. C'est le caractère divers des martyrs eux-mêmes; leur conduite, d'une grande variété malgré l'uniformité du courage : Ignace, enivré d'une sorte de folie de la croix; Polycarpe, maître de lui, parfois hautain et refusant de s'abaisser à discuter avec la foule; Cyprien, politique habile, croyant de son devoir de ne pas aller lui-même au-devant des bourreaux, mais plein de fermeté, l'heure venue; tant d'autres au contraire provoquant les juges et défiant le supplice; ceux-ci restant calmes et sereins, ceux-là se répandant en discours violents et fanatiques; car, si l'on doit croire que ces discours ne sont le plus souvent qu'une invention des rédacteurs, il n'est pas douteux qu'il n'en ait été parfois tenu réellement de ce genre. Ce sont ensuite les parents, et les familles des martyrs; beaucoup d'Actes mettent bien en lumière les cruels déchirements qui durent souvent se produire, ces luttes intimes qui furent si pathétiques; le père de Perpétue s'emporte [1] contre elle au point de vouloir lui arracher les yeux, et Perpétue est soulagée par son départ (et refrigeravit absentia illius); puis au contraire il la supplie, lui baise les mains [2], et Perpétue est touchée cette fois, bien qu'elle reste inflexible, même devant le dernier assaut qu'il lui livre en plein tribunal. Quel curieux drame de famille encore que cette histoire racontée par Justin [3], où la femme, légère elle-même, d'un homme débauché, convertie par le chrétien Ptolémée, est dénoncée par le mari jaloux! Dans cette tragédie du martyre, les magistrats aussi ont un rôle varié et intéressant; les uns, bienveillants en somme — Pline ou Arrius Antoninus [4] — qui ne peuvent comprendre un courage qu'ils jugent insensé, font tout leur possible pour extorquer une rétractation; d'autres, déjà plus hostiles, railleurs et se permettant, dans leur gravité romaine, quelques moqueries d'un goût douteux [5], de l'esprit

1. *Actes*, III.

2. *Ibid.*, V, VI (et ego dolebam canos patris mei). Je cite le texte d'Holstenius, dans Ruinart, non le texte différent publié par M. Aubé, *les Chrétiens dans l'empire romain*.

3. Eusèbe, *H. E.*, IV, 17.

4. Tertullien, *ad Scapulam*, V.

5. Ainsi Emilien, dans les *Actes de Fructueux*, § 11 : « Episcopus es? — Sum. — Fuisti. »... etc.

de président de cour d'assises; d'autres encore, surtout dans les grandes crises comme la persécution de Dioclétien où ils tentent les suprêmes efforts et sont exaspérés de l'échec, violents, barbares, s'épanchant en paroles brutales, et raffinant les tortures. Il ne faut pas oublier non plus la foule des fidèles qui envoie les diacres soutenir [1] et réconforter les prisonniers; assiste à l'interrogatoire [2]; quelquefois y subit la contagion de l'héroïsme, prend la défense de l'accusé [3], et se désigne ainsi au supplice; ou bien vient soutenir le martyr à l'épreuve suprême, lui donne [4] le vin, assiste en priant au spectacle, murmure même quelquefois; quelquefois ne peut supporter l'horreur de cette vue [5] et se retire; puis reparaît pour recueillir [6] les restes. Enfin on ne peut dissimuler qu'il y a, et en assez grand nombre, les lâches, les timides, les lapsi de la lettre des Lyonnais, des différents écrits de Cyprien, etc. Quant à la foule païenne, tantôt elle est très hostile [7]; tantôt il s'y mêle aussi quelque [8] loustic; parfois en Asie surtout, et si c'est sabbat, les Juifs [9] qu'elle contient lui donnent une physionomie particulière. Les scènes de supplices ont sans doute presque toujours quelque chose de révoltant; mais cependant quelques rédacteurs, les Smyrniotes, les Lyonnais, savent n'en montrer que le sublime, et en dissimulent presque l'horreur. Les Lyonnais parlent-ils de leur frère Sanctus, ils voilent plutôt qu'ils ne découvrent toute la barbarie des tortures. « Son corps, disent-ils, portait témoignage de ce qu'il avait souffert; il n'était plus qu'une plaie et une meurtrissure, il s'était contracté et ne semblait plus avoir forme humaine [10]. » Ne sent-on pas qu'ils ont vu souffrir cette chair, et que, si leur

1. *Actes de Perpétue. Lettre des Lyonnais.*
2. *Actes de Tarachus.*
3. *Histoire de Ptolémée*, dans Justin.
4. *Actes de Fructueux.*
5. *Actes de Tarachus.*
6. Ibid., *Actes de Fructueux.*
7. *Lettre des Smyrniotes. Actes de Pione.*
8. L'Alexandre des *Actes de Pione.*
9. *Ibid.*
10. « Τὸ δὲ σωμάτιον μάρτυς ἦν τῶν συμβεβηκότω., ὅλον τραῦμα καὶ μώλωψ καὶ συνεσπαρμένον, καὶ ἀποβεβληκός τὴν ἀνθρώπειον ἔξωθεν μορφήν. »

courage et l'exaltation de leur foi leur permettent d'en rappeler le souvenir sans trembler, ils savent néanmoins ce qu'il en coûte d'être martyr. L'héroïsme donc chez eux reste humain; ils ne se détournent de l'image sanglante ni ne s'y attachent. Puis, dans les préliminaires mêmes du supplice, les détails caractéristiques et curieux abondent : tels, dans les actes de Perpétue, le repas; le défilé des hommes déguisés en prêtres, des femmes en initiées de Cérès, que Perpétue obtient de voir supprimé. C'est ainsi que varie sans cesse le drame unique du martyre chrétien. Qu'on suppose maintenant un poète vivement frappé par les traits que nous venons de relever, sentant fortement la réalité vivante empreinte dans quelques pièces; détournant ses yeux des boucheries révoltantes, pour s'intéresser plutôt au mouvement des passions que de pareilles scènes excitent; n'attribuant pas tout à l'intervention du Saint-Esprit et au miracle, mais gardant intacte leur part personnelle d'héroïsme aux martyrs; prenant plaisir à détailler les périls contre lesquels ils ont à lutter, qu'ils viennent des magistrats, des parents ou de la foule; on reconnaîtra peut-être qu'une poésie admirable eût pu naître de ces actes. Les meilleurs d'entre eux touchent presque à la poésie. Ils y arrivent dans le détail de l'expression, comme parfois chez les Smyrniotes et les Lyonnais; ils y touchent par une sorte de souffle lyrique qui les entraîne, qui est sensible surtout dans les péroraisons qui les terminent.

Malheureusement, de très bonne heure, la littérature des Actes compromit gravement ces qualités, qui ne se retrouvent entières que dans un très petit nombre de pièces, qu'on rencontre encore mêlées à plus ou moins de fatras dans d'autres, mais qui finissent par disparaître presque absolument de la plupart, à partir du moment où, à la variété individuelle des premières rédactions, succède partout une complète uniformité. Alors il arrive d'abord au christianisme de verser trop du côté où il penche naturellement, où penchent tous les mysticismes : la nature, la vérité disparaissent, le miracle prend leur place. En même temps les différents acteurs du drame du martyre perdent

leur personnalité, deviennent des types toujours semblables; au fond, le Saint-Esprit et l'esprit du mal agissent seuls. Le martyr devient d'un héroïsme surhumain, nullement admirable, ne produisant aucune émotion vraiment morale; car il n'est tel que parce que Dieu le soutient. Comme il n'a plus aucune arrière-pensée, qu'il ne garde plus aucun sentiment humain, n'a plus à lutter contre la nature, l'ayant dépouillée, il n'a plus qu'un souci : prendre une attitude théâtrale, invectiver le proconsul le plus brutalement possible, avec tout le fiel qui peut entrer dans l'âme des dévots; prononcer de véritables apologies du christianisme et d'interminables diatribes contre le paganisme. Ce qui s'était déjà passé pour les récits de la vie de Jésus, se passe maintenant pour les récits de martyres. M. Renan a mille fois admirablement caractérisé ce tact parfait, unique des Évangiles canoniques, des trois premiers surtout; Jésus est le fils de Dieu, mais comme il est humain cependant! d'une humanité exquise, mais réelle! comme il vit! et comme aussi il meurt! Mais ensuite vient un moment où s'écrivent les Évangiles apocryphes. Alors Jésus n'est plus qu'un éon, un tout-puissant magicien [1]; nul n'est plus touché, ému, par des tissus de prodiges où le cœur ne trouve plus rien qui lui parle. C'est l'histoire aussi des récits de Passions. Au début, le miracle s'y glisse à peine; et, quand il s'y glisse, il est de telle nature qu'il ne choque point. Mais, dans les Actes postérieurs, il emplit tout; tandis que l'attitude des martyrs se raidit, sous l'action de l'Esprit-Saint, au point que leur héroïsme surnaturel devient choquant, Bélial fait son œuvre dans l'âme des magistrats et de la foule. Le magistrat a toujours la même violence irréfléchie, la foule les mêmes colères furieuses. Mais l'esprit saint a toujours le dernier mot, par quelque miracle final. Triste et entière décadence de ces récits pieux, qui ne sont plus désormais pour leurs auteurs que des thèmes de déclamation analogues à ceux qu'avaient fournis aux anciens rhéteurs le suicide de Caton ou l'héroïsme de Régulus.

1. Renan, *l'Église chrétienne*, ch. xxvi.

La littérature inspirée par les persécutions se borna longtemps aux Actes, aux Exhortations au martyre, et aux Apologies. Jusqu'au IVe siècle, elles n'inspirent guère l'art ni la poésie. Il semble que le même respect ait enchaîné les chrétiens devant les supplices des martyrs, qui les enchaînait devant le supplice du Christ, et, comme ils se contentaient du récit évangélique de la Passion, ils se contentaient des Actes. On sait que l'art des Catacombes ne fait guère allusion aux persécutions; le souvenir des violences du temps présent en est d'ordinaire banni. Ce n'est pas que la règle soit sans exception; M. de Rossi, au cours de ses recherches, a pu signaler tout au moins deux exemples contraires : la confession de Parthénius [1] et Calocerus, dans l' « area » de saint Eusèbe, au cimetière de Calliste; les deux célèbres colonnes [2] de Nérée et Achillée, au cimetière de Domitille. Boldetti parlait bien d'autres scènes encore [3], mais peut-être par erreur. Ailleurs, s'il faut voir quelque allusion aux violences dont l'Église fut victime, c'est sans doute seulement à travers des symboles, des allégories. Peut-être peut-on expliquer ainsi certaines images de David entre les lions, ou des trois enfants dans la fournaise. Il y avait donc probablement quelque répugnance de la part des chrétiens à composer des représentations de ce genre, ou peut-être aussi, — car rien ne prouve que ce sentiment délicat ait dû être absolument universel et également vif chez tous, — dans le développement de l'art nouveau, il était naturel qu'elles ne vinssent qu'après d'autres. Ce qui préoccupait d'abord, à cette époque où la doctrine chrétienne n'était pas encore de tous points arrêtée, et où l'histoire se faisait, c'était naturellement la doctrine plus que l'histoire; celle-ci au contraire attira vite l'intérêt, dès que la doctrine fut mieux fixée et plus répandue. A l'origine donc, les peintures furent plutôt allégoriques qu'histori-

1. *Roma sotterranea*, II, planches XX, XXI. Du IIIe siècle environ. *Roma sotterranea*, II, p. 221; Lefort, *Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie*, p. 52.

2. *Bulletin d'arch. chr.*, 1875, fascicules 1 et 4, table IV.

3. *Ibid.*, p. 60.

ques. De même la poésie ne se tourna qu'assez tard vers les martyrs ; peut-être, comme l'art, procéda-t-elle d'abord seulement par la voie d'allusions symboliques, et, à ce compte, le premier poème sur les Persécutions serait un poème sur les Macchabées [1], du commencement du IVe siècle.

Mais, aussitôt après la victoire de Constantin, tout change. Le christianisme prend possession de l'empire, et veut afficher partout, en même temps que les marques évidentes de son succès, celles des épreuves passées. C'est alors que le monogramme constantinien s'étale fièrement en tous lieux. C'est alors aussi que l'Église reconstitue ses archives, élève aux martyrs des basiliques, des tombeaux, des baptistères ; là, une foule pieuse se presse, vient prier, admirer et réclamer les miracles qu'on raconte s'y produire chaque jour. C'est le moment où Jérôme lui-même, qui cependant partage et accélère l'entraînement commun qui pousse au culte des martyrs, semble parfois trouver ce culte excessif ; où Vigilance, son adversaire, le trouve tout simplement idolâtrique, s'en indigne, et en devient hérétique d'indignation. Chaque petite ville montre avec orgueil son saint et le monument qu'elle lui a élevé. Saint Paulin à Nole ne s'occupe que de la basilique de saint Félix. Ce sont de toutes parts des pèlerinages. Saint Paulin reçoit par deux fois, à Nole, au pied de l'autel [2] du confesseur, l'évêque de Dacie Nicétas. Mais c'est à Rome surtout que ce mouvement général se manifeste. Un homme en prend énergiquement la tête : c'est Damase. Pendant les dix-huit années de son pontificat (366-84), la Rome chrétienne change d'aspect. Partout, aux Catacombes, il entreprend ces grands travaux que nous connaissons très bien aujourd'hui, grâce aux belles recherches de M. de Rossi. A chaque pas en effet, nous en retrouvons la trace : c'est, au fameux cimetière de Calliste, dans la célèbre région III du plan de M. de Rossi, cette crypte papale qu'il a fait réparer, et que nous revoyons dans la curieuse restauration que

1. Ebert, p. 119.
2. Poèmes 17 et 27.

M. de Rossi en a tentée [1], avec, au fond, ses deux belles inscriptions damasiennes; c'est la crypte de Sainte-Cécile agrandie, et dont on élargit le luminaire; c'est l'escalier par lequel on descend encore à ces deux cryptes. Mêmes travaux aux cimetières de Prétextat, de Domitille, de Commodille, de Generosa, de la voie Tiburtine, tandis qu'à la voie Ardéatine s'élève la basilique qui doit lui servir de tombeau. Représentons-nous maintenant, à la fin du IVe siècle, au moment de la mort de Damase (384), cette Rome, qu'il a transformée, envahie par des légions de pèlerins, espagnols, gaulois, africains, orientaux même. Ces pèlerins passent assez dédaigneux devant les monuments de la Rome païenne, traversent sans émotion le forum, et montent à peine au Capitole [2]. Mais ils vont aux basiliques, aux baptistères; ils y lisent les inscriptions damasiennes; ils descendent aux Catacombes; ils vont révérer les papes à celle de Calliste; le souvenir de Pierre au Vatican et à celle d'Ostrianus; les martyrs plus particulièrement chers aux Romains, comme Xyste, Laurent, les fils de Félicité, dans leurs différents hypogées. Aujourd'hui nous retrouvons leurs noms, leurs proscynèmes, sur les « graffiti » de ces corridors que déblaye M. de Rossi. Dans cette foule empressée, que Prudence nous montre, le jour de la fête de Pierre et Paul, courant du Vatican à la voie d'Ostie, un homme ne devait-il pas se trouver, qui voulût traduire la pensée et le sentiment de tous, exprimer au nom de tous la piété commune? C'est cette noble et belle ambition que Prudence a eue; il a voulu être l'interprète de ces pèlerins du IVe siècle qui se pressaient de toutes parts auprès des tombeaux vénérés.

Cette entreprise était originale. Cependant quelque chose d'analogue avait été tenté déjà. Le pape Damase n'a pas été seulement le grand bâtisseur qui a restauré les Catacombes. Il a voulu honorer les martyrs par la poésie comme par l'art. Il était jusqu'à ces derniers temps assez malaisé de

1. Dans le tome II de la *Roma sotterranea;* reproduite aussi dans les planches qui accompagnent *la Petite Rome souterraine* de M. Allard.
2. Jérôme, *Ép.*, 107, ad Lætam (écrite en 403).

juger à leur valeur exacte les essais poétiques de Damase. Les éditions anciennes, même la meilleure, celle de Merenda [1], étaient très insuffisantes; les questions d'authenticité étaient fort loin d'être toujours tranchées; le texte n'était pas sûr, ni le commentaire historique facile à donner. M. de Rossi a ressuscité Damase, guidé par sa vénération profonde pour le pontife qui entreprit au IVe siècle une tâche analogue à celle qui a été l'œuvre de sa propre vie.

Retrouver la trace des travaux d'architecture de Damase ne lui a pas suffi; il a voulu restituer aussi l'ensemble de ses poèmes. Les deux choses se tenaient de près, puisque ces poèmes sont généralement des inscriptions. M. de Rossi a patiemment rassemblé tous les fragments de marbre qui nous en ont conservé quelques parties; déployant dans son enquête la plus grande sagacité; reconnaissant çà et là une ou deux lettres enchâssées dans le pavé d'une église, à Saint-Clément, aux Saints-Cosme-et-Damien au forum, à Saint-Laurent en Lucine, près des Quatre-Saints-Couronnés sur le Célius [2]. Reconstituant parfois une inscription à l'aide de quelques lettres, M. de Rossi, qui regrette plus que personne de ne pas avoir une édition définitive de Damase, et qui la donnera dans le tome II des *Inscriptiones christianæ*, pour la partie épigraphique de l'œuvre du pontife, a réuni récemment dans une très importante étude [3] les résultats auxquels il est parvenu. L'occasion lui en a été offerte par le centenaire de Damase, en décembre 1884, lorsque la Société des Cultori della cristiana archeologia, fondée par lui et le père Bruzza, a solennellement fêté le pontife. Après les discours de cinq de ses membres [4] qu'entendit l'Académie, M. de Rossi ne prit pas lui-même la parole, mais il réserva pour le Bulletin

1. Rome, 1754. Reproduite dans la *Patrologie* de Migne.
2. *Bulletin* de 1870, p. 148; de 1878, p. 81; de 1873, p. 34. Table III, 3, etc.
3. Qui remplace définitivement aujourd'hui les anciens travaux comme celui de Merenda, ou les thèses plus récentes, comme celle de M. Couret, *de S. Damasi summi apud christianos pontificis carminibus*, 1869.
4. Entre autres, MM. Henry Stevenson, Mariano Armellini, Cosimo Stornaiolo.

son article important : *I Carmi di San Damaso* [1], les poèmes de saint Damase.

Dans l'histoire de la poésie chrétienne, Damase tient une place importante, capitale même, non par son talent, mais par sa situation particulière de pontife, de chef de cette Église romaine dont l'autorité suprême s'établissait si solidement dans tout l'Occident, au IVe siècle. Jusqu'à lui, la poésie chrétienne n'avait pas eu de patronage officiel aussi puissant; ce n'est pas que Juvencus, prêtre, que Commodien, évêque, n'aient pas occupé une position élevée dans la hiérarchie ; surtout, on ne put plus douter de sa légitimité quand on vit des docteurs comme Hilaire ou Ambroise s'en servir pour combattre l'hérésie. D'autres cependant, Lactance s'il est bien l'auteur du Phénix [2], Marius Victor, etc., passèrent pour assez peu avancés dans la connaissance exacte de leur religion. Grégoire de Nazianze eut beau prendre la défense de la poésie avec la double autorité de l'épiscopat et du génie; et cela en ne se bornant pas à en faire l'alliée de la théologie, en la laissant rester toute pratique et liturgique, mais en lui donnant tout son vrai sens, en la considérant plutôt comme un exercice désintéressé, que dis-je? même un plaisir, de l'esprit : les attaques ne lui furent pas épargnées; il dut appeler pour les repousser toutes les ressources de son talent irascible et frémissant. Puisque son autorité, si grande pourtant, n'avait pas été assez forte pour consacrer définitivement la poésie chrétienne, quelle importance ne prenait pas ce fait qu'un pape, un pasteur de l'Église romaine, la cultivait lui-même? Avec Damase montait sur la chaire pontificale le premier ancêtre de ces papes archéologues et poètes qui s'y sont souvent succédé depuis.

Mais l'œuvre poétique de Damase n'a guère de louable que l'intention. Elle était assez considérable et ne nous est point parvenue tout entière. Damase ne l'avait pas réunie

1. *Bulletin* de 1884-5, 1er fascicule.
2. Se rappeler les jugements portés par Gennadius sur Victor (*l. c.*); par Damase et Jérôme sur Lactance (Lettre de Damase dans les lettres de Jérôme, *Ep.*, XXXV, 2).

dans une publication spéciale, et aucun contemporain n'avait pris ce soin à défaut de lui. Ses poèmes de longue haleine paraissent avoir été didactiques, avec des sujets moraux : l'un d'entre eux, le de Virginitate, nous est connu par saint Jérôme [1], qui le recommandait à Eustochium en même temps que les traités de Cyprien et d'Ambroise; l'existence d'un autre, le Liber Damasi papæ de vitiis, a été tout récemment révélée par M. Léopold Delisle [2]. Tous deux sont perdus. Mais la plus grande partie des écrits poétiques de Damase n'a été certainement que des poèmes de circonstance, tous très courts, destinés à être placés en épigraphe en tête des ouvrages d'autrui [3], ou, bien plus fréquemment, — ce sont ceux qui doivent nous intéresser surtout, — à servir d'inscriptions aux monuments restaurés ou bâtis par Damase, à les commenter et à les expliquer à l'usage des pèlerins. C'est à des pèlerins même que nous devons la conservation de plusieurs de ces inscriptions, dont ils firent plus tard des recueils, quand nous n'avons pas conservé, en partie au moins, les marbres originaux ou les copies faites à l'époque de Vigile, après les dévastations gothiques [4]. Nous ne saurions mieux faire, pour expliquer quelle importance et quelle étendue eut l'entreprise du pontife épigraphiste, que d'emprunter les propres termes de l'archéologue à qui sa mémoire doit tant. « Son dessein, dit M. de Rossi, fut d'embrasser non pas seulement quelques monuments choisis de l'Église romaine, mais bien tous, en première ligne ceux des martyrs, dans l'ample circonférence des cimetières suburbains, et de les orner de « tituli » historiques, pour l'instruction des contemporains et de la postérité. C'est donc avec justice que nous, archéologues de la Rome chrétienne, nous saluons Damase pour maître et patron [5]. » Pour employer une comparaison que sans doute un savant également versé

1. *Ep.*, XXII.
2. *Les manuscrits de lord Ashburnham*, p. 8.
3. Ainsi le carmen 1 de Merenda, destiné à être placé en tête des *Psaumes;* le carmen 7 en l'honneur de Paul pour servir d'épigraphe à ses *Epîtres*.
4. Voir la liste dans de Rossi, *I carmi di Damaso*, § 1.
5. *Ibid.*

dans l'épigraphie sacrée et dans l'épigraphie profane, comme est M. de Rossi, accepterait volontiers, cette entreprise de Damase me rappelle celle d'Auguste, faisant, dans son forum, graver sous les statues des anciens Romains illustres ces « elogia » dont nous connaissons encore quelques-uns [1]. Mais l'entreprise de Damase fut, on le voit, bien plus considérable. Elle s'étendit même au delà de Rome et des cimetières suburbains. Jusque sur le Soracte[2], on en retrouve les témoignages.

Voilà pour l'intention, mais ces « elogia » de Damase n'ont, il faut bien le dire, aucune valeur littéraire. Combien valait mieux l'antique majesté du style épigraphique profane, avec ses formules graves et imposantes! Que nous offrent à la place les vers du pape ? Je ne parle pas de leur incorrection métrique, qui est assez grande, ni de leur style, qui est fort médiocre, quoique relativement classique, et ne mérite guère les éloges qu'en faisait jadis Jérôme et que leur a donnés récemment M. Stornaiolo [3]. Le seul souci de Damase est d'employer constamment la phraséologie virgilienne, et M. de Rossi lui-même définit ce style : « un perpetuo e quasi invariabile ciclo e ricorso di non molti e numerabili emistichi [4] ». Les formules sont perpétuellement les mêmes; par exemple le vers :

Tempore quo gladius secuit pia viscera Matris,

désigne presque partout les périodes de persécution. Aussi est-il arrivé parfois que M. de Rossi, servi par sa science et son esprit ingénieux, mais aussi par cette pauvreté des formules damasiennes, a pu sans témérité entreprendre ce

1. *C. I. L.*, I, p. 281. — Suétone, *Auguste*, 31. — Horace, *Odes*, IV, VIII, 13.

2. Ainsi qu'au XXI[e] mille de la voie Cassia, à la crypte du martyr Alexandrin. — *Bulletin*, 1875, 146-7.

3. Voir dans les *Studi e documenti di Storia e diritto*, 1886, p. 13, l'étude intitulée : *Osservazioni letterarie e filologiche sugli epigrammi damasiani*. M. Stornaiolo croit — et en cela il exagère sans doute — qu'une édition définitive fera disparaître la plupart des fautes de prosodie de Damase. Il a plutôt raison quand il remarque que le style du pape, tout terne qu'il est, reste cependant assez pur, qu'on y sent une tradition romaine.

4. *Roma Sotterranea*, II, p. 11. — Damase au contraire n'imite pas Horace. (Hertz, *Analecta ad carminum Horatianorum historiam*, IV, 19.)

tour de force : reconstituer presque entièrement, avec la plus grande vraisemblance, une inscription dont nous ne possédons que quelques mots et quelques lettres isolées.

Mais pour le fond, que sont ces courts et monotones poèmes de Damase? Généralement, ce qui préoccupe presque uniquement le pape épigraphiste, c'est de donner quelques renseignements historiques, le plus souvent d'ailleurs assez vagues. Beaucoup des monuments dont il s'occupa étaient alors déjà ensevelis; la connaissance de leur emplacement était perdue. Damase avait fait des recherches, des fouilles même pour les retrouver. Il dit d'Eutychius, qu'il l'a retrouvé : quæritur, inventus colitur; du tombeau de Prote et d'Hyacinthe, que la terre et l'obscurité l'avaient longtemps recouvert [1], et c'est un des premiers mérites que lui reconnaît le rédacteur du Liber Pontificalis que d'avoir recherché [2] partout et souvent découvert de nombreux corps saints. Puis, Damase avait essayé de reconstituer l'histoire de certains martyrs; M. de Rossi a pensé, non peut-être sans quelque complaisance, que, comme il avait été « lector », peut-être aussi « exceptor », après son père, il profita des documents que devaient lui offrir les archives de l'Église romaine [3]. Il y ajouta la tradition orale [4]. « Ce n'est donc pas sans raison que son nom passa à la postérité comme celui du chroniqueur par excellence de la chaire pontificale; et qu'au VIe siècle on composa ces lettres apocryphes qui lui attribuent la compilation première du Liber Pontificalis [5]. » D'ailleurs, tous ces renseignements historiques, que l'on voit être la principale et presque l'exclusive préoccupation de Damase, restent toujours très concis et souvent très vagues. Il n'y a donc aucune poésie véritable à attendre de ces courtes pièces, d'une phraséologie banale, monotone,

1. De Rossi, *Carmi di S. Damaso*, § 3 (De la valeur historique des poèmes de Damase).

2. *Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, p. 85.

3. De Rossi, *ibid.*, et dans l'article des *Studi e documenti : la Biblioteca della sede apostolica*, 1884, p. 335.

4. Percussor retulit Damaso mihi cum puer essem, dans l'inscription des SS. Pierre et Marcellin.

5. De Rossi, *Carmi di S. Damaso* (*l. c.*).

quelquefois incorrecte et obscure, et il faut vraiment un peu de partialité pieuse envers le titre vénéré de Pontife pour égaler par exemple à l'hymne de Prudence sur sainte Agnès, une de ses meilleures, l' « elogium » plus que médiocre de Damase, ainsi que l'a fait M. Couret [1], ou simplement pour accorder au pape les éloges plus modérés que lui a donnés depuis M. Stornaiolo [2]. Si l'on veut distinguer entre ces poèmes ceux qui valent un peu mieux que les autres, il faut choisir non les « elogia » des martyrs, mais quelques pièces où Damase parle de lui-même, des siens, ou de gens qu'il a connus et aimés. La forme n'en est guère meilleure, mais on y rencontre un sentiment sincère et touchant dans son expression maladroite. Ainsi dans l'épitaphe de Projecta ce premier vers ému :

> Quid loquar aut sileam prohibet dolor ipse fateri [3],

et le dernier :

> Hæc Damasus cunctis præstat solatia fletus.

Ainsi cette épitaphe de sa sœur Irène :

> Non timui mortem cœlo quod libera adiret,...
> Sed dolui, fateor, consortia perdere vitæ [4].

Et cette pièce sur son propre tombeau où il exprime bien la vénération respectueuse qui l'empêche de vouloir chercher, comme tant d'autres, le repos suprême près des martyrs, au risque de déplacer les possesseurs antérieurs des « loculi » :

> Hic fateor Damasus volui mea condere membra,
> Sed cineres timui sanctos vexare piorum [5].

Et quelques autres encore [6]. Mais, dans les « elogia » des

1. Page 29.
2. Article cité.
3. De Rossi, *Inscriptiones christianæ*, I, n° 329.
4. Carmen 31 de Merenda.
5. Carmen 33, ibid.
6. Ainsi son épitaphe (37 M.) et cette inscription des « fontes vaticani ».

martyrs, je ne vois vraiment pas à quoi l'admiration la plus complaisante peut s'attacher, si ce n'est aux beaux caractères de l'alphabet épigraphique damasien. On sait en effet que Damase trouva pour graver ses inscriptions un auxiliaire précieux, ce Furius Dionysius Filocalus que M. de Rossi a rendu célèbre, « le fidèle et le dévot du pape Damase [1] », comme il s'appelle lui-même dans l'inscription de la crypte de Saint-Eusèbe. C'est lui qui inventa ces caractères à la fois majestueux et élégants, auxquels se reconnaît aisément une inscription damasienne [2]. Dans cette collaboration assidue du poète Damase et du lapicide Filocalus, le plus artiste des deux, ce fut le dévot lapicide.

Ainsi l'entreprise de Damase ne pouvait guère décourager Prudence. Il est probable qu'elle l'a au contraire excité. C'est l'exemple du pontife archéologue et poète qui a dû le décider à composer le livre des Péristéphanon. Quelle que soit l'époque exacte où Prudence visita Rome, toujours demeure-t-il certain que ce fut avant ces dévastations gothiques qui brisèrent un grand nombre des plus beaux marbres damasiens, et que nous connaissons par les restaurations du pape Vigile [3]. Il a donc lu ces inscriptions, et, quand on songe qu'il nous a donné une relation si précise des deux peintures qui représentaient le martyre de Cassien et celui d'Hippolyte, on est surpris de ne pas rencontrer sous sa plume la mention nominative des « elogia » damasiens.

On attend le nom du pape, et on s'étonne de ne pas le trouver dans ces premiers vers du Péristéphanon XI, où le poète rappelle que la plupart des tombeaux sont marqués de lettres proclamant le nom du martyr, ou même qu'on y a gravé quelque elogium (epigramma aliquod). Il semble que c'était le cas de nommer Damase. Car il est très pro-

qui arrosaient le corps de plusieurs martyrs et qu'il a desséchés, où s'exprime avec force son indignation pieuse : « Non tulit hoc Damasus... » (36 M.)

1. FVRIVS DIONISIVS FILOCALVS SCRIBSIT DAMASI PAPPAE CULTOR ATQVE AMATOR. (De Rossi, *Carmi di S. Damaso,* § 2, et alias.)

2. On peut en voir la description dans l'article cité de M. de Rossi, § 2.

3. Cf. notamment de Rossi, *ibid.*

bable que c'est bien à lui que Prudence pensait en écrivant ces vers. Il n'y a guère de doute en effet qu'il n'ait connu l'inscription damasienne [1] d'Agnès, ainsi que celle d'Hippolyte, récemment retrouvée [2]. Prudence, qui avait conscience de son propre talent, a-t-il trop bien senti la médiocrité de Damase pour ne pas être embarrassé de la louer? Je ne sais, mais une question plus importante peut être mieux éclaircie; j'entends qu'on peut mieux savoir jusqu'à quel point exactement l'exemple de Damase influa sur lui. Il est difficile de croire que Prudence, lors du voyage à Rome, n'ait pas connu les pièces du pape en l'honneur de Laurent, car il alla à la catacombe d'Hippolyte, toute voisine de l' « ager Veranus ». Mais il n'est pas moins vraisemblable que quand il écrivit le Péristéphanon II, où il célébra lui-même saint Laurent, il ne connaissait pas encore ces vers de Damase, auxquels en effet ne semble faire allusion aucune expression de son hymne. Le Péristéphanon II en effet, nous l'avons déjà montré, paraît avoir été écrit en Espagne, avant le voyage à Rome [3]. Il me semble donc prouver que le projet du recueil des Péristéphanon était déjà conçu avant que Prudence eût pu lire à Rome, sur les tombeaux qu'il visita, les elogia pontificaux. Cela n'empêche point qu'il n'ait pu en Espagne entendre déjà parler de l'entreprise exécutée par le pape : pour ma part, la chose me paraît très vraisemblable, et, en ce sens, je n'hésite pas à croire qu'une part doit être gardée à Damase, dans la formation originelle du dessein qui conduisit Prudence à ouvrir à la poésie lyrique chrétienne de nouvelles voies. Mais cette influence de Damase, c'est par l'action de la renommée que Prudence l'a seulement subie d'abord, et seuls les Péristéphanon qui sont postérieurs au voyage de Rome peuvent porter la marque d'une connaissance directe,

1. On peut comparer les mots : « inclyta virgo », de Damase, 10, et l'expression : « martyris inclytæ », de Prudence, 11 (rapprochement déjà fait par Ebert); — et peut-être encore le « trux tyrannus » de Damase (4) et le vers 21 de Prudence.

2. *Bulletin d'arch. chr.*, 1881 et surtout 1882.

3. J'ai dit, dans mon Ier chapitre, que tel me semble être le sens des dernières strophes.

d'une imitation des poèmes de Damase. Si donc je pense, malgré cela, que Prudence n'a pas conçu absolument de lui-même le premier plan du livre des Péristéphanon, il n'en est pas moins vrai que sa part d'invention personnelle est plus grande qu'elle ne le fut lorsqu'il composa le livre des Cathémérinon. Disciple de Damase comme d'Ambroise, il est cependant beaucoup plus indépendant du premier que du second, et c'est pourquoi peut-être il n'a pas cru nécessaire de le nommer, même quand s'en offraient à lui les occasions les plus naturelles.

D'ailleurs, eût-il mieux connu que par la renommée les elogia damasiens, Prudence n'y eût trouvé que peu de secours. Ce que nous venons d'en dire l'a suffisamment montré. Deux pièces seulement, que nous n'avons point encore mentionnées, pourraient, dans le recueil de Merenda, paraître contredire le jugement que nous avons porté plus haut. Ce sont les deux hymnes de saint André et de sainte Agathe. Elles ne valent pas grand'chose non plus; mais cependant cette fois, ce sont des hymnes, non des inscriptions; c'est, d'intention sinon de fait, de la poésie, non plus de l'épigraphie. Mais très certainement ces deux hymnes ne sont pas authentiques [1]. Ni leur métrique, ni leur style, rien dans leur manière en un mot ne convient à Damase. Prudence donc, quand il s'est agi pour lui de trouver une forme particulière pour les sujets qu'il allait traiter, d'en découvrir les conditions artistiques, d'y chercher les sources principales d'intérêt, restait entièrement libre de diriger comme il l'entendrait son inspiration. En quel sens et avec quel succès l'a-t-il dirigée?

Il m'a semblé, ai-je dit, qu'on était trop sévère si l'on condamnait en bloc toute la littérature des Actes. Il est des pièces très supérieures aux autres, où respirent ce fin et grave sentiment moral, cette mesure, ce tact naturel qu'ont portés si haut les rédacteurs des évangiles : qu'il s'agisse de la description des supplices, ou de l'emploi intelligent,

1. C'est l'avis, parfaitement motivé, de Teuffel, d'Ebert, de de Rossi (*l. c.*), etc.

discret, du surnaturel. Il est vrai que le ton naïf de ces premiers rédacteurs ne pouvait appartenir qu'à eux; le reproduire artificiellement était chose à peu près impossible, et le poète chrétien qui allait prendre ses sujets dans de semblables récits ne devait pas plus espérer, au IVe siècle, le retrouver intégralement, que Juvencus ne pouvait se croire capable d'observer le ton particulier des évangiles. Est-ce à dire pour cela qu'il devait tomber dans les défauts des autres rédacteurs d'actes, auxquels on a pu si justement reprocher leur manque complet de goût? Est-ce à dire par conséquent que l'histoire des martyrs ne pouvait engendrer, après une primitive littérature encore naïve, mais trop peu fertile, que la légende déclamatoire qui avait trop tôt pris sa place? Je ne le crois pas. Mais, pour qu'il n'en fût pas ainsi, il eût fallu qu'un poète comme Prudence observât plusieurs conditions importantes, et prît bien des précautions. Il eût fallu d'abord qu'il choisît les actes auxquels il demanderait des sujets d'après leur valeur littéraire; j'entends d'après les germes plus ou moins heureux de développements poétiques qu'ils pouvaient contenir. Or ce n'est évidemment pas ce qu'a fait Prudence, dont le principal souci a été plutôt de chanter des martyrs qui lui fussent familiers, au tombeau desquels il eût prié lui-même, soit à Rome, soit en Espagne. Il eût fallu ensuite que dans ces actes il sût distinguer les détails intéressants pour l'art, de ceux qui, touchants pour la foi, restaient indifférents ou même dangereux pour celui-ci; qu'il s'attachât aux traits individuels, humains, qui ne manquent pas dans quelques-uns; je ne dis pas, bien entendu, qu'il dût supprimer le miracle; mais ne pouvait-il le restreindre dans des bornes légitimes? Ne pouvait-il pas, par exemple, dans ce drame du martyre, — Prudence lui-même appelle le supplice de Romanus une tragédie [1], et nous autorise par conséquent à nous placer à ce point de vue, — choisir les moments les plus pathétiques en réalité, ceux qui précèdent le supplice, plutôt que la mise en scène

1. « Seriemque tantæ digerens tragœdiæ. » P. X, 1113.

trop souvent révoltante de celui-ci. En un mot, pour prendre un terme très précis de comparaison, ne pouvait-il faire quelque chose d'analogue à ce que nos grands poètes dramatiques du XVIIe siècle ont entrepris, quand ils ont essayé de créer la tragédie à sujets chrétiens, et y ont réussi?

On est séduit au premier abord par cette hypothèse, et on se prend à souhaiter que Prudence eût agi ainsi. A y réfléchir cependant, on s'aperçoit assez vite que, eût-il même possédé tout le génie et tout le goût nécessaires, la chose eût été impossible au IVe siècle. Ce qu'on voulait alors, c'était vraiment une poésie sacrée. Oserai-je dire maintenant que c'est très improprement qu'on appelle parfois sacrées des tragédies comme *Polyeucte?* C'est tragédie à sujet sacré tout au plus qu'il faudrait dire. Quoi qu'on prétende, le développement des passions humaines y fait le plus grand fond de l'intérêt[1]; on n'en reviendra certes pas aux jugements irrévérencieux de Voltaire, et on avouera parfaitement qu'on est profondément touché par la belle âme de Polyeucte ou de Néarque. Mais on remarquera aussi que, si l'on s'y intéresse, c'est surtout parce que Polyeucte et Néarque sont bien replacés dans le milieu où ils ont vécu; que le poète s'est bien gardé de rompre les mille liens qui les rattachent à leur famille, à leurs amis, à leur pays, au monde et au siècle enfin; qu'il les a multipliés au contraire et resserrés. En second lieu, on reconnaîtra que, dans de pareils drames, la foi religieuse devient simplement un ressort comme un autre de l'action : le poète peut être un poète chrétien, et la vivacité personnelle de sa foi peut donner à son accent plus de force et de sincérité; néanmoins le même poète traite son sujet absolument comme

1. Je me permettrai de remarquer d'ailleurs que nos critiques dramatiques reviennent de plusieurs côtés à cette façon de concevoir le genre d'intérêt que présente *Polyeucte*. M. Sarcey faisait tout récemment des réflexions très justes à ce propos (dans le *Temps* du 7 février 1887), en citant l'opinion de Mlle de Meulan (*Le temps passé, mélanges de critique littéraire et de morale*, par M. et Mme GUIZOT, publiés par Guillaume Guizot), et, vers le même moment, M. JULES LEMAITRE était du même avis dans les *Débats*.

il traiterait un sujet profane; comme tel autre poète de nos jours, nullement croyant, Victor Hugo par exemple, dans la Légende des siècles, a pu traiter telle scène évangélique ou biblique. Voilà pourquoi il peut créer des figures vraiment humaines, comme celles de Polyeucte, de Pauline ou de Sévère, comme aussi celles de Genest ou de Nathalie. Car, si la chose est claire pour Polyeucte, elle l'est bien plus encore pour saint Genest, où l'on conviendra que l'intérêt est singulièrement mêlé, et d'origines bien diverses. Quand donc un critique catholique, comme M. Allard, fait remarquer combien les Actes abondent en détails humains [1], pathétiques et caractéristiques, quand il prétend y voir les germes d'un drame tragique admirable, et qu'il se plaint, dans son enthousiasme, « que la riche source où puisaient si abondamment nos pères, nourris du Martyrologe et de la Légende dorée, et qui alimentait encore au XVII[e] siècle la veine inépuisable des Lope et des Calderon, n'ait produit en France, à la plus belle époque de notre développement littéraire, que deux œuvres dignes du souvenir de la postérité, une tragédie de Rotrou et une tragédie de Corneille »; quand il ajoute que « beaucoup d'Actes semblent des tragédies toutes faites » et vante ce qu'il appelle après M. Renan le poème extraordinaire du martyre chrétien, concluant de plus que « ce n'est point la tragédie antique, c'est le drame moderne que l'on ferait aisément sortir des Acta martyrum », on peut trouver l'enthousiasme de M. Allard un peu naïf, et tout au moins irréfléchi. Ce qui sort, ou plutôt ce qui est sorti naturellement des Actes des martyrs, ce n'est assurément rien de pareil au drame moderne; c'est le drame du moyen âge, avec lequel justement les Péristéphanon de Prudence offrent tant de points de comparaison. Quant à la tragédie prétendue sacrée du XVII[e] siècle, elle n'en sort pas; elle y entre, elle entre en conqué-

1. Voir le curieux essai sur *Polyeucte dans la poésie et dans l'histoire*, paru d'abord dans le *Contemporain* de juin 1883, et repris par M. Allard comme appendice de son *Histoire des persécutions pendant la 1[re] moitié du III[e] siècle*. On y verra très bien à quelles illusions peut mener un préjugé chrétien dans une question de critique littéraire.

rante dans ce domaine nouveau, qu'elle assimile à son domaine ordinaire, originairement profane. C'est selon les règles de l'art profane qu'elle traite les sujets sacrés; et ce n'est nullement le drame du moyen âge qui s'épanouit au XVIIe siècle en une tragédie sacrée plus régulière : c'est la tragédie profane, grecque et latine, qui se développe, arrive à sa perfection, puis alors croit pouvoir s'emparer de sujets sacrés qu'en un sens on peut dire qu'elle profane. Pareille chose n'était possible ni au moyen âge ni au IVe siècle. Le travail, le choix discret de l'homme qui juge, compare, élague, imagine simplement dans une vue esthétique, est peu compatible avec l'attitude de dévotion, de foi scrupuleuse et aveugle que le fidèle comme Prudence, non le poète comme Corneille, doit garder vis-à-vis des Actes des martyrs. Pareille chose n'est possible que dans un siècle où les préoccupations d'art égalent, si elles ne priment pas, les préoccupations religieuses; où l'art, qu'il s'en rende ou non parfaitement compte, traite de puissance à puissance avec la religion; dans une époque où la foi est devenue assez philosophique et assez éclairée pour que cette époque touche déjà à celle où l'incrédulité se fera jour. Corneille, Rotrou, poètes chrétiens, expriment avec une force sublime le sentiment chrétien; mais Voltaire va venir, poète incrédule, à qui ce même sentiment inspirera pourtant la meilleure de ses tragédies. Car, si la différence est grande dans l'ordre de l'art entre *Polyeucte* ou même *Saint-Genest* et *Zaïre*, le procédé néanmoins, dans l'emploi de la foi religieuse comme ressort dramatique, est le même chez les trois poètes. *Polyeucte*, *Saint-Genest*, même *Esther* et *Athalie*, n'étaient possibles que dans le siècle qui prépare, sans le vouloir et sans le savoir, le siècle de Voltaire.

Aussi, dans ses poèmes lyriques sur les Couronnes des Martyrs, Prudence s'est-il intéressé à toute autre chose qu'à ces détails humains, à ces traits de caractère où nos poètes dramatiques du XVIIe siècle, qui voyaient là une belle crise de l'âme, ont pu trouver une source puissante d'intérêt. Ce qui l'attire, c'est uniquement le récit du supplice (y compris la comparution devant le tribunal et l'interroga-

toire) et le miracle, l'intervention surnaturelle de Dieu pendant toute la durée de l'action. Prudence, avec la nature particulière de son génie espagnol, avait tout ce qu'il fallait pour exagérer les énormes défauts même dont les rédacteurs d'Actes ses contemporains commençaient à lui donner le modèle. Il aime en tout l'excès. Chez lui, les magistrats, Dacien [1], Emilien [2], Asclépiade [3], avec leurs plaisanteries atroces et leur rire sardonique, n'auront plus aucune vérité ; et les martyrs, Romain, Vincent, Encratis « la vierge violente [4] », Eulalie, ne choqueront pas moins par la fureur de leur zèle. Dans ce poème en l'honneur de Romanus, si développé qu'il devient épique plus que lyrique et qu'on avait coutume au moyen âge de lui faire une place à part hors du recueil [5] des Péristéphanon, de le considérer comme un poème indépendant, la colère délirante du magistrat dépasse toute mesure, et l'intarissable argumentation du martyr lasse une patience à toute épreuve. Romain ne prononce pas moins de quatre discours, le premier de 86 vers, le second de 74, le troisième de 32, le quatrième, qui est une vraie apologie contra Ethnicos, et pourrait presque former à lui seul un des livres contre Symmaque, de 218 vers [6] ; encore faut-il noter que les deux derniers ne sont dus qu'à un miracle, le saint ayant déjà subi l'amputation de la langue. Voltaire, qui se plaignait parfois que Corneille n'eût pas établi une controverse entre Polyeucte et Félix, préférerait-il l'abondance de Romanus à la concision du : Je suis chrétien? Dans ce poème, la mère de l'enfant Barulas l'exhorte au courage en 69 trimètres [7] ; les invectives du préfet Asclépiade sont de la

1. Ps. V.
2. Ps. VI.
3. Ps. X.
4. P. X, V, IV, III.
5. Il n'a pas moins de 1140 trimètres. Ainsi, dans le *Codex Alexandrinus*, 321 (p. XLVI, DRESSEL), il est placé entre le IIe livre contre Symmaque, et les Péristéphanon, sous ce titre particulier : « Incipit ejusdem Romanus contra gentiles. »
6. 459-545. — 580-660. — 928-960. — 982-1100. C'est dans ce dernier discours que se trouve la célèbre description du taurobole.
7. 721-770.

plus mauvaise rhétorique. « Vous croyez, dit-il aux chrétiens, vous assurer l'immortalité en déclarant la guerre aux Dieux comme les Géants, et en vous faisant accabler dans votre défaite sous des montagnes enflammées [1]. » De même l'emploi du surnaturel est abusif et maladroit : le miracle de la langue coupée dans la pièce en l'honneur de saint Romain, celui du corbeau dans la pièce en l'honneur de Vincent, valent bien les contes les plus puérils des légendes du moyen âge. Le miracle, qui s'étale dans toute sa platitude superstitieuse, remplace partout l'intérêt véritable, l'intérêt puisé à la connaissance profonde de l'âme et de ses puissances naturelles. Une pareille littérature est aux Évangiles ce que les *Métamorphoses* d'Ovide sont à l'*Enéide*. Surtout, rien n'est plus malheureux que l'extrême brutalité dans les descriptions de supplices. Où sont la sobriété et le tact des Smyrniotes ou des Lyonnais, de ceux qui écrivaient au lendemain ou au jour même du danger? Voici venir, après la paix de l'Eglise, un Espagnol à l'imagination emportée, réaliste impitoyable, en même temps qu'avide de grandeur surhumaine; pour lui il n'y aura pas assez de chevalets, de grils ardents et d'ongles de fer. Le sang coulera, et nous en compterons les gouttes; les flancs s'ouvriront [2], et nous y contemplerons les viscères; les flammes crépiteront [3], et nous sentirons l'odeur de la chair brûlée, pendant que, dans un orage de paroles, tonneront et se croiseront les cris de colère des Préfets et les cris d'énergumènes des Martyrs. Pour étaler dans toute leur horreur de pareils spectacles, le génie national de l'Espagne se joint à la rhétorique romaine, avec son enflure et ce qu'il y avait dans le génie romain de naturellement dur et de brutal. Prudence se trouve ainsi être à la fois l'un des derniers représentants de la déclamation latine, dominatrice dès longtemps de la poésie comme de la prose; et le prédécesseur des peintres castillans ou valenciens du XVIe ou du XVIIe siècle. Il a connu et imité sou-

1. 83-88.
2. Périst., V, 113.
3. P., II, 385.

vent Lucain, Juvénal, Sénèque le Tragique, Stace; il a pris d'eux ce goût du laid, de l'extraordinaire et de l'horrible, que les rhéteurs avaient déjà mis à la mode avant eux; il a par avance le singulier penchant qui pousse vers les couleurs sombres et violentes, vers les scènes du réalisme le plus atroce, un Ribera ou un Valdès Léal; l'amour des belles plaies où fouillera le premier, l'attrait qu'inspireront au second le squelette ou la chair verdie du cadavre.

En tout cela d'ailleurs il n'est pas seulement l'héritier du passé et le précurseur de l'avenir; il est, comme nous avons souvent remarqué qu'il le fut, l'homme de son temps. Le même goût règne dans les Actes contemporains, œuvres de rédacteurs médiocres et sans autorité. Il règne dans les Vies de saints ou d'ascètes, comme celles de Jérôme [1] ou de Rufin. Les plus grands même, soit par le caractère, comme Ambroise [2], soit par le génie à la fois philosophique et littéraire, comme Augustin [3], sacrifient à ce goût; il le fallait, pour raviver l'attention d'esprits à qui depuis si longtemps on servait le surnaturel à de si fortes doses qu'on les savait un peu blasés, et que la foule finissait par rester indifférente à ces légendes, comme nous l'apprend [4] Augustin, si on ne les relevait par tous ces excès. Aussi les recherchait-on, loin de les éviter. L'art suivait dans cette voie la poésie et l'éloquence. Le temps n'était plus où la fresque sobre de Parténius et Calocerus, qui même représente un interrogatoire, non un supplice; où les colonnes de Nérée et Achillée étaient des exceptions. Au IVe siècle on voulait un art tout aussi réaliste que mystique, — ces deux extrêmes se touchent et s'unissent assez souvent. Je n'en veux pour preuve que les peintures ou les mosaïques qu'avait vues et que décrit Prudence

1. Voy. ainsi pour Jérome, les *Vies* de Paul, Malchus, Hilarion; la lettre ad Innocentium, *de Muliere septies percussa.*

2. Ainsi, *de Officiis*, I, 41; II, 28, sur Laurent. *De Virginibus*, I, 2, sur Agnès, etc.

3. Sermons sur saint Laurent, saint Vincent, etc.

4. « Longam lectionem audivistis, *patienter* audivistis, et diu stando et audiendo tanquam *Martyri compassi estis,* » dit-il : Sermon 274 sur saint Vincent.

lui-même : l'horrible martyre de Cassien [1], minutieusement représenté; celui d'Hippolyte [2]. M. de Rossi ne désespérait pas [3] absolument de retrouver à l'hypogée de ce dernier saint quelque trace de l'œuvre d'art qui avait intéressé le poète; mais les dernières fouilles n'ont apporté à cet égard aucune espèce d'éclaircissement. On est réduit à la description de Prudence, plus précise d'ailleurs et plus détaillée encore que pour Cassien; s'il faut l'en croire, l'artiste n'avait pas négligé de représenter les ronces rougies de sang, les membres dispersés en menus fragments que les fidèles recueillaient les uns après les autres. L'art oriental avait à la même époque le même goût que l'art occidental; on en peut juger d'après les peintures citées par Basile, Grégoire de Nysse, Astérius [4]. Comme les chrétiens des trois premiers siècles, en pleine persécution, cherchaient à se consoler par des images de paix, à partir du IVe siècle au contraire, par la même loi de l'imagination humaine qui nous pousse à chercher des contrastes à notre état présent, on vit en pleine paix et on aime les images de supplices.

Il ne faudrait pas cependant exagérer cette différence entre les deux périodes; je crois pour ma part qu'on l'exagère quelquefois, ou tout au moins qu'on étend trop les limites de la première. Il me semble que ce goût qui s'épanouit dans la seconde moitié du IVe siècle a dû se former déjà à la fin du IIIe et dans le premier décennium du IVe. Il ne faut pas oublier que les persécutions ont été d'intensité très inégale, de caractères très divers. Les premières n'ont pas eu de longue durée; elles ont été plutôt des coups violents frappés par exception, tandis que Dèce et Dioclétien au contraire ont savamment organisé la répression, et cela, à une époque où l'Église était déjà elle-même

1. P., IX, 9, sqq.
2. P., XI, 123, sqq.
3. *Bulletin* de 1881 et 1882.
4. Basile, Homélie 18; Grégoire de Nysse, Migne, III, 75, 8; Astérius, Homélie II sur sainte Euphémie. Cf. DE ROSSI, *Bulletin* de 1871, p. 61. BAYET, *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient avant la querelle des Iconoclastes*, p. 64.

très puissamment constituée. Or nous ne manquons pas de renseignements sur l'état d'esprit des chrétiens sous Dèce et Dioclétien; il n'est pas douteux que beaucoup d'entre eux n'aient été exaspérés. La foi chrétienne était alors pleine d'ambitieuses espérances; sous Dèce, elle se sentait en voie de s'établir fortement dans l'empire; sous Dioclétien, elle se voyait même à la veille de le conquérir. Au Ier et au IIe siècle déjà, tous n'étaient peut-être pas également résignés; mais il est possible que les sombres exaltés, ceux qu'enflammait la parole : « Ce sont les violents qui emportent le ciel », fussent moins nombreux que les doux et les patients. Dès le IIIe siècle, les violents ont dû être en très grand nombre; c'en était un certainement que le Parténius de la fresque du cimetière de Calliste, avec les deux gestes passionnés [1] de sa main droite levée, de sa main gauche appuyée sur sa poitrine; avec son regard éclatant et chaud. Notre bon Tillemont se scandalise quand il rencontre quelqu'une de ces violences; il ne peut admettre celles de Tarachus, et, quand il a dit de ses Actes qu' « il n'en peut trouver de plus authentiques », il ajoute aussitôt qu' « on peut être surpris de la manière haute, forte et, s'il est permis de le dire, dure et injurieuse, dont Tarachus parle souvent aux juges et des empereurs même [2] ». Il s'indigne bien plus du crachat d'Eulalie, rapporté par Prudence. « Je ne sais si l'autorité de Prudence suffira pour faire croire ceci à tout le monde, et néanmoins l'esprit de Dieu inspire parfois à ses saints des mouvements qui sont en dehors des règles communes, parce qu'il est le maître absolu de toutes choses [3]. » Cet état d'esprit qui surprenait Tillemont a dû être bien plus fréquent qu'on ne le dit à l'époque des mesures prises par Dioclétien et par Galère; les chrétiens étaient alors tendus à l'excès par l'atrocité de leur situation présente. Certes le pouvoir de l'Église sur les âmes était assez grand pour empêcher toute révolte; mais la violence, l'exaspération où l'on était réduit

1. *Roma sotterranea*, II, planches XX et XXI.
2. *Mém. eccl.*, V, 285.
3. *Ibid.*, 320.

se faisaient jour tout de même. On s'emportait à des manifestations, à des protestations comme les aiment les sociétés secrètes poursuivies. La marque de ces mauvais jours est fortement empreinte sur le très curieux livre sur les Morts des persécuteurs, document du plus haut prix : dans cet écrit, dont on ne peut guère contester l'attribution à Lactance, nous voyons par exemple les chrétiens lacérer les édits; excès que l'Eglise n'a jamais approuvés, mais qu'elle n'a pas très formellement proscrits non plus; « non recte, magno tamen animo », juge Lactance [1]. Comme les chrétiens se sentaient injustement frappés et qu'ils se savaient forts, ils comptaient déjà sur le triomphe. Quand ils l'auront emporté, quand Galère sera forcé de les tolérer, « denuo sint [2] christiani », quelle ne sera pas leur revanche! Quelle ne sera-t-elle pas avec Constantin! Lactance nous montre qu'il ne faut pas dire au chrétien échappé de cette crise que Dieu est avant tout miséricordieux et pardonne. Il ne veut pas un Dieu aussi tolérant : il lui faut le Dieu vivant, irascible et jaloux; c'est l'époque où Lactance écrit le *de Ira Dei*. Bientôt il écrira le *de Mortibus Persecutorum*, et prendra un plaisir cruel à énumérer à son ami Donat les vengeances du Seigneur. Bientôt Firmicus Maternus poussera ses cris de haine contre les païens vaincus, et apostrophera les empereurs, qu'il trouve trop patients, de ses invectives fanatiques : « Supprimez-les sans crainte, Tollite securi [3]. » Si je suis entré dans tous ces détails, c'est qu'il me semble important de remarquer que Prudence, né en 348, appartient à une génération qui a suivi d'assez près cette génération éprouvée et exaspérée. C'est au milieu des souvenirs, encore assez vivaces, de la persécution de Dioclétien, qu'il a été élevé; et j'ai déjà dit que cette persécution avait été très énergique en Espagne. Voilà sans doute une raison encore qui explique pourquoi chez lui les martyrs montrent une obstination si farouche et un emportement si peu chrétien, pourquoi ils enten-

1. *De mortibus persecutorum*, XIII.
2. Termes de l'édit célèbre rapporté dans le même livre.
3. *De errore profanarum religionum*, 28.

dent bien toujours avoir le dernier mot et mater leur adversaire. Voilà pourquoi Romanus discute si longuement avec Asclépiade, pourquoi Laurent bafoue le préfet de Rome et fait toute cette mise en scène curieuse du Péristéphanon II, pourquoi Eulalie insulte le juge et lui crache au visage. Voilà pourquoi, aux yeux du poète espagnol, la première qualité du martyr, et même de la vierge martyre, ne semble pas être la douceur, mais bien la violence. Il est facile de remarquer en effet que presque tous ceux qu'il a célébrés sont d'une époque assez tardive, du IIIe ou du IVe siècle.

Tels sont les défauts mortels qui gâtent le recueil lyrique le plus important dont Prudence ait conçu le plan. Tous ces défauts se retrouvent, souvent plus marqués encore, dans le drame du moyen âge. C'est une chose curieuse que la plupart des sujets traités par Prudence aient été repris par nos faiseurs de Miracles et de Mystères. Nous connaissons un Mystère de saint Laurent, un mystère de saint Vincent, la Sainte Agnès [1] provençale. Il n'est pas utile d'établir une comparaison détaillée entre œuvres séparées d'ailleurs par de grandes différences et nées dans des conditions assez diverses. Mais il est indispensable de remarquer que le goût singulier qui régna au XIVe et au XVe siècle était déjà, à bien des égards, celui des contemporains de Prudence. On pourrait ajouter que, dans la patrie même de Prudence, ces mêmes défauts ne disparurent pas du théâtre espagnol au XVIe et au XVIIe siècle, lorsque les auteurs castillans empruntèrent leurs sujets aux Actes des Martyrs; quelque supériorité qu'aient de pareils drames quand ils

1. Petit de Julleville, *les Mystères*, II, p. 326 : Un miracle sur saint Laurent, du XIVe siècle, dans le manuscrit Cangé. Un mystère du XVe sur le même sujet (*ibid.*, p. 524). On peut comparer dans le premier les vers où l'auteur a exprimé la fameuse réponse de Laurent : Voiz que de moi une partie — Est ja toute cuite et rostie, — Si que tu bien manger en peuz; — Retourne l'autre si tu veulz — ou fais retourner, sanz restat — Et la fais mettre en tel état, — à la strophe où Prudence l'avait déjà reproduite. Prudence est encore moins soucieux de respecter le goût. — Voir les *Mystères de saint Vincent*, dans Petit de Julleville, II, p. 561. — La *Sainte Agnès provençale* (ibid., p. 345). — Il faut se rappeler enfin, avant ces drames, la *Cantilène de sainte Eulalie*.

sont l'œuvre d'un Calderon ou d'un Lope, ils n'en sont pas moins le produit de la même veine. Il ne faut donc pas rendre Prudence uniquement responsable de ces fautes contre le goût; il faut aussi tenir grand compte, pour ainsi parler, des vices intérieurs des légendes qu'il utilisait, puisqu'aux époques les plus différentes ces vices ont causé les mêmes effets.

Nous ne parlerions pas aussi longuement des Péristéphanon si l'on n'en pouvait tirer que cette leçon, et s'ils n'avaient ainsi qu'un intérêt historique, qui, de toutes façons, reste considérable. Mais ils ont certainement aussi une valeur poétique précieuse; dans ce recueil étrange, les qualités sont aussi fortes, sinon aussi nombreuses, que les défauts. L'effort d'invention y est plus original, le style plus riche et plus coloré que dans le recueil des Cathémérinon. Il a manqué aux Péristéphanon la chance que les Cathémérinon ont eue, de posséder une strophe pareille à celle des Saints Innocents, une de ces strophes qui demeurent, après que l'œuvre dont elles font partie est oubliée, et où, avec le temps, la gloire d'un poète finit par concentrer ses feux comme en un unique diamant; aussi ont-ils été plus souvent lus et cités par les historiens que par les critiques littéraires. Mais il n'en est pas moins vrai que le souffle lyrique y est plus puissant que dans l'autre recueil, où vraisemblablement Prudence s'essayait pour la première fois à la poésie. Il faut remarquer d'abord que si les Péristéphanon ont souvent les défauts qui caractériseront plus tard la poésie du moyen âge, souvent aussi ils ont certaines des qualités de celle-ci, une certaine naïveté par exemple, et un certain tour populaire et original d'imagination, qui fait bien sentir comment, sous la forme classique dont se revêt le plus souvent la poésie chrétienne du IVe siècle, germe déjà un goût singulièrement nouveau. On peut faire entre les différents poèmes du recueil une distinction qui a été indiquée déjà pour le livre des Cathémérinon, séparer les poèmes en dimètres iambiques de ceux où le choix d'un mètre plus savant annonce des intentions différentes. Le poème II, en l'honneur de saint Laurent,

est de beaucoup l'échantillon le plus curieux de la première classe. La légende que Prudence avait cette fois choisie était particulièrement originale. Si, dans le supplice, qui la termine, il y avait des traits traditionnels que Prudence n'était pas libre de modifier, et qui cependant devaient presque nécessairement choquer, eût-il mis plus d'adresse qu'il n'en a dépensé à les présenter, par quelle singulière péripétie, et combien différente de tout ce qu'aurait imaginé l'art antique [1], ne s'ouvre-t-elle pas! Au préfet qui réclame les trésors de l'église, le diacre répond en lui montrant les boiteux, les aveugles, les incurables qu'assiste et que nourrit cette église : « Ce sont là nos trésors; voilà les écus d'or que je t'avais promis, ceux que le temps n'use pas, que ne dérobent pas les voleurs [2] ». Certes c'était là une matière intéressante et rare, un sujet tout trouvé pour une sorte de ballade populaire, et qui ne pouvait guère être traité que dans cette sorte de style. Ebert trouve que Prudence [3] a en effet essayé de prendre ce ton, et les remarques qu'il a faites à ce propos ne sont pas sans justesse. Il n'y a pas jusqu'à ce rythme clair et bref du dimètre iambique, « volucripes [4] dimetria », comme disait Ausone, qui ne fasse songer à l'allure rapide de notre léger octosyllabe. Le poème sur saint Vincent présente aussi jusqu'à un certain point le même caractère. Cependant il ne faut rien exagérer, et je crains qu'Ebert n'ait exagéré quelque peu. Je ne nie pas qu'entre les différents Péristéphanon les uns ne soient plus apprêtés et plus solennels, les autres d'un ton un peu plus simple et qui sent moins l'école. Je ne nie même pas que Prudence n'ait eu l'intention formelle de mettre entre eux cette différence; car le choix particulier et parfaitement prémédité de mètres divers semble bien le prouver. Mais je nie que, tout pénétré comme il l'était des

1. Je donnerai quelques renseignements sur cette légende, ainsi que des détails sur les sources de Prudence dans ses divers Péristéphanon, dans un appendice particulier.

2. P. II, 293.

3. Ebert, p. 252-4. Ebert parle à ce propos « d'humour » et compare le poème à quelque vieille ballade anglaise.

4. *Ep.*, XVI, 2, 104.

habitudes de la rhétorique, il soit parvenu à réaliser cette distinction qu'il avait plus ou moins vaguement dans l'esprit. Je retrouve sensiblement le même ton, le même timbre de la poésie dans les Péristéphanon en mètres populaires, et dans les Péristéphanon en mètres savants [1]; la rhétorique domine dans les uns comme dans les autres. Sans doute, à défaut de la sublimité, de l'art infini d'expression, de la délicatesse ingénieuse et de la finesse de sentiment qui auraient pu peut-être faire accepter ces traits des Actes si contraires au goût antique, mais que Prudence ne possédait pas, une poésie franchement populaire, dégagée de tout artifice et de toute déclamation aurait eu quelques chances d'y réussir. Mais la poésie de Prudence, tout empoisonnée de rhétorique, n'est pas cette poésie-là.

Si pourtant quelques-uns de ses poèmes en l'honneur des martyrs sont curieux, comme le Saint Laurent, par l'allure nouvelle d'un récit un peu plus populaire, d'autres encore, et ceux-là même parfois, sont très remarquables par l'ampleur du souffle lyrique. Le sentiment qui animait Prudence était sincère et puissant; aussi ne se pouvait-il pas qu'il ne l'enlevât quelquefois à des hauteurs plus sereines et plus pures. Quand on essaye de se représenter comment un poète eût pu s'y prendre, au IVe siècle, pour éviter ces écueils qui, pour ainsi dire, sont à fleur d'eau dans la plupart des Actes, on écarte bien vite cette idée, qu'il eût dû s'intéresser aux mœurs et aux caractères, comme un Racine ou un Corneille, et on reconnaît sans peine que rien n'était plus difficile en ce temps. Mais une autre hypothèse séduit davantage; on se demande : Tout n'eût-il pas été sauvé si Prudence eût voulu que ses Péristéphanon fussent plus véritablement lyriques? Il a gâté les Cathémérinon par des épisodes épiques; il a gâté les Péristéphanon par une forme presque dramatique. N'eût-il pas mieux réussi en gardant aux uns et aux autres une forme proprement lyrique? Supposons par exemple qu'il eût mieux connu la lit-

1. La différence est certainement plus sensible entre quelques-uns des Cathémérinon en dimètres iambiques et les Cathémérinon en mètres savants.

térature grecque (car, malgré les titres grecs de ses œuvres, il ne semble pas qu'il l'ait bien connue [1]), que par suite il eût eu cette pensée, qu'on attribue à Apollinaire [2], — et dont Apollinaire n'avait dû tirer d'ailleurs que le plus déplorable parti, — d'imiter Pindare, j'entends ses procédés d'invention et de composition, non sa métrique. Après tout, ce sont des ἐπινίκια, des odes triomphales, que ces poèmes sur les Couronnes, et on n'a pas de scrupule à faire une telle comparaison, puisque le rapprochement du martyre et de l'ἄγων olympique [3] est très fréquent chez les orateurs sacrés; et que Prudence le fait lui-même [4] dans son hymne IV, à propos de saint Vincent. Prudence ne pouvait-il donc pas réduire la part du récit, et se dédommager par l'ample et magnifique développement d'idées générales, sorties naturellement de chaque sujet particulier? Que de beaux lieux communs poétiques s'offraient à lui! Ce sont ces lieux communs qui ont toujours nourri l'éloquence des Panégyristes, depuis Chrysostome jusqu'à Bossuet; qu'on lise l'Homélie de Chrysostome sur saint Romanus, qui est loin cependant d'être une des meilleures qu'il ait écrites, et qu'on la compare au malheureux poème de Prudence : on sentira toute la supériorité de cette méthode. Cela est si vrai, que si Prudence n'a jamais compris exactement tous ces avantages, de façon à en tirer savamment parti, cependant la force des choses l'a parfois conduit à en profiter. Les Actes des martyrs espagnols ne sont pas très nombreux, et les origines chrétiennes de l'Espagne ne sont pas sans obscurité. Il est vrai que les martyrs auxquels Prudence accordait de préférence son attention n'appartenaient pas aux époques les plus anciennes; c'étaient surtout ceux des persécutions de Dèce à Dioclétien; mais dans ces persécutions plus récentes et très violentes il fut difficile souvent aux fidèles de recueillir ou de conserver des documents

1. Pas même, je crois, la littérature sacrée.
2. Sozomène, V, 18 : καὶ τὴν Πινδάρου λύραν ἐμιμήσατο.
3. Cf. entre autres le début de l'Homélie sur saint Romanus, de Chrysostome.
4. P. IV, 101.

précis. De beaucoup des martyrs espagnols, on n'avait donc que les noms et des traditions fort vagues. Dans ces cas, Prudence a été empêché de faire un dramatique récit; il a dû rester lyrique. Il en est ainsi dans le poème I en l'honneur d'Hémétère et Chélidoine; là Prudence a dû se borner à des considérations générales : grandeur du martyre; la milice du Christ préférable à la milice terrestre (Hémétère et Chélidoine étaient deux soldats); puissance réservée à l'intercession des Martyrs. On ne savait guère que les noms des dix-huit martyrs [1] Cæsaraugustans. Il a donc fallu que Prudence s'ingéniât; il l'a fait avec bonheur. Il loue Cæsaraugusta du nombre de ses martyrs; elle l'emporte par son incomparable fécondité sur les autres villes chrétiennes, non pas seulement de l'Espagne, mais même des terres voisines, gauloise et africaine. Chaque cité, au dernier jour, courra au-devant du Christ, lui offrant comme des dons précieux ses confesseurs et ses martyrs; seule Carthage rivalisera avec Saragosse. Je ne pousserai pas l'enthousiasme jusqu'à m'écrier avec M. Allard : « Cette procession des villes..... est une des plus grandioses conceptions de la poésie chrétienne. On croirait voir ces longues théories de saints, portant dans leurs mains ou dans un pli de leur vêtement quelque objet précieux, livre, couronne, ou simulacre d'édifice, qui, dans les frises des basiliques, dessinent sur un champ d'or leurs lignes élégantes, et semblent s'avancer d'un même pas vers le trône du Christ rayonnant du fond de l'abside [2]. » Mais il est certain qu'il y a là un motif heureux, et qu'un beau souffle lyrique court à travers l'ode, emporte vers le ciel les strophes saphiques, ailées et chantantes. Dans les hymnes mêmes où le récit dramatique tient une large place et est défiguré par toutes les brutalités ordinaires du style de Prudence, les strophes finales, où il se livre généralement à son inspiration lyrique, s'enlève d'un coup d'aile, et plane au-dessus de son sujet, valent beaucoup mieux que les autres parties. Deux

1. Poème IV.
2. *Revue des questions historiques*, janvier 1886, p. 43.

exemples frappants en sont fournis par le poème en l'honneur d'Eulalie et le poème en l'honneur d'Agnès [1].

Ces deux poèmes en même temps — et rien ne prouve mieux que Prudence avait vraiment des parties d'un poète — montrent combien était grande et souvent inattendue la variété de son talent, qui, se plaisant de préférence aux horreurs sombres et à la rhétorique violente, trouve cependant parfois des accents d'une grâce et d'une suavité incomparables. Cette veine heureuse, à laquelle nous devons les strophes des Innocents, a produit aussi les strophes sur Eulalie et Agnès. Le rude génie de Prudence s'est attendri devant ces deux pures vierges chrétiennes; après avoir cédé tout d'abord à ses déplorables tendances déclamatoires, au point d'en faire de vraies viragos, il s'est ensuite rappelé leur virginité et leur jeunesse, et a pleuré sur elles de touchantes larmes. C'est avec une véritable inspiration qu'il a montré l'âme d'Agnès s'élevant au ciel : « Dépouillée du corps, son âme s'élance, et, libre, vole dans les airs; les anges lui firent cortège sur cette route brillante; elle regarde avec étonnement le globe étendu sous ses pieds, les ténèbres qu'elle domine; elle se rit de ce que la zone du soleil entoure, de ce que le monde emporte et roule avec lui; de tout ce qui vit dans le sombre tourbillon des choses, de tout ce qu'entraîne la vaine mobilité du siècle [2]. » Dans toute cette fin du poème, Agnès est bien la douce vierge que le IVe siècle vénérait comme l'héroïne de la chasteté, que les artistes du temps aimaient à représenter entre deux colombes lui offrant deux couronnes, type que Prudence a sans doute connu et auquel il semble même qu'il fasse allusion [3]. Plus égal, et d'un pathétique un peu plus sobre, le poème en l'honneur d'Eulalie peint bien la jeunesse et la gravité [4] précoce de son caractère; son enthou-

1. P. III et XIV.
2. XIV, 91.
3. Dans les vers 119 et suivants. Voir une image de ce genre dans MARTIGNY, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, p. 24, article Agnès.
4. 19-20, « ipsa crepundia reppulerat — Ludere nescia pusiola ». — Cette grâce enfantine et grave est bien chrétienne. Cf. le même ton dans AMBROISE (*de Virginibus*, II, 17) : « A cet âge, dit-il en parlant aussi du courage d'Agnès, d'autres craignent les piqûres d'aiguille. »

siasme[1] et sa soif du martyre; sa mort surtout. Cette colombe qui s'envole du bûcher — « c'était l'âme d'Eulalie, blanche comme le lait, rapide, sans tache » — cette neige hivernale qui vient donner la sépulture à la martyre et la recouvre de son blanc linceul, c'étaient sans doute des traits que la tradition a dû fournir à Prudence, mais qu'il a traduits en vers excellents. Ce sont trois belles strophes lyriques que les trois dernières, où il invite les jeunes garçons et les jeunes filles à couvrir le tombeau de la sainte de violettes et de crocus : « .....Répandez ces offrandes, vierges et jeunes gens; mais moi, au milieu du chœur, j'apporterai les couronnes tressées de mes dactyles, couronnes de peu de prix, flétries déjà, pourtant couronnes de fête. — C'est ainsi qu'il faut vénérer ces restes, et l'autel qui recouvre ces restes. Elle, aux pieds de Dieu, nous contemple, et, rendue propice par nos chants, protège sa patrie. »

Toute une floraison aimable de légendes est venue embellir cette mort d'Eulalie. Grégoire de Tours raconte[2] plus tard que devant l'autel où étaient ses reliques s'élevaient trois arbres qui produisaient des fleurs d'un parfum suave, le jour de sa fête, et que ces fleurs guérissaient divers malades; on en tirait aussi un présage de la fertilité ou de la stérilité de l'année suivante. Les strophes[3] de Prudence sont aussi de belles fleurs versées sur l'autel de la Vierge. Évidemment il a eu dans l'esprit le « Manibus date lilia plenis » de Virgile, et l'a imité avec bonheur. Il a terminé dignement ainsi un poème qui, dans le recueil des Péristéphanon, est peut-être son chef-d'œuvre, et qui, dans sa gravité, a, comme il convenait, quelque chose d'élégant, de gracieux[4] et de virginal.

1. Et rude pectus anhela Deo — Femina provocat arma virum, 34-5.
2. *Gloria Martyrum*, 91.
3. En voici le texte (206-15), qui mérite d'être cité :

Ista comantibus e foliis
Munera virgo puerque date;
Ast ego serta choro in medio
Texta feram pede dactylico,
Vilia, marcida, festa tamen!

Sic venerarier ossa libet,
Ossibus altar et impositum;
Illa Dei sita sub pedibus,
Prospicit hæc, populosque suos
Carmine propitiata fovet.

4. Ozanam avait déjà bien remarqué ce fait curieux qu'un poète, amou-

C'était un procédé fort légitime, pour varier les Péristéphanon, que d'y introduire quelques descriptions. Prudence a vécu à une époque où l'art chrétien prenait un grand développement, et, comme il ne comprenait pas que la religion pût se séparer d'une poésie, il ne comprenait pas non plus qu'elle pût se passer de l'art. Ces baptistères, ces basiliques, qui s'élevaient de toutes parts, où se pressait la foule, où l'on disait que se multipliaient les miracles, il a voulu parfois les décrire; trouvant là, quand il s'agissait de l'Espagne, une heureuse occasion de glorifier sa patrie; quand il s'agissait de l'Italie et de Rome, une occasion de raconter ses souvenirs de voyage à ses compatriotes, avides, comme l'était cet évêque Valérien de Cæsaraugusta, à qui est adressé le Péristéphanon XI, de connaître les traditions romaines, les jours où se célébraient les fêtes, la manière dont on les célébrait. Les curieux dialogues de Sulpice Sévère nous montrent bien avec quelle pieuse curiosité on recevait en Gaule les voyageurs qui revenaient de cet Orient où s'était fondée la grande nouveauté du siècle [1], la vie ascétique. C'est avec le même intérêt, bien qu'un peu moins vif sans doute, qu'on devait se presser auprès de ceux qui avaient visité la Rome de Damase. On se figure volontiers Prudence, à son retour, pressé de questions par l'évêque Valérien, comme Postumien par Sévère et par son ami. Déjà sans doute il avait chanté les monuments célèbres de l'Espagne; le tombeau des XVIII à Cæsaraugusta, le sépulcre de Fructueux, où, sur le rivage retentissant, le chant des hymnes se mêle au bruissement [2] de la mer; puis, à

reux avant tout de la couleur et de la force, ait trouvé ses meilleures strophes quand il a par exception exprimé des sentiments plus tendres. Après avoir loué le talent énergique de Prudence dans les hymnes en l'honneur de Fructueux, d'Hippolyte, de Laurent, il ajoutait, développant une idée générale, d'ailleurs assez contestable (mais cela n'a jamais embarrassé beaucoup l'instinctif Ozanam) : « Mais les pensées élevées, les expressions fortes appartiennent à tous les hommes éloquents; selon moi, ce qui fait le caractère distinctif des poètes, c'est la grâce, et c'est pourquoi elle marque d'un premier sceau toutes les compositions de Prudence. Elles finissent toutes par un retour plein de charme sur lui-même, par ces pensées qui laissent une douceur infinie dans l'esprit. » (*Civilisation du* v^e^ *siècle*, II, p. 154.)

1. *Dial.*, I, 1.
2. VI, 151.

Emérita [1], l'illustre cité des Vettons, sur les bords du fleuve Anas, qui lave ses belles murailles, le sépulcre d'Eulalie, avec ses lambris dorés, avec son pavé de mosaïques, qui forment une prairie de fraîches roses; et probablement encore, à Calagurris, le baptistère des saints Hémétère et Chélidoine [2]. A travers ses poèmes on entrevoyait l'Espagne, cette Tarraconaise surtout qu'il a tant aimée. Ce que Martial a été parfois pour l'Espagne païenne, à la fin du premier siècle, ce que Sidoine Apollinaire devait être bientôt pour la Gaule, au temps des premières invasions, Prudence l'a été pour l'Espagne du IVe siècle. Mais au retour de son voyage en Italie, c'était Rome qu'il aimait à célébrer surtout. Il disait quel mouvement animé emplissait ses rues, le 29 juin, le jour de la fête des saints Pierre et Paul, quand la foule des citoyens et des étrangers courait du Vatican à la voie d'Ostie [3]. Il racontait ses pèlerinages dans les cimetières suburbains, les martyrs nouveaux qu'il avait appris à y connaître, leurs hypogées qu'il avait visités.

A cet égard, la pièce de beaucoup la plus intéressante de son recueil, c'est ce poème XI, adressé à l'évêque Valérien, où est rapporté le martyre d'Hippolyte. Il a toujours tenu la place d'un témoignage important dans les controverses difficiles que la légende d'Hippolyte a de tout temps suscitées. Il a repris un intérêt plus vif encore depuis les dernières découvertes de M. de Rossi. On a retrouvé en effet, aujourd'hui, cette crypte célèbre d'Hippolyte, où le poète descendit, un jour qu'il recherchait, dans une promenade pieuse, « ces innombrables cendres des saints » que renfermait la ville de Romulus, déchiffrant sur les sépulcres les tituli gravés et les noms de chacun; trouvant quelquefois une inscription détaillée, damasienne sans doute (epigramma aliquod); quelquefois ne découvrant qu'un chiffre, comme sur ce tombeau de 60 martyrs inconnus [4], qui l'étonna. Ce jour-là, il s'était dirigé vers l'un des

1. III, 186.
2. C'est l'interprétation la plus vraisemblable du P. VIII
3. XII, 1, sqq.
4. XI, 1, 16.

centres suburbains les plus célèbres de la Rome chrétienne; il sortit de l'enceinte fortifiée par la voie Tiburtine: là, dans les environs du camp prétorien, était une petite colline, sur laquelle, dans une vigne, on a trouvé de nos jours beaucoup de tombeaux de prétoriens [1]; située entre la route de Tibur et la route de Nomentum, que relie toutes deux, vers cet endroit, la via Cupa, à gauche de la voie Tiburtine. A droite de celle-ci était le fameux « ager Veranus », avec la basilique constantinienne de Saint-Laurent, le martyr dont Prudence, avant son voyage, avait déjà recommandé le culte aux Espagnols. Sans doute Prudence s'arrêta d'abord à l'ager Veranus; il se réjouit de voir exaucé le vœu qu'il osait à peine former, lui « transpyrénéen », quand il enviait le sort des habitants de Rome [2]; peut-être même était-ce dans ce but qu'il était allé à la voie Tiburtine. A lire le début de son poème, on se le représente, en tout cas, comme un homme qui, en véritable poète, en rêveur, s'est bien gardé de prendre un guide; il est parti seul, à la découverte, pour cette riche région de l'ager Veranus, où il savait bien qu'il ne perdrait pas sa peine. Là, tout à coup, il découvre Hippolyte [3], dont le cimetière était, comme celui de Cyriaque, une sorte de dépendance de l'ager Veranus. Là se creusait une crypte, où l'on descendait par des degrés, à travers un couloir qui éveillait aussitôt cette impression profonde et triste que l'âme ressent dans les Catacombes, cette impression que Jérôme rendait par un vers virgilien [4] :

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent,

et que Prudence a bien traduite dans ses propres distiques [5]. La crypte cependant était une des mieux éclairées; une abondante lumière pénétrait dans les entrailles de la col-

1. Henzen, *Annales de l'Institut archéologique*, 1864, p. 5.
2. P. II, 529.
3. XI, 19. Invenio Hippolytum...
4. *In Ezechiel*, XII, 40, 3.
5. 153, sqq.

line par d'immenses percées, et les rayons éclatants entraient jusqu'au fond des salles et des galeries les plus profondes [1]. La chambre (cubiculum) d'Hippolyte, proprement dite, contenait son tombeau et ses reliques; et au-dessus un autel, sur la table duquel se célébraient les messes « ad corpus », et se donnait la communion. Le tombeau était orné de lames d'argent polies comme des miroirs; les murs étaient garnis de marbre de Paros. C'est là enfin qu'on admirait la fameuse peinture représentant le supplice d'Hippolyte [2]. Dès le matin, les pèlerins couraient à cette crypte; Romains du peuple ou de la noblesse, Albains, Picéniens, Toscans, Samnites, Campaniens, Nolans, s'y pressaient avec leurs enfants et leurs femmes [3]. L'affluence était grande surtout aux ides d'août, le 13, anniversaire du martyr. Au sortir de la crypte, on se rendait à une basilique voisine, que quelques-uns croient être la basilique constantinienne de Laurent, mais qui était plutôt une chapelle en l'honneur même d'Hippolyte [4]. Une fois que Prudence eut ainsi découvert Hippolyte, il resta un de ses dévots les plus fidèles. « Chaque fois que j'ai prié à son tombeau, nous dit-il, j'ai été exaucé [5] »; et c'est à lui dès lors, oubliant Cassien, qu'il attribua de préférence le succès de ses démarches.

M. de Rossi a refait, en 1881, le pèlerinage que Prudence avait fait en 403 [6]. Depuis longtemps la crypte d'Hippolyte, où déjà plusieurs fois on avait essayé de pénétrer, où Bosio, Boldetti, Settele avaient fait quelques recherches, où, en 1843, dans les fouilles que fit entreprendre, au cimetière de Cyriaque, le père Marchi, les ouvriers prétendirent même avoir touché, avait attiré son attention; et en 1862, quand Fabio Gori y tentait quelques recherches, il admirait, sous la vigne Gori : « de hauts et grands arcs de briques, tout un ensemble de

1. *Ibid.*, 101-108.
2. 171.
3. 195, sqq.
4. M. de Rossi n'ose pas se prononcer. *Bulletin*, 1882, fascicule I, IV.
5. 177.
6. Voir les *Bulletins* de 1881 et 1882.

grandiose bâtisse souterraine; des bouches de lucernaires plus grandes que de coutume; bref un hypogée si magnifique, que lui et le père Tongiorgio ne se rappelaient pas avoir vu autre part, sinon à la spelunca magna du cimetière de Prétextat, les ruines d'aussi grandes constructions[1] ». Mais la voie Tiburtine était alors délaissée pour la voie Appienne et la voie Ardéatine; et c'est en 1881 seulement que l'impatience de M. de Rossi fut ravivée par la découverte de l'elogium damasien d'Hippolyte dans un manuscrit de Saint-Pétersbourg[2]. Cette fois la crypte fut véritablement fouillée et dégagée. A vrai dire, telle que nous la revoyons aujourd'hui, et qu'une planche du Bulletin d'archéologie chrétienne nous la représente[3], elle n'est pas dans l'état même où Prudence l'avait visitée. Dévastée par les Goths, elle fut comprise dans les travaux de restauration exécutés sous le pontificat de Vigile, comme nous l'apprend une inscription rédigée par un poète aux ordres de ce pape[4], peut-être Arator, dont les fragments ont été retrouvés partie au cimetière d'Hippolyte, partie enchâssés dans le pavé de l'église de Quatre-Saints-Couronnés. La peinture vue par Prudence n'existe plus; le marbre de Paros a disparu; les murs ont été rebâtis avec des fragments où se lisent des lettres philocaliennes ; ce qui prouve que les pierres du temps de Damase et de Prudence ont été enlevées aux monuments dont elles faisaient partie, brisées et employées à la reconstruction de la crypte par ce prêtre André que Vigile chargea des travaux de restauration. Le revêtement de marbre a été simplement remplacé par un enduit blanc avec des bandes coloriées, dont il reste quelques pâles traces, mêlées à quelques noms de visiteurs grecs et latins du VIe et du VIIe siècle. L'inscription damasienne ne fut pas non plus remise en place. Mais on reconnaît ces beaux portiques dont parle Prudence ; la voûte, maintenant écroulée, était soutenue

1. *Bulletin* de 1882. *Il cim. di S. Ipp.*, § VIII.
2. *Bulletin* de 1881.
3. *Bulletin* de 1882, planche I.
4. *Il cim. di S. Ipp.*, § IX.

par de beaux arcs de briques. On reconnaît de même les larges dimensions des magnifiques lucernaires qui étonnaient le poète espagnol, et que célébrait aussi, comme une des particularités caractéristiques de la crypte, l'auteur de l'inscription du temps de Vigile : sur les trois que mentionne ce dernier, on a relevé les traces de deux. Sans doute aussi, quoiqu'on ne puisse l'affirmer, la disposition de l'abside, unique en son genre dans les cimetières suburbains, était bien dès le temps de Prudence celle qu'on rétablit sous Vigile ; au milieu des degrés, on reconnaît l'autel, le support de la table (mensa) liturgique. Ainsi l'hymne de Prudence, grâce à ces belles fouilles, a pris une valeur et un intérêt nouveaux, depuis qu'on peut en confronter le témoignage avec la réalité, même transformée comme elle le fut après lui.

Il est à remarquer que Paulin de Nole, comme Prudence, et plus souvent que lui encore, a cherché à varier, à enrichir ses poèmes par quelques descriptions de cette espèce. Dans ses poèmes anniversaires en l'honneur de saint Félix (natalitia), Paulin a évité sans peine certains défauts de Prudence, auxquels je crois d'ailleurs qu'un esprit délicat comme le sien eût répugné ; comme il chante un confesseur et non un martyr, cela lui a épargné par exemple les atroces peintures des supplices. Mais comme, à l'encontre de Prudence, il s'est voué à un seul saint, ayant une de ces âmes exquises à qui un seul amour suffit, mais qui se livrent tout entières à cet amour, il eut épuisé assez vite le cycle, d'ailleurs assez restreint, des légendes relatives à son héros. Comme il a voulu néanmoins, pendant une longue suite d'années, à chaque printemps offrir un poème nouveau à saint Félix [1], il a recouru à deux thèmes principaux, qui lui fournissaient de faciles développements : il a raconté les miracles obtenus par l'intercession du saint, il a décrit les monuments de Nole. Le récit des miracles de Félix lui a permis de composer de très curieuses

1. Ver avibus voces aperit, mea lingua suum ver
Natalem Felicis habet.

(Poème XXIII, I.)

légendes, où l'art narratif d'un habile disciple d'Ausone met très heureusement en œuvre un sentiment très touchant dans sa superstitieuse naïveté : ce sont là de beaucoup les parties les plus intéressantes de son œuvre poétique, mais qui diffèrent trop des poèmes de Prudence [1] pour prêter à la moindre comparaison. On ne peut guère s'empêcher, au contraire, de rapprocher des morceaux descriptifs de Prudence les morceaux descriptifs de Paulin. La manière de Paulin est plus précise, plus minutieuse, plus familière aussi, et mêlée d'effusions intimes qui donnent à tout ce qu'a écrit l'évêque de Nole un charme si rare. Celle de Prudence a plus de force et plus d'éclat. Les unes comme les autres, ces descriptions de Prudence dans les Péristéphanon, de Paulin dans les Natalitia, nous montrent bien, comme certaines parties des Cathémérinon déjà, comment l'art et la poésie s'aidaient réciproquement au IVe siècle : la poésie se plaisait à vanter les monuments de l'art, comme ceux-ci se recouvraient de tous côtés d'inscriptions poétiques.

1. Prudence fait bien allusion souvent aux miracles accomplis au tombeau des Saints. Cf. notamment les Démoniaques au tombeau de Hémétère et Chélidoine, p. I, 97. Mais il n'en a jamais tiré un épisode détaillé.

III

Jugement sur l'œuvre lyrique de Prudence. Prudence et Grégoire de Nazianze.

Avant que Prudence composât son livre des Cathémérinon et son livre des Péristéphanon, la poésie chrétienne en Occident était restée exclusivement liturgique. Elle n'avait produit que l'hymne telle qu'Ambroise et déjà avant lui Hilaire l'avaient conçue, et Prudence très probablement, à ses débuts, s'en tint à peu près à la tradition de ses prédécesseurs. Car rien n'est plus naturel que de regarder comme ses premiers essais ceux d'entre les Cathémérinon où nous avons reconnu un disciple fidèle d'Ambroise, que distingue seulement du maître le talent poétique qu'il possède, et dont le maître était à vrai dire peu doué. Mais il arriva très vite que Prudence eut d'autres ambitions. On ne saurait s'en étonner, et trouver mauvais qu'il n'ait pas voulu s'en tenir à la poésie liturgique. Rien de plus étroit en effet et de plus particulier que les limites où est renfermée celle-ci. Aussi n'y a-t-il jamais eu, à parler exactement, de poètes liturgiques ; c'est l'Église qui a choisi dans les œuvres de divers poètes chrétiens les strophes qui lui ont paru le plus convenables à ses besoins. Les plus féconds parmi ces poètes se sont trouvés ainsi ne fournir en somme qu'un contingent assez faible : Prudence, un certain nombre de strophes; Fortunat, le « Pange lingua » et le « Vexilla regis prodeunt », etc. Mais pour étendre, pour enrichir la poésie lyrique chrétienne, Prudence a-t-il choisi les meilleurs moyens? Il est permis d'en douter.

En gonflant ses Cathémérinon d'épisodes épiques ou de digressions descriptives, il ne leur prêtait souvent qu'une fausse richesse. Il avait une idée plus heureuse, une vue plus originale quand il se décidait à célébrer les martyrs; mais, quand il a écrit les Péristéphanon, l'exécution de l'œuvre a souvent mal répondu à la conception, et souvent il n'a fécondé les sujets nouveaux qu'il avait choisis qu'avec les ressources de la rhétorique latine et de la poésie déclamatoire, que depuis longtemps cette rhétorique nourrissait. Il y a trop d'Horace dans les Cathémérinon; dans les Péristéphanon, trop de Lucain et de Sénèque.

Cependant le poète chrétien, au IV[e] siècle, était-il condamné à ne connaître d'autres formes de la poésie lyrique que l'hymne liturgique? ou bien pouvait-il prendre une autre voie que celle où s'engagea Prudence? Il semble qu'il le pouvait; que l'exemple des Grecs et même d'un Latin le prouve.

Le christianisme au IV[e] siècle, se concentrant de plus en plus dans une théologie rigoureuse, dans un dogmatisme étroit; renfermé dans l'étude des textes sacrés interprétés par une exégèse mesquine, emprisonnait les esprits dans un cercle de fer. Il gênait l'essor original de la pensée, la surveillait jalousement. Mais, si despotique que soit un dogmatisme, — et, pour proche qu'il en fût, le catholicisme au temps de Prudence n'avait pas encore l'extrême précision qu'il a prise depuis, — il y a une dernière conquête qu'il fait plus difficilement; un domaine particulier qui se dérobe à lui, reste fuyant et insaisissable; il enserre les esprits; il ne retient pas les cœurs : ils ont une liberté et une richesse infinies que les esprits n'ont pas; nul ne peut jamais dire ce que recèlent leurs réserves profondes de forces obscures, inconscientes. Là est le dernier refuge de l'indépendance, de la personnalité; et, sous l'orthodoxie visible des esprits, se maintient la mystérieuse variété des sentiments. Il y a place pour les plus divers, les plus contraires même en apparence d'entre ceux-ci, dans l'uniformité superficielle du christianisme; les âmes les plus différentes acceptent, s'approprient de la façon la plus originale

la même doctrine. Elles la réfractent, en quelque sorte, et rien n'est plus curieux que de voir quelles variables réfractions elles lui font subir. La variété des sentiments et du ton est si grande dans l'Évangile, que ceux qui s'étudient à rétablir la véritable figure de Jésus peuvent arriver, suivant leurs propres tendances naturelles, aux résultats les plus opposés : on en tire tantôt le doux Jésus, pacifique et rêveur, de M. Renan, et tantôt le juif fanatique, étroit et violent, de M. Havet. A tous les siècles les plus frappants contrastes apparaissent : l'unité catholique s'ouvre également pour le théologien raisonneur comme Thomas d'Aquin et le saint peu préoccupé de théologie comme François d'Assise; elle réconcilie la foi mystique de Bonaventure et la foi active de Dominique. François de Sales n'est que sérénité et confiance; il répète à tous ses fidèles son mot d'ordre : Vivez joyeux. La joie de Pascal est une joie trempée de larmes, une joie enfiévrée, violente, et bien peu sûre d'elle-même. C'est cependant le même Christ que l'un aimait à contempler, souriant et aimable, dans la crèche ; et que l'autre voyait, divin crucifié, verser pour chacun de nous telle goutte de son sang. Une madone de Raphaël, la Vierge au Coussin vert d'Andréa Solari, tout heureuse d'allaiter ce bel enfant suspendu à sa mamelle, sont chrétiennes; mais les chartreux de Zurbaran sont aussi chrétiens. C'est ainsi que cette grande uniformité orthodoxe n'est jamais dans un même siècle que la fusion d'une foule de contradictions individuelles, et dans la série des siècles, n'en déplaise à Bossuet, qu'un tissu d'insensibles variations. De tout temps, ces sentiments individuels, quand ils ont été trop vifs, ont pu produire des désaccords entre les esprits, et donner naissance à des hérésies; dans les premiers temps du christianisme, il en était presque forcément ainsi. Mais à partir du moment où la doctrine a été mieux fixée, où il y a eu vraiment une orthodoxie, les conséquences ont pu en être moins graves, et on a pu s'accorder sur les dogmes, signer le même Credo, sans rien sacrifier cependant de son propre tempérament, en pliant légèrement, et sans s'en douter même, le dogme commun

à sa nature propre. Or ce moment était déjà venu au IVe siècle.

Et c'est là ce qui fait l'intérêt très vif qu'excite encore aujourd'hui la poésie de Grégoire de Nazianze, ou tout au moins la partie de ses œuvres poétiques que les éditeurs ont réunie sous le titre commun de « Poemata de seipso » et de « Poemata moralia ». Nous y trouvons, noté en toutes ses nuances individuelles, un de ces états d'âme nouveaux que le christianisme produisait au IVe siècle; nous y suivons de près toutes les menues adaptations auxquelles se prête la doctrine, pour convenir exactement à l'esprit qui la reçoit, comme un vêtement nouveau qui a besoin de se plier à tous les contours du corps. Cet état particulier de l'âme de Grégoire de Nazianze, c'est une sorte de pessimisme religieux. L'Évangile offrait au chrétien le plus admirable idéal de perfection morale que l'homme eût encore connu ; il lui donnait des aspirations puissantes; un souffle inconnu emportait les âmes vers le monde invisible qui se révélait à elles. « Je voudrais, disait Grégoire après le Psalmiste, les ailes de la colombe ou celles de l'hirondelle, pour fuir la vie des mortels [1]. » Mais plus haut vise l'âme, mieux elle sent ses entraves ; la chair réclame et proteste, « la chair fatale, racine de tous les vices »,

Σάρξ ὀλοὴ παθέων ῥίζα πολυσχιδέων [2];

« la chair fatale, adversaire de la vie céleste »,

Σάρξ ὀλοὴ ζωῆς ἀντιπάλ' οὐρανίης [3];

la chair qu'on aime malgré tout, et dont on ne se détache jamais entièrement :

Σάρξ ἐχθρὴ φιλίη τε, γλυκὺς μόθος, ἐσθλὸν, ἄπιστον [4].

Alors se font sentir dans toute leur acuité ces contrastes de la nature humaine que Pascal a si éloquemment décrits, si

1. *Poemata de seipso*, XXXII, I.
2. *Ibid.*, XLVI, κατὰ σαρκός.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*

vivement sentis lui-même. « Si je ne suis rien, Christ, pourquoi m'as-tu créé? Si je te suis précieux, pourquoi m'accabler de tant de maux[1]? » Pourquoi ces troubles et ces variations continuelles de l'âme? « Tantôt je tends mon esprit vers Dieu, mais tantôt je suis entraîné vers la maudite confusion du monde et le monde immense n'a pas blessé une petite partie de mon âme[2]. » C'est la blessure profonde, la blessure intime du cœur : « τοιόνδ᾽ ἄρ᾽ ἕλκω κατὰ κάρδιον ἕλκος[3] ». L'homme qui a une fois agité ces graves pensées peut répéter la parole de l'Ecclésiaste : « Le cœur des sots est dans la maison de la joie; le cœur des sages est dans la maison de la tristesse ». Il reste la proie de cette mélancolie, peu connue du monde païen, que produit une vive sympathie pour la nature humaine, qui est fille de la pitié, la pitié, le plus doux sentiment de l'âme : « οἶκτος, ὅτις παθέων ἀγανώτατος ἔστιν ἁπάντων[4] ». Et voilà que la doctrine qui échauffe le cœur des uns d'une joie divine trempe celui des autres d'une divine tristesse. C'est ainsi que Grégoire crée un genre tout nouveau, inspiré d'un sentiment tout moderne : la méditation religieuse, l'élégie chrétienne, dont un de ses poèmes moraux, le XIVe, reste peut-être le chef-d'œuvre le plus achevé. L'éternel drame spirituel, qui avait tourmenté déjà l'âme de Job — je suis un nouveau Job[5], dit-il quelque part — et celle du Psalmiste, passe dans l'âme de Grégoire, moins violent, moins tragique sans doute, mais d'autre part étendu et éclairé par un esprit plus réfléchi et plus philosophique.

Aussi bien est-ce que Grégoire est un vrai poète. Il est sensible, irritable, non entièrement détaché du monde, comme le prouvent ses velléités de résistance contre son père, ses rancunes contre Basile, lorsqu'il a dû se résigner à être le pauvre pasteur d'un pauvre troupeau :

πένης πενῆτα λαὸν[6] εὐθύνειν λάχων.

1. *Poemata de seipso*, XXI.
2. *Ibid.*, I, 493.
3. *Ibid* , 254.
4. *Ibid.*, 270.
5. *Ibid.*, XIX, 31.
6. *Ibid.*, XI, 469.

Ses sentiments s'épanchent, débordent; il ne peut se retenir d'écrire : « Je laisserai [1] s'échapper mes discours hors de mon âme, comme lorsque le flot est poussé par un souffle violent,... je suis fait de façon à ne pouvoir contenir ma passion. » Vieilli et ne pouvant s'imposer d'autre pénitence, s'impose-t-il un jeûne de silence, au carême de 382, il compense les paroles perdues en versifiant à ce sujet deux ou trois pièces [2]. La poésie est sa consolation souveraine; c'est le meilleur remède qu'il ait trouvé à ses maux, et voilà pourquoi il chante; car, de toutes les raisons qu'il donne pour se justifier d'écrire tant de vers, on sent fort bien que celle-ci, alléguée la dernière, cependant est la principale [3]. Ecrire lui est naturel « comme couler à l'eau et brûler au feu ». Tout fait vibrer cette âme mobile : la mort de Césaire; la perte de sa fortune; l'exil à Sasime; le souvenir de l'église d'Anastasie; la rivalité de Maxime; la maladie; mais, disposition excellente pour former un poète, sa mélancolie n'est pas tragique au point de l'absorber et de l'épuiser : elle s'adoucit en s'épanchant; le rire se mêle à ses larmes, καὶ γέλως [4] ἐν δακρύοις. Aussi se rend-il très bien compte du genre d'intérêt que présentent ses poèmes, ces confessions émues, qu'il appelle souvent lui-même des Lamentations, des Thrènes; il sait qu'il y a des gens dont ce sera aussi la joie de sympathiser à sa souffrance, comme c'est la sienne de la raconter, et c'est à eux qu'il s'adresse : τέρπεσθ', οἷσι φίλον, πήμασιν ἡμετέροις. Il spécifie même qu'il ne s'adresse qu'à eux seuls, et que ceux-là seuls sauront bien le comprendre qui ont l'âme blessée comme lui : « C'est une vieille légende, que, quand un serpent a mordu un

1. *Poemata de seipso*, XIII, 29.
2. *Ibid.*, XXXIV et sqq.
3. Cf. notamment XXXIX. ἐς τὰ ἔμμετρα; 54. τέταρτον εὗρον τῇ νόσῳ πονούμενος — παρηγόρημα τοῦτο, κύκνος ὡς γέρων, — λαλεῖν ἐμαυτῷ τὰ πτερῶν συρίγματα — οὐ θρῆνον, ἀλλ' ὕμνον ἐξιτηρίον. Cf. encore XI, 6, 45, etc. La poésie est pour lui le grand calmant des âmes, le tout-puissant népenthès, comme disait déjà Clément d'Alexandrie :

νηπένθες τ' ἄχολόν τε κακῶν ἐπιλήθες ἁπάντων.
(Exhort. ad Græcos, 1.)

4. XII, 700.

homme de sa dent malfaisante, le blessé ne peut parler de sa douleur qu'à ceux que le cruel animal a, de son venin brûlant, également blessés. Car ceux-là seuls connaissent la nature de sa douleur. Ainsi je ne dirai ma misère qu'à ceux qui partagent mon amour, mon mal, ma douleur,

οἷσιν ξυνὸς ἔρως, ξυνὸν κάκον, ἄλγος ὁμοῖον,

car seuls ils pourront recevoir avec sympathie mes paroles, et seuls pénétrer comme il convient les mystères de mon triste cœur,

καὶ γοερῆς κραδίης μυστήρια [1] γνοῖεν ἄριστα... »

Ainsi, contrairement à ce qui semblait être l'esprit chrétien, sa poésie ne sera pas populaire. On l'attaquera à ce sujet; on lui reprochera de ne pas parler pour les simples; on lui objectera les apôtres. Mais il se défendra [2] avec vivacité. La simplicité est bonne pour ceux qui ont la ressource des Miracles, pour les temps de la glossolalie. Aujourd'hui que la source des Miracles est moins abondante, il faut les remplacer par la science et l'éloquence. Cette poésie est donc franchement littéraire et raffinée; et Grégoire le sait et le veut.

Il n'ignore pas que quelques envieux lui reprochent trop d'éclat; qu'une partie du peuple voudrait une prédication très simple, ἐπίδρομον μύθον; mais d'autres aussi veulent un discours élevé et artistement tourné, ὑψιθέοντα καὶ εὔστροφον; et il prend le parti de ces derniers, de ceux qui veulent approfondir la sagesse profane aussi bien que la sagesse chrétienne, tandis que les premiers, par paresse d'esprit et manque d'instruction, refusent de s'élever jusqu'à l'orateur [3]. Il faut donc aux lettres sacrées le secours des lettres païennes; c'est ce qu'il a appris à Athènes [4], et,

1. I, 235.
2. XII, sqq.
3. *Poemata de seipso*, XVI.
4. XI, 113. Καὶ γὰρ ἐζήτουν λόγους — δοῦναι βοηθοὺς τοὺς νόθους τοῖς γνησίοις.

si cela scandalisait certains de ses contemporains, ne lui en faisons pas un reproche. Lui seul, parmi les poètes chrétiens, n'est pas sensiblement inférieur aux païens par la perfection de la forme; il est le seul véritable artiste, et, si par là il égale tout au moins les poètes profanes de son temps, par la profondeur du sentiment il lui arrive parfois de dépasser ceux mêmes de la grande époque. Le christianisme enlevait aux poètes beaucoup de leurs ressources; il leur fermait l'olympe de la mythologie, mais il leur ouvrait le ciel infini de l'âme. C'est là qu'une poésie nouvelle pouvait faire ses plus belles découvertes, c'est là que l'inspiration de Grégoire l'a porté. Il a dû ainsi au christianisme ce pathétique original qu'il faut admirer en lui; il lui a dû pour ainsi dire une entrée privilégiée dans le tabernacle même, au saint des saints du cœur. Maintenant écoutez-le exprimer dans sa langue élégante et forte les troubles divers qui l'agitent; ce mysticisme qui l'entraîne vers l'idéal, lui faisant toujours dans le meilleur entrevoir encore plus loin le meilleur, τὸ κρεῖσσον [1] ἐκζητοῦντος ἐν τοῖς κρείσσοσι, et le remplit de chants de joie [2]; puis ce pessimisme qui l'abat et le plonge dans des méditations tristes, posant devant lui le problème de la destinée humaine, lui montrant [3] tous les contrastes de notre nature :

εἰ ῥοίης γενος εἰμί, τί μ' ἀθανάτοισιν ἔισκεις;
 εἰ πνεύσθην θεόθεν, τίπτε με πηλύδετον,
Χρίστε, φέρεις [4];

C'est cette force du sentiment individuel, cette conception personnelle du christianisme, plié aux exigences d'une âme singulièrement originale, qui est la marque de Grégoire. Pour le critique curieux de psychologie, le moraliste épris de confidences intimes, qui laissent apercevoir les dessous d'un caractère, les secrets rouages et les obscurs

1. XI, 281.
2. ὕλη θεόθητι μιγέντα — γηθόσυνον ὕμνοισι διηνεκέεσσι γεραίρειν.
3. Voir, dans les *Moralia*, notamment tout le poème XIV.
4. *Poemata de seipso*, XXVIII, 5.

ressorts de la pensée et de la volonté, ces μυστήρια dont il parle lui-même, Augustin seul au IVe siècle peut être comparé à Grégoire. Les autres peuvent être des politiques, des orateurs, des théologiens, des lettrés : Ambroise, Chrysostome, Athanase, Jérôme. Eux seuls intéresseront toujours également les curieux des choses de l'âme, ceux qui aiment à entendre les voix intérieures, l'un plus ardent, l'autre plus sensible, l'un plus puissant par la pensée, l'autre d'un art plus poli et tout grec.

C'est ainsi que pouvait se développer, au sein du christianisme, une poésie lyrique originale, hors du domaine de l'hymne liturgique. Mais cela n'était guère possible qu'en Grèce, à un poète aidé par la merveilleuse langue des Hellènes et doué d'une souplesse d'esprit métaphysique que les Latins n'ont jamais eue ; cela n'était possible certainement qu'à une âme privilégiée, marquée d'un signe, comme fut celle de Grégoire. Or Prudence n'avait à aucun degré une âme pareille; il n'y a pas de subtilité ni de raffinement chez lui; il n'avait pas à redouter de tomber dans ce dilettantisme moral, qui était, il faut bien le dire, le danger de la poésie inaugurée par Grégoire, et qui a pu quelquefois assez légitimement effaroucher des consciences ombrageuses. Il n'éprouve que des sentiments d'une nature assez commune et assez large; lorsque l'inspiration le soulève, ce n'est encore qu'en lui prêtant des émotions d'un genre assez banal; lorsqu'il remplace l'inspiration par l'art, il développe d'ordinaire des lieux communs selon les lois de la rhétorique traditionnelle. Rarement sa voix a un timbre nettement individuel. Un seul d'ailleurs, parmi les poètes chrétiens de la littérature latine, a eu à ses heures ce ton intime et personnel : c'est Paulin de Nole. La source qui s'épanche si abondante et si claire chez Grégoire, si tumultueuse chez Augustin, on en voit sourdre quelques gouttes chez lui; le filet est mince, mais l'eau est bien la même ; et cela suffit pour donner de l'intérêt à presque tous ses poèmes. On pourrait dire de lui ce que Grégoire, avec trop de modestie, disait de lui-même : Βαιὴ μὲν ψεκάς εἰμι, « je ne suis qu'une gouttelette » ; mais cette

gouttelette d'inspiration originale a son prix [1]. Avec Prudence, où est la richesse d'une âme fertile en contrastes comme celle de Grégoire? Où est la naïveté touchante de l'âme plus humble de Paulin? Prudence n'a donc nullement tenté la poésie intime, et ne pouvait guère le faire. Ne voulant cependant pas se borner à l'hymne liturgique, ce sont les formes mêmes de la poésie lyrique chrétienne qu'il s'est efforcé d'agrandir et de renouveler, donnant parfois un ton presque épique aux épisodes des Cathémérinon, donnant aux Péristéphanon une allure presque dramatique. Mais le christianisme était impuissant à renouveler les formes de l'art; il n'apportait que l'originalité, la beauté intérieures. Ce sont celles-ci qu'on regrette de ne pas trouver assez souvent dans l'œuvre lyrique de Prudence. Ainsi conçue, la poésie chrétienne ne renouvelle rien. Vous versez votre vin dans de vieilles outres : soit; mais que ce vin au moins soit nouveau. L'œuvre bâtarde de Prudence n'est faite pour plaire entièrement ni aux fidèles ni aux autres. Les Cathémérinon comme les Péristéphanon renferment peut-être les meilleurs vers qu'il ait écrits, donnent ainsi par endroits la meilleure preuve de son talent. Mais, à prendre les deux recueils dans leur ensemble, il faut bien reconnaître que l'entreprise de Prudence, par un vice originaire, était condamnée à un médiocre résultat.

1. Cf. ma thèse latine, *de Paulini Nolani Ausonique epistolarum commercio et communibus studiis.*

CHAPITRE III

LA POÉSIE DIDACTIQUE

I

**Origines de la poésie didactique chrétienne avant Prudence.
L'Apothéose et l'Hamartigénie.**

Si la poésie lyrique chrétienne était favorisée par le besoin que l'Église avait d'elle et l'essor que la foi donnait aux âmes, nous avons vu que d'autre part les difficultés ne lui manquaient pas : liturgique avec Ambroise, son domaine était trop restreint; modelée à l'image de l'ode d'Horace avec Prudence, elle perdait souvent ses qualités propres sans gagner celles de la poésie païenne; intime avec Grégoire, elle n'était pas sans courir le risque de passer pour un assez frivole dilettantisme. Tout semblait conspirer au contraire pour favoriser, chez les Latins surtout, la poésie didactique chrétienne. Elle n'était point seulement une parure de luxe; elle pouvait se présenter aussi comme une arme précieuse, car elle était une des armes mêmes dont l'ennemi tirait sa force, et, retournée contre lui, pouvait frapper des coups redoutables. Dès que le christianisme dirigea contre le paganisme une polémique active, produisit une apologétique, les écrivains chrétiens comprirent très bien les nécessités que cette tâche leur imposait; il ne s'agissait pas ici d'une prédication destinée à instruire les fidèles, à leur faire connaître et sentir les mérites les plus originaux de la foi nouvelle. Il s'agissait plutôt de trouver en quelque sorte des points de contact

avec l'adversaire, de parler un peu leur langage aux païens, pour se faire comprendre d'eux. Saint Paul à l'aréopage, — je prends la tradition pour ce qu'elle vaut, y voyant seulement le point de vue où se place le rédacteur des Actes, — tout en lui parlant de choses qui le choquent et en se faisant railler pour sa résurrection des morts, fait donc de la philosophie, et cite Aratus : « Car si les Juifs veulent des miracles, les Grecs cherchent la sagesse. » Le premier des apologistes importants, Justin, sera aussi un dialecticien et un philosophe. Un autre, comme Minucius Félix, calquera les procédés de Cicéron, et, pour combattre Fronton, renouvellera le dialogue philosophique, sur le modèle du *De Natura Deorum*. Tertullien sera un juriste. Arnobe affectera l'érudition d'un grammairien. Lactance de nouveau, séduit comme Minucius par Cicéron, mais sans tenter le dialogue, s'efforcera de réaliser l'idéal de l'orateur chrétien. C'est ainsi que les apologistes ont été les agents les plus efficaces dans ce long et lent procès d'assimilation de la culture païenne par la culture chrétienne; c'est par eux surtout, qu'ils fussent des docteurs autorisés, comme Tertullien, ou des rhéteurs médiocrement instruits en théologie, comme Lactance ou Arnobe, que mille choses se sont introduites dans cette dernière, qui lui étaient primitivement étrangères. Qu'on réfléchisse maintenant au développement énorme qu'avait pris chez les anciens la poésie didactique! Sa vogue, toujours grandissante depuis l'époque alexandrine, n'avait jamais diminué; et cette vogue avait été telle, qu'Alexandrins et Latins, loin de soupçonner quelle défaveur la menacerait un jour, y ont vu au contraire, après l'épuisement des autres genres, la veine nouvelle, originale, réservée à leur inspiration. C'est ainsi évidemment que la jugeait Aratus; c'est ainsi que la considérait Lucrèce; et Virgile pensait de même, quand, choisissant le sujet des *Géorgiques*, il y voyait l'entreprise hardie qui fonderait sa gloire [1], et opposait l'audacieuse concep-

1. Tentanda via est qua me quoque possim
Tollere humo victorque virum volitare per ora. (*Georg.*, III, 8.)

tion de son œuvre aux banalités mythologiques courantes. Après lui c'était encore la pensée de Manilius, et l'auteur du poème de l'*Etna* exprimait en vers énergiques la même opinion [1]. Ce fut donc, on ne saurait le nier, dans l'immense végétation de la poésie ancienne, un produit vivace et puissant que la poésie didactique. Sans doute bien des œuvres insignifiantes et ennuyeuses sortirent de cette veine; là, le choix du sujet était tout; mais, quand le sujet fut grand, souvent aussi l'œuvre fut grande. C'est à Rome qu'on peut le constater surtout. La poésie didactique convenait sans doute aux Romains par ses défauts mêmes; et, si l'on voulait y mettre quelque partialité, on dirait qu'ils l'aimaient précisément à cause de ce compromis trop souvent malheureux qu'elle est forcée d'établir entre la poésie et la science; parce qu'elle mêlait, pesait et distribuait pour eux la dose convenable de fausse poésie et de fausse science, que réclamaient des esprits peu portés vers la recherche désintéressée et peu attirés par l'idéal. Mais on peut dire plutôt, en se rappelant Lucrèce, Virgile et Manilius même, qu'elle sollicitait les parties les plus hautes de l'âme romaine; qu'elle répondait à ses aspirations les plus nobles et les plus précieuses. Elle satisfaisait sa gravité exigeante. Elle trouvait un instrument merveilleux dans une langue peu riche, peu souple, mais forte et précise. Qu'un poète inspiré comme Lucrèce comprît quelles sources vives il pouvait faire jaillir du sol vierge, et aussitôt quel flot de beaux vers! Quelles admirables ressources dans cette abondance puissante de l'éloquence romaine, condensée par le rythme poétique! Aussi nulle autre littérature ne présente-t-elle un développement aussi régulier, aussi continu de la poésie didactique, ni surtout jalonné à chaque siècle d'aussi belles œuvres. Cependant au IVe siècle cette source d'inspiration paraissait près de se tarir; la matière semblait lui manquer. Que n'avait-on pas tenté? poèmes géographiques, cynégétiques, halieutiques, pharmaceutiques, les sujets les plus ridicules, et aussi, parmi les poèmes philosophiques, les

1. Voir le bel éloge de la science, vers 224 sqq.

sujets les plus élevés. Ces derniers étaient peu faits pour tenter les faibles esprits des païens du IVe siècle, de plus en plus impuissants à soutenir l'héritage du passé. Rien de plus misérable que les poèmes didactiques que l'on compose encore, depuis la fin du IIIe siècle : c'est le médecin Serenus Sammonicus qui met en hexamètres ses préceptes d'hygiène ; c'est un Némésien qui revient à la banalité des Cynégétiques; c'est Palladius qui imite Columelle. Les chrétiens au contraire pouvaient aisément renouveler la poésie didactique mourante en lui donnant une matière nouvelle. Deux choses les favorisaient également : la perfection des modèles que leur offrait la littérature profane; l'ampleur infinie d'une doctrine nouvelle qu'ils apportaient avec eux. De bonne heure, — et les Juifs leur en avaient déjà donné l'exemple, — ils opposèrent aux divers poèmes religieux des Grecs leurs prophéties sibyllines. Quand on eut ainsi donné, en vers hexamètres, une contrefaçon des oracles païens, on dut naturellement penser à imiter aussi les œuvres didactiques des poètes philosophes. L'idée en dut venir surtout en Occident, où la littérature latine offrait à l'admiration de tous le poème de Lucrèce.

Nous savons par saint Augustin que d'assez bonne heure il circula en Afrique des traductions, en vers d'un rythme populaire, des poésies sibyllines. C'est vers la même époque sans doute que nous rencontrons la première production de la poésie didactique chrétienne chez les Latins, qui nous ait été conservée, l'œuvre de Commodien : les Instructions et le Poème apologétique. Commodien est un prédicateur fort préoccupé de morale, sermonnant vigoureusement ses ouailles, leur parlant en homme qui a lui-même connu les erreurs païennes et se croit le droit, depuis qu'il est converti [1], d'avoir le verbe haut. C'est aussi un apologiste, mais un apologiste d'une nature particulière, ne faisant aucune concession à ses adversaires, juifs ou polythéistes; les attaquant avec une haine farouche; se laissant aller

1. Ob ea perdoctus ignaros instruo verum. (*Instructiones*, I, 1, 9. Ludwig.)

à des violences plus brutales que celles d'un Tertullien; en somme son apologie, comme sa morale, s'adresse surtout aux fidèles même, pour les préserver de tout retour aux erreurs abjurées; ses injures ne sont guère propres à gagner, à circonvenir les infidèles. Il y a donc dans son apologétique beaucoup de polémique; tantôt de polémique violente, tantôt d'ironie, grossière d'ailleurs et sans art. En un mot bien souvent nous touchons, avec lui, à un genre aussi profondément romain que la poésie didactique, à la satire, à ce genre dont les Romains ont pu dire qu'ils l'avaient inventé; qui convenait en tout cas admirablement à l'esprit caustique, à la vivacité naturelle des populations italiennes, et prit si vite une grande place dans leur littérature. La verve de Commodien est réelle, toute grossière qu'elle est, et tout inférieure non seulement à celle même de Tertullien, dont la vulgarité est voulue, raffinée et souvent d'un grand effet, mais même à celle d'Arnobe. Qu'un poète maintenant parût, formé à meilleure école que Commodien, et joignant les ressources de l'art à l'âpreté satirique naturelle que Commodien avait montrée déjà, y ajoutant encore autre chose : assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus de la satire, pour rouvrir les sources de cette poésie scientifique, philosophique, si riche aux beaux jours de Lucrèce et de Virgile; n'y avait-il pas les plus grandes chances pour qu'il pût créer des œuvres de valeur fort supérieure aux Cynégétiques ou aux Géorgiques contemporaines, aux poèmes de Némésien ou de Palladius, en sorte que fût dignement fermée, après une renaissance imprévue, la longue et glorieuse suite des poèmes didactiques latins?

On a vu tout ce qui manquait à Commodien pour réaliser cet idéal. Après lui, il sembla pendant assez longtemps que nul ne le réaliserait beaucoup mieux. Les mêmes défauts sont saillants dans une série de poèmes, les uns probablement antérieurs à Prudence, les autres à peu près de son temps, tels que ce poème contre Marcion [1], qu'on a

1. Tertullien (*Oehler*, 2). Malgré une étude de Hückstædt (*das pseudo-tertullianische Lehrgedicht adversus Marcionem*, Leipsig, 1875), on n'est pas encore fixé sur l'origine et l'époque de ce médiocre poème.

souvent édité à la suite des œuvres de Tertullien; que ceux que l'on place à la suite des œuvres [1] de Cyprien : ad Senatorem; de Pascha; ou encore que le poème si connu qui occupe les derniers feuillets du Codex Puteanus de Prudence. Ce sont, comme les poèmes sur Jonas et Sodome, les œuvres de chrétiens demi-lettrés seulement; cela se reconnaît vite à leur style et à leur prosodie. Mais n'est-ce pas une des meilleures preuves que la poésie didactique était bien une des veines naturelles de la littérature chrétienne, que l'empressement et la hardiesse avec lesquels l'abordent ceux même qui parmi les chrétiens n'avaient certainement qu'une instruction et une autorité médiocres? Pour le fonds, ce sont tantôt des poèmes théologiques, où il y a plutôt de la versification que de la poésie; ainsi le poème contre Marcion. Ce sont plus souvent encore, comme le poème ad Senatorem et le Carmen parisinum, dirigés non contre les hérésies, mais contre le paganisme, de violentes satires. L'auteur du Carmen ad Senatorem a pour nous cet intérêt particulier qu'il montre bien, qu'il exprime ouvertement une des raisons qui ont poussé les chrétiens à donner à leur polémique une forme versifiée : cette tactique naturelle à tout faiseur de prosélytes de chercher des points de contact avec son adversaire, de flatter certains de ses goûts. « Quand je t'ai vu asservi de nouveau à la multiplicité des cultes vains, et repris par tes terreurs premières, j'ai été saisi d'indignation. Sachant que tu aimes la poésie, j'ai voulu devenir poète pour te répondre, et je me suis hâté d'écrire ces vers pour te faire honte [2]. » Il s'est hâté en effet, et l'on voit bien qu'il n'a pas mis grand temps à polir son œuvre; mais son indignation, plus sincère que celle de Juvénal, a travaillé à ses vers; elle y a mis une ardeur, une verve entraînantes que l'on retrouve dans les célèbres invectives contre Flavien de l'auteur du Carmen parisinum [3].

1. Hartel, appendice du 3e volume.
2. C'est le début du poème.
3. En voir le meilleur texte dans l'article de Mommsen (*Hermès*, IV) que j'ai déjà cité.

Mais la poésie didactique chrétienne ne s'en tint cependant pas à ces œuvres imparfaites des successeurs de Commodien. Au milieu du IVe siècle, on la vit tout à coup produire des œuvres régulières, où l'art, s'il ne régnait pas toujours en maître, du moins réclamait une part de ses droits. Presque tous les poètes lyriques du temps sont en même temps didactiques. Damase le fut, et donna à l'un comme à l'autre genre la consécration de son autorité pontificale; on connaît de lui par saint Jérôme un poème sur la Virginité. Paulin a écrit un Carmen contra Paganos. Toute une série des poèmes de Grégoire est entièrement didactique, et de même une partie de ses poèmes moraux. Enfin Prudence, parcourant tout le champ ouvert alors à la poésie didactique chrétienne, attaque les hérésies dans l'Apothéose et l'Hamartigénie, oppose la morale chrétienne à la morale païenne dans la Psychomachie, et engage à fond la lutte contre le paganisme romain dans les livres contre Symmaque. Encore cette veine ne finit-elle pas avec le IVe siècle. Tant que la pensée chrétienne garda quelque originalité, tant que la civilisation et avec elle la littérature se maintinrent dans quelques parties de l'empire romain, la théologie continua à emprunter la forme du vers. Les grandes controverses sur la grâce, issues du combat de Pélage et d'Augustin, inspirent encore le poème de Ingratis de Prosper. La Gaule est déjà ruinée par les invasions :

> Mors, dolor, excidium, strages, incendia, luctus [1],
> Uno fumavit Gallia tota rogo,

qu'Orience, l'évêque d'Auch, écrit encore les distiques de son Commonitorium.

Il y eut donc ainsi toute une poésie qui certainement répondait aux besoins du temps, qui a prouvé sa légitimité par sa vitalité même. On n'a pas de peine à constater que c'est vers cette poésie didactique, en même temps que vers la poésie lyrique, que les plus originaux parmi les poètes

1. *Commonitorium*, II, 181.

chrétiens se sont dirigés. Ceux qui préfèrent la poésie épique, ou bien ne sont pas des poètes chrétiens dans le véritable sens du mot, et ce qu'ils ont d'inspiration véritable ne vient pas d'une source chrétienne : tels Marius Victor ou Dracontius; ou bien sont des talents très inférieurs, comme Juvencus ou Sedulius. La poésie théologique est donc la grande affaire du temps; l'idéal le plus haut que puisse se proposer un poète chrétien. Si donc on veut juger les poètes du ɪvᵉ siècle d'après le goût et les idées de leur temps, on ne se targuera point de la petite estime où nous tenons aujourd'hui la poésie didactique, pour condamner sans merci leurs tentatives. Il se passait alors quelque chose de fort analogue à ce qui s'était déjà passé en Grèce et à Rome, à diverses époques du développement des littératures grecque et latine. En Grèce à l'époque des Éléates, d'Empédocle, il arriva que les esprits furent avant tout préoccupés de philosophie et de morale; devenus plus sérieux, ils se défiaient de l'imagination; sceptiques à l'égard de l'ancienne religion, ils dédaignaient Homère, faisaient de lui le grand coupable, le patron des fables immorales ou ridicules. Mais cependant ces mêmes hommes restaient Grecs et, comme tels, épris de l'art, de la forme, du rythme et de l'harmonie. Ils ne renoncèrent pas à la poésie; ils tâchèrent de l'unir à leur philosophie, qu'ils fussent Empédocle ou Xénophane. Beaucoup plus tard, à Rome, au siècle de la grande liberté de l'esprit romain, à cette époque trop tôt passée des esprits sans préjugés, de Cicéron et de ses contemporains, ce fut encore vers la poésie philosophique que se tourna le plus grand génie poétique du temps, et peut-être le plus grand génie poétique de Rome, Lucrèce. Une situation analogue à quelques égards a produit les mêmes effets au ɪvᵉ siècle; voilà pourquoi nous sommes autorisés à dire que, quand il composait l'Apothéose, l'Hamartigénie, les livres contre Symmaque, Prudence faisait preuve d'une intelligence exacte des conditions où la poésie se trouvait placée de son temps. Il avait ainsi le très rare avantage de pouvoir produire des œuvres qui eussent des racines presque également profondes dans

les deux traditions opposées, païenne et chrétienne. S'il devait quelque part donner sa vraie mesure, c'était dans des œuvres de ce genre, où tout l'aidait. Il semble qu'il l'y ait donnée.

En mettant à part la Psychomachie, dont la forme est trop particulière pour qu'on ne lui consacre pas une étude spéciale, les poèmes didactiques de Prudence se divisent en deux groupes distincts : les poèmes proprement théologiques, où sa polémique est tournée contre les hérésies et où l'exposition de la vérité orthodoxe tient une grande place; ce sont l'Apothéose et l'Hamartigénie; les poèmes dirigés contre le paganisme, c'est-à-dire les deux livres contre Symmaque, qui ont un tout autre caractère. Ces derniers empruntent aux circonstances si intéressantes qui les firent naître un intérêt très vif, et Prudence avait si bien choisi son sujet, qu'on a pu facilement les regarder comme son chef-d'œuvre. Mais, en un autre sens, les premiers, moins accessibles au grand public, traitant des matières plus abstruses et plus délicates, représentent le plus difficile effort de sa poésie. Ceux qui jusqu'à présent ont parlé de Prudence, les ont trop négligés, sans doute à cause de cette apparente aridité des sujets. Brockhaus seul a mieux compris le véritable jugement qu'il en faut faire[1]; il les a remis à leur rang, et a même donné une traduction en vers de l'Apothéose. Mais il n'a pas montré toutes les raisons de leur supériorité; il n'a pas assez dit que cette supériorité ne venait pas de quelque hasard de l'inspiration, et qu'elle avait ses causes naturelles. Au lieu de montrer quel vaste développement prenait de toutes parts la poésie didactique chrétienne au IVe siècle, et combien était général le mouvement que Prudence a suivi, il a au contraire isolé l'auteur des poèmes théologiques aussi bien que des livres contre Symmaque, lui faisant un mérite d'avoir seul réussi, parmi

1. P. 165. Ozanam aussi faisait assez grand cas des poèmes théologiques de Prudence. Il est tombé à leur sujet dans des confusions étranges, qui prouvent qu'il les avait lus bien vite, et montrent une fois de plus de quelle exactitude on se piquait à cette période de l'histoire de notre critique. Mais son impression cependant était juste. (*Civilisation au IVe siècle*, tome II, 18e leçon.)

ses contemporains, dans la poésie didactique. Assurément il y a beaucoup mieux réussi qu'aucun d'eux; mais n'oublions pas d'autre part qu'un des premiers mérites de l'Apothéose ou de l'Hamartigénie, c'est qu'elles ne sont point des œuvres artificielles et exceptionnelles; qu'au contraire, en les écrivant, Prudence se laissait emporter par le courant naturel de l'inspiration chrétienne. Il a dépassé ses prédécesseurs et ses successeurs; mais ceux-ci ont été nombreux depuis Commodien jusqu'à Prosper ou Orience; ils ont, chacun à leur façon, ouvert ou continué la voie où Prudence a passé comme le plus grand, mais nullement le seul représentant de cette riche poésie théologique.

Dans cette délicate union de l'exactitude scientifique et de la fantaisie poétique qui est la première loi de toute poésie didactique, les poètes profanes avaient donné d'admirables leçons aux chrétiens. Lucrèce avait appris à ses successeurs cet art difficile, et ceux-ci, à des degrés divers, avaient tiré heureusement profit de son exemple, depuis le plus grand de tous, Virgile, jusqu'aux talents de second ordre, comme Manilius ou l'auteur de l'*Etna*. C'est à cette grande école que se rattache directement Prudence, et cela a beaucoup d'importance. Un certain nombre d'entre les poètes chrétiens ont été, comme quelques-uns des apologistes, de fort médiocres théologiens. Il en est même parmi ceux à qui l'on ne saurait adresser entièrement ce reproche, parmi ceux qui ont occupé de hautes dignités ecclésiastiques, qui ne sont cependant guère arrivés à être autre chose en théologie que des écoliers, de timides disciples : ainsi Paulin, évèque de Nole, quand il a écrit le Carmen contra Paganos [1], n'a produit qu'une assez banale rapsodie. Prudence ne mérite en aucune façon ces critiques; et c'est par quoi son esprit plus vigoureux reprend sa revanche sur l'esprit plus distingué de Paulin. Les théologiens ont même été si frappés de la sérieuse connaissance des questions théologiques que font paraître les poèmes didactiques de Prudence, que ces poèmes ont été jusqu'à présent étudiés

1. Poema ultimum.

beaucoup plutôt par eux que par les historiens de la littérature. Les Allemands, Milddeldorpf, Augusti, Obbarius, Dressel, ont employé leur science à expliquer la doctrine de Prudence. Brockhaus même, qui fait à ce sujet quelques réserves très sensées, a cependant consacré une bonne moitié de son livre à une étude du même genre, et le titre même de ce livre indique [1] quelle importance il y attache. L'éditeur catholique Arevalo a traité les mêmes questions, au point de vue de l'orthodoxie romaine, dans ses Prolégomènes.

Les Français ont généralement au contraire plutôt considéré Prudence comme un poète que comme un théologien. A vrai dire il n'y a pas, et Brockhaus a eu certainement raison [2] de le soutenir, une « théologie de Prudence ». Un homme venu sur le tard à l'étude approfondie de ces questions difficiles, un homme modeste comme paraît l'avoir été Prudence, ne pouvait guère prétendre laisser fortement sa trace dans l'histoire du développement des dogmes chrétiens. L'eût-il pu, il ne l'eût fait qu'à son insu, et involontairement en quelque sorte. Car le premier fondement de sa foi, le trait essentiel qui d'abord le caractérise, c'est un attachement absolu à l'orthodoxie. L'Église romaine n'a pas eu d'adepte plus dévoué que lui, plus décidé d'avance à faire le sacrifice de ses opinions particulières. Les termes de « foi » ou d' « Église catholique » reviennent sans cesse sous sa plume, et il ne les prononce qu'avec le plus grand respect. Un des miracles qui l'ont le plus frappé, c'est celui qu'on racontait d'Hippolyte, novatien jusqu'à sa mort, et qui, tout à coup éclairé d'une lumière divine, recommanda à ses fidèles, tandis qu'on le menait au martyre, d'abjurer leur hérésie : « Rentrez au nombre des catholiques. Qu'il n'y ait plus qu'une foi unique : la foi de l'Église primitive, celle de Paul, celle dont la chaire de Pierre conserve la tradition [3]. » C'est dans l'Église catholique, « catholico in templo », que, dans la Psychomachie, la Pudicité, après sa vic-

1. *Prudence étudié dans son importance pour l'Eglise de son temps.*
2. Ch. VII et VIII.
3. Péristéphanon, XI, 30.

toire, consacre le glaive qu'elle vient de laver dans les eaux du Jourdain [1]. C'est le vaisseau catholique, « catholicam puppem », que nous montre, battu par la tempête, la préface du premier livre contre Symmaque. Rome est pour Prudence l'objet d'une vénération profonde, et il a considéré le voyage qu'il y fit comme un pèlerinage sacré à la vraie capitale [2] de la foi. En même temps qu'il exprime ainsi son attachement à l'orthodoxie, il se laisse aller à la haine la plus ardente contre tous ceux qui essayent de la troubler. Il a de l'indulgence [3], à certaines heures, pour les païens; il est sans pitié pour les hérétiques. L'esprit qui a dicté le verset III, 10, de l'épître à Tite : « Fuis l'hérétique après la première et la seconde admonition », est tout à fait le sien. « On m'appelle la Discorde; on me surnomme l'Hérésie; mon dieu varie, tantôt plus grand, tantôt plus petit; tantôt double, puis unique; s'il me plaît, fantôme aérien et sans réalité, ou, si je veux railler sa puissance, âme immanente à l'univers. Bélial est mon maître et mon séjour est le monde [4]. » C'est là un monstre dont il faut étouffer les blasphèmes, et c'est avec un véritable fanatisme que Prudence punit tant d'impiété. « La bête abominable est saisie par mille mains; chacun arrache un morceau, qu'il puisse semer dans les airs, donner aux chiens, livrer aux corbeaux voraces, pousser du pied dans les cloaques boueux et méphitiques, jeter en proie aux monstres marins. Le cadavre entier est lacéré, partagé aux animaux immondes; l'horrible hérésie, mise en pièces, périt [5]. »

Que néanmoins Prudence ait quelques opinions particulières sur plusieurs points de détail, cela est certain, et les commentateurs catholiques, comme Arevalo, sont réduits à d'excessives subtilités pour donner un sens rigoureusement orthodoxe à quelques passages que les protestants n'ont pas manqué de relever, auxquels ils n'ont épargné ni

1. Psychomachie, 100.
2. Périst., XI et XII.
3. C'est ce qu'on verra plus bas, à propos de Symmaque.
4. Psych., 709.
5. *Ibid.*, 719.

les critiques, ni toujours même les chicanes. Les centuriateurs [1] de Magdebourg et Bayle [2], en particulier, ont attaqué Prudence, les premiers avec âpreté, le second avec sa malice coutumière. Il est inutile de relever les reproches des premiers, qui accusent surtout Prudence d'avoir contribué autant qu'il l'a pu à établir le culte des Saints; il est certain que le recueil des Péristéphanon a eu à cet égard une grande influence, mais c'était l'esprit même du IVe siècle tout entier qui l'avait inspiré à Prudence. Il est plus important d'examiner si parfois il a cessé d'être d'accord, non pas avec l'orthodoxie future des réformés, mais avec l'orthodoxie même du IVe siècle. On a signalé ces vers de l'hymne V des Cathémérinon, où il accorde aux damnés, la nuit de la Résurrection, un repos momentané de leurs supplices, « des vacances [3] », selon sa propre expression; et il est incontestable qu'il exprime là une croyance que l'Église n'a pas consacrée. On lui a très vivement reproché parfois, tant parmi les réformés que parmi les catholiques, l'humble prière qui termine l'Hamartigénie, parce qu'il semble y douter de son salut, y désespérer de la miséricorde divine, en se bornant à demander pour ses fautes un châtiment léger, et en se retirant lui-même du nombre des élus [4]. On peut dire encore qu'il ne s'est pas très bien souvenu du mot du Christ sur les appelés et les élus, quand il a écrit que le nombre des damnés serait minime [5]; et il semble avoir eu tout au moins une tendance à se montrer plus rigoureux que l'Église même, en proscrivant toute nourriture animale, à la façon des Manichéens [6],

1. Centurie IV, 10. Cf. le ch. VI des *Prolégomènes* d'Arevalo.
2. *Dictionnaire*, article Prudence.
3. 116 sqq. Celebres sub Styge feriæ. Bayle, *l. c.*, remarque E. Arevalo, *Proléq.*, XII, essaye assez inutilement de justifier Prudence contre Bellarmin, qui avait dit fort sensément (*De purgatorio,* II, 18) : « Nihil aliud dico nisi poetico more lusisse Prudentium. »
4. Bayle, *ibid.* Arevalo, XVII. Dressel, p. 167, note 931. Ebert, p. 266, note 2. Faguet, p. 42. Il me semble impossible avec Arevalo, Faguet, etc., de croire que Prudence ait voulu parler du Purgatoire en disant (966) : « Me pœna levis clementer adurat. » Ebert pense avec raison que Prudence ne parle que d'un châtiment d'une douceur relative, non, ce qui est la caractéristique du Purgatoire, d'un châtiment destiné à prendre fin.
5. Cath., VI, 95. « Paucosque non piorum — Patitur perire in ævum. »
6. Cath., III, 56.

qu'il déteste et maudit ailleurs. C'est, par contre, je crois, une véritable chicane qu'ont dirigée contre lui Bayle et Leclerc quand ils ont prétendu qu'il faisait l'âme matérielle, et ont dit qu'il s'était exprimé à ce sujet en termes « qu'eût pu signer Lucrèce ». Ce n'est pas qu'il n'ait employé quelques métaphores [1] compromettantes dont une critique minutieuse peut s'emparer; mais il est difficile à un poète, fût-il même Lucrèce, d'éviter toujours ce danger. Il reste certain d'ailleurs que, là même où Prudence s'est certainement écarté de l'orthodoxie, soit que — car la chose reste entièrement douteuse — il ait exprimé des vues tout à fait personnelles, soit qu'il se soit fait l'écho de traditions particulières à la Tarraconaise, il l'a fait sans le savoir, et n'eût pas hésité à se rétracter devant une censure officielle.

Les deux questions théologiques qui ont le plus préoccupé Prudence sont celle de la Trinité et celle de l'origine du mal ; la première est traitée dans l'Apothéose, la seconde dans l'Hamartigénie. Ce sont là justement les deux graves questions qui ont agité les esprits du IVe au Ve siècle; l'arianisme, le pélagianisme furent les deux grandes hérésies contre lesquelles l'Église eut alors à combattre, et qui la forcèrent à préciser elle-même, à condenser en formules définitives sa doctrine. Il semblerait donc au premier coup d'œil que le premier mérite de Prudence fût de s'être jeté hardiment dans la mêlée contemporaine, d'avoir vaillamment marché sur les pas d'Athanase ou d'Hilaire, prévu et devancé les grandes controverses où devait s'affirmer le génie d'Augustin. Cependant il n'en est pas tout à fait ainsi. Ni l'Apothéose ni l'Hamartigénie, bien que traitant des questions d'un intérêt actuel, ne sont dirigées directement contre les hérésiarques les plus récents. Il n'est personne qui ne s'étonne de voir la question de la Trinité examinée dans l'Apothéose sans que le nom d'Arius soit même prononcé; car c'est Sabellius, ce sont les Ebionites, ce sont les Manichéens que Prudence invective; il n'y a pas même une allusion au prêtre d'Alexandrie, et c'est seulement

1. Au début du Cath. X et Contre Symmaque, II, 184 sqq.

dans la Psychomachie que Prudence [1], en passant, s'attaque à lui. Il est bien certain, comme le fait remarquer Brockhaus, que l'arianisme troubla l'Orient [2] encore plus que l'Occident; mais comme l'Occident en fut cependant ébranlé, lui aussi, comme en somme ce fut là, partout, le grand ennemi de l'Église au IVe siècle, cette réserve n'explique nullement le silence de Prudence. Dans l'Hamartigénie, de même, le poète attaque les Marcionites, qui avaient assurément encore de nombreux partisans au IVe siècle, mais qui, si leur hérésie a été à son heure une des plus menaçantes pour l'unité de l'Église, ne pouvaient passer cependant pour aussi redoutables alors qu'ils l'avaient été précédemment. On peut même pousser plus loin ces remarques : n'est-il pas curieux de voir que, justement au IVe siècle, l'Espagne produit elle-même une hérésie particulière, celle des Priscillianistes? Ne semblait-il pas que le poète, le théologien de la Tarraconaise, dût prendre les armes contre elle ? Prudence n'en a rien fait cependant. On a voulu quelquefois penser [3] qu'il les attaque en certains endroits, et il examine en effet certaines doctrines qui paraissent avoir été les leurs, bien qu'on ne connaisse que d'une façon incomplète les opinions de Priscillien [4]. Mais ces doctrines ont été aussi celles d'hérétiques antérieurs, et Prudence ne nomme nulle part Priscillien, tandis qu'il apostrophe en termes véhéments, par des invectives répétées, Sabellius, Manichée ou Marcion. Au lieu donc de subtiliser, il faut simplement juger très probable que Prudence n'a pas osé traiter les questions les plus brûlantes, celles qu'on venait à peine de trancher, ou que même on examinait encore, et qu'il était réservé aux assemblées d'évêques de définir; il ne s'est pas cru pour cela l'autorité nécessaire. Pour l'arianisme en particulier, peut-être n'est-il pas inutile de remar-

1. 794.
2. P. 206.
3. OBBARIUS, *Prolégomènes*, note 14.
4. On connaîtra mieux Priscillien, après qu'auront été publiés dans le *Corpus* de Vienne les textes découverts récemment par M. G. SCHEPSS (*Priscillian ein neu aufgefundener lateinischer Schriftsteller des IVe Jahrhunderts*, Würzbourg, 1886).

quer que, malgré les écrits d'Hilaire ou d'Ambroise, la plus grande partie de la littérature sur ce sujet est grecque; or Prudence semble n'avoir qu'imparfaitement connu la littérature chrétienne grecque. Il eût donc manqué de bonnes sources, et, en modifiant l'observation précitée de Brockhaus, on peut vraisemblablement en tirer profit. Cependant, d'autre part, Prudence a voulu traiter des questions qui intéressassent vivement ses contemporains ; c'est donc bien la question de la Trinité qu'il a discutée, mais en la reportant avant Arius, parce qu'il avait dès lors toute une riche littérature de langue latine à sa disposition. De même, pour les difficultés sur l'origine du Mal, c'est seulement après Prudence que les controverses ont pris toute leur vivacité, elles n'en agitaient pas moins ses contemporains; et, comme Marcion en avait fait le fonds même de sa polémique, comme Tertullien avait réfuté Marcion, Prudence cette fois encore n'était pas embarrassé de choisir son guide. Ainsi il me semble que la tactique de Prudence a été celle-ci: trouver, sans risquer de compromettre son orthodoxie, et sans être obligé d'émettre des vues originales, un moyen d'aborder cependant l'examen des dogmes qui passionnaient de préférence son temps; par suite choisir, pour les combattre, des hérésies vivaces encore, sans doute, mais déjà depuis longtemps discutées, combattues, et, aux yeux des orthodoxes, réfutées.

On n'en peut guère douter quand on constate que la plus grande partie des arguments que développe Prudence ne lui appartiennent pas en propre. Le fonds de sa dialectique est emprunté, aussi bien dans l'Apothéose que dans l'Hamartigénie, au seul théologien original que l'Occident eût produit avant Augustin, à Tertullien. Tertullien, malgré les écarts de ses dernières années et ses violences de sectaire, resta le grand, l'unique maître de la pensée chrétienne, dans les pays de langue latine, jusqu'au moment où l'évêque d'Hippone lui succéda dans cette royauté intellectuelle. Cyprien, Ambroise furent surtout des politiques et des orateurs; Hilaire seul, lui aussi, a été surtout un théologien, mais il s'est borné à la défense de la foi de

Nicée, et d'ailleurs, comme Athanase, a plutôt servi l'Église par la fermeté de son caractère que par la puissance de sa pensée. Ainsi les œuvres de Tertullien, qui avaient été déjà le grand arsenal où Cyprien avait puisé, fournirent aussi ses meilleures armes à Prudence. Il y avait de plus toutes sortes de raisons particulières pour que Prudence fût attiré surtout par Tertullien : les rapports étroits qui pendant le IIIe et le IVe siècle ont relié l'Espagne à l'Afrique, dont elle fut presque une province intellectuelle; puis la ressemblance même des esprits, des goûts des deux peuples voisins, la commune violence de leurs imaginations, qui aidèrent autant que le voisinage à établir ces intimes rapports. Quand on voit combien Prudence est épris de l'éclat, du trait, force l'expression jusqu'à la rendre brutale, combien cet Espagnol, dont le caractère personnel paraît pourtant avoir été relativement simple et modéré, se laisse entraîner souvent par le tempérament national, on ne s'étonne plus qu'il ait subi la séduction puissante de Tertullien. On peut dire en effet que, presque tout entière, la substance de sa théologie dans l'Apothéose et l'Hamartigénie vient de Tertullien; les arguments principaux sont pris aux deux traités contre Praxéas et contre Marcion, en sorte qu'il semble même que la conception première de l'une lui ait été inspirée par la lecture du traité contre Praxéas, celle de l'autre par la lecture des livres contre Marcion. Ce n'est pas cependant que l'Apothéose [1] soit une simple adaptation du livre de Tertullien, puisque la discussion contre les Patripassiens n'en occupe que la première partie; mais cette première partie est la plus importante, et dans la seconde, bien qu'elle soit plus indépendante, les souvenirs de Tertullien ne sont pas rares. Dans l'Hamartigénie [2] au contraire, Prudence a traité une matière moins étendue que Tertullien

1. On peut voir les rapprochements essentiels dans BROCKHAUS, ch. VI et VIII; OBBARIUS, *Prolégomènes*. Cette influence de Tertullien sur Prudence a été reconnue depuis longtemps. Brockhaus, Obbarius, Ebert, notamment. l'ont bien mise en lumière, sans en tirer toutes les conséquences que j'ai essayé de présenter.

2. Voir également les rapprochements dans Obbarius et Brockhaus.

dans les livres contre Marcion [1]; il s'est borné à l'examen d'un point de la doctrine marcionite, le principal d'ailleurs, l'origine du mal. Mais, dans les deux poèmes, toute cette théologie de Tertullien, Prudence l'a étudiée de près; il l'a bien comprise, et se l'est entièrement appropriée; en sorte que son originalité reste à peu près aussi grande que peut l'être celle d'un poète didactique, qui presque toujours est l'interprète d'idées qu'il n'a point le premier émises. L'inégalité de génie mise à part, il n'agit pas autrement que Lucrèce. Lucrèce aussi emprunte ses arguments à Épicure; mais il leur donne un tour personnel qui n'appartient qu'à lui. Prudence garde à l'égard de Tertullien la même indépendance relative. L'exposition, la forme, dans l'Apothéose et l'Hamartigénie, lui appartiennent bien tout entières.

Cette forme, cette exposition sont précises, et la discussion ne cesse pas d'être serrée et rigoureuse; d'autre part elles sont animées et brillantes. Que la dialectique de Prudence ne soit pas toujours irréfutable, et qu'il puisse être facile parfois de retourner contre lui certains de ses arguments, cela n'est guère douteux, et il est plaisant de voir quelques-uns de ses raisonnements examinés avec minutie par ce captieux et malin chicaneur qu'était Bayle [2]. Mais ce n'est point là ce qui étonne. Ce qui surprend au contraire, c'est que, dans ces pays occidentaux, si peu portés à la théologie proprement dite jusqu'au IVe siècle, et que dépassaient tant les Grecs dans l'intelligence des abstractions, un homme paraisse qui, après avoir fait preuve d'une inspiration lyrique toujours rare chez les Latins, montre une puissance d'esprit capable de raisonner sur les sujets métaphysiques les plus élevés. Avec Lucrèce déjà, la nature n'avait point fait les choses à demi; donnant un grand poète à un peuple désespérément prosaïque, du coup elle avait donné aussi à ce même peuple pratique et

1. Il faut noter que Prudence ne paraît pas connaître ce poème didactique contre Marcion que j'ai signalé plus haut. L'eût-il connu, il l'eût sans doute trouvé trop médiocre pour en tirer parti.

2. Voir, article cité, les observations de Bayle sur toute une partie de l'Hamartigénie.

dédaigneux de toute philosophie un penseur vigoureux et profond. Toute proportion gardée, Prudence, le poète théologien, peut nous surprendre presque au même titre que Lucrèce, le poète philosophe. Qu'on se rappelle quels sont les plus grands de ses contemporains parmi les Latins. Ambroise n'a presque jamais fait de la théologie métaphysique; il préférait la morale, et une exégèse fantaisiste et allégorique, imitée de celle de Philon. Jérôme ne fut en réalité qu'un assez médiocre penseur; ce qui le préoccupait aussi plus que toute chose, c'était la morale, c'était l'ascèse qu'il a introduite et prêchée à Rome; c'était en même temps l'exégèse, le commentaire et la traduction des Écritures. Le pape Damase se souciait lui-même assez peu d'obscurités ontologiques; écrivait-il un poème didactique, c'était un poème moral, comme son poème sur la Virginité. Sulpice Sévère est un historien; Paulin de Nole, resté toujours disciple, consulte respectueusement ses illustres amis ; c'est un Pline qui n'a jamais appris à penser par lui-même, et a toujours besoin de quelque Trajan pour le soutenir. Prudence au contraire a évidemment le goût et l'intelligence des problèmes théologiques. Qu'on lise, au commencement de l'Apothéose, la discussion contre les Patripassiens [1], ou, à la fin du même poème, la théorie de l'âme [2], et la controverse contre les Phantasmatiques; dans l'Hamartigénie, le développement de cette thèse, que l'être parfait est un [3], comme aussi dans les livres contre Symmaque, moins proprement théologiques, et que nous examinerons à part, la discussion [4] contre les partisans de la divinité du Soleil. S'emparant hardiment de tout le vocabulaire abstrait que Tertullien et ses imitateurs avaient créé, grâce auquel ils étaient parvenus à plier la langue latine à l'expression, qui lui est

1. 6 et suivants.
2. 782, sqq.
3 Résumée dans cette formule, empruntée presque textuellement à Tertullien (*adversus Marcionem*, I, 3 et 4) : « Porro nihil summum nisi plenis viribus unum » (vers 22).
4. I, 309.

si peu naturelle, des idées métaphysiques, partout Prudence a trouvé le moyen d'être complet et précis.

Et, en même temps, l'Apothéose et l'Hamartigénie sont pleines d'éclat et de mouvement. Dans le grand nombre des poèmes didactiques chrétiens, bien que la plupart soient des poèmes moraux ou des poèmes apologétiques très voisins de la satire, l'œuvre de Prudence ne représente pas cependant à elle seule la poésie proprement théologique. Mais qu'on la compare à ceux de ces poèmes qui ont bien le même caractère. Je ne parle pas de ce poème contre Marcion qui n'a pour auteur qu'un médiocre lettré; après Prudence, d'importants poèmes théologiques ont été écrits en latin, dans lesquels l'auteur n'a pas reculé devant l'aridité des discussions précises. Le génie d'Augustin a eu dans l'Occident des échos aussi prolongés et aussi retentissants que le génie de Tertullien; mais qu'on lise l'important poème inspiré à Prosper par les controverses sur la grâce [1]. Prosper n'est pas médiocre, et il a une des qualités les plus remarquables de Prudence, l'ardeur, la chaleur, qu'il pousse à l'excès; car il finit par n'être plus qu'un fanatique. Mais les dissertations de Prosper sont sèches, raides; elles ne manquent ni de force, ni de verve; elles ne parlent pas à l'imagination. Chez Prudence au contraire non seulement tout est chaud, passionné plus encore que chez Prosper; non seulement la discussion se tourne en polémique vive et parfois même insultante; — quoique Prudence soit fort éloigné du fanatisme de Prosper, et que sa foi reste relativement libérale et tolérante, c'est surtout quand il discute contre les païens qu'il reste maître de lui : contre les hérétiques il ne se possède plus; — mais encore l'argumentation est souvent éloquente et brillante. Cette large et sonore éloquence, qui a été le privilège de tant de poètes romains, si bien qu'on pourrait dire de presque tous, depuis le vieil Ennius jusqu'à Claudien, à peu près comme Quintilien le disait de Lucain [2],

1. Migne, tome 51.
2. X, I, 90.

qu'ils sont aussi orateurs que poètes, était merveilleusement à sa place dans tout poème didactique et n'a pas manqué à Prudence. Son défaut sans doute était de devenir une facile tentation au lieu commun. Aussi voit-on assez souvent poindre chez Prudence cette théologie oratoire dont les prédicateurs sacrés et surtout les apologistes laïques de nos jours font très volontiers usage, qui ne discute pas à vrai dire, mais admire, prie, éclate en transports d'adoration, en hymnes de reconnaissance, en chants de triomphe devant le miracle de l'établissement du christianisme, devant sa rapide diffusion dans le monde romain. Mais il ne faudrait pas chicaner trop Prudence à ce sujet; il est plus remarquable qu'ailleurs il n'ait pas reculé devant les argumentations les plus abstraites, et il était naturel qu'il cherchât à faire épanouir finalement celles-ci en développements plus brillants, capables de frapper un plus grand nombre d'esprits, de parler à l'imagination. Ces développements chez lui ne sont pas seulement des développements oratoires; ce sont aussi souvent des figures empruntées aux Écritures et poursuivies dans leurs détails. La figure [1] est souvent responsable des principaux défauts de l'éloquence chrétienne au IVe siècle; c'est, en quelque sorte, la métaphore prise au sérieux, par conséquent dépouillée de tout ce qu'elle avait de poétique; l'esprit qui crée la métaphore n'en est pas dupe, se plaît à elle en partie à cause du vague même, de l'indécision de ses contours; il n'en est pas de même de la figure, qu'il faut presser de plus près; à quelles obscurités mystérieuses, pleines de charmes, semble-t-il, pour les initiés, mais intolérables aux autres, n'a-t-elle pas entraîné même un esprit net comme Ambroise, un esprit puissant comme Augustin? Mais les conditions particulières de la poésie, dans l'Apothéose et l'Hamartigénie, comme on l'a vu aussi dans les Cathémerinon, obligent Prudence à une assez grande simplicité dans l'emploi des figures. On peut constater

1. Qu'on lise ce qu'en pense Augustin dans sa *Doctrina christiana*, II, 6. Pourquoi, se demande-t-il, la figure vaut-elle mieux que le style simple? « Difficile est dicere et alia quæstio est. *Nunc tamen nemo ambigit.* »

cependant parfois, chez lui, comme chez les prosateurs, et particulièrement à certaines parties du début de l'Apothéose[1], comment l'interprétation allégorique de l'Écriture fut dangereuse au style des écrivains chrétiens. L'influence que le style hardi des livres hébreux eut dans une grande mesure pour renouveler, vivifier cette langue traditionnelle de la rhétorique latine, que se transmettaient assez servilement les écrivains des derniers siècles, fut très désavantageusement compensée par les subtilités où les entraîna l'abus de la figure.

Pourtant en réalité ce défaut est rare chez Prudence, et cet Espagnol, dont le goût littéraire fut parfois si démesuré et si faux, comme le prouvent surtout les Péristéphanon, a au contraire porté dans les études théologiques un esprit assez sage et assez sobre. Aussi le plus fréquemment a-t-il emprunté à l'Ancien Testament des exemples[2] plutôt que des figures. Il en a tiré, ainsi que du Nouveau Testament, des sortes d'épisodes qui ne sont pourtant jamais des digressions. On n'y sent pas, comme dans les épisodes analogues de certains Cathémérinon, l'effort malheureux du rhéteur qui se travaille. Ils ne sont là que pour fortifier, éclairer la discussion; par suite le poète est tenu à une certaine mesure, en demeurant libre cependant de leur donner un tour assez personnel, puisque c'est à tel point de vue spécial, pour telle démonstration particulière qu'il les choisit. Je crois avoir suffisamment montré qu'au IVe siècle ni l'histoire biblique ni la légende évangélique ne pouvaient donner naissance à une poésie épique. Mais combien il était plus aisé et plus heureux de les faire concourir à l'éclat et à la force d'une poésie didactique! Telle énumération des miracles du Christ, dans l'Apothéose, peut, il est vrai[3], rester froide et sèche. Mais quel élan et quelle couleur ne prend pas le raisonnement, lorsque, par exemple, le poète, commentant à sa façon l'écriteau ignominieux imposé au Christ

1. 50, sqq.
2. « Possum multa sacris exempla excerpere libris, » selon ses propres expressions, *Apoth.*, 312.
3. 704, etc.

par Pilate, en prend texte pour glorifier la propagation du christianisme chez les peuples des trois langues : judaïque, grecque et latine[1] ! Quel choix d'exemples heureux et variés viennent soutenir dans l'Hamartigénie cette ardente revendication[2] du libre arbitre, en partie inspirée de Tertullien, mais où Prudence a mis tout son feu, toute son âme, et qui est une des parties de ses œuvres qui certainement font le plus d'honneur à la fois à son caractère et à son talent?

Ces exemples de Loth[3], Ruth, etc., sont bien choisis, ingénieusement développés, et ils se terminent par une dernière comparaison, imaginée par Prudence lui-même, et détaillée avec une grâce singulière, avec cette grâce qui a été le don précieux, mais très intermittent, du poète. C'est la comparaison des âmes avec un vol de colombes qui vient s'abattre sur un champ où un oiseleur a posé des pièges : « Quand elles veulent s'envoler de nouveau, les unes gagnent les hauteurs du ciel, libres, battant l'air de leurs ailes; les autres demeurent captives, et, de leurs plumes lacérées, essayent en vain de s'enlever du sol, regardent en vain les souffles rapides. C'est ainsi que la nature verse sur la terre les âmes, toutes pareilles au sortir de leur source; mais, fascinées ici-bas par les douces tentations, elles s'y laissent retenir, et quelques-unes seulement repartent pour l'éther; la glu des séductions empêtre la plupart, et ne leur permet plus de reprendre leur vol[4]. »

Dans tous les morceaux analogues de l'Hamartigénie et de l'Apothéose, on peut dire que cette fusion harmonieuse, cet équilibre de la pensée chrétienne et de la forme païenne qu'ont poursuivi, le plus souvent sans succès, la plupart des poètes chrétiens, se trouve pleinement réalisée. Il reste de l'antiquité profane les procédés de composition et de

1. 379.
2. 554, etc. TERTULLIEN, *Adv. M.*, II, V et sqq.
3. 697-722, 723-776. Certainement, dans le premier récit, Prudence est bien plus heureux que ne le fut après lui Avitus, qui a écrit sur la femme de Loth quelques-uns de ses vers les plus détestables.
4. 779-789. Comparaison qui se pourrait retourner, d'ailleurs, contre la thèse de Prudence. — C'est avec une ardente passion que Prudence défend le libre arbitre. Voir, au début du livre II contre Symmaque, une argumentation analogue.

développement, les ressources ordinaires de la rhétorique dans ce qu'elle avait de meilleur, ainsi que les principaux éléments du vocabulaire. Dans ce moule, l'inspiration chrétienne jette à la fois des idées nouvelles, et aussi, pour ainsi dire, toute une substance poétique nouvelle. La grande cause de l'épuisement qui faisait dépérir alors la poésie profane, n'était-ce pas la conscience qu'elle avait d'une trop longue carrière parcourue? l'usure de toute une foule de légendes, trop souvent ressassées, devenues banales, et qu'on ne pouvait plus préparer de façon à raviver le goût blasé, quelque adresse qu'apportât à cette tâche un Ausone ou un Claudien? Il fallait renouveler tout cela. Le christianisme l'a pu, et Prudence a trouvé tout un matériel nouveau dans les Écritures. Ainsi sont nés des poèmes vivants, intéressants, non d'artificielles rapsodies, Dionysiaques de Nonnos, ou Rapt de Proserpine de Claudien.

Mais il est surtout deux épisodes, l'un dans l'Apothéose, l'autre dans l'Hamartigénie, qui montrent en leur plein épanouissement les forces puissantes de la jeune inspiration chrétienne. Je veux parler d'abord de l'épisode du sacrifice de Julien. S'emparant d'une légende qui semble avoir couru sous diverses formes parmi les chrétiens du IVe siècle [1], Prudence en tire le plus merveilleux parti pour montrer, pour faire éclater aux yeux, dans une scène dramatique, la victoire définitive du Christ sur les faux dieux [2] : « Un jour, sacrifiant à Hécate, il l'apaisait à flots de sang; près de lui les vaches étaient rangées, attendant la hache sacrée des pontifes, et les guirlandes de cyprès enchaînaient, ombrageaient le front couronné des génisses. Déjà le vieux prêtre, orné des bandelettes solennelles, de son couteau entr'ouvrait les entrailles, et de ses mains ensanglantées touchait les fibres palpitantes, glacées par la mort; déjà, habile interprète, il comptait les dernières pulsations de la vie, dans le cœur encore tiède, et en notait la fin, lorsque tout à coup, au milieu de la cérémonie, pâlissant, il s'écrie : « Que fais-

1. Cf. Lactance, IV, 27, 10.
2. *Apoth.*, 460-502.

je? Un dieu plus puissant, grand prince, un dieu plus puissant, je ne sais lequel, envahit nos autels; nos coupes débordantes de lait [1], le sang des bêtes immolées, les verveines, les couronnes ne peuvent supporter sa présence. Je vois se disperser au loin les ombres que j'évoque; Perséphone épouvantée s'enfuit éteignant ses torches, emportant son fouet. Les paroles magiques sont inutiles; les formules thessaliennes restent sans vertu; nulle victime ne rappelle les mânes troublés. Ne vois-tu pas comme le feu s'éteint dans les brûle-parfums refroidis, comme la braise meurt sous la couche blanche des cendres? Voici que le ministre du culte laisse échapper la patère; l'encens tombe de sa main brisée. Le flamine lui-même voit avec stupeur le laurier glisser de sa tête, et la victime trompe notre fer incertain. Oui, quelque jeune chrétien s'est introduit ici; cette race d'hommes fait trembler les bandelettes et toute l'assemblée des dieux. Hors d'ici ceux qu'ont lavés les eaux du baptême, ceux qui ont reçu les onctions chrétiennes. Que Proserpine apaisée revienne et voie recommencer ses sacrifices. » Il dit, et s'affaisse défaillant, comme s'il voyait Christ en personne le menacer, la main armée de ses foudres. Le prince lui-même, à demi mort, pâlit, laissant choir son diadème, parcourt les assistants du regard, cherchant si quelque chrétien, le front marqué du signe du baptême, n'avait pas troublé l'effet des formules de Zoroastre. Un écuyer est saisi, parmi les gardes du corps impériaux, dans la troupe des jeunes gens à la blonde chevelure [2]; il ne nie pas, il rejette la lance à double fer et avoue qu'il porte le signe du Christ. Le prince, épouvanté, s'élance au dehors, renversant le prêtre, fuyant sans compagnon le temple de marbre, tandis que sa suite, tremblante, oubliant son maître, lève le visage vers le ciel et invoque Jésus. »

Un récit pareil, où toutes les croyances du temps sont bien rendues, où se concentre, en un incident tragique, toute l'histoire du IVe siècle, a une véritable grandeur et montre

1. Hémistiche de Virgile, *En.*, III, 66.
2. Sans doute des auxiliaires germains.

quelle supériorité pouvait avoir alors sur la poésie païenne, toute routinière et artificielle, une poésie qui cherchait au contraire dans les passions même du temps la vie et l'intérêt.

Dans l'Hamartigénie, la partie la plus originale est le beau développement sur l'origine du péché, et les conséquences de la première faute. Ce n'est pas une fantaisie brillante, mais peu conforme à la tradition, comme le récit de Marius Victor [1]; ce n'est pas un court développement de rhéteur, comme chez Avitus [2]; c'est à la fois, dans ses traits essentiels, la reproduction fidèle de la légende consacrée, et une belle et large peinture, où le poète, ne s'attachant pas uniquement au récit biblique, étend sa vue plus loin et condense, en une série d'allusions pleines de verve aux mœurs [3] contemporaines, tous les vices et tous les maux qu'a causés la chute originelle. C'est en quelque sorte la quatrième églogue de Virgile retournée, comparaison que j'emploie parce que quelques traits feraient volontiers croire que Prudence a parfois songé en effet à donner une contre-partie de cette églogue si célèbre de son temps. Nous rencontrons là pour la première fois une verve de satirique qui se retrouvera dans les livres contre Symmaque. Dans ces derniers elle aura plus d'ampleur et de vigueur encore, mais sera peut-être d'une qualité plus facile et plus banale.

Dans cette partie de l'Hamartigénie aussi, il est important de remarquer qu'à côté de ces traits énergiques du moraliste chrétien, inspiré par l'ancienne verve de Tertullien, on rencontre comme les premiers éléments d'une mythologie poétique chrétienne. Par exemple, les démons y jouent un rôle important et y sont désignés sous le nom des sept peuples chananéens contre lesquels eut à lutter Josué [4]. Ces démons, qui déjà, dans les Cathémérinon, ont une personnalité assez marquée [5], errent la nuit, menaçants et tenta-

1. Notamment la découverte du feu par Adam et Ève, au commencement du IIe livre.
2. Livre II, *De originali peccato.*
3. 159 et sqq.
4. 406, etc.
5. Cath., I, 38.

teurs, pour se disperser au chant du coq; qui, dans les Péristéphanon [1], apparaissent comme des vaincus, traînés de force au tombeau des martyrs, écumant, se tordant et contraints enfin, malgré leur résistance, d'abandonner les corps des possédés; prennent ici plus de puissance encore. La figure de leur chef, Bélial [2], se dessine déjà avec un assez fort relief, dans le curieux morceau, tout entier dans le goût de Sénèque ou de Lucain, où, par une comparaison empruntée à l'histoire naturelle, le poète décrit son union coupable avec l'âme sous l'allégorie des amours de la vipère. Ailleurs c'est Nébroth [3], le terrible chasseur qui surprend les âmes sans défiance, Nébroth qui, dans sa course rapide, fait incessamment le tour du monde, attaque les uns par la ruse, brise les autres de toute la force de ses muscles puissants, et partout promène ses triomphes et la mort. Si les anges au contraire restent assez effacés dans l'œuvre de Prudence, si un seul, Gabriel [4], est désigné une fois par son nom, tout au moins porte-t-elle le témoignage de ce travail d'imagination qui, au IVe siècle, commençait à donner une forme précise au paradis. Il y a, à la fin de l'Hamartigénie, une brève description de l'enfer et du ciel [5], pour laquelle Prudence a trouvé quelques traits énergiques, et la force ne manque pas à cette opposition du royaume des élus et du Tartare, séparés par un long intervalle, que franchit cependant sans peine le regard des damnés, dont le supplice est avivé par la vue des félicités célestes.

C'est quand on lit ces remarquables morceaux, quand on y trouve ces premiers germes d'une mythologie poétique chrétienne, qu'on est parfois pris involontairement du regret que Prudence n'ait pas, comme Dracontius ou Avitus, abordé la poésie épique, ou, si le renseignement que

1. Périst., I, 97.
2. Ham., 581. Cf. PLINE, *Hist. nat.*, X, 62. Dans ce morceau vigoureux et coloré, qu'a trop loué EBERT (p. 265), Prudence pousse plus loin que jamais la brutalité de l'expression.
3. Ham., 142.
4. Périst., II, 454. Dittochæon, 98. Cf. Psych., préface, 45. Cath., IV, 68. Apoth., 890. Ham., 730.
5. 824 sqq.

nous a conservé Gennadius était par hasard exact, que son Hexæméron se soit perdu. Ne sont-ce pas en quelque sorte les deux grands sujets de Dante et de Milton, qu'il a parfois effleurés, dans les partis de l'Hamartigénie ou de l'Apothéose, de l'Hamartigénie surtout, que nous venons de rappeler? Mais en réalité il n'y a chez Prudence que le germe des conceptions dont Dante et Milton se sont plus tard inspirés; ni son Satan n'est encore une figure assez vivante pour devenir un véritable héros épique, ni le Paradis et l'Enfer au IVe siècle n'ont encore reçu des contours assez nets, ne se sont revêtus de couleurs assez brillantes pour que le poète ait grand intérêt à s'y aventurer et à y entraîner ses lecteurs à sa suite. On en reviendra donc à croire que Prudence a fort bien fait de ne pas perdre sa peine à essayer une épopée chrétienne, soit en versifiant la légende évangélique comme Juvencus, soit en explorant le premier le domaine mal délimité encore que l'avenir réservait à Dante; et on sera très porté à croire qu'il a eu l'intelligence très juste des difficultés que présentait une pareille tâche, que, par suite, son Hexæmeron n'a jamais existé. Trop chrétien pour se hasarder à des fantaisies que l'autorité ecclésiastique eût peut-être défavorablement jugées, trop poète pour accepter la besogne fastidieuse d'une paraphrase servile, ni Marius Victor, ni Juvencus, il a eu l'ambition bien plus sensée et bien plus haute, si l'on se reporte à l'esprit du temps, d'être le Lucrèce chrétien, et il a très bien compris que le meilleur usage qu'il pût faire des légendes épiques que recèlent les Écritures ou que l'imagination de ses contemporains commençait à créer, c'était d'en orner et d'en enrichir ses poèmes didactiques. On souhaiterait seulement que, se mettant entièrement d'accord avec lui-même, il eût poussé courageusement jusqu'au bout les conséquences de ces vues très justes, et qu'il n'eût même pas composé la Psychomachie, ce poème allégorique, qui est une contrefaçon chrétienne de l'épopée profane. L'Apothéose et l'Hamartigénie sont ainsi les productions les plus originales de la poésie chrétienne au IVe siècle, l'Hamartigénie surtout, dont le sujet reste plus intéressant pour nous, et

est le premier de ceux devant lesquels il n'est pas un poète sincère qui ne sache trouver des accents personnels et touchants.

Je voudrais indiquer tout leur mérite par une dernière réflexion, et faire comprendre toute la supériorité de Prudence en complétant la comparaison que j'ai faite de lui et de Prosper, en le rapprochant une fois encore de Grégoire. Certes, Grégoire est un penseur plus pénétrant et plus original, un dialecticien plus exercé que Prudence. Il a été formé à bonne école, à Athènes; il connaît le platonisme comme le christianisme; il a l'esprit si ouvert aux problèmes métaphysiques, que celui qu'on devrait plutôt appeler Grégoire le Poète a gardé pour les Grecs le nom caractéristique de Grégoire le Théologien. Ses poèmes dogmatiques [1] surpassent souvent ceux de Prudence par la profondeur de la pensée et l'exactitude du langage philosophique. Il est bien certain cependant qu'il n'a produit aucune œuvre de longue haleine, qui approche, même de loin, de l'Apothéose et de l'Hamartigénie. Ses poèmes sur le Père, le Fils, le Saint-Esprit, le Monde, la Providence, sont de courts morceaux, d'un style adroit, mais peu animé. La forme de la méditation, qu'il a préférée, et qui est si heureuse dans ses poèmes moraux, est ici bien froide en comparaison de la polémique passionnée de Prudence; ce n'est pas que Grégoire ne discute parfois aussi avec Manès [2], avec Apollinaire; mais il préfère exposer, et se borne presque toujours à cela. Une fois, par hasard, il introduit quelque épisode :

ἔνθεν ἑλὼν [3], τέρψιν δὲ μικρὴν ἀναμίξομεν οἴμῃ·

mais c'est une exception. Evidemment il ne faisait lui-même pas grand cas de ses poèmes didactiques. Plus riche de son propre fonds que Prudence, il se réservait pour ces élégies morales qui font sa gloire. C'est là qu'il se livre, se met tout entier : sa prodigieuse facilité lui permet d'ail-

1. Section I de ses poèmes dans l'édition de Billius.
2. IV, 24, X.
3. VIII, 54.

leurs de satisfaire au goût du temps en composant, à ses heures perdues, quelques poèmes théologiques. Aussi en vient-il à écrire des morceaux comme ses insignifiantes énumérations des miracles du Christ, qui ne sont que des « versus memoriales » à la façon de certains de ceux d'Ausone. Il énumère les livres de l'Ancien Testament, comme Ausone développe l'Ordo nobilium urbium, les mois, les féries, ou les noms des sept jours :

Ἱστορικαὶ μὲν εἄσι βίβλοι δυο καί δεκα πᾶσαι,
Τῆς ἀρχαιοτέρης Ἑβραϊκῆς σοφίης,
Πρωτίστη Γένεσις, εἶτ' Ἔξοδος, Λευιτικόντε,
Ἔπειτ' Ἀριθμὸι, Δευτέρος εἶτα Νόμος [1].

Ce sont là des vers écrits pour l'éducation de quelque catéchumène, comme ceux d'Ausone pour Hespérius. Un seul parmi ces poèmes didactiques de Grégoire est plus développé et intéressant; mais le sujet en est un sujet moral, c'est le poème sur la Virginité. Peut-être peut-on même affirmer que, si Grégoire l'eût plus sérieusement tenté, il n'eût pas été sûr de réussir aussi bien dans la poésie didactique que devait après lui réussir Prudence, parce que les traditions de la littérature grecque lui étaient en somme moins favorables que ne l'étaient pour Prudence les traditions de la littérature latine. C'est la revanche du poète espagnol, que d'avoir si bien compris quelle grande place tenait dans celle-ci la poésie didactique, et c'est à l'honneur des Latins un beau développement poétique, que celui qui, inauguré par Lucrèce, finit par Prudence.

1. XII.

II

Prudence apologiste, satirique, patriote. Les deux livres contre Symmaque.

Les polémiques soulevées par les grandes hérésies ont offert au IVe siècle un puissant intérêt; peut-être même ont-elles ému les esprits plus profondément que les luttes contre le paganisme agonisant; les défenseurs de l'orthodoxie y ont apporté l'ardeur naturelle à toutes les discordes intestines. D'ailleurs on commençait à croire déjà que là était le véritable danger; on sentait le paganisme blessé à mort; on comptait ses derniers jours, ses dernières heures. Ce n'est pas qu'il ne conservât encore une certaine force; qu'il n'ait duré encore assez longtemps; en un mot que la thèse qu'a soutenue Beugnot [1] ne soit très vraie. Il est bien certain cependant que, après l'essai passager de réaction tenté par Julien, la cause était jugée sans appel; la vieille religion pouvait tout au plus se défendre; elle n'osait plus guère attaquer. Quelques exaltés comme Flavien pouvaient garder encore leurs illusions, et un moment même inspirer des craintes excessives à un ferme esprit comme Ambroise. Mais la réalité dissipait vite cette épouvante passagère. Bien que cependant l'issue de ce grand combat entre le christianisme et le paganisme fût inévitable, et que tous les hommes d'un sens juste et impartial pussent désormais la prévoir, il restait le drame tragique de ce siècle. Excitées dans les deux partis au plus haut point, ivresse du

1. Dans son livre bien connu : *Histoire de la destruction du paganisme en Occident.*

triomphe qui ne se contient plus chez les uns, rage sourde et d'autant plus violente chez les autres, les passions hostiles ont trouvé d'éloquents interprètes. C'est leur souffle qui a vivifié les lettres latines et produit une assez brillante renaissance, de durée très éphémère d'ailleurs.

Jamais leur violence n'a été plus grande que lors de la célèbre affaire de l'autel de la Victoire. Ce long débat, qui a rempli la seconde moitié du IVe siècle, a été bien souvent étudié; il est cependant tellement important, et les deux partis qui se livraient alors une lutte suprême y ont trouvé une occasion si exceptionnelle de se mesurer, qu'il est au nombre des questions dont l'intérêt n'est jamais épuisé, et auxquelles on a le droit de revenir. S'il est besoin d'une excuse, le biographe de Prudence en est tout particulièrement excusé; car, des trois grands adversaires qui ont pris part à la controverse, Ambroise et Symmaque ont de tout temps attiré de préférence l'attention, et il ne semble pas qu'à Prudence, qui a eu le désavantage d'entrer en lice le dernier, on ait accordé toute l'importance qu'il mérite; on n'a peut-être pas tiré tout le parti possible des deux livres contre Symmaque, pour éclaircir l'histoire embrouillée des efforts désespérés de l'orateur païen; on n'a pas rendu non plus à leur auteur toute la justice à laquelle il a droit. Car son talent ne s'est affirmé nulle part avec plus de force; nulle part il n'a eu aussi pleinement le double mérite et de bien choisir sa matière, et de ne pas lui rester inférieur.

Un changement de régime a besoin d'être marqué par quelque acte qui parle à l'imagination, qui frappe l'esprit du peuple. L'abandon de Rome par Constantin et la création de Constantinople furent un de ces actes. La nouvelle capitale de l'empire naquit chrétienne en même temps que le monde romain se faisait chrétien. Mais Rome restait le refuge des anciens Dieux; la ville où le Sénat, recevant Constance, lui montrait orgueilleusement les temples et leurs inscriptions [1]; la ville où Thémistius [2], prononçant son

1. Symmaque, *Relatio*, 3 (Seeck); Ammien, XVI, 9.
2. Discours VIII.

discours en l'honneur de Gratien, s'écriait : « Grâce à vous, Romains, les Dieux n'ont pas encore déserté la terre. » Le nombre des chrétiens avait beau y croître, une aristocratie tenace s'y maintenait et y perpétuait ses traditions. Il fallait combattre le polythéisme à Rome même, enlever au Sénat ses dernières illusions. Constantin, Constance, au milieu des variations fréquentes de leur politique, avaient traité le paganisme avec une tolérance relative, que les forces qu'il conservait encore leur imposaient probablement. La réaction de Julien eût pu provoquer des représailles cruelles, auxquelles beaucoup de chrétiens durent travailler. Mais il se trouva au pouvoir, après le court passage de Jovien, un prince d'un esprit sage et juste, dans sa rudesse brutale, ce Valentinien, qui, de tous les empereurs du IVe siècle, a le mieux mis en pratique la liberté de conscience, et dont Ammien a pu faire ce bel éloge : qu'il resta impartial entre les différentes religions [1]. La conduite de Gratien fut toute contraire, et l'année 382 marqua la crise nouvelle, d'où allait sortir un politique hostile ouvertement au paganisme, visant franchement sa ruine définitive, et marchant par progrès successifs des chicanes du début aux persécutions de la fin.

En 382 on ne pouvait songer encore à proscrire absolument l'ancien culte, à exclure des fonctions publiques ses partisans, comme on le fit par l'édit de 416 [2]. Mais le temps semblait venu où l'on pouvait commencer contre lui cette guerre de mauvais procédés et de taquineries qu'une secte victorieuse engage souvent contre une secte vaincue mais forte encore, pour la préparer à sa destruction inévitable et la réduire avant de l'extirper. Gratien ne voulut plus que l'Etat prît à ses cérémonies une part officielle [3]. Il sup-

1. « Postremo hoc moderamine principatus inclaruit Valentinianus, quod inter religionum diversitates medius stetit, nec quemquam inquietavit neque ut hoc coleretur aut illud imperavit; nec interdictis minacibus subjectorum cervicem ad id quod ipse coluit inclinabat, sed intemeratas reliquit has partes ut repperit. » XXX, 9.

2. *Code Théodosien*, XVI, 10, 21.

3. Les renseignements qui nous sont parvenus sur l'affaire de la Victoire nous sont fournis par 3 lettres d'Ambroise (I, 17, 18 à Valentinien,

prima l'allocation qui avait toujours été accordée jusqu'alors pour l'exercice du culte, et en attribua le montant en partie au fisc, en partie à la préfecture du Prétoire; les Vestales perdirent leurs pensions; elles et les prêtres ne purent recevoir en legs des biens immobiliers; les immunités diverses qui les avaient toujours distingués leur furent retirées; enfin, pour bien marquer la nature de ses intentions par un acte en quelque sorte visible et matériel, Gratien, qui avait déjà le premier refusé la dignité de Grand Pontife, fit enlever de la curie [1] le célèbre emblème qui depuis quatre siècles semblait être devenu pour Rome un second Palladium [2]; c'était la fameuse statue de la Victoire, jadis enlevée à Tarente, qu'Auguste, après la bataille d'Actium, avait consacrée dans la curie julienne. La déesse, telle que nous la décrit Prudence [3] et que la montrent souvent les monnaies d'Auguste, en bronze doré, ailée, appuyée légèrement sur un globe de l'extrémité d'un pied, avait précédé les funérailles d'Auguste; après lui elle était restée immuable à la curie [4], à travers toutes les révolutions; elle paraissait vraiment la divinité tutélaire de l'empire, et, quand son culte cessa, il fallut bien que chacun comprît qu'une ère était close; il sembla à ce qui survivait de vieux Romains que la grande âme de Rome était sortie du sénat.

A cette provocation il était impossible que le Sénat ne répondît pas par une protestation. L'aristocratie romaine, dont l'influence était loin d'être prépondérante dans l'Etat, et qui avait pour ambition principale, avec le vain honneur du Consulat, la préfecture de la ville, entendait au moins

57 à Eugène) et par la relation même de Symmaque. J'ai fait usage aussi de la préface très complète mise par Otto Seeck à son édition de Symmaque dans les *Monumenta Germaniæ* (Auctores antiquissimi, VI).

1. Les vers de Prudence (I, 50) et de Claudien (IVe consulat d'Honorius, 596) peuvent faire croire que la statue ne fut pas précisément enlevée; qu'on cessa seulement de lui rendre un culte; ce fût l'autel seulement qu'on supprima. Cette interprétation des vers cités, surtout de ceux de Claudien, que n'admet pas M. Allard (*Prud. historien*, p. 374, note 1), me parait, malgré ses objections, la plus vraisemblable.

2. Preller, *Rœmische Mythologie*, éd. Jordan, t. II, p. 245-6; Dion, LI, 32; Suétone, *Octave*, 2.

3. Preller, *ibid.*; Prudence, II, 36.

4. Cf. Preller, p. 246, note 2 de Jordan.

rester maîtresse chez elle, et défendait ses derniers privilèges avec une ténacité obstinée. Ses deux représentants les plus distingués étaient alors Symmaque, et Prétextat, « le chef de toute la piété sacrilège des païens [1] », comme dit Tillemont. Ce fut Symmaque qui prit en cette circonstance la défense du culte romain, comme Prétextat avait pris jadis celle des mystères grecs [2], mais avec moins de succès. Dès 382, il se fit charger par le sénat d'une légation auprès de Gratien; mais, prévenu par la requête que la fraction chrétienne du sénat adressa à l'empereur par l'entremise du pape Damase et d'Ambroise, il ne fut pas même admis à le voir [3]. Gratien mort en 383, la jeunesse de Valentinien laissa le champ libre aux intrigues. Le parti païen releva la tête et se prépara à reprendre la lutte en 384 avec des chances sérieuses de succès; car Vettius Agorius Prætextatus, le rival de Symmaque en gloire et en dignité, païen convaincu et pratiquant, venait d'obtenir la préfecture du prétoire d'Italie [4]; Symmaque lui-même était nommé préfet de Rome. La grande famine de 383 venait de sévir; il était aisé d'agir sur l'esprit du peuple en lui représentant ce fléau, ainsi que la défaite et la mort de Gratien, comme un châtiment des Dieux. Aussi, pendant l'été de 384, le sénat, par un sénatus-consulte, réclama l'abrogation des lois de Gratien. C'est alors que Symmaque composa sa Relation. Elle émut tout le consistoire du prince, et on put croire un instant que Symmaque [5] aurait cause gagnée. Il n'en fut rien pourtant, grâce à Ambroise, qui, par deux lettres successives, effraya Valentinien. Mais Symmaque ne se tint pas pour battu. Une nouvelle légation sénatoriale fut envoyée auprès de Théodose en 391. C'était l'année même du consulat de Symmaque, qui était allé à Milan rendre grâces à l'empereur. Il profita de l'occasion

1. « Sacrorum omnium Vettius unice conscius, » comme dit Macrobe, qui fait célébrer chez lui ses Saturnales. (VII, 17.)
2. Zosime, IV, 3.
3. *Relation*, I; Ambroise, *Ep.*, I, 17, 10.
4. Il obtint dès son entrée en fonctions, dans les premiers mois de 384, un édit impérial contre les spoliateurs des temples.
5. Ambroise, *De obitu Valentiniani*, 19.

pour appuyer les réclamations du sénat. Si grande fut alors la colère de Théodose, auprès de qui Ambroise s'était énergiquement entremis, qu'il fit le jour même jeter Symmaque dans la première voiture venue [1], et ordonna de le conduire au centième mille de Milan. Une autre légation partit encore l'année suivante, en 392, cette fois pour rejoindre en Gaule Valentinien [2]. Mais Valentinien était alors entièrement sous l'empire d'Ambroise [3], et, sans que l'évêque de Milan eût encore besoin d'intervenir, de lui-même et contre l'avis de la majorité de ses conseillers [4], il refusa sans hésitation. Le vainqueur de Valentinien, Eugène, conseillé par Arbogaste, chercha un appui auprès des païens, et, malgré les remontrances de l'infatigable Ambroise, consentit à révoquer les édits de Gratien [5]. Ainsi, un moment, dans cette terrible année 394 où Flavien menaçait de ramener à Milan ses troupes victorieuses et de transformer les églises d'Ambroise en écuries pour ses chevaux, le but de Symmaque fut atteint. Mais la victoire de Théodose au fleuve Froid, en décembre, anéantit tous les projets de l'aristocratie romaine, et Théodose, vainqueur d'Eugène, s'empressa de retirer les concessions arrachées à celui-ci.

Jusqu'à la mort de Théodose, arrivée d'ailleurs quelques mois après, les païens durent garder la plus grande réserve, que leur imposa la clémence relative dont il avait usé. Si réellement il alla à Rome en 395 [6], il dut leur signifier ses intentions, dans ce discours que lui prêtent Zosime et Prudence, en termes qui n'admettaient pas de réplique; et s'il resta à Milan, et y mourut avant d'avoir accompli le

1. « Rhedæ non stratæ, » dit Prosper, *de Promissis Dei*, III, 38, 2. Prosper ne dit pas que cette scène se passa à Milan; c'est une conjecture vraisemblable de Seeck, p. LVIII, note 236.

2. Ambr., *Ep.*, I, 57, 4-5

3. Lire les éloges que lui donne Ambroise dans son *De obitu Valentiniani*.

4. Ambr., *Ep.*, I, 575; *De obitu Val.*, 19.

5. Paulin, *Vie d'Ambroise*, 26. Nous ne savons pas si Symmaque avait encore agi en cette affaire : sa correspondance ne comprenait pas les lettres du temps d'Eugène, sans doute supprimées avec intention par son fils, éditeur de cette correspondance. — Paulin, *Vie d'Ambr.*, 31, sur les menaces de Flavien.

6. Voir mon Ier chapitre, sur ce voyage.

voyage qu'il avait en tout cas vraisemblablement projeté, il ne dut pas moins prendre les mêmes mesures. Mais, après sa mort, pendant les premières années d'Honorius et Arcadius, renouvelèrent-ils leurs intrigues ? Nous perdons la trace de Symmaque après 402 ; aucune lettre de sa correspondance ne semble postérieure au mois de février de cette année [1]. Il est donc à présumer par suite qu'il est mort peu de temps après cette époque ; mais l'argument n'est pas suffisant pour prouver qu'il n'a pas survécu au moins jusqu'en 403. Seeck n'est pas disposé à le penser. Il reconnaît que Prudence parle encore de lui comme s'il était encore vivant ; mais il n'attache pas à cela grande importance, imaginant que Prudence était mal informé [2], « que la nouvelle de la mort de Symmaque pouvait être ignorée en Gaule, assez longtemps après l'événement ». Or ce n'est certainement pas en Gaule que Prudence écrivait ; et si l'on accepte mes conjectures sur le voyage de Prudence à Rome, on se souviendra qu'il se place vraisemblablement à peu près à l'époque où nous sommes ; il y a donc toute probabilité au contraire que Prudence était assez bien informé. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, nous savons que deux fois, à la fin de 399 et jusqu'aux premiers mois de 400 d'abord, puis en février 402, Symmaque a séjourné à la cour à Milan [3]. Il avait été convoqué, « evocatus », la première fois par Stilicon, qui fut consul en 400 ; il y était la seconde fois chargé d'une légation. Sa correspondance ne nous apprend pas quel était l'objet de cette mission ; mais on ne saurait s'en étonner, quand on sait combien cette correspondance est pauvre en faits et en renseignements précis. Peut-être a-t-il continué encore ses obsessions ; il est permis de le supposer quand on se souvient de la ténacité avec laquelle il avait saisi, depuis 382, toutes les occasions qui s'étaient offertes à lui. Or il lui était possible d'espérer qu'il surprendrait plus aisément la

1. Symmaque nous apprend qu'en février 402 il avait été envoyé en légation à Milan et qu'il était revenu à Rome fort malade. (*Ep.*, V, 95-96.)
2. Seeck, p. LXXII sqq.
3. Seeck, p. LXII-III.

jeunesse d'Honorius qu'il n'avait pu convaincre l'esprit ferme et résolu de Théodose; il avait calculé déjà ainsi quand il avait adressé, en 384, sa Relation à Valentinien II. Puis on sait que la tactique du paganisme a toujours été de profiter des malheurs publics pour attaquer le christianisme. Les événements terribles de 410 eurent un contrecoup de ce genre et rendirent le verbe si haut aux païens qu'Augustin se crut obligé d'écrire pour leur répondre les premiers livres de *la Cité de Dieu;* déjà, d'ailleurs, la famine de 383 avait fourni un semblable prétexte à Symmaque. Il pouvait s'armer de même des menaces d'invasion des Goths, et, s'il a vécu jusqu'en 403, des premiers dangers de cette invasion même. Les moments d'alarmes, de crise redoutable, qui précédèrent la bataille de Pollentia, purent lui paraître singulièrement propices. On sait ce qui se passa encore en 410, lorsqu'on consulta les aruspices [1], et qu'un moment les chrétiens se crurent obligés de le tolérer. Il faut remarquer en dernier lieu que Symmaque paraît avoir été fort en faveur auprès de Stilicon [2], qui a montré plusieurs fois un certain respect pour le Sénat de Rome, et a tenté à un moment de lui rendre, au moins en apparence, une certaine autorité [3]. Toutes ces raisons me portent à croire qu'il y eut, vers 402-403, quelques démarches suprêmes de Symmaque. Nous n'en avons qu'un témoignage formel, celui de Prudence, qui, au début du deuxième livre, parle comme si l'orateur romain avait adressé de nouveau sa Relation à Honorius et Arcadius [4]. Mais il est parfaitement possible que les historiens se soient à la fin lassés de rapporter toutes les tentatives identiques, sans cesse répétées de Symmaque ; quant au témoignage de Prudence, non seulement il n'y a pas de raison sérieuse de le récuser, mais encore nos conjectures ont montré que bien des choses parlent en sa faveur. Je crois donc pour ma part qu'en écrivant les deux livres contre Symmaque, — j'ai

1. Zosime, V, 41.
2. Comme le prouve son evocatio en 399.
3. Notamment, plus tard, en 408.
4. II, 8 et suivants, 17, etc.

montré précédemment qu'il ne faut pas les séparer, mais plutôt les considérer comme composés en même temps, — Prudence a voulu répondre à la Relation, dans des circonstances qui à peu de chose près rappellent fort bien celles où Ambroise avait, dans la même intention, écrit en 384[1] ses deux lettres à Valentinien.

Alors près de vingt ans s'étaient écoulés depuis la première publication de la Relation de Symmaque. Le premier adversaire, et le vainqueur, du pontife païen, le grand évêque de Milan, était mort le 4 avril 397. C'est pourquoi Prudence prit sa place. La requête que Symmaque put présenter alors à Honorius, c'était la même Relation qu'il avait écrite en 384, et je ne vois pas pourquoi Brockhaus[2] s'en étonne. Qui connaît la pauvre veine de Symmaque et son caractère timoré, qui comprend en conséquence combien la rédaction de son rapport a dû lui coûter de craintes et de peine, combien il en avait pesé tous les mots, non pas seulement en écrivain, mais en politique, n'a pas de mal à croire qu'il n'ait pas voulu récidiver. Il y avait d'ailleurs une raison bien meilleure encore : cette Relation était devenue un manifeste; il est certain que le parti païen l'accepta pour son programme. Cela l'avait en quelque sorte consacrée, et il n'y fallait rien changer. Beugnot a remarqué[3] avec raison que les principaux arguments qu'elle contient, outre qu'ils sont certainement déjà ceux qui depuis longtemps avaient cours parmi les païens, se retrouvent très exactement dans les controverses postérieures; que par exemple ils constituent le fonds des objections présentées à Augustin par Volusien. Symmaque avait donc véritablement exprimé l'esprit païen qui régnait au IVe siècle. Or qu'on observe que jusqu'à lui la religion romaine n'avait pas trouvé de défenseur aussi autorisé; ce n'étaient pas ses représentants officiels qui avaient soutenu

1. M. Allard (*Prudence historien*, p. 363) admet aussi de nouvelles tentatives des païens. Sans se prononcer nettement, Brockhaus (p. 53, note 1) incline à croire que la requête de Symmaque fut de nouveau présentée, par lui ou par un autre, à Honorius.
2. Brockhaus, *l. c.*
3. *Hist. de la destruction du pag.*, II, IX, 6.

les premières polémiques contre le christianisme. Celse est un curieux philosophe et érudit, qui n'a pas à vrai dire de mandat; Porphyre n'en a d'autre que celui de l'école philosophique dont il est le chef. Au temps même de Symmaque, Libanius, prononçant son discours pour les temples, n'est qu'un rhéteur. Ce ne sont là ni des pontifes, ni des hommes d'État, et l'empereur Julien seul a eu cette double autorité. Lactance triomphait de ce silence des représentants officiels du paganisme, silence assez naturel d'ailleurs quand il s'agissait d'une religion où le culte était l'essentiel, le dogme peu de chose. Il les convoquait à une sorte de concile [1]; il s'indignait de n'avoir à répondre qu'à des sophistes. On peut dire que le vœu exprimé au commencement du siècle par Lactance fut exaucé à la fin du siècle par Symmaque. Pontife lui-même, le fils d'Avianius [2], pontife et quindécemvir, l'ami de Flavien, l'ardent consul de 394, l'intime de Prétextat [3], « augure, pontife de Vesta et du Soleil, quindécemvir, curiale d'Hercule, initié aux mystères d'Eleusis, hiérophante, néocore et taurobolié », pouvait parler au nom de la religion romaine. Nul n'ignorait avec quel soin il maintenait les traditions ruinées de l'ancien culte. On savait qu'il ne se fût pas permis de manquer jamais aux solennités religieuses que ses fonctions l'appelaient à présider, et qu'il gourmandait amicalement, mais non sans une certaine gronderie, ceux de ses amis qui, plus tièdes, ne savaient pas toujours sacrifier leurs plaisirs à l'exercice de ces fonctions. Il n'épargnait pas même Prétextat. «.... Je te ferai sentir l'autorité du pontife, lui disait-il un jour qu'il se reposait à Baïes; notre collège a beaucoup de délibérations à tenir; qui t'a permis cette trêve de tes charges publiques? tu sentiras le pouvoir du prêtre, si tu ne te rends pas aux prières de l'ami [4]. » On se rappelait qu'il était allé jusqu'à requérir l'application d'une vieille loi, tombée en désuétude, et particulièrement

1. *Instit.*, V, 20.
2. Voir les dignités du père de notre Symmaque, *C. I. L.*, VI, 1698.
3. *C. I. L.*, VI, 1779.
4. *Ep.*, I, 47.

odieuse, contre la vestale Primigenia [1]. Mais ce n'était pas la piété seule qui le recommandait aux païens. Symmaque était en même temps un haut personnage. Seule, à la fin du IVe siècle, la famille des Anicii l'emportait par l'illustration sur celle des Symmaque. Depuis qu'Aurélius Julianus Symmachus [2], vicaire de Macédoine en 319, consul en 330, avait fondé la grandeur de la famille, elle n'avait cessé de s'élever, et son nom avait rempli le IVe siècle. Le fils de Julianus, Avianius, avait transmis sa gloire et son talent à Q. Aurélius, notre Symmaque. La préfecture de la ville, qu'avait eue le père, le fils l'exerça à son tour. Il était donc le représentant autorisé des magistratures civiles, et cette autorité était nécessaire, comme l'auréole des fonctions religieuses, au défenseur suprême d'un culte essentiellement politique. Il était aussi l'industrieux imitateur, le fin connaisseur de la littérature classique, et cette littérature était la gloire, l'appui de ce culte. Il ajoutait ainsi aux avantages divers que lui donnaient ses dignités l'éclat des talents qui avaient fait la seule force des Celse, des Porphyre, des Libanius. Il était donc naturel que la Relation devînt un manifeste auquel s'attachassent passionnément les derniers païens; que par suite Symmaque ne la retouchât pas et lui laissât la forme première qui lui avait valu ce grand succès. D'autre part, grâce à elle, les chrétiens étaient heureux de trouver enfin un adversaire officiel à qui parler, de mettre la main sur le programme même de leurs ennemis, et voilà pourquoi ils mirent tant de passion à réfuter la Relation de Symmaque.

Cependant cette Relation est assez loin d'être une apologie complète et dogmatique de la religion romaine. Symmaque l'a marqué nettement lui-même ; il ne veut pas porter longtemps la discussion sur le terrain où Lactance avait convié les Pontifes : ce sont des prières, non des débats qu'il offre [3]. Ce n'est pas qu'il s'abstienne entière-

1. *Ep.*, IX, 147-8.
2. On peut voir p. LXXVI de SEECK le tableau généalogique de la famille de Symmaque.
3. Preces, non certamina offerimus.

ment d'écrire une profession de foi; mais cette profession de foi, réduite à ses derniers termes, paraît d'abord surtout négative. Le scepticisme, ou, mieux encore, une sorte d'agnosticisme en fait le fond, et, quand il semble laisser voir toute sa pensée, Symmaque justifie la tolérance générale qu'il réclame par l'incertitude de nos connaissances : « La raison dernière des choses nous échappe; il faut tenter plus d'une voie pour avoir quelque chance de pénétrer jusqu'à ce grand mystère. Que chacun donc selon ses forces cherche à sa façon la vérité [1]! » Voltaire n'a pas dit autrement quand il a écrit son vers célèbre :

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière;

et, à prendre à la lettre ces paroles de Symmaque, la religion qu'il préfère ne peut être considérée par lui comme la vérité absolue; il n'y tient que par un calcul de probabilités qui peut varier au gré de chacun. Cela n'empêche pas qu'il n'y tienne et qu'il n'y croie; mais la théologie proprement dite l'occupe et l'intéresse peu; il n'avait pas l'esprit tourné vers elle, ni vers la philosophie; il lui arrive assez souvent, dans ses Lettres, de parler sans grande estime des philosophes. Aussi, son scepticisme une fois proclamé, ne développe-t-il guère qu'une théorie dogmatique particulière : celle du Génie [2]. La Victoire, c'est le Génie de Rome; son dieu protecteur. Il me semble que Prétextat, mystique initié à toutes les cérémonies grecques, défenseur attitré de celles-ci contre les sévérités impériales, Prétextat, à qui sa femme, Aconia Paulina, dans les vers qu'elle faisait composer pour son tombeau [3], donnait rendez-vous « au ciel, dans les palais de la voie lactée », s'il eût écrit une Relation, se fût abandonné à des effusions bien plus longues, et qu'il eût fait plus pleinement montre d'érudition mythologique ; il eût parlé

1. *Relatio*, 8-10.
2. *Relatio*, 11.
3. Elle se le représente, après sa mort, « in lacteo cœli palatio ». (*C. I. L.* VI, 1779.)

comme le fait parler Macrobe; il eût pris, dès le début, ce ton religieux qui lui était propre et que rend si bien l'exorde de sa dissertation sur les Saturnales [1]. Mais Symmaque parle en politique; il est moins inspiré par le mysticisme grec d'un Julien ou d'un Prétextat, que par ce vieil esprit romain qui admirait surtout, dans la religion de Numa et d'Auguste, le puissant soutien de l'ordre civil; quelque chose revit en lui de l'âme d'un Scévola ou d'un Varron, d'un Cotta ou d'un Cicéron. Il quitte donc bien vite la théologie pour la politique et le patriotisme. C'est le « mos majorum » qu'il défend. Nul n'a tenu plus opiniâtrément au « mos majorum » que Symmaque; il en étendait jusqu'aux plus petites choses la superstition minutieuse, qu'il affichait par mille manies assez mesquines; il tenait à donner à ses lettres, comme au temps de Cicéron, un en-tête très simple, le *nomen* seul, et s'indignait sérieusement quand on préférait la mode du jour [2]; son formalisme s'exaspérait quand il voyait, chose inouïe! les Vestales élever un monument à Prétextat; il protestait, mais en secret, avec précaution; si les chrétiens étaient venus à le savoir [3]! On comprend quelle passion étroite dut apporter à défendre l'existence même du culte celui qui s'attachait si désespérément aux plus insignifiantes conventions traditionnelles. D'ailleurs, à ses yeux, cette tradition des aïeux, qui est le meilleur fondement de la religion, a elle-même la meilleure des garanties : le succès que Rome lui doit. Dans cette impuissance où nous sommes de parvenir à la certitude parfaite, quelles raisons doivent recommander une croyance et lui mériter de préférence le respect, si ce n'est la protection divine qu'elle a assurée au peuple qui la professe? Or qui osera nier que les Dieux aient veillé aux victoires romaines [4]? Qui osera déposer contre le plus puissant des témoignages, celui des faits?

1. Macrobe, *Saturnales*, I, v, 4 et 18.
2. *Ep.*, I, 35.
3. *Ep.*, I, 36.
4. *Relatio*, 9. Unde rectius quam de memoria atque documentis rerum secundarum cognitio venit numinum.

Mais si c'est par ces arguments peu théologiques que Symmaque défend sa foi, il n'est pas difficile de sentir qu'il croit fermement à ses Dieux, quelque idée vague qu'il s'en fasse; oubliant peu à peu son agnosticisme, il en fait des Dieux vivants et jaloux, qui savent se venger. La passion antichrétienne qu'il contient, le sentiment religieux païen qu'il modère, éclatent malgré tout dans la seconde moitié de la Relation, où il prend un ton fanatique qui contraste avec la réserve politique du début. Ce sont les lois sacrilèges de Gratien qui ont causé la famine de 383; et ce n'est pas uniquement par concession aux préjugés populaires que Symmaque parle ainsi. Dans une lettre privée il s'exprime en termes identiques à propos de ces mêmes menaces de famine; à propos de l'expulsion des étrangers qu'avaient fait décider ces craintes, il s'écrie : « Dieux de la Patrie, pardonnez à la violation du culte, faites cesser notre misérable faim [1]. »

Si l'on ajoute, aux considérations que je viens d'énumérer, une discussion juridique sur la légitimité des privilèges des Vestales, et un éloge de celles-ci, on connaîtra toutes les idées essentielles développées par Symmaque. Telle est donc, pour le fond, cette fameuse Relation, mélange d'idées et de sentiments parfois un peu contradictoires, programme exact néanmoins du parti aristocratique païen, car elle est avant tout patriotique, et le patriotisme traditionnel était le meilleur soutien de cette religion que Symmaque défendait.

Symmaque a employé toute son éloquence à développer ces idées, et les chrétiens eux-mêmes ont admiré la Relation comme un chef-d'œuvre. Ambroise en redoutait tellement l'effet, qu'il mettait, en termes exprès, Valentinien en garde contre les habiletés oratoires de l'orateur romain. « Je ne te demande qu'une chose, lui disait-il dans sa seconde lettre, c'est de ne pas attendre de moi l'élégance des paroles, mais la force des pensées [2]. » Prudence ne connaît

1. *Ep.*, II, 6, à Flavien. Cette lettre doit avoir été écrite en 383. (Seeck, p. cxix.)
2. *Ep.*, I, 18, 2.

pas de bornes à son admiration pour la Relation. Symmaque est pour lui « l'homme le plus éloquent de ceux qui parlent la langue latine [1] », et le « censeur le plus érudit de la nation italienne [2] ». Sans doute il emploie mal son prodigieux talent, et le vouer à la défense des faux Dieux, n'est-ce pas « retourner un sol fangeux avec une bêche d'ivoire et un hoyau d'or [3] »? Mais ce gentil n'en est pas moins le grand orateur devant qui « Cicéron s'effacerait [4] », et Prudence n'aurait pas la témérité d'attaquer un pareil adversaire, si Dieu ne le soutenait [5]. Les historiens postérieurs, Socrate, Théodoret, parlent absolument de même. Pour nous, il est certain qu'aujourd'hui, quand nous lisons cette œuvre si célèbre, nous avons un premier moment de déconvenue : nous la trouvons bien courte, bien sèche et bien froide. Comme celui qui ouvre pour la première fois les Lettres de Symmaque, s'attendant à y rencontrer mille détails curieux sur cette époque troublée, et les referme sans y avoir relevé aucun autre caractère notable que cette absence même de tous détails, celui qui va à la Relation dans l'espoir d'y trouver quelque ampleur oratoire, ou qui tout au moins compte y entendre quelques cris tragiques, une indignation passionnée, comme chez Rutilius Namatianus, est singulièrement déçu. Quoi! c'est là cette tempête oratoire dont parlait emphatiquement Prudence [6]? C'est devant ces quelques pages, essoufflées, guindées, ternes que tremblèrent lui et Ambroise? C'est pour renverser ce fantôme d'éloquence, si pâle et si timide, qu'ils crurent nécessaire d'enfler tellement la voix? Est-ce donc seulement qu'il y avait eu tant de force et de vie, dans cette vieille civilisation païenne, dans son admirable littérature surtout, que l'ombre seule et le souvenir en fai-

1. II, 19.
2. II, 271.
3. I, 638, sqq.
4. *Ibid.*, 630.
5. Préface du livre I, 44.
6. *C. S.*, II, préface 55.

Exsultat, fremit, intonat,
Ventisque eloquii tumet.

saient tressaillir et suffisaient à déconcerter ceux qui en préparaient l'entière ruine? Assurément la Relation de Symmaque trompe, à première lecture, la grande attente qu'elle a fait concevoir. Mais cette première impression n'est pas entièrement juste. Telle qu'elle est, en réalité, la Relation est remarquable, et, quand on a mieux réfléchi aux conditions dans lesquelles elle a été écrite, quand non seulement on a discerné la vraie situation que les circonstances firent à Symnaque, mais qu'encore, ayant lu complètement ce qui nous reste de ses œuvres, on a pris la mesure exacte de son caractère et de son talent, on rend à ce discours qui avait d'abord paru si médiocre sa juste valeur; on reconnaît qu'il pourrait bien être, non pas seulement le chef-d'œuvre de Symmaque, mais aussi — ce qui n'est pas d'ailleurs lui donner une louange excessive — le chef-d'œuvre de l'éloquence païenne au IVe siècle. On s'aperçoit qu'il recèle une force latente, et, si cette force secrète n'eût été là, un esprit pénétrant comme celui d'Ambroise s'y serait-il trompé?

Symmaque est, parmi ces illustres Romains que Macrobe nous montre, aux Saturnales, réunis chez Prétextat, le plus épris peut-être de l'ancienne littérature, celui qui la connaît le mieux; il peut disputer d'érudition avec un homme du métier, comme Servius. Ce politique, qui a été si souvent employé aux grandes affaires et n'y est pas resté inférieur, n'a jamais dû être plus heureux qu'aux heures passées dans son cabinet, auprès de sa bibliothèque. Là, en face de ses beaux livres, dont il nous parle quelquefois : les Hebdomades illustrées de Varron [1], cette Histoire naturelle [2] de Pline qu'il envoie à Ausone, ce César, ce Tite-Live, dont il lui fait peine de se séparer quand il les prête à son ami Protadius [3], pour l'aider à composer son histoire des Gaules, il a pu oublier quelquefois les tristesses de son temps, reporter son esprit au milieu de ces grands hommes sur lesquels il se réglait et que, au gré

1. *Ep.*, I, 2, à son père.
2. *Ep.*, II, 24.
3. *Ep.*, IV, 18.

de certains de ses contemporains, lui-même, Prétextat, Flavius, Cécina égalaient peut-être [1]. Ainsi que Pline, avec qui il a beaucoup de ressemblance, qu'il surpassa pourtant comme homme d'action, car il a su mieux que lui faire violence à ses dispositions naturelles et s'est montré plus digne des charges plus difficiles qu'il a remplies, c'est avant tout un homme d'étude, un « scholasticus », fait pour mener la vie « umbratile ». Ses moindres goûts le prouvent; il ne conçoit pas qu'en dehors des occupations politiques, dès qu'on a quelque loisir, on puisse le consacrer à autre chose qu'à des lectures et à des travaux littéraires. Quand Prétextat, qui semble avoir vécu d'une vie plus large, plus extérieure, lui parle de ses chasses, il fait l'incrédule : Prétextat se vante, il n'est pas si sot que de perdre ainsi son temps [2]. Symmaque lui-même n'a jamais eu de pareils goûts, fût-ce en pleine jeunesse; il n'a jamais aimé les chiens d'Amyclée ni les Molosses, et ce n'est pas à son âge, candidor postquam tondenti barba cadebat, qu'il se corrigera [3]. Aussi a-t-il d'autres distractions bien plus élevées. Sa vraie joie, c'est d'élever son fils, de refaire ses classes avec lui; voilà qui lui rend sa jeunesse [4]! Et ce fils, il l'élèvera comme lui-même a été élevé : en homme d'étude. Il promet bien de lui faire essayer parfois quelques exercices physiques, quand il sera un peu plus grand, et avec précaution, — car c'est son fils unique [5], « quanquam unicum », une vraie trouvaille! Cet homme érudit et lettré a donc été un parfait rhéteur, par le caractère comme par l'esprit. Son souci dominant, c'est de comprendre et d'imiter les grands classiques; il a eu l'ambition de devenir, en suivant leurs traces, le dernier épistolier et le dernier orateur de la Rome païenne. Mais, lorsqu'il écrit ses Lettres, il se débat en vain contre les tristes conditions que lui faisaient les

1. Quorum splendor similis, et non inferior virtus est, dit Macrobe, *S*, I, I, 4.
2. *Ep.*, I, 53.
3. *Ep.*, IV, 18.
4. *Ep.*, IV, 20.
5. V, 68.

malheurs du siècle. Que s'écrire? Autrefois on parlait des affaires de l'État, qui aujourd'hui sont si peu importantes, ou même nulles, que surtout on a crainte de se communiquer. Car on n'a aucune confiance dans les courriers et les esclaves; on craint sans cesse quelque indiscrétion ou quelque imprudence [1]. On attend donc de se revoir pour causer avec effusion, et nul doute que les conversations de Symmaque et de ses amis ne fussent autrement animées que leurs lettres [2]. En attendant ces heures rares et précieuses, quand on écrit, si l'on est sûr du courrier, c'est à lui qu'on confie ce qu'on a à dire; il le rapportera de vive voix [3]. Sinon, on ne pourra éviter l'ennui des lettres banales, « fastidium litterarum generalium [4] ». On se creusera la tête pour trouver un sujet [5]; on priera même les autres d'en fournir un, qu'on développera : car, si l'on n'a pas d'invention, on sait sa rhétorique [6]. On finit même par ne plus écrire, par soulever des protestations [7], — chose bien rare chez les écrivains qui ont cherché leur gloire dans leur correspondance. Car Symmaque n'a pas la veine [8] fertile; ce ne sont que plaintes sur cette stérilité. Où est l'heureux temps des Aborigènes? on s'envoyait le bonjour sur un morceau d'écorce. Maudit soit l'inventeur du papyrus [9]! Quand Symmaque est devenu vieux surtout, cette stérilité devient effrayante [10]; « les années qui se succèdent ont desséché toute sa veine ». Dans cette pauvreté de sujets et cette impuissance d'invention, que pourra-t-on faire, puisqu'on ne peut s'en tenir, pour tant qu'on le souhaite, au bonjour des Aborigènes? On n'aura qu'une ressource, et on en abusera : c'est de relever par le tour piquant de l'expression la banalité et la brièveté incroyables des lettres. On

1. II, 30, 48; V, 54.
2. V, 32.
3. VI, 13, 18.
4. II, 31.
5. III, 10; VIII, 23.
6. III, 10.
7. IV, 33.
8. III, 1, 10; IV, 27, 28.
9. IV, 28.
10. IV, 28. Nunc graves anni si quid de meo pectore stillabat biberunt.

poursuivra le trait ingénieux, la métaphore imprévue. C'est dans les lettres écrites à ceux de ses amis qu'il sait bons juges, délicats écrivains eux-mêmes, qu'il faut chercher cet art des trouvailles rares de détail, tout ce style précieux, où Symmaque, au gré de ses contemporains, était passé maître : dans les lettres à Ausone [1], à Protadius [2], à Attale [3], à Naucellius [4]. Passé maître pourtant est bientôt dit. Car ce n'est qu'à force de travail que Symmaque est parvenu à s'approprier cette manière, qui est moins la sienne propre que celle du temps. Je crois que, livré à ses seules tendances, il serait assez simple; il se fait parfois l'illusion de croire qu'il écrit de premier jet. « Je ne veux pas, disait-il un jour à Prétextat [5], de ces lettres qui semblent tomber du bout des lèvres ; je veux de celles qui ne savent pas tarir, qui jaillissent des sources les plus intimes de l'âme », et peut-être en effet, de lui-même, eût-il été assez naturel. Il s'était, en tout cas, fait un idéal du genre épistolaire, où, parmi les qualités qu'il réclamait, il expliquait à son fils que la simplicité venait en première ligne [6]. Mais il a voulu répondre au goût du temps, à ce goût qu'Ausone par exemple représente si bien, dans sa prose mièvre et raffinée. Symmaque a réussi à prendre peu à peu ce ton : car il peinait; on le voyait « pâli, les yeux fatigués », parce qu'il était resté trop longtemps penché sur ses tablettes [7]. Mais on sent que cela ne lui est pas très facile. Qu'on lise la lettre d'Ausone mêlée à celles de Symmaque, au début de son premier livre : c'est une lumière dans ces ténèbres. Voilà cette fois un Voiture, un aimable esprit dont le naturel même est de fuir le naturel, qui badine sans effort et pour qui semble fait ce mot latin, qu'il aime à répéter : « lascivire ». Sous sa plume naissent sans tra-

1. Livre I.
2. Livre IV.
3. Livre VII.
4. Livre III.
5. Nolo litteras stillantes de summo ore; illas peto quæ arescere nesciunt, quæ ex intimo pectoris fonte promuntur (I, 45).
6. VII, 9.
7. VII, 18.

vail ces petites phrases nuancées, chatoyantes, coquettes que Symmaque se tue à trouver.

Si l'on ouvre les discours de Symmaque, ou plutôt ce qui nous reste de ces discours, c'est bien pis encore. Symmaque n'a jamais apporté dans le Panégyrique ces flots de faconde gauloise, « Gallicanæ facundiæ haustus [1] », qu'il réclamait d'un Gaulois de ses amis. Le vieillard [2] des bords de la Garonne qu'il avait eu pour maître n'avait pas fait passer en lui cette verve; ne cherchons pas chez lui cette emphase si naturelle aux rhéteurs d'Autun, à Mamercus, à Pacatus. Ici encore, c'est plutôt le genre affecté et prétentieux d'Ausone : phrases rapides, scintillantes, brillantées. L'action de Grâces à Gratien, du poète bordelais, est, parmi les panégyriques du IVe siècle, le seul qui rappelle les discours de Symmaque. Le 25 février 366, dans tout le feu de la jeunesse, Symmaque déjà célèbre apostrophait ainsi le vieux Valentinien, et racontait en ces termes, après avoir loué sa vie privée, sa proclamation à l'empire : « Mais j'ai hâte maintenant, vénérable Auguste, de faire éclater dans mon discours, comme un lever d'astre, l'heure où tu changeas pour la pourpre tes vêtements privés. Je sens l'haleine de la divine lumière, comme lorsque jaillit l'aurore et s'allume la splendeur du monde [3]. » Puis, ce sont les réminiscences érudites, la paraphrase laborieuse de la 4e églogue de Virgile dans la Laudatio Gratiani [4]; c'est un procédé de style toujours uniforme : la symétrie exacte et méticuleuse de courtes périodes guindées. Aucune force; aucun souffle. Il est trop évident que nul ne sait plus, en ce siècle, quoi qu'en dise Symmaque à son père, « frapper sur l'enclume cicéronienne la monnaie de l'éloquence latine [5] ». Ce qu'on aime alors à Rome, c'est la phrase plus brève et plus élégante de Pline le Jeune, relevée par l'archaïsme de Fronton, et frelatée par les gentillesses d'Ausone. Ces gentillesses s'en don-

1. IX, 88.
2. *Ibid.*, Senex Garumnæ alumnus.
3. Laud. I Valent. senioris. — Cf. aussi la *Laudatio* II de Janvier 370, et notamment la péroraison.
4. § 9.
5. *Ep.*, I, 3.

nent à cœur joie dans les Panégyriques où Symmaque ne se croit plus astreint, comme dans les Lettres, à une simplicité relative, et prodigue tout ce qu'il appelle « les aiguillons du discours [1] ».

Mais l'impression que produit la Relation est tout autre que celle qu'ont laissée les Laudationes surtout et même les Lettres. Elle est courte et pauvre au fond, comme tout ce qu'a écrit Symmaque. Mais elle n'est pas précieuse et il n'y a guère de mauvais goût. A peine, une fois, une expression mythologique [2] malheureuse rappelle le Symmaque des Panégyriques et des Lettres. Partout ailleurs le ton est sobre; l'expression, quoiqu'elle soit toujours raide et pénible, reste simple. Ce n'est pas l'affectation qui surprend : c'est l'essoufflement et la sécheresse. On s'étonne que la passion si ardente de l'orateur pour la cause qu'il défendait ne lui ait pas ouvert les sources d'un style plus ample et plus fort. On sent trop combien s'était épuisée, au IV[e] siècle, cette éloquence latine, qui de Cicéron à Sénèque, de Sénèque à Pline, de Pline à Fronton, de Fronton à Symmaque même, s'était dégradée et usée sans cesse, et s'évanouissait enfin sans retour. Même dans les morceaux à effet, comme le récit de la visite de Constance à Rome, et surtout cette prosopopée de Rome qui fut le grand coup d'éloquence par où il prétendit foudroyer ses adversaires, c'est toujours la même période qui déjà halette au bout d'une ligne. C'est ce ton sénile que Symmaque déclarait à Antonius convenir au goût du sénat : « senile quiddam et plane conveniens auribus patrum [3] ». On croit saisir un artifice particulier : l'intention de donner le change sur l'impuissance de l'inspiration par une concision affectée, concision fausse, car elle ne recouvre jamais une pensée forte, et nulle part, quelque effort qu'y ait mis l'écrivain, la pensée ne déborde l'expression, mais elle est aussi atténuée et anémiée qu'elle.

1. *Ep.*, VII, 9.
2. Vers la fin, dans la description de la famine : et rursus ad Dodonæas arbores plebis rusticæ inopia convolavit.
3. *Ep.*, I, 89.

Mais aussi faut-il réfléchir que Symmaque ne prononce pas un discours; il fait un rapport au prince, et, bien que ce rapport doive être dans son intention un véritable manifeste, il ne peut pas plus prendre le ton véritable du discours, qu'une dépêche diplomatique écrite en vue de la publicité ne le saurait faire. Il faut d'abord que tous les mots y soient pesés; il faut qu'aucun ne puisse blesser le prince, qu'aucun non plus ne puisse blesser trop vivement les chrétiens; la passion doit s'y mesurer, s'y faire prudente et habile; le ton dont devait se rapprocher Symmaque, ce n'est pas celui du discours de forum, ni même du discours au sénat; c'est celui de la chancellerie impériale d'alors, celui des jurisconsultes du temps, genre faux par excellence, qui n'a ni la gravité du style administratif, ni l'ampleur et le souffle du discours public, et qu'on voit s'étaler dans certaines lois contemporaines, comme les grandes lois religieuses de Théodose [1]. Les autres Relations de Symmaque, assez nombreuses, peuvent aussi servir à se faire une idée exacte de ce genre. Qu'on songe maintenant combien cet esprit timoré a dû sentir gravement la responsabilité qui allait peser sur lui, la nécessité de tout ménager et de ne rien compromettre, et on comprendra alors très bien quelles raisons expliquent tant de froideur et de pauvreté. On sera mieux disposé alors à reconnaître les vrais mérites qui restent à la Relation. Si elle n'a pas les foudres oratoires que lui accordait trop libéralement Prudence, elle a l'art subtil que lui reconnaissait Prosper [2]. Puis, comme l'importance du sujet et les périls particuliers qu'il offrait ont amené Symmaque à renoncer à ses raffinements ordinaires, la forme est en somme vraiment classique. Quand les Espagnols ou les Gaulois, les orateurs illustres de province, venaient au IVe siècle parler à Rome, comme Drepanius Pacatus en 389, ils s'y trouvaient embarrassés. On le voit aux compliments qu'ils adressent au sénat; sans doute ils sentent au fond qu'il y

1. Cf. *Cod. Théod.*, XVI, 10.
2. « Subtili arte qua valuit », dit-il en parlant de Symmaque (*de Promissis Dei*, III, 38, 2).

a chez eux plus de vie, et ne sont pas sans dédaigner le purisme sénile de l'aristocratie romaine. Cependant ils redoutent ce purisme, et Pacatus s'écrie : « J'ai, pour m'entendre, le sénat ; et s'il est difficile de le satisfaire parce que son amour pour toi (Théodose) est inexprimable, il est encore plus difficile, en face de ce talent naturel et héréditaire qui règne ici, que ma rudesse transalpine ne choque point, puisqu'il peut paraître d'une absurde et maladroite jactance de venir faire montre d'éloquence dans le lieu même où fut la source d'où la tradition passa tardivement chez nous. Voilà les pensées qui me troublent, à tel point que je ne me crois pas en présence de ceux-là seulement que je vois, mais qu'il me semble avoir pour témoins et auditeurs les Caton, les Tullius, les Hortensius, eux-mêmes, et tous ces orateurs dont la postérité m'écoute. Ainsi dominé par toutes ces craintes, comme si ce n'était pas assez de redouter ce que je regarde, je regarde encore ce que je dois redouter [1]. » Symmaque était le plus authentique représentant de l'éloquence héréditaire dont parle ici Pacatus, et c'est à lui tout d'abord que s'adressaient ces paroles. Sans doute il n'est peut-être pas d'œuvre de décadence qui ait déjà au même degré que la Relation l'immobilité et la glace de la mort, qui en donne la sensation si nette et si entière. Mais il reste dans cette production suprême d'une littérature agonisante quelque chose des qualités qui avaient distingué cette littérature aux jours de son plus grand éclat. On ressaisit encore, dans ces brèves phrases presque figées, un dernier vestige de la belle fermeté, de la forte concision romaine d'autrefois. Partout persiste une élégance véritable, une pureté de langue rare en ce temps. C'est la mort sans doute, mais la mort décente, non sans noblesse et sans dignité, et Symmaque fait à l'éloquence latine de simples et touchantes funérailles.

A défaut de talent d'ailleurs, qui n'eût reconnu l'honnêteté profonde, la sincérité de conviction qui avaient inspiré ce manifeste? Ce sont de fort honnêtes gens souvent que les

1. Quasi parum habeam timere quod video, video quod timeam... I.

derniers défenseurs des causes perdues, et qui compensent par la dignité de leurs vies l'obstination de leur aveuglement. Il n'est pas à douter que ce ne fussent de nobles âmes, de purs et graves caractères que les Prétextat et les Symmaque. Non seulement ils gardaient quelques-unes des précieuses vertus actives du passé, mais ils avaient aussi les vertus intimes, plus rares jadis; et ils pouvaient penser, comme le dit Furius Albinus dans Macrobe, que, « dans toute la grandeur de ses vertus, l'antiquité n'en avait pas moins eu aussi ses défauts, dont certains avaient été corrigés par la sévérité de mœurs du siècle présent [1]. » Ils pouvaient même railler les chrétiens, qui commençaient à n'être point irréprochables, et contester parfois leur supériorité morale, comme Prétextat dans son mot célèbre sur Damase [2] : assurément, tout compte fait, ils les égalaient à peu près, et toute cette noblesse romaine du IVe siècle n'était pas celle qu'Ammien a poursuivie de sanglantes invectives, peut-être en partie parce qu'elle l'avait, avec la morgue hautaine qu'il faut bien avouer qu'elle poussait à l'excès, mal accueilli ou négligé bientôt [3]. Cette élévation de caractère, cette remarquable sincérité, qui éclatent partout dans les Lettres de Symmaque, lui ont valu une telle considération, que non seulement ses adversaires, Ambroise, Prudence, le respectent, mais que, même dans des circonstances particulièrement délicates, le pape Damase s'entremit en sa faveur [4], comme lui-même un jour protégea un évêque [5], Sévère; et ce sont elles qui prêtent aussi leur force à la Relation. Cette œuvre habile d'un politique est en même temps le cri du cœur d'un honnête homme.

On ne peut imaginer de contraste plus frappant, en face

1. *Sat.*, III, XIV.

2. Qu'on me nomme évêque de Rome, je me ferai chrétien, disait-il en raillant le luxe que la papauté commençait à montrer (Jérôme, *Contra Johannem Hierosolymitanum*, 8.)

3. Ammien, XIV, 16.

4. Quand on lui chercha chicane à propos de l'application de l'édit sur les spoliateurs de temples, et que Valentinien le blâma par un édit sévère. Seeck, p. LVI.

5. Peut-être l'évêque de Naples. (De Rossi, *Bulletin* de 1880, p. 144.)

de la Relation, que les deux célèbres lettres d'Ambroise et les deux livres de Prudence. Les chrétiens, eux, n'avaient rien à ménager; rien ne les obligeait à compter leurs mots et à peser leurs syllabes. Le christianisme avait désormais le droit de tout dire; et il faut voir de quel air Ambroise morigène ce pauvre Joas de Valentinien. Puis, le christianisme était en pleine poussée de sève, et toutes les œuvres qu'il produisait alors en témoignaient. Rien de plus vivant, de plus entraînant que cette éloquence d'Ambroise et cette poésie de Prudence, mêlées de défauts saillants et de qualités vigoureuses. Les deux lettres d'Ambroise, que les orthodoxes trouvent naturellement admirables, que quelques autres, au contraire, et par exemple Beugnot [1], ont bien injustement jugées, resteraient d'ailleurs d'un grand intérêt historique, quelque opinion qu'on se fît des raisonnements ou du style de leur auteur. La première, écrite avant que la Relation fût connue du public, est conçue en termes très généraux; Ambroise n'y raisonne guère, il commande, il parle d'un ton de prophète, au nom du vrai Dieu, et il menace Valentinien de ne pas le recevoir à l'église s'il a la faiblesse de céder. La seconde, écrite pour le public plutôt que pour le prince, et après que la décision de celui-ci était prise, est un examen en règle des arguments de Symmaque. Toutes deux sont d'une grande habileté : l'esprit positif et politique d'Ambroise les a dictées. Nulle attaque générale et d'ensemble, nulle dissertation apologétique prolongée contre le paganisme. Ambroise, dans la première lettre, ne veut pas que le christianisme recule effrayé après avoir fait un grand pas, le premier pas offensif, à vrai dire, dans l'inévitable lutte contre la religion vaincue; il lui suffit d'indiquer fortement quelle désapprobation soulèverait chez tous les évêques une pareille faiblesse, et de frapper l'esprit d'une femme, Justine, et d'un enfant, Valentinien, par des termes énergiques qui vont jusqu'à la menace. Il écrit à la hâte, à la première nouvelle qui lui arrive des intrigues ourdies, afin de ne pas laisser à ses adver-

1. *Ibid.*, p. 429.

saires la chance de triompher par surprise. Puis dans sa seconde lettre, tranquillisé, sûr que le Sénat ne prévaudra pas contre lui, mais toujours inquiet du crédit que le grand nom de Symmaque peut donner aux raisons qu'il a fait valoir, il réfute celles-ci; mais il se borne encore à les réfuter. Point de lieux communs, de généralités oratoires. La discussion ne s'égare pas et ne contient pas une digression. Et partout un ton prophétique et impérieux. Ambroise tonne, en homme habitué déjà à faire plier le pouvoir civil devant le sacerdoce. Sans doute Symmaque ayant gardé une grande mesure, il se croit tenu lui-même d'observer quelques ménagements; d'autant plus qu'il avait très certainement des relations avec lui et qu'il paraît avoir même été son parent [1]. Il ne nomme donc son contradicteur qu'avec respect. Mais on sent aisément qu'il se fait violence, et que cette modération est feinte et forcée. On devine partout le promoteur ardent de la théocratie, qui entendait faire tout plier devant son Dieu; l'homme qui s'est montré si intolérant dans l'affaire de la synagogue de Castrum Callinicum [2]. Il a beau dire qu'il a répondu à d'audacieuses attaques en tâchant de les oublier; en vérité, la prétention de Symmaque le scandalise; cette pauvre requête, timide, éplorée, où l'on s'est borné à « demander la paix pour les Dieux Indigètes [3] », lui semble un monstrueux attentat, un insolent défi [4] : ils se plaignent de perdre quelques misérables privilèges, ceux qui n'ont jamais épargné le sang chrétien! Aussitôt, en effet, Ambroise renverse les rôles; Symmaque devient l'agresseur, les chrétiens ne sont plus que de pitoyables victimes provoquées. On voudrait les forcer non pas même à prendre part, mais à assister aux cérémonies d'un culte

1. Il y a dans la correspondance de Symmaque 7 lettres (III, 30-37) ad Ambrosium. Il n'y a pas de raison de croire que cet Ambroise soit autre que l'évêque de Milan. Ces 7 lettres sont des lettres de recommandation. — Dans le *De Obitu Satyri fratris* (32), Ambroise, apostrophant son frère mort, appelle Symmaque : vir nobilis, parens tuus. — Cf. Seeck, p. xlix.

2. Ambroise, *Ep.*, I, 40.

3. « Ergo Diis patris, Diis Indigetibus pacem rogamus » (*Relatio*, 10).

4. Il est curieux de voir que les Bénédictins aussi, dans leur édition d'Ambroise, trouvent l'humble supplique de Symmaque tout à fait insolente.

étranger! Ambroise est un admirable politique, quelles que soient sa sincérité et son ardeur courageuse. Il parlera bien plus modérément à Eugène, qui favorisait le paganisme [1]. Devant Valentinien, qu'il régente, il laisse un libre cours à son indignation, et son fanatisme éclate sous sa modération apparente. Ce fanatisme l'inspire merveilleusement d'ailleurs et le fait atteindre à une puissante éloquence. Ambroise n'est pas un grand écrivain, à proprement parler, comme le croient souvent sur parole ceux qui ne le connaissent que par les fragments célèbres de l'oraison funèbre de Satyrus. L'art lui est presque absolument étranger. Mais c'est un grand homme de combat, et, lorsqu'il croit l'Église en danger, son style prend un élan qui subjugue. En déclinant toute prétention littéraire, il sait reproduire, par un pastiche très habile, le style même de Symmaque, avec sa concision sententieuse, dans la prosopopée qu'il prête à son tour à Rome [2]. Son éloquence atteint à la poésie dans l'admirable morceau qui termine sa seconde lettre, et pour lequel il a réservé ses sarcasmes les plus originaux et le flot le plus entraînant de sa verve; cette apologie du progrès, qui l'emporte jusqu'à opposer, dans une antithèse assez risquée, au conservateur Symmaque, comme le premier et le plus hardi des révolutionnaires, Dieu lui-même, Créateur des choses : « Qu'ils disent donc que toutes choses devaient rester immuables en leurs principes; que le monde, couvert de ténèbres jadis, leur déplaît depuis qu'il resplendit de la lumière du soleil [3]..... » L'apologétique chrétienne au IVe siècle a vraiment de bien grandes audaces!

Venu le dernier dans ce grand débat, il ne faudrait pas croire pour cela que Prudence arrivât après que l'intérêt en était entièrement épuisé. Mais, vingt ans après Ambroise, il semble plutôt que l'intérêt s'était en quelque sorte déplacé. En 384, tout sûr qu'il se croit de maintenir la position déjà privilégiée qu'il a acquise, le christianisme

1. *Ep.*, I, 57.
2. *Ep.*, I, 10, 11-12.
3. *Ibid.*, 28.

n'en a pas moins encore quelque chose à craindre d'un retour offensif de ses adversaires. La requête de Symmaque auprès de Valentinien pouvait réussir, faillit réussir. En 403, il est très probable que des démarches nouvelles furent tentées ; mais ces intrigues désespérées n'avaient que peu de chances de succès ; et fût-on parvenu à obtenir par surprise le rétablissement momentané de l'autel de la Victoire, comme il était arrivé un instant sous Eugène, la surprise eût duré moins longtemps encore ; on n'aurait pas évité pour cela les lois de 416. Aussi est-il probable que l'on ne s'intéressait plus autant à la question même du rétablissement de l'autel, qui devait paraître vidée, bien que les susceptibilités religieuses, si inflammables, dussent rester en éveil tant qu'il pouvait subsister quelque doute. En réalité, tout ce que nous savons du court règne d'Eugène nous permet d'affirmer que cette année 394 fut la crise violente et décisive [1]. C'est alors que le parti païen, sous l'impulsion d'un homme énergique, du seul homme d'action qu'il ait eu, de ce Flavien, ardent, téméraire, qui fait un contraste si complet avec le prudent Symmaque, releva audacieusement la tête. Pendant ces mois de conflit aigu, où ce gros homme, malgré son hydropisie [2] et ses soixante ans, remua tout de son activité, proclama le tumultus à Rome [3], fit consulter de tous côtés les devins [4], s'emporta jusqu'à dire, entre autres menaces [5], qu'il imposerait au clergé le service militaire, et, joignant l'adresse à l'intimidation, parvint à séduire et à ramener à lui un certain nombre de chrétiens, un Leucadius [6], un Marcianus, par exemple, les passions montèrent au plus haut point d'exaspération. On les sent, toutes frémissantes encore, emplis-

1. Voir à ce sujet le commentaire du Carmen Parisinum 8084 par M. Mommsen dans l'*Hermès*, *IV*, 350 ; — par M. de Rossi dans le *Bulletin* de 1868, p. 49-51, 61-75. Voir aussi du même : *Iscrizione onoraria di Nicomaco Flaviano,* dans les *Annales de l'Institut archéologique*, 1849, p. 233.

2. Carmen Parisinum, 67 et 121. — Mommsen, *l. c.*

3. *Ibid.*, 32 et sqq. selon l'explication de Mommsen.

4. Rufin, *H. E.*, II, 33.

5. Paulin, *Vie d'Ambroise*, 31.

Carmen, 85-6.

sant de leur souffle les vers boiteux d'un misérable poète, dans le Carmen célèbre publié par M. L. Delisle, qui a jeté un grand jour sur les craintes très réelles qu'eurent alors les chrétiens et la colère sourde qu'ils nourrirent. Mais tout se termina bientôt, non loin d'Aquilée, et tout était si compromis dès le début que Flavien ne paraît pas même avoir attendu la bataille du fleuve froid pour se donner la mort [1] et imiter Caton. Au bout de dix ans, en 403, ces passions étaient un peu calmées; dès la fin de la guerre, Théodose s'était montré indulgent [2]; de pareils coups de main, aussi éphémères du reste que hardis, n'étaient plus guère à redouter. Mais l'œuvre d'un politique plus patient que Flavien, Symmaque, restait debout. La Relation était devenue le programme de tout le parti païen, et maintenant on craignait plutôt l'apologie dogmatique du paganisme qu'elle contenait par endroits, que les effets réels qu'elle ne risquait plus beaucoup de produire. Prudence ne supplie même plus les deux empereurs, loin de proférer comme Ambroise des menaces qu'il ne se serait pas cru assez d'autorité pour lancer. Immédiatement, il donne la réponse des deux Augustes [3] à Symmaque, et il sait que cette réponse a été catégorique, négative sans aucune hésitation. Nul parmi les chrétiens n'avait dû en attendre une autre.

Mais on craignait encore les doctrines que Symmaque avait exposées. Ainsi la Relation avait pris pour elle-même toute l'importance que l'autel commençait à perdre; le prêtre avait éclipsé le Dieu. Dans la Relation, on s'occupait moins désormais des « prières » que des « débats [4] », que Symmaque avait protesté ne pas vouloir ouvrir, qu'il avait ouverts cependant. Voilà pourquoi le plan de Prudence est tout différent de celui d'Ambroise. Nul doute que Prudence n'ait connu les deux lettres de son devancier.

1. C'est ce que Mommsen, *l. c.*, conclut d'un passage de Rufin.
2. De Rossi, *Annales*, 1849.
3. *C. S.*, II, 17-66.
4. Je fais allusion à la phrase précédemment citée : « preces, non certamina offerimus ».

Nous savons que celui-ci les publia, et se vantait que Symmaque n'avait pas répliqué [1]. Prudence en tire un très grand parti, et reproduit beaucoup d'arguments qu'elles renferment en termes tels qu'on voit tout de suite où il les prend. Mais il ne considère plus, avec Ambroise, la Relation comme le rapport d'un fonctionnaire auquel il faut opposer un contre-rapport. Il va s'attaquer à cette apologie discrète du paganisme, qui est au fond; de pratique et politique qu'elle était, la question devient dogmatique et théorique; et il arrive ainsi que les deux livres de Prudence, contenant à la fois une glorification du christianisme et une satire très vive des cultes païens, se rattachent directement aux anciennes apologies de Minucius, de Tertullien, d'Arnobe, de Lactance. Ils sont, avec la première partie de la Cité de Dieu d'Augustin, les dernières en date de ces Apologies d'un caractère tout particulier, écrites cette fois après le triomphe du christianisme, et rédigées à un moment où c'était au tour du paganisme de lutter pour la vie. De tout cela il résulte aussi que ces deux poèmes, plus complets, plus nourris assurément que les lettres d'Amboise qui leur ont servi de modèles, n'ont pas cependant l'intérêt si vif que prêtent à celles-ci l'émotion présente du danger, la surprise d'un alerte soudaine.

Dans le plan très vaste que s'est tracé Prudence, et qui fait des livres contre Symmaque son œuvre capitale, la première partie, le premier livre, contient une réfutation générale du paganisme; la seconde, une réfutation spéciale des arguments de Symmaque. Bien que Prudence n'ait pas craint ici, pas plus que dans l'Hamartigénie et l'Apothéose, d'aborder des discussions théologiques très précises [2], et qu'il y ait montré les mêmes qualités que dans ses deux poèmes contre les hérésies, cependant, dans les livres contre Symmaque, le ton général est autre. Tertullien d'une part, Lucrèce de l'autre, étaient ses guides d'abord; maintenant encore on voit sans peine qu'il suit également

1. Paulin, *Vie d'Ambroise*, 26.

2. Je signalerai entre autres la discussion à laquelle j'ai fait allusion déjà, contre les adorateurs du Soleil, I, 310 et sqq.

deux traditions diverses, l'une païenne, l'autre chrétienne, mais ni l'une ni l'autre ne viennent de Lucrèce ou du Tertullien des traités théologiques.

Parmi les chrétiens, évidemment, les modèles que Prudence s'est proposés, ce sont les Apologistes : ceux de l'école africaine, pour être plus précis. Car il ne suit ni Lactance ni Minucius, — quelques emprunts de détail qu'il leur puisse faire. Il suit la manière d'Arnobe, et surtout de Tertullien, mais cette fois du Tertullien des œuvres apologétiques. Il reprend toutes ces vieilles anecdotes scandaleuses que les chrétiens allaient chercher dans les ouvrages de Varron et des autres théologiens païens, et qui étaient devenues la matière banale de leurs sarcasmes; toutes ces petites fables compromettantes dont jamais aucun culte n'a réussi à se purger entièrement. Il les raille, non pas avec la légèreté, l'esprit, la malice discrète qui font peut-être, mieux qu'aucun autre ton, tolérer ce genre de polémique très superficielle, et qui sont les qualités très remarquables de Minucius Félix; mais avec la vigueur souvent lourde, souvent aussi brillante, qui cependant choque encore plus souvent qu'elle ne frappe chez Arnobe, et même chez Tertullien. C'est là ce qui le conduit à reprendre les traditions de la satire romaine, et naturellement, non pas celles de la satire d'Horace, mais celles de la satire de Lucilius et de Juvénal. Ce dernier a été son modèle païen, dans les livres contre Symmaque, comme Lucrèce l'était dans l'Apothéose et l'Hamartigénie. Prudence en reproduit parfois toute la brutalité, dans des sujets même particulièrement délicats; car il ne recule pas toujours devant ce relent de luxure latine, qui eût pu effaroucher à bon droit un chrétien. Un exemple curieux m'est fourni par cette tirade sur le mariage de Livie où il s'égaye [1] à ses dépens avec une grosse gaieté qui n'est pas sans verve, mais qui a peu de finesse. L'invective contre les vieilles vestales est tout à fait dans le même goût : « ... son temps de service fait, la vieille vestale se marie; elle quitte le foyer auquel elle a consa-

1. I, 257-8.

cré sa jeunesse; on donne congé [1] à ses rides; elle les porte au lit conjugal [2], etc. ». Ainsi, c'est à vrai dire la satire romaine, ce genre si national, qui avait eu une vie si vigoureuse, qui se perpétue dans la poésie chrétienne et y garde ses caractères d'origine. Les siècles de décadence sont une bonne épreuve à juger combien un genre littéraire est vraiment naturel à un peuple, a chez lui de fortes et profondes racines. Si ce ne sont pas toujours ceux qui remplissent le mieux ces conditions qui sont alors les plus cultivés, et si le mauvais goût porte souvent vers des variétés plus artificielles et plus éphémères, ce sont ceux-là cependant qui, même alors que la vogue n'est pas précisément pour eux, produisent encore quelques œuvres de valeur, dont la force tranche sur la médiocrité du reste. C'est ainsi que, même dans la littérature profane du IVe siècle, la satire latine conserve encore toute sa verdeur. Dans l'œuvre de Claudien, si l'on prenait la peine de l'étudier de plus près, et si on la lisait tout entière, au lieu de se borner à connaître les quatre ou cinq morceaux de bravoure traditionnels, on s'apercevrait bien vite que la partie vivace, intéressante, ce ne sont guère les fastidieux panégyriques, où toute l'adresse du styliste et toute la science du versificateur ne font pas oublier le vide du fond, et ne dissimulent pas l'absence de toute conviction sérieuse; où l'on sent cette joie de commande qu'un panégyriste définissait très bien quand il disait à Julien : « Si l'on n'en donne des démonstrations apparentes et manifestes, on semble ingrat [3]. » Ce sont plutôt les invectives. Il y entre certainement aussi beaucoup de convention et de déclamation; il y a cependant plus de naturel et de force vraie; et j'entends moins les invectives tragiques contre Rufin, bien qu'elles soient les plus célèbres, que les invectives satiriques contre Eutrope [4]. Là, sous les pompeuses figures de rhétorique

1. Prudence emploie en effet des métaphores empruntées au service militaire : anus *veterana* (1082), *emeritas* rugas (1084).

2. Discit et in gelido nova nupta tepescere lecto (1085).

3. Mamertin en 262, § 11, éd. Bæhrens.

4. Edition Jeep, tome I, p. 158-212.

toujours trop fréquentes, perce parfois ce terrible réalisme romain, brutal, mais puissant, dont Lucilius, puis Juvénal avaient fait le propre signe de la satire latine. L'indignation, surchauffée d'artifice, de Claudien, n'a sans doute pas même la sincérité très relative qu'a celle de Juvénal. Mais, comme celle-ci, elle atteint à de beaux effets. La même verve emplit les livres contre Symmaque. S'il y a moins d'art, quoiqu'il y ait aussi beaucoup de rhétorique, la foi chrétienne y ajoute la profonde conviction de son accent. Déjà l'un des Péristéphanon, celui de Romanus, si l'on veut oublier la forme dramatique que Prudence lui a donnée et le fastidieux miracle qui le gâte, a les mêmes qualités remarquables, en particulier dans la célèbre description du taurobole [1]. L'ardeur de prosélytisme des chrétiens les ayant amenés très vite à la polémique contre les cultes païens, ce ton satirique, dont on peut dire que Jésus déjà avait donné d'excellents modèles dans ses fines railleries contre les Pharisiens, se développa très vite chez eux; mais chez les chrétiens latins il prit des caractères particuliers, ceux de la satire profane. Même chez les écrivains grossiers, comme Commodien, l'auteur du poème ad Senatorem, l'auteur du Carmen contre Flavien, l'éclat ne fait pas toujours défaut. Aux mains d'un écrivain formé à bonne école, comme était Prudence, la satire chrétienne ne put manquer de produire des œuvres remarquables, puisqu'ici, comme pour la poésie théologique, la littérature profane offrait d'admirables modèles qu'il était aisé d'imiter, des procédés, un style tout formés qu'il était possible de transposer. De là sont venus les mérites particuliers des livres contre Symmaque, comme de l'Apothéose et de l'Hamartigénie.

Toutefois, je ne crois pas que les qualités poétiques, d'ailleurs très réelles, des livres contre Symmaque, en fassent le véritable prix. L'intérêt principal, et vraiment supérieur, qu'ils présentent, me paraît d'un autre ordre. Il est surtout dans les sentiments très particuliers et très

1. X, 1011-1051.

curieux qui ont constamment inspiré Prudence dans cette œuvre originale, sentiments qui ont été vraisemblablement ceux d'un assez grand nombre de chrétiens au IVe siècle, mais dont on peut dire que nous ne les connaissons bien que par lui. Chez lui, en effet, il y a fusion parfaite, harmonie entière des deux principes dont la lutte avait longtemps été si vive, qu'il dut paraître aussi difficile de les concilier, qu'on le jugeait, au temps de Tacite, du principat et de la liberté, — je veux dire la foi chrétienne et le patriotisme romain. Cet équilibre, si parfaitement réalisé chez Prudence, est un cas si spécial, à certains égards si imprévu, qu'il mérite une sérieuse attention, ayant été surtout beaucoup plus négligé jusqu'à présent qu'il n'eût dû l'être.

Les crises fréquentes et décisives, présages de futures catastrophes, par lesquelles passa l'État romain au IVe siècle, eurent pour effet de réveiller l'ancien patriotisme, de lui rendre une vivacité qu'il serait assez difficile de retrouver à la fin du IIIe siècle. Ce ne fut plus assurément un patriotisme aussi hautain; il ne pouvait guère l'être, et, dans ses plus superbes explosions, Claudien, un de ses interprètes, n'osait même plus dire aux barbares : « Craignez Rome; » il leur disait : « Ne la méprisez pas : »

Discite vesanæ Romam non temnere gentes [1].

Mais ce patriotisme nouveau, moins raide et plus humble, n'en est souvent que plus profond, plus susceptible et plus touchant. Cette Rome détrônée, menacée, depuis que Constantin l'a délaissée, depuis que déjà les Germains la convoitent, loin de perdre son prestige, l'a vu rehaussé par ses dangers et son humiliation même. Ce ne sont pas seulement les vieux Romains qui la vénèrent et la chérissent, comme Symmaque, Prétextat et Flavien : le même sentiment n'est pas rare chez les provinciaux, et cela à une époque où la vie provinciale était très active, où le sen-

1. Dernier vers du *De Bello Getico*.

timent provincial était lui-même en train de se changer peu à peu en sentiment national. Ammien, qui est un Oriental, n'aime pas précisément les Romains de son temps; il a gardé rancune aux grands, « à ces orgueilleux, qui reçoivent à merveille l'étranger le premier jour, mais l'ont déjà oublié le lendemain; à ces frivoles qui font plus de cas des cochers que des lettrés [1] »; il est plein de mépris pour le peuple qui emplit les cabarets, pour tous ces vagabonds qui couchent sous les tentes des théâtres. Mais il n'échappe pas à la fascination qu'exerce le seul nom de Rome, et le panégyrique le plus ardent côtoie chez lui la satire sans merci [2]. Claudien est un Oriental aussi, un Alexandrin; et il se pourrait cependant que Claudien ne fût pas toujours un déclamateur, quand il exprime son patriotisme; il semble qu'il y ait parfois dans les beaux vers où il résume les exploits glorieux des siècles passés une conviction que l'on ne trouve guère à ses éloges hyperboliques d'Honorius, ou même de Stilicon. Toute la littérature porte alors plus ou moins la marque de cette renaissance du patriotisme : il n'y a plus alors de bon discours sans une prosopopée de Rome [3]; il n'y a plus de bon poème sans que la figure allégorique de Rome en soit l'ornement. La seule création que les poètes profanes du temps aient faite, c'est cette allégorie de Rome, froide comme la plupart des allégories, mais qui a cependant quelquefois de la grandeur et qui émeut. Il n'y a presque pas une œuvre de Claudien où ne paraisse cette Rome, déjà chancelante, ne tenant plus par sa propre masse, mais succombant au contraire sous le poids de sa grandeur [4]; reprise de temps en temps d'un sursaut de vie, par exemple lorsqu'Honorius l'entoure d'une nouvelle enceinte de murs [5]. Jusqu'au siècle suivant, elle sera la dernière ressource des versificateurs aux abois,

1. XIV, 6.
2. *Ibid.*
3. L'exemple le plus saillant est la prosopopée de la Relation; on peut en voir beaucoup d'autres chez les panégyristes.
4. Ipsa nocet moles. (*De bello Gildonico*, 108.)
5. VI, cons. Hon. 351.

et Sidoine Apollinaire traînera encore son fantôme [1] devant l'empereur Avitus, sans que, sous l'artifice du rhéteur, on cesse de sentir une piété véritable.

Mais quels étaient les sentiments des chrétiens? Sans doute la réconciliation du christianisme et de l'empire s'était accomplie depuis Constantin. On avait vu ce que les chrétiens du siècle de Tertullien croyaient invraisemblable. La religion du Christ accepta aussitôt la main que le pouvoir civil lui tendait; elle sembla lier son sort à l'existence même de l'empire; les grandes charges de l'État furent remplies par ses fidèles. Peut-on dire cependant que l'ancien patriotisme romain et la foi nouvelle se trouvaient absolument d'accord? Non : car l'une continuait évidemment à miner l'autre; les grandes traditions de vertu romaine restaient en contradiction tout aussi formelle avec les enseignements de l'Église; Ambroise et les grands évêques qui souvent dirigeaient, tenaient en tutelle le pouvoir civil, quoi qu'ils pussent dire, travaillaient contre lui. L'œuvre chrétienne par excellence de ce siècle fut l'institution de la vie monastique, qui enleva peu à peu à l'État les esprits les plus distingués, les caractères les mieux trempés, et l'opposition persistante du christianisme et du vieil esprit romain ne se montra jamais mieux que dans les protestations si longtemps soulevées à Rome par l'ascétisme, que saint Jérôme eut tant de peine à y introduire; c'est presque une émeute que fit le peuple [2] aux funérailles de Blésilla; il disait que Paula l'avait tuée en la faisant jeûner. Evidemment cette paix entre l'État et l'Église s'est faite au détriment de l'État.

Mais si, parmi les chrétiens, les évêques dirigeants, ceux qui avaient pris la tête du mouvement qui guidait vers l'avenir, travaillaient, même sans l'avouer ou le savoir, contre l'État, si pour poser les bases de cette cité de Dieu qu'ils fondaient et qu'Augustin allait bientôt baptiser, ils abattaient un à un tous les puissants soutiens de la cité

1. *Panégyrique d'Avitus*, 45.
2. Jérôme, *Ep.*, 39, 5.

antique, la foule des chrétiens, à Rome surtout, n'a pas dû voir nettement du premier coup où ce mouvement la conduisait; peut-être même, si elle l'a vu, est-il arrivé qu'elle se soit mise en travers. Il y avait certainement des chrétiens parmi les adversaires de saint Jérôme ; peut-être parmi ceux-là mêmes qui protestaient contre Paula. Tout le monde au IVe siècle, surtout après Constantin, n'était pas porté à croire, comme Lactance, qui a laissé les prophéties sibyllines prendre tant d'empire sur son esprit, que la ruine de Rome était proche et entraînerait celle de l'univers [1]. En s'inspirant du même sentiment que Lactance, on a tiré les conclusions contraires aux siennes : comme on ne pouvait pas se figurer le monde sans Rome, on a cru que Rome continuerait à vivre, puisque le monde ne cesserait pas de sitôt. Il a donc fallu chercher entre les exigences de la foi et les devoirs civils un compromis, une entente. Nulle part, on ne voit mieux que chez Prudence, ou même aussi exactement, les dispositions d'esprit où durent être un grand nombre de ses contemporains, de magistrats et de fonctionnaires comme lui, surtout.

Prudence croit comme Lactance que le monde ne peut se passer de Rome : oui, c'est là, c'est là cette ville qui soutient tout le reste [2]! Mais il ne veut prévoir ni la fin du monde, ni la fin de Rome. Prudence ne s'est pas converti, assez jeune encore, à la vie ascétique; il ne s'est pas borné à toucher en passant aux fonctions civiles ; il les a exercées jusqu'à l'approche de la vieillesse; il en a compris toute l'importance, toute la nécessité. Il ne voudrait donc pas que les vertus civiles qui ont fait Rome si grande périssent ; il ne pense pas qu'elles périront. Ce qu'il entrevoit dans l'avenir, ce n'est pas la catastrophe finale que rêvait Commodien; et, au bout, la Jérusalem nouvelle de Jean. La Jérusalem intermédiaire à laquelle il aspire d'abord, c'est Rome chrétienne, Rome entièrement purifiée du paganisme. Le rêve qu'il fait, et qu'il croit en train de se réa-

1. *Div. Inst.*, VII, 25.

2. Illa, illa est civitas quæ adhuc sustentat omnia. (*Ibid.*)

liser, c'est celui qu'il a prêté à Laurent mourant, dans cette vision prophétique qui est une des belles parties du Péristéphanon II [1] : il est temps que la ville à qui Christ n'a permis de soumettre tout l'univers que pour le ranger plus facilement sous sa propre loi, recueille elle-même le bénéfice des desseins providentiels dont elle a été l'inconsciente exécutrice, dont elle ne profitera que la dernière ; le grand triomphe, le jour « où Romulus sera fidèle, où Numa lui-même croira [2] ». Mais dans cette Rome chrétienne il veut retrouver la Rome antique ; il ne souhaite pas une rupture complète avec le passé ; il n'entend pas détruire celui-ci, mais seulement le corriger, l'amender. Il pense donc que Rome restera puissante par les armes et respectée au dehors ; lorsque, dans son enthousiasme pour Théodose, il s'écrie qu'en persuadant au sénat de renoncer aux faux Dieux, en rendant ainsi Rome définitivement fidèle, Théodose lui donne un empire [3] sans fin en échange d'un empire périssable, il n'entend pas uniquement par là l'immortelle cité de Dieu dont Rome va faire désormais partie ; il s'imagine aussi que sa puissance terrestre se perpétuera ; « que la vertu du peuple romain ne vieillira pas ; que sa gloire ne prendra pas fin [4] ». Aussi un des traits les plus curieux des livres contre Symmaque est l'indignation qui transporte Prudence, à la pensée des supplications trop humbles que Symmaque prête à Rome ; l'énergie avec laquelle il repousse cette idée que l'enlèvement d'un vain simulacre, ôté de la curie, causera la chute inévitable de l'empire. Il lui semble que ce sont les païens maintenant qui manquent de patriotisme, et il prétend qu'il peut revendiquer pour les chrétiens un patriotisme plus efficace. Lui donc, comme Ambroise, renverse aussi les rôles, mais cela d'une façon différente. A l'en croire, Rome n'est pas aussi dégénérée que l'affirme Symmaque ; aussi affaissée sous le

1. P. II, 409, sqq.
2. *Ibid.*, 443-4.
3. I, 541. Imperium sine fine docet, dit Prudence en s'appropriant habilement l'hémistiche virgilien : imperium sine fine dedi.
4. *Ibid.*

poids des ans [1]. Ne vient-elle pas de prouver encore une fois sa vigueur, à la bataille de Pollentia? Cette inébranlable force de résistance, ces sources jamais taries d'énergie latente que Rome a développées aux heures les plus néfastes de son histoire, et que Claudien [2] célébrait en beaux vers, à la même époque, Prudence aussi les admire et les croit toujours actives ; dans cette prosopopée, qu'après Ambroise il oppose à celle de Symmaque, il fait dire à Rome qu'elle n'a plus de péril à craindre : « Aucun barbare n'ébranle plus ses portes de sa lance ; on n'emmène plus les citoyens des villes prises en esclavage au delà des Alpes [3]. » Chez Ambroise, de pareils développements pourraient passer pour être avant tout politiques ; on les regarderait comme une adroite précaution, un ménagement du préjugé. Chez Prudence, le ton est tel, que rien n'autorise à les interpréter ainsi ; illusion du poète, aux yeux duquel la victoire de Pollentia prend une importance excessive [4], mais illusion sincère, qui ne vient ni de la nécessité du panégyrique comme chez Claudien, ni, comme il serait naturel chez un chrétien, d'une tactique apologétique.

Prudence est dès lors à l'aise pour rappeler la vieille histoire romaine, les antiques exploits, et les juger. Cette renaissance du patriotisme qui fut si vive au IVe siècle eut pour effet de ramener l'attention vers les belles époques de l'authentique grandeur romaine. On retourna aux véritables sources de la vertu publique, à la période républicaine même ; Claudien est plein de ces souvenirs, et en fait quelquefois le plus singulier usage, comme lorsqu'il dit à Stilicon que Brutus [5] serait trop heureux de servir

1. II, 640.
2. *De consulatu Stilichonis*, III, 144 :

> Nunquam succubuit damnis et territa nullo
> Vulnere post Cannas major Trebiamque fremebat,... etc.

3. II, 690.
4. Le témoignage de Prudence et de Claudien, quelque exagérés que soient leurs hymnes de triomphe, suffit à prouver, contre les réticences des historiens postérieurs à la solde des Goths, que cette journée de Pollentia fut un succès, éphémère sans doute, mais non sans importance sur le moment.
5. *Consul. Stilich.*, III, 191.

sous lui. Mais, pour être juste, on doit être moins frappé de ces quelques abus choquants que fait Claudien de tels souvenirs, que du parti heureux qu'il en tire assez souvent, et même de la conviction, momentanée tout au moins, avec laquelle il les évoque. Le châtiment de la rhétorique est qu'à force d'embellir et d'agrandir les sentiments naturels elle peut fermer les yeux sur leur réalité; nous voyons si souvent que Claudien déclame, que nous avons peine à admettre qu'il ait eu parfois des effusions sincères. Il y a cependant des rhéteurs sincères, au moins à certaines heures; et c'est peut-être le cas de Claudien. C'est un fait que depuis le Ier siècle de l'empire, depuis l'époque de Lucain et de Tacite, les grands siècles de la Rome républicaine n'avaient jamais été célébrés avec une verve plus puissante qu'ils ne le furent par lui. Au IIIe siècle, on mettait l'histoire romaine en dimètres iambiques [1], autant dire en rondeaux. Au IVe siècle, on retrouvait pour la chanter l'hexamètre ample et sonore de Virgile ou de Lucain. Quand Claudien mettait dans la bouche de Théodose ce discours qui est le morceau à effet du poème sur le IVe consulat d'Honorius [2], au milieu de déclamations trop longues, respirait une véritable intelligence de la grandeur romaine, qu'on aurait pu croire perdue. Il est difficile de savoir exactement si Prudence a connu les poèmes de Claudien; cependant on croira malaisément qu'il ne les ait pas lus [3]; mais rien ne prouve qu'il s'en soit directement inspiré; c'est plus probablement l'esprit commun du temps qui lui a inspiré les mêmes mouvements qu'à Claudien. Toujours est-il que Prudence est aussi jaloux que lui de toutes les gloires latines, des grands noms même et des hauts faits de la République. Il admire les fortes vertus des vieux Romains, et il ne veut pas que le paganisme les confisque. Il est indigné, comme Ambroise déjà, mais, je le répète, avec beaucoup plus de sincérité, contre la préten-

1. Alfius Avitus (Terentianus Maurus, 2446). Cf. L. Muller, édition de Rutilius Namatianus, p. 51.
2. 214, sqq.
3. Ce poème sur le IVe consulat d'Honorius est de 398.

tion qu'a Symmaque de les attribuer aux Dieux. C'est un des thèmes qui lui ont fourni ses meilleurs vers : « Je ne supporte pas que la gloire romaine, que les guerres soutenues par de nobles efforts, que les surnoms gagnés au prix de tant de sang soient ainsi raillés. Il fait tort aux légions invincibles, et diminue l'honneur de Rome celui qui rend grâces à Vénus de tous les exploits : c'est enlever leur palme aux vainqueurs [1]. » Non, ce courage ne venait pas des faux Dieux, et ne disparaîtra pas avec eux; il durera pour la gloire et le salut de Rome, devenue chrétienne, mais restée puissante.

De là toute une tirade sur l'histoire romaine; sur sa philosophie, en quelque sorte, où sont exprimées les idées qui devinrent le fondement de l'histoire universelle telle que la comprirent Augustin et Orose; ces idées avaient déjà été partiellement avancées avant Prudence; mais entre l'époque où ces premiers aperçus furent jetés, et celle où la théorie définitive se trouva fixée, elles n'ont jamais été aussi complètement exposées ni aussi clairement que par lui [2]. A la base, est une conception très hardie du progrès, parfaitement contradictoire avec les principes du christianisme, mais qui fut vite adoptée avec enthousiasme par les apologistes, à cause de la nécessité où ils étaient de réfuter les arguments conservateurs des païens, l'éternelle objection du « mos majorum ». En cela Prudence suit Ambroise de très près, mais reste moins animé et moins poétique que lui. « C'est toujours par de lents progrès que se développe la vie humaine, et elle s'améliore par une lente expérience [3]. » C'est ainsi que s'est bâtie la puissance extérieure de Rome, devenue grande pour la gloire du Christ, pour lui préparer ses voies; c'est ainsi en même temps que le progrès s'est peu à peu affirmé à l'intérieur, par les révolutions successives de la constitution, qui, de la royauté et des différentes périodes répu-

1. II, 550.
2. On les retrouve aussi dans la vision de Laurent, que j'ai précédemment citée.
3. II, 31.

blicaines, entre lesquelles Prudence fait des distinctions assez précises [1], l'ont enfin conduite à sa forme parfaite : l'empire, « le gouvernement d'un Père de la Patrie, chef du peuple et du sénat ; à la fois commandant de l'armée et dictateur, censeur et maître des mœurs, protecteur des biens, vengeur des crimes, dispensateur des honneurs [2] ». Ainsi Prudence est le partisan passionné de cette espèce de droit divin qui s'est créé alors, et qui a en quelque sorte pour formule : Dieu et l'empereur. « Rien ne réussit, dit Végèce, un déiste, sans la protection de Dieu et de l'empereur : nisi post Deum faverit Imperator [3]. » — « O prince, protégé par Dieu, pour qui Éole lâche de ses antres l'armée des tempêtes ; pour qui combattent les airs, et que suivent, au son des trompettes, les vents conjurés [4] ! » s'écrie Claudien, un païen très obstiné, « paganus pervicacissimus », comme disait Orose. « Monte sur ton char triomphal, et viens, accompagné par Christ [5] », dit la Rome de Prudence à Honorius. De cette façon, dans la Rome chrétienne, l'empereur chrétien continuera à représenter le passé de la Rome profane ; il conservera précieusement ces traditions des temps républicains et de l'empire païen qui ont fait la force de l'État. Prudence tient tellement à conserver le plus qu'il pourra du passé, qu'il prend le soin de spécifier que dans la Rome nouvelle les statues des anciens Dieux resteront, comme un ornement : il suffira qu'on ne croie plus à leur divinité. Par deux fois il a répété ce vœu qui fait honneur à sa largeur d'esprit, et qui n'a pas été exaucé ; il prête ce sentiment à Laurent [6] ; il le prête à Théodose dans le grand discours du premier livre [7], qui est le véritable programme de l'empire chrétien, tel qu'il le conçoit.

Voilà comment Prudence peut réfuter, mieux que ne

1. II, 415.
2. II, 431. — Tutor opum, vindex scelerum, largitor honorum.
3. Végèce. Préface.
4. 3e con. d'Hon., 96.
5. II, 731.
6. P. II, 481.
7. 502 et sqq.

l'avait fait Ambroise, la principale objection de Symmaque, l'argument le plus redoutable des païens : « le christianisme, c'est la ruine du mos majorum et du patriotisme ». Voilà comment aussi il peut rester si modéré, conserver un ton si tolérant là même où il attaque le plus vivement son adversaire [1]; l'amour de la patrie, bien qu'ils l'entendent chacun d'une manière différente, est un trait d'union entre eux. Voilà comment il échappe aux railleries d'un Claudien, lorsque celui-ci, se départant de sa réserve ordinaire, se moque finement de l'absence de toute tradition militaire chez les chrétiens : « Par les cendres de Paul, par le seuil de saint Pierre, ne dis pas de mal de mes vers, ô duc Jacques; ainsi te serve de bouclier Thomas, ainsi t'accompagne à la guerre Barthélemy; ainsi l'intercession des saints arrête les barbares aux Alpes; ainsi te prête sa force sainte Suzanne... ainsi puisse ta main ne se souiller jamais du sang ennemi : ne dis pas de mal de mes vers, ô duc Jacques [2]. » C'est ainsi qu'il n'hésite même plus à affirmer que Symmaque n'a pas le droit de se présenter au nom de la patrie : la patrie, il la réclame lui-même pour le Christ; elle se confond avec Christ. « Ce n'est pas la patrie, c'est je ne sais quel aruspice qui a délégué Symmaque; la gloire de la patrie, c'est le Christ [3]. » Mais en même temps il

1. Cela n'est pas un mince mérite dans un siècle où Jérôme, dans sa lettre à Pammachius, parlait si injurieusement de Prétextat; où Grégoire de Nazianze a poursuivi Julien de calomnies atroces, regretté que Constance ne l'eût pas tué (*Orationes*, III et IV, κακῶς σωθέντα). Ce n'est pas que Prudence lui-même quelquefois ne traite Symmaque avec assez de sévérité; dans la préface du livre 1er, il le compare à une vipère, quand il le traite « d'orator catus » (au commencement du 2e livre), il n'a pas l'air de croire à sa sincérité. Le temps était passé où Minucius Félix, déplorant l'erreur de Natalis, savait cependant rendre un hommage plein et entier à sa bonne foi : « Sed in Natale meo versutiam nolo, non credo, procul est ab ejus simplicitate subtilis urbanitas » (6). — Néanmoins Prudence est en somme fort tolérant. Il est nécessaire de rappeler en même temps ici les vers très beaux de l'Apothéose, où, tout en condamnant la réaction de Julien, il a rendu une parfaite justice aux talents et même aux qualités morales de celui que Grégoire avait si mal traité. Il faut lire dans l'Apothéose (449 sqq.) cet éloge impartial; Gibbon lui-même, très sévère pour Prudence, et qui se demande si « ses poésies valent seulement ce nom » (*Décadence*, ch. XXVIII), a reconnu qu'en cette occasion « il s'était élevé au-dessus de sa médiocrité ordinaire ».

2. *In Jacobum magistrum equitum*, II, p. 142; Jeep.

3. II, 772.

conserve l'un des sentiments les plus caractéristiques du Romain : l'aversion dédaigneuse pour les barbares. « Il y a autant de distance entre Romains et Barbares qu'entre les animaux et l'homme; entre les bêtes muettes et l'être doué de parole [1]. » Prudence n'a jamais prévu qu'un jour viendrait où l'Église attendrait l'avenir de ces mêmes Barbares, où Salvien les bénirait et maudirait l'empire, et, s'il l'eût pu prévoir, c'eût été pour lui une profonde douleur.

Est-il besoin maintenant de montrer quelles prodigieuses illusions se mêlent à ces honorables convictions de Prudence? Il est possible qu'il fût mort en 410; mais il eût pu vivre jusque-là; il n'aurait eu que soixante-deux ans; et c'est en 410, sept ans seulement après les livres contre Symmaque, que Rome succombait à la première invasion gothique. Il est vrai que ces grandes catastrophes, quelque inévitables qu'elles soient, surprennent toujours; on n'y veut pas croire jusqu'au jour de l'événement même. Mais les illusions de Prudence ne consistaient pas seulement dans l'idée très fausse qu'il s'était faite des dangers actuels et des forces réelles de l'empire, dans son optimisme par trop aveugle. Elles allaient plus loin; elles avaient leur racine dans l'opinion, à laquelle il paraît s'être attaché avec tant de confiance, que le patriotisme romain pourrait survivre, adopté, ravivé même par la foi chrétienne. Mais faut-il le lui reprocher? faut-il le reprocher au grand nombre de chrétiens qui, très vraisemblablement, depuis Constantin jusqu'à Théodose, ont partagé les mêmes tendances? La logique peut trouver ridicules ces compromis familiers aux époques de transition; bien plus, l'histoire à son tour peut prouver qu'ils ne durent jamais bien longtemps; mais, en facilitant cette transition nécessaire, ils n'en ont pas moins leur utilité momentanée. Si l'empire a vécu encore, quelque misérable vie qu'il ait eue, pendant tout le IVe siècle, après avoir subi dès le IIIe siècle des ébranlements si redoutables, c'est par les chrétiens en

1. II, 816.

grande partie qu'il a vécu ; par ceux d'entre les chrétiens qui, comme Prudence, ont tenté cette conciliation contradictoire et éphémère entre l'héroïsme ancien et l'ascétisme nouveau. Comme beaucoup de nos contemporains vivent aujourd'hui de l'impulsion persistante de croyances auxquelles ils ont cependant renoncé, l'État au IVe siècle a vécu surtout de ce patriotisme posthume, sans racines véritables dans l'esprit chrétien; et dans les moments relativement brillants et heureux du siècle, dans les crises comme fut celle qui se termina par le succès de Pollentia, l'illusion a pu devenir si forte qu'un écrivain comme Prudence se croyait en droit de confisquer au profit du christianisme les plus authentiques titres de gloire des temps païens : les exploits des Brutus, des Corvinus, des Fabius [1]. Quand je le vois élever la prétention singulière, et qui cependant n'est pas absolument injustifiable, de comprendre mieux que Symmaque l'héroïsme de ces grands citoyens, se substituer ainsi, lui et ses coreligionnaires, à leurs légitimes héritiers, il me semble voir quelque critique moderne, avec une vérité tout aussi relative, revendiquer pour la critique libre seule l'intelligence véritable de l'âme de tel grand saint; et, quand il essaye de sauver ce qu'il peut des mœurs publiques du passé, il fait penser à quelque libre penseur de nos jours, dégagé du dogme, et tenant encore, par nécessité de vivre autant que par habitude d'esprit, à la morale fondée sur ce dogme.

Une dernière illusion de Prudence est encore qu'appelant de tous ces vœux la conversion définitive de Rome, il croit trop que ces vœux sont déjà pleinement réalisés, et surtout il reporte à une époque trop ancienne cette réalisation, tout au moins partielle. C'est une question très intéressante, mais assez difficile, que de savoir quelle foi on doit ajouter à la partie historique des livres contre Symmaque; rien n'est plus malaisé que de distinguer les faits précis qu'enveloppe la rhétorique des poètes latins; qui dira exactement quelle créance mérite Claudien, quelle créance

1. Voir notamment II, 556 et sqq.

surtout mérite Prudence, qui, étant non pas seulement un poète, mais un improvisateur bien souvent, est vague ordinairement dans son style? Dans le Péristéphanon II, Prudence faisait voir prophétiquement au martyr l'avenir glorieux de Rome convertie, protégée par Laurent, « Laurentio victrix duce »; et il fixait l'accomplissement de cette prophétie à une époque qu'on ne peut déterminer en toute certitude : mais l'empereur qu'il prédit, est-ce Constantin, est-ce Théodose? j'avoue hésiter. Dans le premier livre contre Symmaque, toute obscurité disparaît : c'est bien de Théodose qu'il s'agit. Cependant, tout ce que Prudence raconte là de Théodose est-il absolument exact? ou bien use-t-il de quelque liberté poétique, et même n'a-t-il sur quelques points que des notions assez confuses? Cette dernière opinion me paraît la plus sûre, puisque je crois assez difficile d'ajouter foi au voyage de Théodose à Rome en 394. Malgré le témoignage concordant de Zosime, il n'est pas impossible que Prudence ait confondu 389 et 394. Il s'y est cru autorisé peut-être pour concentrer davantage l'intérêt. Il prête à Théodose un discours — que l'on retrouve dans Zosime — tenu par lui au sénat, après la défaite d'Eugène. Mais dans la poétique du temps tout marche par discours, voyez Claudien, et pourquoi Prudence n'aurait-il pas, par simple artifice, donné cette forme aux idées exprimées dans les édits de Théodose [1]? Je persiste à croire qu'il est difficile, en bonne et rigoureuse histoire, et malgré l'autorité de M. de Rossi, de parler de cette séance prétendue du sénat, où, selon le mot de Chateaubriand [2], la majorité

1. Cf. le discours de Théodose, à la loi de Paganis, Sacrificiis et templis, donnée par lui à Constantinople en 392. (*Cod. Th.*, XVII, x.) L'accord des idées et presque des expressions est frappant.

2. *Études historiques*, II, 202. — Le voyage de Théodose à Rome en 394-5 a été nié par Tillemont, *Empereurs*, V, 767; Beugnot, II, 484, etc. Il semble bien difficile d'y croire, puisque Claudien, *VI Cons. H.*, 393 (cf. mon ch. I) dit qu'au IVe siècle les empereurs n'ont vu Rome que trois fois (Constantin, 312; Constance, 317; Théodose, 389). Tous les témoignages s'accordent à dire que Théodose tomba malade dès son arrivée à Milan; et il est très invraisemblable qu'il ait pu aller à Rome en l'état où il se trouvait (Cf. Sozomène, VII, 29; Théodoret, V, 24-25, et Tillemont, *l. c.*). — On argue en vain du témoignage de Prudence, que je viens d'essayer d'expliquer; celui de Zosime, écrivain postérieur, est de médiocre autorité à côté de l'affir-

condamna Jupiter. Il n'est même pas certain que des termes qu'emploie Prudence on puisse tirer une autre conclusion bien claire que celle-ci : qu'à ses yeux les chrétiens sont maintenant les plus nombreux à Rome, sans qu'il s'agisse d'un vote spécial des sénateurs où cette majorité se soit exprimée. Mais cette conclusion-là, Prudence l'affirme avec la plus grande netteté; pour lui, les chrétiens désormais l'emportent à Rome; les païens ne sont plus qu'une minorité factieuse. C'est ce que soutenait Ambroise dès 384, à une époque où il est impossible que cela fût vrai. « Maintenant, dit Prudence, la foule d'abord, la multitude est fidèle; ceux qui grimpent chercher sous le toit leurs domiciles, la plèbe des batteurs de pavés [1], tous les clients de l'assistance publique prient au tombeau du Vatican et se pressent à la basilique de Latran. Parmi les grands, un petit nombre d'obstinés résistent encore : esprits étroits, aveugles, qui ne veulent pas voir le soleil en plein midi : tous les autres sont gagnés. Les Anicius [2], les Olybrius, les Gracchus, les Paulin ont donné l'exemple que les autres suivent. Assurément il n'est pas à douter que les mesures prises par Théodose n'aient amené la conversion de force sénateurs; conversion intéressée, dont Symmaque nous montre les principes, quand il dit : « Aujourd'hui c'est une façon de faire sa cour que de déserter les autels [3] ». Les petites passions, la prudence [4], l'amour-propre, concourent et aident au grand mouvement des convictions sincères. Néanmoins, quoique rien ne soit plus difficile à fixer

mation de Claudien. — M. de Rossi *Annales de l'Institut arch.*, 1849, p. 285, et à sa suite M. Allard, *l'Art chrétien sous les empereurs païens*, p. 144, croient que le voyage est cependant prouvé par l'expression suivante, dans l'inscription de la statue de Flavien, « quæ verba ejus aput vos fuisse plerique meministis », y est-il dit de l'éloge de Flavien fait par Théodose. Mais il n'est pas impossible d'entendre qu'il s'agit d'une lettre adressée au sénat par Théodose; apud est parfaitement explicable en ce sens; et c'est ainsi en effet qu'on l'entend d'ordinaire. Cf. entre autres Seeck, *Symmaque*, p. LX, p. CXIX.

1. Quique terit silicem... dit-il, I, 581, en empruntant l'hémistiche de Juvénal, VI, 349,

2. I, 544 sqq.

3. Nunc aris deesse Romanos genus est ambiendi (*Ep.*, I, 51).

4. Si non extorquet fidem prudentia, extorqueat saltem verecundia (Jérôme, *Ep.*, 107, 1).

que de pareilles statistiques dont tous les éléments nous font défaut, il me paraît à peu près certain qu'il ne faut pas prendre à la lettre tout cet hymne de triomphe. Le livre de Beugnot, où bien des détails seraient à corriger aujourd'hui, reste vrai dans sa thèse générale, et a depuis longtemps montré que le paganisme avait eu la vie plus dure que ne l'ont avoué les chrétiens. Les expressions [1] de Prudence doivent s'appliquer tout au plus à l'état de Rome en 403, quand Prudence y séjourna; pour 394, et à plus forte raison pour 389, je pense qu'elles sont excessives.

La péroraison du second livre contre Symmaque est particulièrement intéressante. Elle est en effet doublement heureuse, étant de ces paroles qui sont en même temps une bonne action. C'est la fameuse requête adressée à Honorius contre les combats de gladiateurs. Prudence ne pouvait mieux montrer en terminant la supériorité de sa doctrine sur celle de ses adversaires; et en particulier sa propre supériorité sur Symmaque. Symmaque est naturellement un partisan énergique des jeux; ce n'est pas qu'il dût personnellement les aimer beaucoup, mais ils sont, eux aussi, un héritage du passé. Ceux qu'il voulait célébrer pour la préture de son fils, Memmius Symmaque, en 401, l'occupèrent beaucoup pendant trois années; il dépensa deux mille livres d'or; et se fit procurer à grands frais, par Stilicon, des bêtes libyennes [2]. Ses crocodiles, ses chiens d'Écosse lui donnaient de vrais soucis [3]. Je ne doute pas qu'il n'eût parlé des gladiateurs avec autant d'indifférence que Cicéron [4], à voir de quel ton il s'indignait contre ces prisonniers saxons sur lesquels il comptait tant, et qui eurent

1. Si l'on objectait en effet que j'ai argué de la présence de Prudence à Rome en 403-404 pour affirmer qu'il faut accepter son témoignage au sujet des intrigues nouvelles de Symmaque; que par suite on doit être porté à l'accepter aussi sans réserve quand il s'agit de l'état de Rome en 403; je ferai observer que je ne nie point que ses paroles ne puissent caractériser à peu près exactement cet état; je maintiens seulement qu'il a pu néanmoins être mal informé du détail des événements de l'année 394, et de plus ajouter encore à la confusion en modifiant parfois légèrement la réalité pour un effet poétique.

2. *Ep.*, IV, 12; VII, 59, 122.

3. II, 77; VI, 43.

4. *Tusculanes*, II, 17.

l'impertinence de s'étrangler dans leur prison [1]. On dirait au contraire que Prudence, sachant d'avance qu'Honorius ne céderait pas sur la question du rétablissement de l'autel, et que la réfutation qu'il s'était donné la peine d'écrire ne pourrait paraître à personne avoir eu le même résultat positif que la première des lettres d'Ambroise, a voulu cependant qu'elle eût, elle aussi, plus que la valeur d'un ouvrage dogmatique, et qu'elle produisît un bien réel. C'était certes la plus noble façon de réfuter Symmaque, et la Relation paraît bien froide et bien mesquine quand on lit après elle la péroraison ardente, émue, pleine de la plus admirable charité chrétienne par laquelle Prudence a eu l'heureuse inspiration de terminer. « Que nul ne meure dans la ville, dont le châtiment soit un plaisir [2] ! » s'écriait-il. S'il n'eut pas du premier coup cause gagnée, et si Honorius, en son triomphe de 404, assista encore à des tueries, du moins la défense que réclamaient ces beaux vers ne tarda pas, et leur auteur partage avec le fameux moine Télémaque [3] l'honneur d'en avoir avancé l'heure.

Tels sont ces deux livres contre Symmaque, à bien des égards la plus remarquable production de la poésie latine chrétienne au IVe siècle; l'œuvre la plus complète, et, par l'importance historique plus encore que par le talent littéraire (car ce dernier est aussi vif dans l'Apothéose ou l'Hamartigénie), la plus originale de Prudence. Il est moins contestable encore qu'ils restent son œuvre la plus facilement accessible, la plus intelligible aujourd'hui. Ce qui assure en effet, aux livres contre Symmaque, un avantage particulier sur les Cathémérinon ou les Péristéphanon, ainsi que sur les poèmes théologiques, c'est qu'ils sont d'un intérêt plus varié à la fois et plus général. Le péril inévitable de la poésie chrétienne, c'est qu'elle perde pied en quelque sorte; qu'elle reste trop étrangère à la terre. Elle devenait facilement mystique, au IVe siècle; elle ne pouvait s'inspirer d'un grand nombre de passions que l'Église tra-

1. II, 46.
2. II, 1126. Nullus in Urbe cadat cujus sit pœna voluptas.
3. Si l'on accepte le récit de Théodoret, V, 26.

vaillait à comprimer, même à éteindre. Mais en traitant la grande question qui dominait ce temps, en se jetant si hardiment dans la mêlée des partis, en abordant de front le grand problème des rapports du christianisme et de l'empire, la poésie de Prudence touchait terre. Le vice essentiel de l'inspiration chrétienne était conjuré. La source se rouvrait d'immortels sentiments, plus larges et plus humains. Quand Dante réussit plus tard à donner à l'épopée chrétienne son étonnant et unique chef-d'œuvre, il bénéficia aussi de cette circonstance très heureuse que de grands intérêts politiques agitaient son siècle et son pays autant que la foi religieuse. Il y avait en lui, à côté du chrétien, le Florentin passionné, comme en Prudence le Romain enthousiaste ; et si les délicats goûtent autant le Paradis que le Purgatoire et l'Enfer, si même ils peuvent y voir des procédés plus originaux encore, un art plus exquis, une inspiration plus rare, s'ils sont ravis par cette admirable poésie, tout immatérielle pour ainsi dire, faite de parfums [1], de chants et de lumière, le commun des lecteurs — si tant est que Dante les attire — préférera plutôt toujours les parties du Purgatoire qui ne sont point mystiques, et, avant tout, l'Enfer. Dans le même sens, les livres contre Symmaque restent la partie la plus vivante de l'œuvre de Prudence; à ce poème, comme au poème de Dante, la terre a travaillé aussi bien que le ciel :

A cui a posto mano cielo e terra.

1. Je songe à ces vers de Dante dans la description de l'Éden :

Ed una melodia dolce correva
Per l'aer luminoso.....
(*Purgatoire*, ch. XXIX.)

CHAPITRE IV

L'ÉPOPÉE ALLÉGORIQUE — LA PSYCHOMACHIE

De toutes les œuvres de Prudence, comme les livres contre Symmaque ont le plus de vie, la Psychomachie est aujourd'hui la plus froide et la plus malheureuse. Elle nous semble une grosse erreur de goût, peu surprenante, il est vrai, de la part d'un poète dont le goût n'a pas toujours été la qualité maîtresse, et il est certain qu'elle ne garde plus qu'un intérêt médiocre. Mais il se trouve que ce malencontreux poème répondait parfaitement au goût particulier du IVe siècle; c'était la première production d'un nouveau genre, la poésie allégorique, et cette poésie allait, dans les futures littératures du moyen âge, prendre un très grand développement : il est donc curieux d'en voir le premier épanouissement au IVe siècle, et d'en rechercher même plus haut les germes. Voilà ce qui fait uniquement, à cette heure, l'importance de la Psychomachie, mais, en ce sens, cette importance est assez grande.

Si Prudence n'a pas écrit l'Hexæmeron, il demeure établi qu'il n'a fait aucun essai pour créer une poésie épique chrétienne proprement dite, et j'ai déjà montré qu'il en avait probablement des raisons assez claires, qui sont toutes à l'honneur de son talent. Il a surtout compris que la fidélité littérale qui s'imposait aux poètes, s'ils choisissaient leurs sujets dans le Nouveau et même dans l'Ancien Testament, ne pouvait convenir qu'à des versificateurs, et était indigne de lui. Car, devenant ainsi esclave du

récit historique et légendaire, l'épopée manquait de toute liberté d'imagination. Et cependant les chrétiens du IVe siècle sentaient très vivement le besoin d'une littérature d'imagination; comment satisfaire ce besoin? La poésie pouvait-elle trouver quelque moyen de garder de l'épopée profane uniquement les procédés, le vêtement extérieur, sans rien conserver de son esprit? Pouvait-elle en sauver les décors, les costumes, et substituer aux personnages vivants qu'elle faisait agir, des mannequins qui feraient les mêmes gestes, prendraient les mêmes attitudes, sans risquer d'éveiller les mêmes passions? Entreprendre une pareille tâche pouvait évidemment paraître aussi politique qu'il l'a paru plus tard aux jésuites de créer leur tragédie de collège. Ce n'était donner qu'une contrefaçon de l'art antique; mais n'était-ce pas là précisément ce que certains esprits scrupuleux devaient souhaiter? Prudence crut trouver ce moyen, et, sans peut-être y mettre lui-même tous ces sous-entendus politiques, qui n'en rendent pas moins un des aspects de la question, il créa ce qu'on peut appeler l'épopée allégorique. Si cette création de Prudence prouve à quel point certaines des conditions essentielles de l'art étaient irréalisables pour les chrétiens, combien ceux-ci auraient eu au IVe siècle de graves raisons de s'interdir la littérature d'imagination; d'autre part, elle montre une fois de plus la vigueur, la variété de cet esprit qui s'intéressait à tout, qui s'ouvrait à toutes les idées, à tous les pressentiments de son temps.

Une fois de plus, nous le voyons ici, selon sa tactique ordinaire, chercher dans la littérature profane aussi bien que dans la littérature chrétienne des procédés qui puissent être communs à l'une ou à l'autre, dont la première eût donné quelques modèles, qu'il restât à approprier à la seconde. Ici, sans doute, il fait un pas en avant plus marqué; sa part d'invention, dans la forme de son œuvre, est beaucoup plus considérable. Mais il faudrait se garder de croire que rien cependant ne l'eût guidé et encouragé. J'ai déjà dit que Prudence avait très vraisemblablement connu les poèmes de Claudien, quoiqu'il n'y en ait pas chez lui d'imi-

tation précise; mais il n'a pas dû avoir plus de peine à les admirer que saint Augustin [1] ou qu'Orose. Or, qu'advenait-il de l'épopée païenne que représente au IVe siècle Claudien? Elle semblait tendre à redevenir presque exclusivement mythologique; comme en Orient Nonnos écrivait les Dionysiaques, en Occident cet autre Alexandrin latinisé, Claudien, écrivait le Rapt de Proserpine. Mais en même temps d'autres faits montraient combien cette renaissance imprévue de l'épopée mythologique était artificielle, devait être éphémère. Cette mythologie que Claudien a cru suffisante à défrayer à elle seule l'intérêt d'un long poème, dans ses poèmes historiques, il la trouve souvent démodée et précaire. Sans doute, il s'en sert cependant constamment, et il en abuse; il métamorphose Théodose en astre [2] et il fait venir Vénus aux noces d'Honorius. Mais, à côté de la mythologie proprement dite, une autre tient une très grande place, la mythologie morale, l'allégorie. C'est à créer des types allégoriques que se dépense la dernière sève d'imagination poétique au IVe siècle. Sans parler de nouveau de cette grande allégorie de Rome qui domine toute la littérature du temps, et qui est à peine une allégorie tant elle était naturelle, combien d'autres exemples frappants! Alecto, dans les Invectives contre Rufin, a tout un cortège d'abstractions : Discordia, Fames, Senectus, Morbus, Audacia[3]... Les jardins de Vénus à Cypre sont peuplés des mêmes habitants : Pallor, Iræ, Licentia, Perjuria, Voluptas [4], Lacrimæ. Les vertus de Stilicon, toutes personnifiées, toutes autant de déesses, forment un chœur et s'unissent dans la poitrine du héros [5]. Mars est accompagné de Formido [6], Pavor, Metus; et je ne m'arrête pas à quelques allégories plus vastes, plus vivantes et vraiment poétiques, comme celle de la Nature [7]. Quelque soin

1. Aug., *Cité de Dieu*, V, 26. — Orose, VII, 35.
2. *III cons. d'Hon.*, 160, sqq. *De nuptiis Honorii et Mariæ*, 49, sqq.
3. I, 25.
4. *De nuptiis Honorii et Mariæ*, 49.
5. *De laudibus Stil.*, II, 100.
6. *Ibid.*, 370.
7. Fin du *De laud. Stil.*, II.

qu'ait mis Claudien à perpétuer les traditions du passé, il a subi malgré lui l'influence de son siècle, où plus que jamais la mythologie n'était qu'une convention poétique; où la théosophie, essayant d'un vague déisme ou panthéisme à la façon stoïcienne, ramenant les divinités de la fable à n'être plus que des attributs, des hypostases, leur enlevait leur vie, leur humanité. Il semble aussi qu'il ait eu parfois le dessein de substituer à ces anciens dieux, tant raillés des chrétiens, des abstractions moins compromises. L'éloquence du ɪvᵉ siècle abuse du même artifice : Pacatus évoque les vertus de Théodose [1] comme Claudien celles de Stilicon. D'ailleurs, ces écrivains, rhéteurs ou poètes, les poètes surtout, et à leur tête Claudien, suivaient en cela une tendance parfaitement romaine, une tradition religieuse et littéraire à la fois. De tout temps, l'esprit romain, abstrait et prosaïque, avait été porté à personnifier les qualités morales : de là les abstractions divinisées, si anciennes et si nombreuses dans la religion romaine; de là des allégories poétiques du même genre, dès l'époque archaïque le Luxe et la Pauvreté du prologue du Trinummus; puis à l'époque classique, et même chez le plus grand des Latins, dans l'Enfer de Virgile [2], cette troupe d'ombres vaines, déjà quelques-unes bien singulières et bien compliquées, comme les « mala Mentis Gaudia ».

Quand la décadence avait commencé, cette tendance de l'esprit romain s'était marquée très fortement : ce procédé facile était tout à fait à la portée d'esprits de moins en moins soucieux de l'art; de plus en plus préoccupés au contraire des questions religieuses et morales. Au second siècle déjà, éclate dans Apulée la pleine faveur dont il jouissait. Pour une gracieuse et belle allégorie, Psyché, combien d'autres apparaissent, froides et insignifiantes [3]! S'il faut même en croire Apulée, — et il n'y a pas de raison de ne pas prendre comme documents authentiques certaines parties réalistes de son roman, — l'allégorie morale déjà pre-

1. XL.
2. *Enéide*, VI, 273-281.
3. *Mét.*, V, 30; VI, 8 et 9.

nait pied au théâtre, chose bien caractéristique; car du jour où elle entrait même dans ce domaine réservé de la vie, du mouvement, il est bien évident que le goût du public était assez abaissé pour ne plus en sentir aucunement les inconvénients. Dans la très curieuse pantomime [1] qu'Apulée a décrite au livre X des Métamorphoses figurent deux personnages allégoriques, la Terreur et la Crainte, tout à fait dignes d'une moralité du moyen âge. D'elle-même donc, la littérature profane, sans l'intervention de la littérature chrétienne, allait peut-être produire une poésie allégorique. En somme, on peut dire qu'elle l'a produite. Car Martianus Capella n'était pas un chrétien, et ne paraît avoir nullement subi l'influence du christianisme, quoique, selon toute vraisemblance, il ait écrit seulement au commencement du ve siècle, c'est-à-dire un peu après Prudence [2]. Et qu'est-ce, sinon une satire Ménippée de forme allégorique, que son étrange traité, sa ridicule élucubration de grammairien [3] en veine de poésie : ces Noces de la Philologie et de Mercure, où il nous présente la très savante jeune fille, Philologie, avec son cortège dotal, Grammaire, Dialectique, Rhétorique, Arithmétique, Astronomie et Harmonie la musicienne [4], qui, chantant l'hyménée, conduit l'aimable fiancée jusqu'à la chambre nuptiale !

L'allégorie avait aussi des germes fort anciens dans la littérature chrétienne, et déjà dans la littérature hébraïque. Dans celle-ci, il est vrai, elle a d'ordinaire d'autres allures. Ce n'est pas l'allégorie froide par excellence, l'abstraction morale. C'est un fantastique symbolisme, très expressif et très vivant dans son étrangeté; ce sont les Cheroubs d'Ézéchiel, les sauterelles de Joël, ou les bêtes monstrueuses de Daniel. Mais cette sorte d'allégorie, quoiqu'un livre du Nouveau Testament en donnât le modèle, l'Apocalypse, pastiche et centon des anciennes allégories juives,

1. *Le jugement de Paris*, *Mét.*, X, 31. Cf. Ebert, p. 278.
2. L. Muller, *Jahrbücher für Philologie*, 93, 785.
3. Les deux premiers livres surtout.
4. IX, p. 340, éd. Eyssenhardt.

ne pouvait être maniée aisément par des chrétiens formés à l'école de la rhétorique latine. Un barbare comme Commodien a pu s'en servir encore : les grands écrivains du IVe siècle avaient une tournure d'esprit trop différente de celle des anciens prophètes ou du solitaire de Pathmos pour en reproduire les procédés; même ceux qui ont eu de fortes tendances mystiques, comme Ambroise, Augustin, étaient avant tout des dialecticiens, des raisonneurs; ils n'eurent donc pas de visions éblouissantes, ils ne furent pas domptés et terrassés par l'esprit comme Jean [1]. La Cité de Dieu d'Augustin est une conception tout abstraite et philosophique à côté de la vision concrète, sensible de la Jérusalem nouvelle. Mais il se trouvait d'autre part que même l'allégorie, sous la forme de l'abstraction morale, n'était pas entièrement étrangère aux Livres saints : ainsi, dans les Livres sapientiaux, les fréquentes interventions de la Sagesse [2]. Sans cette considération du reste, les chrétiens n'auraient eu que peu de scrupule à l'emprunter aux païens; les abstractions divinisées n'avaient jamais été bien vivantes, et les païens ne s'étaient pas fait grande illusion sur ces mots vides; rien n'était plus aisé que de les dépouiller de leur divinité, et de les garder comme de simples ornements du discours, à la façon de ces statues que Prudence voulait conserver également comme décoration des places publiques. Aussi, dès qu'il y eut un écrivain parmi les Pères, usa-t-il largement de cette ressource : Tertullien en fit un des procédés familiers de sa rhétorique, et comme rien n'est froid chez Tertullien, comme cette âme de feu prête sa chaleur à tous les artifices les plus usés de la déclamation romaine, il donne à ces fantômes abstraits même une soudaine et irrésistible vie; l'emploi très remarquable qu'il en fit frappa ses successeurs, peu capables d'ailleurs de communiquer comme lui le souffle, le sang et la chair à des formes vaines. Quand Tertullien écrit, dans cette âme, qui est le temple

1. Et cum vidissem eum, cecidi tanquam mortuus (*Apocalypse*, I, 7).
2 *Proverbes*, I, 20; VIII. IX, 13. — *Sagesse de Jésus, fils de Sirach*, XXIV. — *Sapience de Salomon*, VII, X.

de Dieu, la Pudeur est le sacristain et le prêtre qui écarte toute souillure [1]. L'une des plus belles vertus chrétiennes, que Tertullien admirait d'autant plus qu'il la sentait plus contraire à sa nature, c'est la Patience [2] : « Si nous voulons nous représenter sa figure et son costume, son visage est tranquille et paisible; son front, pur, sans aucune ride de colère ou de chagrin..... le vêtement qui couvre sa poitrine est blanc, et colle au corps, de façon à ne pas se gonfler ou se salir, etc. » Mais il y a mieux : dans un livre fort connu, dans le traité sur les Spectacles, se trouve un passage qu'aucun critique de Prudence n'a remarqué, et qui certes en vaut la peine; car c'est, peut-on dire, le programme très précis dont Prudence s'est inspiré, si bien que, même en l'absence de tout témoignage formel, je crois qu'il ne peut y avoir de doute que, lecteur assidu et imitateur de Tertullien comme il l'était, il n'y ait pris l'idée première de la Psychomachie. Tertullien condamnait l'art, on le sait, avec la plus grande sévérité : l'auteur de la vérité n'aime pas ce qui est faux [3]; toute fiction est un adultère à ses yeux [4]. Mais, on ne le remarque pas assez, il était lui-même trop admirablement doué pour ne pas sentir au fond toute la puissance, toute la nécessité de l'art. Aussi peut-on dire que, contre toute attente, il s'est le premier très préoccupé de l'art chrétien. Le traité des Spectacles n'est pas seulement curieux par la passion éloquente avec laquelle il attaque des divertissements d'ailleurs assez condamnables, tels que les comprenait son siècle : par là il n'exprime que le sentiment commun des chrétiens, de ceux qui pensaient au moins, et entendaient bien les principes de leur foi; son seul mérite est de l'exprimer avec une force prodigieuse et un extraordinaire éclat. Ce qui rend le traité des Spectacles plus curieux encore, et ce qu'on n'a pas montré, ce qu'on apercevra cependant, je crois, par endroits, en sachant lire un peu entre les lignes, et

1. *De Cultu feminarum*, II, 1.
2. *De Patientia*, XV. Ce passage a été déjà indiqué par Ebert, p. 277.
3. *De Spectaculis*, 23.
4. *Ibid.*

ce qui est entièrement personnel à Tertullien, c'est qu'il comprend admirablement, tout en les proscrivant, étant le plus merveilleux artiste qu'ait trouvé le christianisme avant Augustin, certaines des séductions légitimes de l'art, et peut-être ne serait-il pas fâché de trouver quelque moyen de les concilier avec la foi. C'est ainsi qu'il en arrive à produire des idées tout à fait nouvelles, comme celle-ci : « Si les artifices de la scène vous plaisent, nous avons, nous aussi, si on le veut, notre art, nos vers, nos chœurs mêmes et nos chants, et ce ne sont pas des fables, mais des vérités; ce ne sont pas des fictions, mais des réalités toutes simples. Voulez-vous aussi des pugilats et des luttes? en voici, et d'importance. Voyez l'impudicité renversée par la chasteté, la perfidie massacrée par la bonne foi, la cruauté abattue par la pitié, l'orgueil éclipsé par l'humilité, et tels sont nos jeux, où nous recevons nos couronnes [1]! » Je ne crois pas qu'il y ait de la subtilité à voir là plus et mieux qu'une pure figure de rhétorique. De même quand Tertullien, à la fin du même traité, présente à ses lecteurs le plus dramatique des spectacles, le magnifique et émouvant tableau du jugement dernier, ce n'est pas uniquement procédé de déclamateur : «... Pour voir un tel spectacle, pour se réjouir d'une telle vue, aura-t-on recours aux libéralités d'un consul, ou d'un questeur, ou d'un prêtre? et cependant, par la force de l'imagination, la foi nous le représente déjà en quelque sorte. Ah! que ne sont point ces choses, que l'œil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues, et qui n'ont point pénétré dans le cœur de l'homme [2]? Plus belles, je crois, que le cirque... » En réalité, par là même, Tertullien cherche à donner une cer-

1. *De Spect.*, 29. Je crois le passage assez significatif pour en citer le texte : « Si scenicæ doctrinæ delectant, satis nobis litterarum est, satis versuum, satis sententiarum, satis etiam canticorum, satis vocum; nec fabulæ, sed veritates; nec strophæ, sed simplicitates. Vis et pugillatus et luctatus? præsto sunt, non parva, sed multa. Adspice impudicitiam dejectam a castitate, perfidiam cæsam a fide, sævitiam a misericordia contusam, petulantiam a modestia obumbratam, et tales sunt apud nos agones, in quibus ipsi coronamur. » Ce sont ces dernières lignes : Adspice, etc., qui sont, on va le voir, le programme même de la Psychomachie.

2. *Ibid.*, 30.

taine satisfaction à ces instincts qu'il vient d'anathématiser. On comprend à merveille qu'un poète chrétien, lisant cette dernière partie du traité des Spectacles, cherchant sa voie, quêtant quelque forme nouvelle de l'art que le christianisme pût créer, ait dû y trouver toute une révélation, l'indication manifeste de l'entreprise à tenter, et c'est, cela me semble certain, ce qui est arrivé à Prudence.

Après Tertullien, Cyprien a fait quelquefois, à l'exemple de son maître, usage de l'allégorie. Mais surtout il faut noter qu'en même temps l'art, bien qu'il continuât à préférer à l'allégorie telle que nous venons de la définir la forme plus particulière du symbolisme, créait cependant quelques figures analogues à la Patience de Tertullien. Tels sont les curieux personnages d'Irène et Agape, servantes au banquet des fidèles. On a longtemps mal expliqué ces banquets que l'on considérait généralement comme de simples agapes, quand on les rencontrait sur les fresques des catacombes. Mais il est aujourd'hui impossible de ne pas accepter l'interprétation longtemps contestée de Polidori [1], appuyée par M. de Rossi [2] de raisons convaincantes. Ce sont là, non des agapes, mais des banquets célestes, célébrés par les fidèles trépassés. Irène et Agape, ce ne sont pas deux esclaves quelconques, mais bien la Paix et l'Amour (ou la Charité), les deux plus essentielles d'entre les vertus qui sont en même temps les joies du Paradis. Si Tertullien eût pu contempler, au cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin, sur la voie Labicane, l'image assez grossièrement exécutée, mais touchante et naïve des deux angéliques diaconesses, leur air plein de chaste austérité, la gravité rayonnante de bonheur des fidèles qui les appellent : « Irène, Agape, servez-nous ; Irène, Agape, misce mi », il eût approuvé malgré tout cet art dont lui-même avait tracé déjà jusqu'à un certain point la règle, et, dans

1. *Dei conviti effigiati a simbolo nei monumenti cristiani.* Milan, 1844.

2. De Rossi, *de Christianorum monumentis* ἰχθύν *exhibentibus*, dans le *Spicilegium Solesmense* de Pitra, III, 570. — *Bulletin* de 1882. *Del convito cui ministrano Irene e Agape.*

son allégorie de la Patience, donné le premier modèle [1]. Mais se serait-il mieux rendu compte que Prudence ne l'a fait après lui que de pareils procédés conviennent à la peinture infiniment mieux qu'à la poésie?

Dans la plupart des poèmes de Prudence que nous avons étudiés déjà, un des traits particuliers de son style et de sa manière est précisément la tendance à l'allégorie, sous la forme de l'abstraction morale; on y sent, à ce point de vue, la double influence de Tertullien et des modèles profanes. Comme pour Tertullien, pour lui, le cœur de l'homme, selon la métaphore chrétienne traditionnelle, est le temple véritable de Dieu. « J'aime, dit Dieu lui-même, le temple du cœur, non les temples de marbre; la foi y jette les fondements d'or sur lesquels repose l'édifice de la piété, éclatant d'une blancheur de neige; la justice en recouvre le faîte; à l'intérieur la sainte Pudeur, jonchant les mosaïques du sol des fleurs empourprées de la chasteté, garde le sanctuaire [2]. » Cette subtilité n'est pas sans quelque grâce d'expression. Ailleurs c'est une énumération des vices qui, sous la conduite de Satan, font le siège de l'âme : « Sous ce prince combat une nombreuse cohorte, qui assiège les âmes avec ses armes horribles, la Colère, la Superstition, la Tristesse, la Discorde, le Luxe, la Soif terrible du sang, la Soif terrible de l'or, l'Envie, la Débauche, la Ruse, la Violence, le Vol [3]. » Il est donc peu surprenant que, le jour où il voulut sortir de la poésie lyrique et de la poésie didactique, il ait eu le projet de remplir le programme que Tertullien avait tracé dans le traité des Spectacles. Il le remplit en effet très exactement, et c'est le sujet même que Tertullien avait indiqué, les Batailles de l'âme, qui est celui de la Psychomachie. Le christianisme avait donné une telle force à la croyance à l'âme que celle-ci pour la première fois avait été vraiment personnifiée par lui. De là à en personnifier les qualités, il

1. Voir les planches III-VI du *Bulletin* de 1882.
2. C. S. II. 249-54. Cf. Cath., IV, 16; Périst., X, 346. Paulin de Nole, XXVIII, 305.
3. Hamartigénie, 393.

n'y avait qu'un pas à faire. Il est très naturel aussi qu'un chrétien qui voit dans la tentation l'œuvre du démon, le résultat de ses machinations perfides, soit porté plus qu'un autre à traduire en images matérielles les luttes intérieures, à donner une réalité visible aux adversaires qu'il suppose en présence, et la poésie lyrique peut même tirer de là un grand parti.

Je viens de montrer surtout en quoi la Psychomachie se distingue des autres poèmes de Prudence ; mais elle est fort loin de s'en séparer entièrement : à certains égards, elle est fort voisine de ses poèmes didactiques, et leur ressemble beaucoup. Prudence ne l'a pas désignée formellement dans sa préface générale ; pour la retrouver dans le catalogue qu'il nous donne, il a fallu supposer qu'il la rangeait parmi ses œuvres de polémique, et qu'il avait voulu y opposer les vertus chrétiennes aux vices païens. Cette interprétation est certainement légitime ; car la bataille s'ouvre par le combat singulier de la Foi et de l'Idolâtrie [1] ; la Sodomie est une des Furies [2] ; les compagnes de l'Avarice sont représentées comme des Euménides [3] ; l'Orgueil, dans son grand discours, identifie clairement sa cause avec celle des vieux cultes, et prend précisément ce ton méprisant avec lequel les philosophes et les magistrats romains [4] avaient eu longtemps coutume de traiter le christianisme.

On en conclut que la Psychomachie est manifestement dirigée contre le paganisme, à peu près comme les livres contre Symmaque. Ebert [5], qui a très justement mis tout cela en lumière, a cependant exagéré quelque peu sa thèse ; car, d'une part, il était inévitable que Prudence, n'eût-il en aucune façon été guidé par l'intention qu'on lui prête, donnât quelquefois aux vices un déguisement païen, et

1. L'idolâtrie, c'est « veterum Cultura Deorum ». On voit que Prudence a donné à ses abstractions des noms tout aussi longs et aussi peu personnels que nos poètes du moyen âge. « Culte des vieilles divinités » vaut bien : « Honte de dire ses péchés. »
2. 96.
3. 466.
4. 205 et suivants.
5. P. 274.

tint à montrer au contraire que les véritables vertus sont essentiellement chrétiennes ; de l'autre, l'intervention de l'Hérésie [1] montre bien que si la Psychomachie a dû être regardée par son auteur comme une sorte d'œuvre apologétique, l'apologie qu'elle renferme n'est pas exclusivement tournée contre le paganisme. Cette réserve faite, il demeure certain que Prudence n'a pas prétendu surtout représenter, comme on pourrait s'y attendre, la lutte toute morale et tout intime des penchants contraires de l'homme, le drame psychologique du libre arbitre. Son but, on vient de le voir, est autre, et plus vaste.

Il ne peut guère y avoir qu'un avis sur le résultat assez misérable de cette tentative de Prudence. Transformer l'âme en un champ clos où se heurtent, comme des héros homériques, les plus vaines abstractions, et prendre pour chanter ces prouesses le style épique le plus emphatique, était faire œuvre d'un rare pédantisme, et ne pouvait plaire qu'à un goût aussi gâté que celui du IVe siècle. Car le principal défaut de la Psychomachie est que, si elle est au fond essentiellement chrétienne, par l'exécution, par la forme elle se trouve être de tous les poèmes de Prudence celui qui participe le plus des défauts de la poésie profane contemporaine. Dans un sujet aussi artificiel, que restait-il au poète sinon la ressource de l'ingéniosité trop subtile, et d'ailleurs assez facile telle que Prudence l'a cherchée, à la manière d'un Ausone; avec la ressource de l'ampleur sonore et vide, de la fausse grandeur épique, à la manière d'un Claudien? En effet il y a dans la Psychomachie des finesses qu'Ausone n'eût pas désavouées, une magniloquence que l'auteur du « De laudibus Stiliconis » eût peut-être trouvée remarquable. Il y a par endroits un véritable éclat, et certaines pages sont parmi les plus brillamment écrites et versifiées de Prudence : ainsi l'épisode de la Luxure et celui de l'Ava-

1. Ebert fait observer (p. 275) que l'hérésie est considérée par Prudence, ainsi que souvent par les Pères, comme produite par un retour offensif des idées païennes déguisées. Cela est juste, mais il n'en est pas moins vrai que cette intervention de l'Hérésie (637 et suivants) élargit le cadre de la Psychomachie, et ne permet pas de la ranger absolument, avec Ebert, dans la même classe que les livres contre Symmaque.

rice. L'épisode de la Luxure surtout fait songer involontairement à Claudien, au Claudien de l'épisode de Vénus dans les Noces d'Honorius et de Marie; et si la forme est moins classique, les couleurs sont plus chaudes, de ton plus vigoureux, et vraiment espagnol. Mais la splendeur même ou la finesse du style ne servent qu'à faire mieux ressortir la misérable pauvreté du fonds. Surtout un procédé choque, sans cesse employé par le poète, d'un bout à l'autre du poème, de façon à en devenir la marque caractéristique; procédé qui fait sourire par sa puérilité, mais que Prudence emploie, en véritable Espagnol aussi, avec une inconscience complète du ridicule. C'est l'abus perpétuel des formules épiques, ou, ce qui revient au même, des formules virgiliennes; il y a là tout un travail de transposition, fait sans discrétion ni mesure, où se dépense bien inutilement un talent ingénieux dévoyé. Déjà l'invocation au Christ, un vers virgilien [1] où le nom propre seul est changé, donne nettement le ton. Les Vertus [2] s'élancent au combat pour la liberté de l'âme, comme les Enéades pour la liberté romaine. La lutte entre la Foi et l'Idolâtrie s'engage à peine que tout ce que contient le vocabulaire virgilien d'épithètes belliqueuses [3], de descriptions de blessures, est mis à contribution. Mêmes cris de guerre; mêmes cris de triomphe [4]; mêmes sortes d'armures [5]; mêmes formules de supplication [6]; mêmes précautions oratoires [7] dans la narration d'événements extraordinaires; emploi des mêmes stratagèmes [8]; mêmes transitions. Les traits les plus célèbres de l'*Enéide*, légèrement détournés de leur sens, sont transcrits presque sans changement. L'Orgueil, accablant d'invectives l'Humilité chrétienne, l'étrangère misérable qui vient essayer de lui ravir l'empire, c'est Turnus raillant Enée qui vient

1. Christe graves hominum semper miserate labores. Cf. « Phœbe graves Trojæ... » E. VI, 36.
2. Psych., 9 = E. VIII, 648.
3. Psych., 31 = E. XII, 900. Psych., 33 = VIII, 261, etc.
4. 53, Hoc habet... = E. XII, 296.
5. Trilicem thoraca, 25 = E. V, 260. Lupatis 191 = G. III, 208, etc.
6. Per si qua est... 394 = E. II, 143, etc.
7. Si credere dignum est... 497.
8. Cf. Psych., 665 et E. VI, 45.

lui ravir Lavinie [1]. L'Avarice, se décidant après un long discours à se travestir en Vertu, c'est Corèbe empruntant les armes d'Androgée [2]. La foule des vertus qui se presse autour de l'Hérésie [3], avant que celle-ci ait été démasquée, c'est la foule confiante des Troyens autour de Sinon prisonnier. Quand M. Comparetti, dans son excellent ouvrage sur Virgile au moyen âge, a été amené à parler de l'influence exercée par Virgile sur la poésie latine chrétienne, il l'a fait en termes très vifs, a déclaré que dans cette poésie « le contraste entre les formes et les idées touche au grotesque pour quiconque n'a pas les yeux voilés par la foi [4] ». Ce jugement, que je crois très injuste si l'on veut l'appliquer aux poèmes didactiques, et même aux Cathémérinon et aux Péristéphanon dans leur ensemble, ne soulèvera aucune protestation, appliqué à la Psychomachie. Que devient-elle, en effet, avec tous ces emprunts, sinon une sorte d'*Énéide* morale et abstraite? l'absurdité, au fond, n'y est pas moindre que dans ces commentaires allégoriques de l'*Énéide* véritable qu'on commençait à donner du temps de Servius, et qui s'épanouirent dans leur pleine ineptie avec la Continentia [5] Vergiliana de Fulgence. Pour comprendre et s'expliquer une fantaisie aussi enfantine, il faut se souvenir que Prudence a vécu au siècle où l'on se mettait déjà à goûter de pareils commentaires; et aussi au siècle des centons. Comme il avait l'esprit fougueux et assez naturellement ennemi des règles et des servitudes, il n'est pas allé jusqu'à composer un centon; mais cependant ses artifices sont bien du même goût que ceux d'Ausone, dans son fameux centon virgilien, et ils sont parfois presque aussi ingénieux en leur genre.

Ainsi ce sont deux défauts connexes, la parodie sérieuse,

1. 212 sqq. = E. IX, 602.
2. 550 = E. II, 390.
3. 700-715 = E. II, 66-75.
4. Il contrasto fra le forme et le idee tocca il grotesco e il ridicolo per chiunque non abbia gli occhi velati del fervore della fede. — *Virgilio nel medio evo*, I, XI (p. 207). M. Comparetti est toujours un peu partial quand il parle du christianisme.
5. COMPARETTI, *ibid.*, ch. VIII.

pour ainsi parler, de l'épopée virgilienne, et la mosaïque d'hémistiches d'emprunt, poussée presque jusqu'au centon, qui rendent insupportable aujourd'hui la lecture de la Psychomachie. Qu'on oublie un instant ces deux défauts par lesquels elle est viciée; qu'on se rende compte qu'ils sont surtout ici cette marque particulière de son temps que porte toujours une œuvre, et qui, il est vrai, est cette fois singulièrement démodée. Il restera à considérer que la Psychomachie était bien dans une veine naturelle de la littérature chrétienne, mais que jusqu'à Prudence il n'y avait que les germes d'une pareille poésie allégorique. Ce fut Prudence qui les développa, qui les organisa, en sorte que la fécondité et l'originalité de son talent, même détournées à une tâche aussi malencontreuse, font encore une fois preuve d'elles-mêmes, et que, toute ridicule qu'elle est, la Psychomachie n'est pas sans lui faire un certain honneur.

Mais on comprendra surtout ce qui reste d'importance réelle à la Psychomachie — c'est une importance tout historique — si l'on essaye de retrouver l'influence qu'elle a eue. On peut dire sans exagération que, de tous les poèmes de Prudence, le plus justement dédaigné aujourd'hui a eu très longtemps le succès le plus étendu et le plus profond. Nous n'avons malheureusement aucun témoignage contemporain sur Prudence; mais peut-on douter un instant que les chrétiens du IVe siècle n'aient lu avec enthousiasme cette œuvre dont j'ai pu montrer les fortes origines, et dont nous savons tout au moins que dejà le Ve siècle l'admira très vivement? Avitus, par exemple, lisait beaucoup Prudence, et il l'a quelquefois imité : après Virgile et Sidoine Apollinaire, c'est lui qu'il paraît avoir le plus étudié. Or toutes les imitations d'Avitus, sauf une qui vient de l'Hamartigénie, viennent de la Psychomachie [1]. Sa sœur, Fuscina, était une lettrée; elle connaissait non pas seulement les Écritures, mais encore tous les chants des poètes

1. Voir le premier index de Peiper dans l'édition d'Avitus de la collection des *Monumenta* (c'est la deuxième partie du volume, déjà cité, qui contient le *Symmaque* de SEECK).

sacrés [1]; et c'est ce même poème de la Psychomachie que son frère, dans un morceau où il le suit lui-même d'assez près [2], ou plutôt en résume un épisode, lui recommande entre tous. Il a l'air de le considérer comme une sorte de manuel de la vie dévote; ce qui prouve bien la médiocrité des esprits de ce temps, parmi lesquels Avitus et Fuscina étaient certainement des plus remarquablement doués. Car ce qui fait justement un des vices essentiels de la Psychomachie, c'est que, sous cet artifice qui l'emplit, un sentiment religieux, intime, personnel, ne se trouve guère. Les figures allégoriques sont très utiles aux vrais mystiques, qui ne peuvent exprimer autrement leurs subtiles et vagues effusions; et on comprend qu'une sainte Thérèse édifie le château de l'âme. Mais, dans la maison de Dieu [3] que bâtissent les abstractions de Prudence, il n'y a rien de si rare, de si nouveau, de si mystique qui ne se pût traduire en langage simple. A quoi bon tout cet attirail d'invention, toute cette mise en scène, pour ne développer que les plus banales et les plus aisément intelligibles d'entre les idées chrétiennes?

Lors de la Renaissance carolingienne, les poèmes de Prudence furent dans les mains de tous les poètes, et quoique les Péristéphanon, à cause de la nature de leurs sujets, les aient aussi beaucoup attirés, on peut dire que c'est encore la Psychomachie que la plupart d'entre eux connaissent le mieux. Il suffit de parcourir le recueil de Dümmler [4] pour s'en convaincre. Déjà le poème de Boniface à sa sœur [5] sur les Vices et les Vertus rappelle naturellement la Psychomachie, et d'ailleurs il s'y trouve une imitation textuelle. Des emprunts du même genre sont fréquents chez Florus [6], chez Theudulfe, chez Wahlafrid Strabon. Il fallait vraiment que Prudence eût donné l'élan à une tendance bien naturelle, latente avant lui, mais éner

1. Avitus. *de Virginitate*, 409.
2. *Ibid.*, 363.
3. *Psych.*, 823.
4. Poetæ latini ævi Carolini, dans la collection des *Monumenta*.
5. Dümmler, I.
6. Dümmler, tome I, p. 446 sqq.; tome II, p. 508 sqq., etc.

gique, de l'inspiration chrétienne, pour que pareille vogue se maintînt avec cette constance et cette égalité. Le contre-coup de son initiative a porté plus loin encore; les littératures romanes ont usé et abusé après lui de l'allégorie. Mais ici il n'y a plus filiation directe; et il ne servirait pas à grand'chose de rappeler le Roman de la Rose ou nos Moralités, dont on a évoqué parfois le souvenir à propos de la Psychomachie. Cela nous apprendrait simplement que le genre inauguré par Prudence a eu la vie très dure et très exubérante, qu'il a produit des variétés bien différentes de la première œuvre qui l'avait signalé; et qu'aussi les défauts en sont restés toujours les mêmes. Cette réserve faite, on ne peut s'empêcher de remarquer que dans le pays de Prudence, dans cette Espagne où moins qu'ailleurs la Renaissance a été une protestation contre le christianisme; où elle a été plutôt seulement une nouvelle tentative de revêtir l'inspiration chrétienne d'une forme classique; où par conséquent les conditions faites à la poésie chrétienne au IV[e] siècle se sont parfois jusqu'à un certain point reproduites; c'est dans cette Espagne, dis-je, que la Psychomachie a eu la plus brillante postérité. Les *autos sacramentales* ne sont souvent que des Psychomachies dramatiques. On ne peut pas très raisonnablement comparer aux poèmes de Prudence le Roman de la Rose ou nos Moralités, qui sont très allégoriques, mais nullement religieux, et qui ne sont pas après tout, même le fameux Roman, l'œuvre d'écrivains assez habiles pour que nous puissions faire ce rapprochement. Les plus grands écrivains castillans, au contraire, à la plus brillante époque de la littérature castillane, ont eu une vive prédilection pour l'allégorie religieuse. Un Lope de Vega, dans son Voyage de l'âme [1], un Calderon, dans le Navire du marchand [2], ou La vie est un songe, ont jeté en plein théâtre des abstractions toutes pareilles à celles qu'avant eux Prudence [3] avait tenté d'animer. Ils

1. P. 147 du volume des *Autos* dans la collection des auteurs espagnols de Rivadeneyra.
2. *Ibid.*, p. 440, p. 521.
3. Ici encore il n'y a pas filiation directe; bien que Prudence ait toujours

l'ont fait avec le même sérieux que lui, avec une foi entière et exclusive qui ne leur permet pas d'entrevoir même un instant ce qu'il y a de plat et de grossier dans leurs symboles. Ils n'avaient pas assurément moins d'art que lui; et leur inspiration était autrement puissante que la sienne, leur imagination autrement originale. Si le genre que Prudence avait créé eût pu produire des chefs-d'œuvre, ils les eussent produits. Cependant, bien qu'ils aient fait œuvre incontestable de création, au lieu de trop imiter et emprunter comme lui, et qu'il y ait dans ces *autos* des scènes détachées aussi remarquables que dans leurs drames, il est certain que ni Lope, ni même Calderon, le grand maître, n'ont écarté l'ennui, et souvent le ridicule inhérent au genre. Ils n'y sont à peu près parvenus que quand ils ont restreint le nombre et l'importance des figures abstraites, quand ils ont mis en action une parabole ou une légende sacrée [1]. D'ailleurs, quels que soient les défauts de leurs *autos* proprement allégoriques même, toujours ont-ils au moins la supériorité de l'exécution, l'originalité du style. De toutes les Psychomachies qui ont suivi la Psychomachie de Prudence, aucune autre n'ajoute, comme elle, à la froideur des personnifications abstraites la puérilité du centon.

gardé plus de réputation dans son pays natal qu'ailleurs, il n'est nullement sûr que Lope ou Calderon, fort peu érudits, eussent lu sa *Psychomachie*.

1. Par exemple le *Festin de Balthazar*, de Calderon, et autres *autos*, de lui surtout, où les figures allégoriques sont nombreuses, mais mêlées à des personnages réels. Il me paraît curieux de noter à ce propos que déjà, chez Prudence, Job accompagne la Patience (163).

CHAPITRE V

LE STYLE ET LA VERSIFICATION DE PRUDENCE

I

Le style.

Le plus lettré même des Pères de l'Église, celui qui avait tout du lettré, jusqu'à la vanité susceptible et ombrageuse, l'élève de Donat, Jérôme, s'écriait un jour : « Chez les chrétiens on ne tient pas compte des fautes de langage [1]. » Il exprimait ainsi moins son opinion personnelle que le préjugé commun de ses coreligionnaires; mais il donnait en même temps la meilleure preuve de la vivacité de ce préjugé. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver un art véritable de style même chez les plus grands écrivains chrétiens. Mais, à ce point de vue, la littérature chrétienne se partage en deux périodes bien distinctes. Au début, au Ier siècle, alors que s'est formé le Nouveau Testament, ce sont des ignorants qui écrivent, et qui n'ont pas d'art parce qu'ils ne le recherchent pas; ils y suppléent le plus souvent par leur incomparable naïveté. A partir du IIe siècle déjà et surtout du IIIe, à plus forte raison au IVe, tout a changé. On veut bien l'art; on le veut si bien que dans sa Rhétorique chrétienne, dans le « De doctrina christiana », Augustin prétend même le retrouver inconsciemment appliqué dans les œuvres toutes populaires du Nouveau Testament; ainsi chez Paul il voit des exemples de κλίμαξ, des « cola », des « commata », des périodes [2]. Mais, d'une

1. Adversus Rufinum, II, 2.
2. IV, 7.

part on ne considère, malgré tout, l'art que comme accessoire; et on ne se surveille pas toujours. D'autre part, on a aussi la plus singulière confiance de l'atteindre sans le travail et par la seule inspiration. Dans la préface de ce même traité, Augustin attaque des gens dont on ne peut pas dire précisément qu'ils sont les ennemis de l'art, mais plutôt qu'ils comptent l'obtenir naturellement comme un don de Dieu. On se répétait couramment, en Afrique, dans certains cercles d'esprits exaltés, que le saint moine d'Égypte, Antoine, savait par cœur les divines Écritures, « sine ulla [1] scientia litterarum ». On parlait d'un esclave chrétien, qui, de graves témoins l'affirmaient [2], au lieu de se donner la peine d'apprendre à lire, avait ardemment prié Dieu de lui en révéler le secret, et l'obtint au bout de trois jours de prières. Évidemment ces dispositions devaient être beaucoup plus communes et bien plus fortement marquées chez ces Africains violents et indociles, que chez les Italiens, les Gaulois, et les Espagnols, dont le génie national était moins rude et la culture autrement profonde. Mais c'est par leurs excès mêmes que les principes secrets d'une doctrine se révèlent le mieux, et on peut dire que jamais romantique n'eut plus de confiance en l'inspiration et sa toute-puissance, que ne durent l'avoir, en un autre sens, mais avec le même résultat souvent, la plupart des chrétiens du IVe siècle. Quand Prudence paraphrase, au début du Péristéphanon X, les paroles de Mathieu X [3], 9, il prend à son compte la théorie de l'inspiration, et, dans le Péristéphanon V [4], quand il s'écrie que « l'amour des noms précieux des martyrs se soucie peu des règles de la versification, et que, quand on parle des saints, on ne parle jamais mal ni incorrectement », il reprend l'opinion d'Arnobe [5] sur les solécismes et les

1. Préface.
2. *Ibid.*
3. P. X, 16.
4. P. V, 165.
5. *Adversus Gentes*, I, 59. — Je rappelle que j'ai montré déjà que même chez les Grecs de pareilles tendances existaient; que chez eux aussi c'était moins parce qu'on repoussait absolument l'art, que parce qu'on comptait

barbarismes, et prévient qu'il ne sacrifiera jamais le sentiment et la pensée à l'expression, mais bien celle-ci à ceux-là.

C'est donc par l'improvisation que pèche la poésie de Prudence; le génie du christianisme, le génie personnel du poète, et le génie national de l'Espagne conspiraient à ce même résultat. Prudence est inégal, Prudence est négligé parce qu'il est chrétien et que comme tel il a, avec un dédain relatif de la forme, une confiance excessive dans l'inspiration; et aussi parce qu'il est Espagnol, et de plus naturellement improvisateur. Ces inégalités, ces négligences sont le véritable défaut de sa poésie. Car, pour avoir osé parler hardiment la langue de son temps, nous ne le lui reprocherons pas, nous ne crierons pas au scandale comme l'ancienne critique qui se refusait à rien estimer en dehors de l'âge d'Auguste, et de ses alentours immédiats. Reconnaissons au contraire que là est sa force et son mérite.

Sans doute il n'était pas absolument impossible, au IVᵉ siècle, de faire revivre le style classique avec une pureté relative; l'enseignement était encore assez élevé, le culte des grands modèles assez vif pour que même un écrivain né hors de Rome en fût capable. Si les panégyristes gaulois, si Pacatus [1], si Macrobe [2] protestent que leur origine provinciale ne leur permet pas de parler la langue dans toute sa correction, et s'ils ont jusqu'à un certain point raison, Claudien au contraire, l'Oriental, devient un véritable maître du style. Pour lui, la grande époque de la littérature latine, de Lucrèce à Juvénal, semble compter seule; l'école de Fronton et de Sulpice Apollinaire, qui a entraîné une si grande révolution dans le goût, pour lui seul au IVᵉ siècle, est presque comme si elle n'avait pas existé. Les grands poètes antérieurs lui prêtent leur voix, leur accent, au point qu'on pourrait parfois se méprendre. Successivement il les imite tous; et on croirait lire un pas-

sur le Saint-Esprit. Grégoire de Nazianze a très bien répondu aux objections qu'on lui faisait à ce sujet. — Cf. la fin de mon ch. II.

1. Pacatus, I.

2. Macrobe, *Saturnales*, Préface, 11-12.

tiche de Juvénal dans tel fragment des invectives contre Eutrope, un pastiche de Lucain dans telle page d'un panégyrique, un pastiche d'Ovide ou de Stace dans tel chant de l'enlèvement de Proserpine; l'élève de Virgile se retrouve partout, mais, malgré sa fidélité, ou à cause d'elle-même, on risque moins de le confondre avec le maître. Le vocabulaire de ces grands poètes est le sien; leur syntaxe est la sienne, et par là Claudien est extrêmement curieux. Il n'a son pareil en aucune façon dans la littérature latine ou dans la littérature grecque du temps; car cette impression que laisse une lecture rapide de ses œuvres, à savoir qu'il est une sorte de classique, qu'on pourrait dire qu'il a eu pour ambition de réaliser ce qu'il louait chez Mallius Théodore : « dans un seul esprit, l'antiquité tout entière est venue se réfugier, et, ramassant ses forces [1], elle en sort plus grande », une analyse patiente la confirme entièrement, et la montre de tous points exacte. De l'étude minutieuse qu'a faite Paucker [2] de la latinité de Claudien, il ressort que sa langue est généralement très pure : il n'a pas de néologismes à vrai dire; il a plutôt assez souvent quelques significations nouvelles des mots anciens; mais c'est tout, et sa syntaxe est intacte, à peu près comme son vocabulaire. Mais cette perfection, d'ailleurs très artificielle, n'était guère possible à Claudien que parce qu'il évitait de se jeter dans la mêlée des idées contemporaines; parce qu'il affectait de paraître ignorer, par une tactique, qu'il croyait sans doute habile, les passions religieuses qui s'agitaient si furieusement autour de lui. Les écrivains qui ne consentaient pas comme lui à s'enclore dans une idéale antiquité, qui prenaient part aux luttes du temps, étaient bien forcés de s'accommoder aux exigences nouvelles. Si Ausone, un peu pour les mêmes raisons que Claudien, ne leur fait pas de très grandes concessions, lui, du moins, n'est pas le moins du monde un classique intraitable. Et Symmaque nous donne la meilleure preuve des nécessités auxquelles il fallait bien céder. Il semble que l'entêté dé-

1. *Consulat de Mallius Théodore*, 91-92.
2. *De latinitate Claudiani*, *Rheinisches Museum*, 35, p. 586 et suivantes.

fenseur du « mos majorum » eût dû être le plus timoré des classiques, et il se trouve qu'un des points par où il ose être moins timide, c'est précisément le style. Lui-même ne peut pas éviter le néologisme, et, ce qui est plus caractéristique, il ne cherche pas à l'éviter. Quand il écrit à un vieux puriste, comme Naucellius [1], il est très flatté que Naucellius l'estime « le dernier bon juge de l'ancienne frappe », veteris monetæ, et il prend comme des éloges les petites critiques que le vieillard lui adresse en lui reprochant de céder parfois au goût du siècle. Mais il maintient qu'il faut en effet céder quelquefois, et, en badinant, il ne cache pas à son ami qu'il le trouve un peu arriéré [2]. En même temps qu'il emploie quelques mots nouveaux, il n'ose pas toujours résister à la manie de l'archaïsme [3]. Cependant il ne faudrait rien exagérer; et, le plus ordinairement, Symmaque tâche de préférence d'imiter « l'ancienne frappe ». C'est ce que Pacatus reconnaissait, comme le privilège du sénat romain, dans le curieux exorde que j'ai déjà cité. A Rome se faisait sentir bien plus fortement qu'ailleurs l'influence persistante de la tradition classique. Cela est si vrai que, même sur les chrétiens, elle s'exerçait en une certaine mesure, et qu'on peut remarquer que les épigrammes de Damase [4] ont une langue assez châtiée et assez sobre, dont le mérite ne revient pas uniquement à la pauvreté de génie de leur auteur.

Mais Prudence n'était pas un Romain, et il se trouvait par conséquent beaucoup plus à son aise que Symmaque ou que Damase. Assurément, pour lui comme pour Damase, comme pour Juvencus, comme pour tous les poètes du IVe siècle en un mot, Virgile est le principal modèle, et la phraséologie virgilienne forme la trame [5] ordinaire de son

1. III, 11.
2. *Ibid.*, admitte linguam sæculi nostri.
3. III, 44. Voir, sur ces particularités du style de Symmaque, une dissertation de Th. Schulze, *De Q. Aurelii Symmachi vocabulorum formationibus ad sermonem vulgarem pertinentibus.* (Thèse de Halle, 1884.)
4. J'ai cité déjà les observations assez justes, si on ne les exagère pas, qu'a faites à ce propos Stornaiolo dans les *Studi e documenti di storia e diritto.*
5. Les emprunts ne sont nulle part aussi fréquents et aussi malheureux

de son style. Non seulement il connaît très bien Horace [1], dont il a fait si grand usage dans ses recueils lyriques; non seulement il se rapproche quelquefois du goût d'Ovide, mais il sort de l'époque classique, et remonte jusqu'à des modèles plus archaïques, vers lesquels le portait d'elle-même la nécessité de suivre Lucrèce dans ses poèmes didactiques; et que le goût frontonien, qui régnait encore au IVe siècle, lui recommandait ensuite [2]. Le même éclectisme le pousse dans une direction tout opposée, et lui a fait étudier les écrivains de l'empire. S'inspirer de Stace, c'était presque continuer à s'inspirer de Virgile et d'Ovide. Mais, de plus, le talent vigoureux, déclamatoire de Prudence était une proie facile pour la rhétorique de Lucain et de Sénèque le Tragique [3] : on a pu voir, dans les Péristéphanon surtout, combien la contagion en a été périlleuse pour lui. Il est trop souvent de leur école, quoiqu'il soit en somme moins vide qu'eux; ayant plus à dire, se livrant à des sentiments plus sincères, par lesquels il est trop dominé pour être entièrement artificiel, il évite au moins ce qu'ils ont de raide et de guindé. Aussi a-t-il tout autant de ressemblance avec Juvénal, et a-t-il lu les *Satires* avec autant de soin que la *Pharsale*. Juvénal [4], voilà peut-être, après Virgile, et avec Horace et Lucrèce, le maître qu'il a préféré.

L'ignorance presque absolue où l'absence de documents nous laisse au sujet de la poésie latine du IIIe siècle et déjà

que dans la *Psychomachie;* mais tous les autres poèmes de Prudence, et en premier lieu les livres *Contre Symmaque*, prouvent une constante étude de Virgile.

1. C'est dans les Cathémérinon surtout que le style de Prudence subit l'influence de celui d'Horace. — Cette influence a été si grande, qu'on s'explique aisément la comparaison si souvent faite du poète chrétien et du poète profane, par les anciens déjà : Sidoine Ap., *Ep.*, II, 9 : « nam similis scientiæ viri, hinc Augustinus, hinc Varro, hinc Horatius, hinc Prudentius lectitabantur »; — par les critiques modernes aussi, comme par Bentley, lorsque, dans son édition d'Horace, signalant une imitation de Prudence (*Odes*, II, II, 15 = Cath., VIII, 61 et Pèrist., II, 240), il appelle ce dernier : Christianorum Maro et Flaccus. — Cf. Hertz. *Analecta ad carminum Horatianorum historiam*, II, III, V.

2. On trouvera une liste des principales formes archaïques de Prudence dans L. Muller, *de Re metrica*, livre VIII. — Faguet, p. 99 sqq.

3. Arevalo a fait la plupart des rapprochements dans ses notes.

4. Cf. entre autres exemples frappants *C. S.*, II, 686 = *Sat.*, VI, 290; — *C. S.*, II, 877 = *Sat.*, XV, 9; — *C. S.*, I, 287 = *Sat.*, VI sqq., etc.

de la fin du IIe, ne nous permet guère de dire quel profit a pu tirer Prudence des poètes contemporains d'Hadrien ou postérieurs à ce prince. Si l'on se rappelle cependant qu'il y eut alors une poésie lyrique de quelque originalité, et que les grammairiens de l'époque de Dioclétien aiment à prendre leurs exemples dans les œuvres de Septimius Serenus et de son école, si l'on se rappelle aussi que Serenus fut certainement très connu des chrétiens, puisque saint Jérôme [1] lui compare David, on pensera volontiers que Prudence a dû étudier le style précieux et raffiné de ces auteurs aujourd'hui presque inconnus; on peut, sinon l'affirmer, du moins le conjecturer avec vraisemblance.

Ainsi, tant que l'on se borne à étudier les éléments profanes de la langue et du style de Prudence, on constate déjà chez lui bien plus d'originalité vraie que chez Claudien. Il faut sans doute s'entendre sur la nature très spéciale de cette originalité; mais, si spéciale qu'elle soit, elle est réelle. Elle ne consiste pas uniquement en ce que le cercle des auteurs qu'il a étudiés est plus varié et plus étendu; on pourrait retourner cela même contre lui, et dire qu'il n'a pas eu, comme Claudien, le mérite et la sagesse de faire un choix. Mais je veux dire que, à aller au fond des choses, sa dépendance à leur égard est moindre que celle de Claudien. Au premier abord, on peut juger tout différemment; on peut croire, quand on se borne à une lecture rapide, qui montre aussitôt ces nombreux emprunts presque textuels, plaqués en quelque sorte sur son style, qu'il a abusé de la permission d'imiter que se donnaient tous les écrivains de son époque. Mais en réalité cela n'est pas tout à fait exact. Il faut excepter la Psychomachie, qui a la plupart des défauts d'un centon, encore qu'elle soit un centon fait avec talent, avec une adresse ingénieuse, à la manière de ceux d'Ausone, et non point un insipide jeu de patience comme ceux de Faltonia Proba. Dans tous les autres poèmes, les emprunts, moins fréquents, sont comme des citations, d'ordinaire assez heureusement et habilement

1. *Ep.*, 53, 8. David Simonides noster et Alcæus... Catullus et Serenus...

amenées; elles n'arrêtent en rien, elles n'entravent pas le mouvement très libre et très personnel du style. En pourrait-on dire autant de Claudien, qui n'a pour ainsi dire d'autre personnalité que sa prodigieuse souplesse à revêtir successivement les personnalités les plus différentes? Claudien compose des pastiches; Prudence n'en compose pas. Qu'on me permette une comparaison qui me semble exacte. Au IVe siècle, les architectes bâtissent, comme les poètes, tout autant avec des matériaux déjà préparés, enlevés à des œuvres anciennes, qu'avec des matériaux nouveaux. Édifices chrétiens aussi bien qu'édifices païens sont construits avec ce même procédé. Mais ceux que construisent les païens, arc de triomphe ou basilique, ont toujours le même caractère et la même destination que par le passé; ceux que les chrétiens élèvent, comme cet hôpital dont Pammachius avait fait les frais à Ostie [1], ont été conçus pour un besoin nouveau par une pensée nouvelle.

Aux éléments profanes que nous venons d'étudier, et dont nous avons caractérisé la nature et l'emploi, se mêlent, dans ce style, des éléments tout différents et d'origine chrétienne. Ayant à exprimer beaucoup d'idées nouvelles, les écrivains chrétiens ont dû créer en grande partie un vocabulaire nouveau; voulant être compris de tous, ils ont dû se servir aussi de formes populaires. Prudence s'est bien gardé d'agir autrement que ses contemporains et que ses prédécesseurs : il parle hardiment la langue de la théologie et de la prédication de son temps. Ainsi, comme Jérôme, comme Ambroise, comme Augustin, il supplée au petit nombre de mots abstraits de la langue classique en acceptant largement les mots tirés du grec [2]; en formant

1. Ce Xenodochium (Cf. Jérôme, *Ep.*, 77, 10) était bâti avec des matériaux anciens. (Cf. de Rossi, *Bulletin*, 1866; Boissier, *Promenades archéologiques; Ostie.*)

2. Cf. les listes de Faguet, p. 96; — Kantecki, *De Prudentii dicendi genere quæstiones*. Münster, 1874 (dissertation qu'il ne faut d'ailleurs consulter qu'avec précaution, ainsi que le chapitre grammatical de M. Faguet); — index 2 et 3 de Dressel. — Cf. également Krenkel, *De Aurelii Prudentii re metrica* (Rudolstadt, 1884), p. 2. — On peut comparer la liste des mots grecs employés par saint Jérôme, dans l'*Etude sur la latinité de saint Jérôme* de M. Goelzer, ch. v. — Dans cette étude, ne faisant pas une monographie de la langue de Prudence, ce sont les traits caractéristiques et généraux que j'ai voulu relever, sans entrer dans le détail de listes complètes.

même à l'occasion d'éléments grecs et latins des composés hybrides assez barbares [1]; en multipliant ces substantifs en *or* [2], formés du radical du supin, ou ces substantifs en *men* [3] dont l'usage allait se popularisant, et dont le nombre chez lui est extrêmement considérable; par de longs adjectifs composés [4], que rejetait le style classique, mais que l'époque archaïque déjà avait aimés; par les formations d'adjectifs créés à l'aide de racines verbales et du suffixe *bilis;* en employant substantivement beaucoup d'adjectifs neutres. Aucun de ces procédés n'est original; et il est très difficile de dire si, parmi les exemples nouveaux que présente Prudence [5], se trouvent des innovations qui lui soient personnelles; il doit y en avoir quelques-unes, car il fut certainement un poète hardi et inventif; mais il est cependant permis de croire que, venu à un moment où la langue latine chrétienne était déjà en somme assez riche, il n'eut pas à risquer beaucoup d'audaces entièrement nouvelles. Comme chez tous les chrétiens, on peut relever chez lui quelques incorrections de syntaxe; on peut noter en particulier l'usage assez fréquent des prépositions substituées aux désinences casuelles, par où il s'éloigne assez notablement de l'usage classique, mais ne dépasse jamais les libertés acceptées par tout le monde en son siècle, sauf par les puristes comme Claudien [6]. Qu'on le compare à cet égard à Ausone par exemple, et on trouvera qu'il y a moins de distance entre l'habile rhéteur profane et le poète chrétien qu'on ne serait en droit de s'y attendre [7].

1. Comme primoplastus, Cath., IX, 17. Cela est d'ailleurs très rare. Cf. KRENKEL, p. 2.
2. Liste dans FAGUET, p. 97.
3. *Ibid.* Plusieurs de ces substantifs ne se rencontrent pas ailleurs. On trouvera une liste d'ἅπαξ εἰρημένα de Prudence dans KRENKEL, p. 3.
4. Liste dans FAGUET, p. 99.
5. Cf. les exemples de KRENKEL, *l. c.* Le travail de Krenkel est plus exact que ceux de Kantecki et Faguet, mais il se borne presque entièrement à la métrique; et les premières pages seules contiennent quelques remarques grammaticales.
6. On peut voir pour Claudien l'article précité de Paucker; pour Ausone, et en particulier l'emploi qu'il fait de la préposition *de*, SCHENKL, *Index*, p. 290. — Exemples de Prudence dans FAGUET, p. 95.
7. Je n'essaye pas de relever ce qu'il pourrait y avoir d'espagnol dans la

Prudence se trouve être ainsi, comme Jérôme, au nombre de ceux qui, sans affecter aucunement le purisme, et en parlant sans façon la langue du IVe siècle quand cela leur semblait nécessaire, ont cependant travaillé et réussi à ne pas se placer violemment en dehors de la tradition classique. Bien plus varié, bien plus personnel que de timides virgiliens comme Juvencus ou Damase, il avait en horreur la barbarie d'un Commodien. Il faut d'ailleurs établir des distinctions précises entre ses différents poèmes, et ces distinctions même, venues d'intentions manifestes du poète, prouvent combien il entre encore d'art dans sa poésie, bien que cet art soit loin d'être parfait. Les Cathémérinon et Péristéphanon en dimètres iambiques peuvent être pris pour modèles de son style, quand il ne se refuse pas à lui donner une couleur populaire assez marquée : « audi poetam rusticum, écoute un poète champêtre, » dit-il dans l'un[1] d'entre eux, et bien qu'il puisse indiquer par là, comme a préféré l'entendre Tillemont[2], qu'il vit retiré aux champs, il est bien vraisemblable qu'il veut plutôt affirmer nettement lui-même le caractère populaire qu'il a prétendu donner à ce poème sur Laurent. L'Apothéose et l'Hamartigénie sont les deux œuvres où il faut chercher les exemples les plus fréquents de substantifs nouveaux abstraits, l'emploi le plus étendu et le plus audacieux du vocabulaire théologique, et font penser à Tertullien ou Augustin. Au contraire, les livres contre Symmaque et la Psychomachie restent beaucoup plus classiques, n'ouvrent qu'un accès plus discret à la fois à la langue théologique et à la langue familière. Mais, dans ces derniers poèmes même, ce style composite n'est pas toujours d'un effet très heureux, et par là se montre le mieux la difficulté de l'œuvre tentée par Prudence. Dans ce IVe siècle, tout de

langue et le style de Prudence. Hübner note (*Inscriptiones Hispaniæ christianæ*, préface, 12) qu'il n'y a pas dans la langue des inscriptions de formes particulières à l'Espagne. — On peut voir, pour quelques désinences casuelles populaires que présente Prudence, SCHUCHARDT, *Vocalismus des vulgar-lateins*, I, p. 245-246.

1. Périst., II, 574.
2. *Mém. eccl.*, X, 566.

ruines et de germes, une beauté harmonieuse de la forme était impossible à réaliser. On n'en pouvait obtenir l'apparence qu'en se refusant à être de son temps, en se résignant comme Claudien à une tâche tout à fait artificielle. C'est à quoi n'entendaient pas se plier les chrétiens; c'est ce qu'ils n'auraient pu faire, l'eussent-ils souhaité, à l'époque de Théodose. Il y eut un moment, entre la fin du IIIe siècle et le commencement du IVe, où la chose paraît avoir été un peu plus aisée; le dialogue de Minucius Félix et le grand traité de Lactance sont d'une forme très classique. Mais Minucius et Lactance ne sont pas des interprètes très autorisés de la doctrine; tous deux également ne parviennent pas à l'exposer tout entière et toute pure, le premier plutôt par habileté et par politique, le second par insuffisance d'instruction; de tous deux les contemporains du pape Damase et de l'empereur Théodose ne faisaient plus, pour cette raison, qu'une estime assez médiocre, et Jérôme ne les plaçait pas très haut [1]. Les écrivains de la fin du IVe siècle au contraire sont entrés dans les explications théologiques ou exégétiques les plus complètes et les plus précises; toutes les idées chrétiennes ont été exposées, tous les sentiments chrétiens exprimés par eux. Ils ont donc fait une œuvre vivante, mais rude et inégale. Jérôme est celui d'entre eux dont la prose ample et élégante a le plus d'unité, enveloppe et adoucit le mieux tous les contrastes; je n'irai pas toutefois jusqu'à dire, avec M. Goelzer, « qu'il a su non pas mélanger, mais fondre ensemble deux éléments bien différents et bien incompatibles en apparence [2] ». Après lui, je placerais volontiers immédiatement Prudence; mais je garderai cependant plus de réserve que M. Boissier, écrivant : « L'originalité de Prudence, c'est d'être à la fois classique et chrétien, et de l'être avec aisance, sans effort, comme naturellement, d'unir des qualités qui semblaient s'exclure, de faire des vers antiques sur des sujets nouveaux, sans que l'idée

1. Cf. *de Viris illustribus*.
2. *De la latinité de saint Jérôme*, p. 438.

gêne le style ou que le style altère l'idée [1]. » Ni Prudence, ni Jérôme n'ont toujours parfaitement rempli cet idéal; il est seulement vrai qu'ils l'ont atteint parfois, qu'ils en ont d'ordinaire approché beaucoup, et cela même leur est très honorable.

1. *Les origines de la poésie chrétienne* (Revue des Deux Mondes, 1875, 1er septembre, p. 59).

II

La versification.

La versification de Prudence est beaucoup plus personnelle et beaucoup plus curieuse que son style. L'écrivain en effet s'efface un peu dans la foule des autres grands chrétiens du ɪᴠᵉ. siècle; ni sa taille n'est au-dessus d'eux, ou même à la hauteur de quelques-uns; ni sa manière n'est après tout très caractéristique et très originale. Le poète au contraire est de telle importance que ce n'est pas seulement dans la littérature sacrée, mais dans la littérature contemporaine tout entière, la poésie profane y comprise, qu'il fait grande figure. Une chose rend très intéressante cette versification de Prudence : c'est la polymétrie, pour employer le terme technique des anciens; cette rare facilité, si exceptionnelle à Rome, qui lui a permis d'embrasser une variété si grande de rythmes; une chose en rend l'étude parfois difficile et forcément incomplète, c'est l'insuffisance de nos connaissances sur la poésie du ɪɪɪᵉ siècle et du commencement du ɪᴠᵉ, qui ne nous permet pas de fixer partout, je crois, avec le degré de précision désirable, son originalité.

Après le siècle d'Auguste, la métrique latine, pendant toute la durée du ɪᵉʳ siècle, loin de s'enrichir, s'était plutôt appauvrie. On s'était aisément contenté des vers devenus les plus populaires : l'hexamètre et le pentamètre dactyliques, le trimètre iambique, le septénaire trochaïque, l'hendécasyllabe. Les strophes éoliennes d'Horace avaient été peu employées. A peine Stace quelquefois dans ses Silves,

Sénèque dans ses chœurs en font usage. Il est vrai que nous ne connaissons plus que le nom de plusieurs poètes lyriques du temps : Cæsius Bassus; les petits poètes du cercle de Pline le Jeune; etc. Il reste certain malgré tout que personne à cette époque n'a essayé de mètres nouveaux, et qu'on a même laissé reposer beaucoup de mètres anciens. Au IIe siècle commença un mouvement tout nouveau, dans plusieurs directions diverses. D'une part l'archaïsme s'étendit parfois à la métrique; Sulpice Apollinaire s'amusait à ressusciter le vieux scénaire des comiques. D'autre part certains mètres, dont la vie avait été relativement obscure jusque-là, prirent tout à coup une popularité imprévue. Le dimètre iambique, le vers des badinages d'Hadrien mourant, devint par excellence le vers à la mode. On en vint bientôt à mettre de graves sujets, l'histoire romaine même, en dimètres iambiques, quand, au commencement du IIIe siècle, Marianus écrivit ses Lupercalia [1], Alfius Avitus ses Res excellentes. On chercha aussi, à cette époque, à créer quelques formes nouvelles; Septimius Serenus [2] fit parade d'adresse et de variété métriques, et Terentianus Maurus l'a plusieurs fois cité comme une autorité, lui a attribué plusieurs inventions originales. C'est vers le même temps qu'a probablement commencé l'habitude de composer des strophes tout à fait différentes des systèmes savants qu'Horace avait aimé à emprunter aux Lesbiens; c'est là une crise importante dans l'histoire de la métrique latine, qui appelle une sérieuse attention, et qu'il est nécessaire de bien connaître pour apprécier à sa valeur la versification de Prudence.

La strophe grecque, telle qu'Alcée, Sapho, l'ont créée, d'éléments analogues, mais divers, artistement unis dans une belle harmonie rythmique, ne s'était pas prêtée sans difficulté aux efforts qu'avait faits Horace pour la naturaliser à Rome; le secret de ces élégantes et délicates combinaisons, plus raffinées que le simple couplet, monotone

1. Terentianus, 2446 (Keil); Lucien Muller, p. 53 de l'édition de Rutilius Namatianus.

2. Terentianus, 1891-1973; L. Muller, *ibid.*, p. 44.

répétition du même vers, se perdit vite après lui. Déjà même l'une des formes employées par Horace, et l'une de celles qu'il préfère, la strophe des asclépiades mineurs, n'est qu'un couplet; elle se compose de 4 cola pareils, et il n'est pas absolument sûr même qu'elle soit une véritable strophe, que ces asclépiades ne soient pas employés κατὰ στίχον [1]. En tout cas Sénèque déjà a certainement rompu la strophe saphique d'Horace; employé parfois de longues séries de vers saphiques, qu'un seul adonique vient interrompre, terminant la série entière [2]. On a vu déjà que le IIe et le IIIe siècle paraissent s'être signalés par quelques innovations métriques : c'est à l'un de ces deux siècles que doit appartenir, selon toute vraisemblance, ce Pervigilium Veneris dont il est impossible de fixer exactement la date. Ceux qui le font le plus récent, comme Bæhrens [3], ne le placent pas plus tard que le commencement du IVe siècle; peut-être est-il plutôt un peu antérieur; certainement il a été écrit avant Prudence. Il se compose de septénaires trochaïques; ces septénaires sont coupés en sorte de couplets, d'ailleurs inégaux, par le refrain : « Cras amet qui nunquam amavit quique amavit cras amet. »

Telle était la situation, quand commença le IVe siècle, beaucoup plus fécond que ne l'avait été le troisième, mais assez confus, et où chaque poète semble avoir sa manière à lui. L'un, c'est Claudien, travaillant à rester classique dans sa métrique comme dans son style, n'emploie que des mètres consacrés par les grands écrivains des grands siècles; mais cependant il ne leur donne pas la forme particulière des systèmes d'Horace; il n'hésite pas à composer des alcaïques κατὰ στίχον, dans ses poèmes fescennins

1. C'est Meineke qui a imaginé que toutes les strophes d'Horace devaient être de 4 vers. Or sa règle ne s'applique certainement ni à l'ode III, 12 (Néobulé), en ioniques mineurs; ni à l'ode IV (Censorinus), en asclépiades. Il est vrai que le texte de celle-ci (vers 17) est contesté et pour des raisons assez graves.

2. *Hercule furieux*, f. 834; *Phèdre,* 279, etc.

3. Dans ses *Unedierte lateinische Gedichte* (Leipzig, 1877). Lucien Müller est à peu près du même avis, tandis que Bücheler le croit du IIIe ou même du IIe siècle. Cf. Teuffel, *Geschichte der rœmischen literatur*, 362, 3.

sur les Noces d'Honorius [1] et de Marie. Si Claudien même agissait ainsi, rien ne montre mieux combien s'était perdue la véritable tradition d'Horace. Mais Claudien n'a touché que par hasard à la poésie lyrique, et s'est presque toujours borné aux mètres dactyliques : à l'hexamètre ou au distique. Ausone fait mieux voir la plupart des caractères singuliers qui distinguent ce temps : tantôt imitation des classiques poussée jusqu'au purisme; tantôt archaïsme; tantôt polymétrie à la façon des petits poètes du IIIe siècle; parfois enfin, très probablement, innovations personnelles, mais petites fantaisies, légers caprices sans grande portée, qui consistent à rechercher ingénieusement les dernières combinaisons possibles, celles que souvent les maîtres des époques classiques n'avaient sans doute pas manqué d'apercevoir, mais avaient volontairement dédaignées comme moins heureuses [2]. Toutes les époques de la métrique latine se mêlent ainsi dans cette versification qui n'est que trop adroite et trop savante. Dans l'Ephemeris par exemple, la strophe saphique, construite selon la recette classique d'Horace, voisine avec les légers dimètres iambiques du siècle d'Hadrien; dans les Parentalia, l'épode ordinaire d'Horace, l'épode iambique, est encadrée ici par les vers légers de Serenus, là par un système qu'a imaginé Ausone lui-même.

Les chrétiens sacrifient tout, d'ordinaire, au désir de trouver des formes populaires, facilement intelligibles à tous. C'est pourquoi Hilaire, Ambroise adoptèrent le dimètre iambique, si universellement répandu depuis l'époque d'Hadrien. C'est pourquoi leurs strophes ne ressemblèrent nullement aux systèmes savants d'Horace, et ne furent autre chose que de simples couplets. Ambroise consacra ainsi le couplet de 4 dimètres iambiques, qui reproduisait parfois assez bien le parallélisme [3] des psaumes hébreux, auxquels les fidèles étaient habitués et ne restaient pas

1. *Fescennina de Nuptiis H.* et *M.*, fr. I, 93.
2. Voir, dans l'*Index* III de SCHENKL, p. 295, la liste de tous les mètres employés par Ausone.
3. Cf. supra, ch. II.

insensibles. Mais les poètes chrétiens latins postérieurs à Ambroise et, parmi les grecs, ses contemporains mêmes voulurent à la fois s'adresser aux gens du peuple et aux lettrés; être goûtés aussi bien des uns que des autres. Alors Grégoire d'une part reproduit les mètres grecs classiques, de l'autre ouvre des voies tout à fait nouvelles et inaugure la poésie rythmique [1]. En Occident, on voit un poète comme Severus revenir, dans son Carmen Bucolicum, à l'une des strophes asclépiades d'Horace [2]. Tel autre, comme Paulin de Nole, l'élève d'Ausone, s'en tient d'ordinaire aux vers dactyliques et iambiques, mais emploie aussi la strophe saphique. Qu'allait faire de son côté Prudence?

Il faut reconnaître que le vigoureux talent poétique de Prudence ne s'est jamais mieux affirmé que par l'habileté et le goût avec lesquels il a choisi entre les différents mètres. On ne peut lui refuser deux grands mérites : une grande variété, par laquelle il égale Ausone même, le plus savant et le plus ingénieux des profanes; puis un sentiment très juste des conditions essentielles faites à l'art de son temps. Dans ses deux recueils lyriques dont nous nous occuperons d'abord, il essaye successivement les genres les plus différents. Dactyles, iambes, trochées, anapestes, choriambes, logaèdes, asynartètes, toutes les formes métriques principales sont représentées dans son œuvre. Prudence ressuscite la haute poésie lyrique, à peu près morte à Rome depuis Horace; et il la traite avec la même originalité qu'Horace, la même indépendance et la même sagacité de jugement. Il ne se borne pas à reprendre, par une servilité maladroite, les strophes mêmes d'Horace; il ne reprend que celles qui étaient restées bien vivantes, celles que ses contemporains aussi bien que lui aiment à manier : ainsi la strophe saphique [3], ainsi les asclépiades

1. Cf. *Ibid.*

2. C'est la strophe composée de 3 asclépiades mineurs et du glyconique. (*Odes*, I, 6, Horace.)

3. Périst., IV; Cath. VIII. — Paulin a employé la strophe saphique dans son Ode à Nicétas. Ausone s'en est servi une fois dans l'*Ephemeris*, deux fois dans les *Professeurs de Bordeaux*.

mineurs [1]. Il lui emprunte aussi certains systèmes restés un peu moins populaires, mais encore compris et aimés, comme nous le montre l'exemple d'Ausone ; certains systèmes composés d'éléments très simples, de deux cola seulement : l'épode iambique [2] proprement dite (trimètre et dimètre) ; l'épode trochéo-iambique [3] (dimètre trochaïque et trimètre iambique catalectique) ; l'épode archilochienne [4] (archilochien majeur et trimètre iambique catalectique) ; l'épode composée de l'hexamètre dactylique [5] et du trimètre iambique. La strophe qu'il a employée dans sa préface : glyconique, asclépiade mineur et asclépiade majeur, n'est pas dans Horace, et nous ne connaissons personne qui l'ait employée avant Prudence. Il est possible qu'elle soit de son invention personnelle; s'il en est ainsi, c'est en tout cas sur le modèle des strophes ordinaires d'Horace qu'il l'a imaginée; il n'a fait qu'ajouter l'asclépiade majeur à la strophe : « Sic te diva potens Cypri [6]. » C'est donc là une de ces innovations assez insignifiantes, telles qu'on les recherchait encore parfois au IVe siècle et dont Ausone nous a offert quelques-unes.

Tous ces systèmes, imités d'Horace, ont été employés de préférence par Prudence dans ses poèmes les plus savants, dans ceux où il s'écarte le plus de la simplicité primitive de l'hymne liturgique. Cependant, dans un certain nombre de poèmes du même genre, il s'est détaché franchement d'Horace, et a suivi une tradition toute différente. Je ne le lui reprocherai pas, pour ma part. Il avait vu combien la vogue des systèmes d'Horace avait alors diminué; il ne voulait pas que son œuvre fût une œuvre artificielle, un divertissement d'érudit. Horace avait

1. C. V. par strophe de 4. Préface du 1er livre C. S. κατὰ στίχον, comme dans AUSONE, *Ep.*, VII, 2, 36 (Schenkl).
2. Préface II de l'*Apothéose*. Ausone l'a souvent employée.
3. *Epilogus*. Le dernier distique est incomplet; il n'y a que le vers trochaïque, soit que, comme l'ont admis la plupart des éditeurs, ce vers soit interpolé; soit qu'on pense avec Heinsius que la fin de la pièce au contraire est tronquée.
4. P. XII.
5. P. IX.
6. HORACE, *Odes*, I, 3.

fait preuve de sagesse en renonçant à imiter les rythmes de Pindare, et, parmi les rythmes plus simples des Éoliens, en faisant un choix adroit et réfléchi. Prudence eut la même sagesse; autant qu'il le put, il remonta à la tradition d'Horace; nul ne la représente mieux que lui au ɪᴠ[e] siècle; mais il ne voulut pas s'y emprisonner. Il se tourna aussi très résolument vers les goûts de son temps. D'abord il employa κατὰ στίχον, comme Claudien, certains vers qui dans Horace ne sont que l'un des éléments d'un système : alcaïques dans le Péristéphanon XIV, glyconiques dans la préface du deuxième livre contre Symmaque, archilochiens majeurs dans le Péristéphanon XIII. Puis il a composé un grand nombre de ces strophes nouvelles, qui ne sont plus la fusion harmonieuse de cola divers, mais la répétition uniforme du même colon. Parmi ces couplets, il y a une distinction à établir. Dans les uns, c'est la strophe seule qui n'est pas conforme à l'usage classique; le vers dont elle est formée est au contraire de ceux que les écrivains des meilleurs siècles ont préférés : tels les hendécasyllabes [1] du Cathémérinon IV et ceux du Péristéphanon VI, par couplets de trois; les glyconiques du Péristéphanon VII, par couplets de cinq; les trimètres iambiques, par couplets de cinq, dans le Péristéphanon X et le Cathémérinon VII; les septénaires trochaïques, par couplets de trois, dans le Péristéphanon I et le Cathémérinon IX; les dimètres anapestiques catalectiques, par série de quatre, dans le Cathémérinon X. Dans d'autres, et déjà peut-être dans le dernier [2] exemple que je viens de citer, non seulement la strophe est nouvelle, mais le vers qui la constitue, bien qu'ayant de très anciennes origines, est de ceux dont la vogue, la popularité véritable, dans la littérature latine, n'ont commencé qu'après l'âge classique, à partir du

1. L'hendécasyllabe avait conservé une assez grande vogue, mais employé κατὰ στίχον; on le retrouve ainsi chez Ausone, et, plus tard encore, chez Martianus Capella. (Cf. la dissertation de F. O. Stange, *De re metrica Martiani Capellæ*. Leipzig, 1882.)

2. Il semble en effet résulter de Terentianus Maurus, 1811 sqq., que les poètes du ɪɪ[e] siècle et du ɪɪɪ[e] aimèrent beaucoup le dimètre anapestique catalectique.

IV[e] siècle. J'entends : le dimètre iambique par couplets de quatre, de plusieurs Cathémérinon et Péristéphanon; le même vers catalectique, également par couplets de quatre, du Cathémérinon VI; auxquels je joindrais volontiers les trimètres dactyliques hypermètres du Péristéphanon III; car si ce petit vers dactylique est très ancien, si Alcman[1] déjà l'employait, dans la poésie latine du moins, il devait surtout son succès à Septimius Serenus[2].

Dans cette dernière série de strophes, dans ces couplets de petits vers dactyliques, iambiques, anapestiques, trochaïques, ou logaédiques, la part d'invention personnelle de Prudence semble être considérable. Sans doute un mouvement s'était fait sentir avant lui, qui devait avoir pour conséquence naturelle la formation de strophes ainsi construites. Bien plus, Hilaire et Ambroise déjà avaient donné le premier type complet de ces strophes, celle des dimètres iambiques; c'est sur ce type que Prudence en a formé d'autres, d'après les mêmes principes. Mais il paraît bien que c'est lui qui a ainsi imaginé ces systèmes très variés, en prenant pour règle l'emploi des dimètres 4 par 4, des trimètres 5 par 5, des septénaires 3 par 3. Nous ne connaissons personne qui l'ait précédé en cela, et nos informations sur la littérature du IV[e] siècle sont assez complètes pour que nous puissions dès lors affirmer que nous nous trouvons en présence de créations qui lui sont bien personnelles. Son mérite, qu'un poète chrétien seul pouvait avoir de son temps, a été de discerner très bien quelle voie il devait prendre pour innover; si, comme le plus habile de ses rivaux profanes, comme Ausone, il eût voulu s'en tenir à la tradition classique, quelles autres innovations aurait-il pu imaginer, sinon quelques trouvailles assez insignifiantes, et forcément très rares, comme celle de la strophe qui lui a servi pour sa

1. Cf. CHRIST, *Metrik der Griechen und Rœmer*, § 193.

2. Cf. les vers bien connus : « Inquit amicus ager domino, » etc., dans VICTORINUS, III, p. 121 (Keil); l'*Hymne de sainte Agathe*, attribuée à Damase, est en trimètres dactilyques (4 par strophe); mais tout le monde s'accorde maintenant à reconnaître qu'elle est certainement postérieure à Damase (Cf. DE ROSSI, dans l'article précité sur les poèmes de Damase).

préface? D'autre part, l'exemple d'Hilaire et d'Ambroise, qui avaient franchement adopté des mètres classiques, le dispensait de se risquer à rompre avec la poésie quantitative; d'essayer une poésie nouvelle et simplement rythmique, comme, chez les Grecs, Grégoire le tentait déjà. C'était un avantage pour lui; car, si le sentiment de la quantité s'affaiblissait alors de jour en jour chez les Latins, le principe rival de la quantité, l'accent, ne s'était pas dégagé avec assez de netteté pour que ceux qui voulaient tourner vers lui leur attention ne courussent pas le péril de tâtonner très longtemps. Qui ne louera Prudence d'avoir préféré les mètres classiques, plutôt que d'avoir perdu son temps et sa peine à ébaucher ces quasi-vers dont Commodien avait déjà donné un essai, et qu'Augustin allait aussi choisir pour son poème contre les Donatistes? Dans ces conditions, un seul genre d'originalité était accessible pour lui : la composition de couplets nouveaux, ayant pour élément un vers classique. Prudence l'a très bien compris, et a tiré le meilleur profit du jugement très exact qu'il avait fait des conditions où était réduit l'art en son siècle.

En effet, qu'on ajoute, aux systèmes divers de ses deux recueils lyriques, l'hexamètre de ses poèmes didactiques, on voit combien, dans son ensemble, sa versification est intéressante. Elle a une richesse, une variété telles qu'aucun de ses contemporains ne l'égale; elle est un compromis très judicieux entre la tradition et le goût moderne. Voilà qui pouvait rendre très fiers les chrétiens qui lisaient Prudence; les remplir d'un orgueil fort légitime. On sait quelle importance avaient toujours attachée les Grecs à la création, les Latins à l'introduction dans leur littérature de mètres nouveaux ou de strophes nouvelles; c'était le fondement essentiel de la renommée d'un Archiloque chez les premiers, d'un Horace chez les autres. Or, désormais les chrétiens latins avaient un poète auquel, toutes proportions gardées, nul ne peut contester pareille gloire.

Mais, disent les contempteurs de la poésie chrétienne, toute cette richesse de la versification de Prudence n'est qu'apparente; ces innovations ne sont pour la plupart rien

moins qu'heureuses. Sans doute sa métrique est variée ; le choix de couplets qu'il offre, abondant et même luxuriant. Mais d'abord, que sont ces monotones couplets de vers identiques à côté des systèmes savamment combinés d'Horace? Puis quel usage fait Prudence de ces couplets? N'est-il pas vrai que bien souvent il les emploie maladroitement et à contresens? Reconnaît-on chez lui cet art du métricien qui sait les finesses et les ressources de chaque mètre, de l'harmoniste délicat, en quelque sorte, qui distingue le timbre de chaque instrument, et règle ses choix en conséquence? Au contraire, intervertissez, dit Lucian Müller [1], les couplets de tels Cathémérinon ou de tels Péristéphanon ; vous verrez qu'ils conviennent aussi bien, ou plutôt aussi mal aux uns qu'aux autres. C'est là, je crois, un jugement très injuste et qui ne se peut soutenir que par un purisme, disons même un pédantisme classique excessif.

Prudence a eu tout aussi raison de s'éloigner parfois de la règle d'Horace qu'Horace lui-même de ne pas s'enchaîner servilement à celle des Lesbiens. En réalité, si l'on considère les strophes de ses poèmes lyriques non plus au point de vue de leurs origines, mais en se préoccupant plutôt de leur adaptation plus ou moins heureuse à tel ou tel sujet, une grande division s'indique tout de suite, que nous n'avons pas négligé de marquer déjà, et qu'Ebert a eu le mérite de très bien reconnaître. D'un côté, dans les poèmes en dimètres iambiques, Prudence suit la veine populaire chrétienne; de l'autre, dans les poèmes en mètres plus ou moins savants, il hausse d'ordinaire le ton, et ses ambitions poétiques grandissent. On ne trouvera pas que le dimètre iambique manque d'ampleur et de dignité pour quelques-uns des sujets traités par Prudence dans les Péristéphanon (car les plus malveillants n'en sauraient critiquer l'emploi dans aucun des Cathémérinon), si l'on se donne la peine de remarquer que précisément, dans les pièces en question, Prudence a tenté de prendre le ton de la légende familière ; c'est ce que nous avons constaté

1. *De Re metrica*, p. 103.

dans l'hymne en l'honneur de Laurent. Pour les poèmes en mètres savants, c'est à leur sujet que Lucian Muller croit triompher; c'est en parlant d'eux surtout qu'il répète qu'on pourrait sans inconvénient intervertir tous les rythmes. Mais est-ce donc là un crime si irrémissible, quand les sujets traités par Prudence sont partout sensiblement les mêmes, quand il n'y a entre eux que d'assez légères nuances? et d'ailleurs les métriciens allemands, L. Muller plus qu'aucun autre, ne font-ils pas très souvent preuve d'une grande subtilité et d'une grande étroitesse d'esprit quand ils prétendent déterminer avec la plus exigeante précision le caractère particulier de chaque rythme? En général on peut trouver au contraire que les légères nuances dont je viens de parler ont été assez bien observées par Prudence, sans qu'il soit partout, je le reconnais, entièrement irréprochable. Il semble, par exemple, qu'il se soit laissé guider quelquefois dans le choix de ses mètres par des considérations un peu puériles. Ebert a fait à ce sujet quelques remarques ingénieuses [1] : il prétend que, si Prudence a choisi une strophe de 3 vers pour le Cathémérinon IV, c'est qu'il y célèbre la Trinité; que, si dans le Péristéphanon VI il s'est servi d'un couplet de trois vers encore, c'est qu'il y chante trois martyrs; et que le Péristéphanon Ier est en septénaires trochaïques parce que ce mètre aimé des légionnaires convenait à une hymne en l'honneur de deux soldats. L'esprit du temps était tel qu'il est vraisemblable que Prudence a eu vraiment ces diverses intentions; elles nous font un peu trop souvenir qu'il est du siècle d'Ausone et de Porphyrius Optatianus. Mais elles ne sont pas les seules qui l'aient guidé, et sont facilement rachetées par la variété, par la souplesse d'une métrique qui, prise dans son ensemble, demeure le résultat presque toujours heureux d'une habile transaction entre le présent et le passé.

Si l'un des mérites les plus incontestables de Prudence est par conséquent dans la formation de ses strophes et le

1. P. 256.

choix de ses mètres, il n'est pas moins intéressant d'étudier quelle est chez lui la facture de ceux-ci. Si l'on tient compte de quelques inégalités légères, de cette négligence relative dont les chrétiens sont toujours plus ou moins entachés, on reconnaîtra en lui un versificateur formé à bonne école, soucieux de reproduire fidèlement les règles établies, et on ne trouvera pas qu'il soit trop inférieur à Claudien ou à Ausone. Ainsi, dans les mètres empruntés à Horace, il a suivi Horace aussi exactement qu'eux; conservant scrupuleusement ses traditions aussi bien dans la forme qu'il donne à la base des vers logaédiques ou choriambiques — trochée dans le saphique, spondée dans l'asclépiade, ou dans le glyconique [1] — que dans la régularité des césures, — penthémimère dans le saphique, après le premier choriambe dans l'asclépiade, etc. Il manie l'hendécasyllable avec toute la sûreté et toute la prestesse d'un bon élève de Martial : base spondaïque [2], le plus souvent césure penthémimère ou après le dactyle. Ses dimètres iambiques sont très réguliers, avec l'iambe obligatoire aux pieds pairs, le spondée occupant d'ordinaire les pieds impairs, où trouve place assez souvent l'anapeste, tandis que le tribraque, qui se présente parfois au deuxième pied, est assez rare [3]. Les dimètres anapestiques catalectiques sont très réguliers aussi, avec l'anapeste au troisième pied, le spondée ou l'anapeste aux deux premiers, de façon toutefois qu'il n'y ait pas plus d'un spondée par vers. En tout cela encore il n'y a guère de différence entre lui et Ausone [4]. Il traite les trochaïques septénaires [5] comme on les

1. De même il a l'anacrouse de l'alcaïque longue, tandis que Claudien par deux fois l'a admise brève. Cf. L. Muller, *de Re metrica*, p. 164.

2. Tandis qu'Ausone a admis par exception la base iambique. Cf. Schenkl, *Index*, au mot : Phalæcium systema. Prudence aime aussi à ralentir le rythme en plaçant au milieu du vers un long mot de 6 syllabes : dulces hendecasyllabos revolvens. P. VI, 162. — Martianus Capella a comme Prudence la base toujours spondaïque. Cf. Stange, *l. c.*

3. Le dimètre iambique des poètes chrétiens a été étudié spécialement par M. Huemer : *Recherches sur le dimètre iambique chez les poètes chrétiens avant Charlemagne*. Wiener-gymnasial programm, 1876.

4. Les archilochiens de Prudence (P. XIII) sont aussi très sévèrement construits. Cf. Christ, *Metrik*, § 649, L. Muller, *de Re metrica*, livre II, p. 145.

5. Bède, plus tard, considérait ces septénaires comme deux dimètres

traitait sous l'Empire, depuis que, comme le prouve le Pervigilium Veneris, on les faisait servir à la poésie lyrique. Les pieds impairs sont presque exclusivement trochaïques et les pieds pairs en grande majorité spondaïques; il y a toujours une diérèse après le quatrième pied. Ce sont à peu près les habitudes que gardait de son côté Ausone [1].

Les trimètres iambiques observent en toute rigueur la distinction des pieds pairs et impairs, et le spondée n'est jamais admis aux premiers; dans ces mêmes pieds pairs les dissolutions de la longue sont rares [2]. Aux pieds impairs Prudence emploie les spondées en majorité assez forte, puis les iambes; les anapestes assez fréquemment aux premier et cinquième pieds; les dactyles quelquefois dans le long Péristéphanon X, et très exceptionnellement les tribraques. Il donne à ses trimètres presque régulièrement une coupe penthémimère. Si l'on compare la facture des trimètres de Prudence à celle des trimètres d'Ausone, on verra qu'elle est tout aussi sévère [3]; Ausone même a admis quelques spondées aux pieds pairs, et Prudence ne le fait pas.

On ne s'étonnera pas après cela de trouver la même correction dans les vers dactyliques. Les distiques du Péristéphanon VIII et du Péristéphanon XI, sans aller jusqu'au purisme d'Ovide [4], sont très corrects. Pour l'hexamètre, le modèle que Prudence a choisi de préférence est assurément Virgile, sur lequel se règlent d'ailleurs la plupart des poètes contemporains [5]. Que la proportion des dactyles soit un peu plus forte chez lui, cela n'a pas grande importance [6]. Il est plus important de noter que les fins de vers, le cin-

(*de Arte metrica*, § 23). Mais il n'est pas douteux que Prudence n'ait voulu composer des septénaires.

1. Cf. l'Index de Schenkl, au mot Trochaïque tétramètre.

2. Sur 1140 trimètres du Périst. X j'ai compté seulement 12 tribraques au 2e pied, et à peu près autant au 4e. Dans le Cath. VII, il n'y en a pas.

3. Cf. l'Index de Schenkl, aux mots Cæsura et Iambici trimetri.

4. En particulier, Prudence n'évite pas le mot trisyllabique à la fin du second hémistiche.

5. Cf. L. Muller, *de Re metrica*, p. 136.

6. Krenkel, dans la dissertation que j'ai citée plus haut, a fait une statistique des spondées et des dactyles, d'après la méthode de Drobisch (p. 35 et sqq.).

quième et le sixième pied, sont traitées par lui avec une liberté assez grande. Outre qu'il abuse un peu du cinquième pied formé d'un monosyllabe et d'un disyllabe pyrrhique, ce qui est légitime, mais fatigant quand la répétition devient si fréquente [1], il présente très souvent des cinquièmes pieds formés d'un monosyllabe long [2], et des deux premières brèves d'un mot de quatre syllabes; des césures à l'arsis du cinquième pied; des élisions au sixième [3]; les deux derniers pieds formés d'un seul mot [4] de cinq syllabes, et une proportion de vers spondaïques très forte pour un poète du IVe siècle [5], où le vers spondaïque était plutôt évité que recherché. En tout cela l'influence de Lucrèce a certainement contrebalancé chez Prudence l'influence de Virgile. Car, outre qu'il avait un certain goût pour l'archaïsme, Prudence a voulu, dans ses poèmes dogmatiques, suivre l'exemple du plus grand poète didactique de Rome; et il a cru aussi avoir droit aux mêmes libertés, à cause de l'égale difficulté des sujets. Il est à remarquer en effet que ces libertés sont en plus grand nombre dans les poèmes les plus proprement didactiques, l'Hamartigénie et l'Apothéose, que dans les livres contre Symmaque et surtout la Psychomachie; c'est même dans le poème dont le sujet est le plus entièrement théologique, dans l'Apothéose, qu'on les trouve de beaucoup le plus multipliées. Quant aux césures, elles sont régulières chez lui et n'appellent pas de remarques spéciales [6].

Je n'ai eu jusqu'à présent à mettre en relief que les mérites et la correction de la versification de Prudence. Mais cette versification a aussi ses tares, il faut l'avouer; si la

1. Ainsi *Apoth.*, 281, 2, 3, 4, 296, etc.
2. *Ibid.*, 189, 316, etc.
3. Krenkel, p. 60.
4. Ce sont souvent des imitations visibles de Lucrèce, ainsi C. S., I, 147... induperator.
5. Krenkel, p. 36-7, donne la proportion de 1 : 160. — L. Muller, p. 142, exagère la répugnance des poètes du IVe siècle pour les spondaïques. — Plus tard, Bède (*de Arte metrica*, § 14) ne comprenait plus les vers spondaïques de Prudence; il voulait écrire : intereceptæ, interefectæ, etc.
6. Cf. Krenkel, p. 33; les vers prétendus sans césure qu'il cite (C. S. I. 515, II, 501, 675. Périst. IX, 5) ont l'excuse d'un mot composé à la place de la césure, ou d'une préposition, « in gremium, ad-volvebar, etc. ».

métrique proprement dite est fort correcte, la prosodie l'est moins. Le poète qui a égalé les plus habiles de ses contemporains par la facture de ses vers, conforme au bon usage classique, pèche par certaines erreurs manifestes de quantité, et l'on ne voit que trop qu'il vivait en un temps où le sentiment naturel s'en perdait, où l'école seule en maintenait vraiment les règles. Il ne faut pas s'étonner de voir Prudence suivre la plupart des théories grammaticales qui avaient cours aux derniers siècles de l'empire [1], et que nous présentent les manuels de Terentianus Maurus, de Marius Victorinus, ou de Plotius : leurs théories sur les syllabes communes par exemple. Il traite ainsi comme communes les brèves finales devant deux consonnes initiales [2], même une muette et une liquide, tant à la thésis qu'à l'arsis, devant *qu* [3], même devant *h* [4]. Il a usé aussi souvent de l'allongement à la césure [5], et beaucoup plus que de raison de l'allongement par la seule force de l'arsis [6]. C'est en suivant une tendance très forte de la langue, qui se marquait mieux de siècle en siècle depuis le temps d'Auguste, qu'il a abrégé presque régulièrement certaines finales : terminaisons adverbiales et même verbales en $\bar{e}$; terminaisons adverbiales en $\bar{a}$; surtout naturellement les terminaisons adverbiales en $\bar{o}$, et les mêmes terminaisons dans les verbes ou les noms; terminaisons en *on* [7] (ων) des

1. Cf. L. Muller, *de Re metrica*, p. 16.
2. *Ibid.*, p. 319-321; Victorinus, p. 27 (Keil). — Cf. Ausone, XVIII, 91.
3. L. Muller, p. 314; Bède, *de Arte metrica*, § 3. — C'est à tort que M. Faguet, p. 112, a expliqué plusieurs de ces exemples par de simples allongements d'arsis.
4. L. Muller, p. 321; Ausone, index de Schenkl, p. 392.
5. Plusieurs des exemples donnés par M. Faguet, p. 115, sont inexacts. Mais cf. Krenkel, p. 19. — La plupart des exemples analogues d'Ausone, cités par L. Muller, p. 323, sont contestés et corrigés par Schenkl.
6. Cependant certains des cas admis par Dressel dans son édition doivent être corrigés. Je remarquerai qu'il n'y a aucun doute que le vers C. XII, 67, que Dressel écrit puer o qui trinam Pater, ne doive s'écrire puer o cui trinam Pater. Prudence emploie plusieurs fois la quantité $c\breve{u}\breve{i}$, et allonge ici i devant tr.
7. Krenkel, p. 15, sqq. Krenkel commet une singulière erreur en abrégeant suo (!), dans le vers C. S. I, 369. C'est une simple faute d'impression qui a passé du texte d'Obbarius dans celui de Dressel. Le texte est Triviæ *sub* nomine. Cf. Arevalo (*ibid.*); Ausone, index III de Schenkl, p. 294 et 288.

mots grecs. Cette tendance est si exagérée chez lui qu'on voit bien qu'il ne fait aucun effort pour réagir contre cet affaiblissement du sentiment de la quantité, qui était si général chez ses contemporains. Comme eux aussi, il s'est permis les plus grandes libertés dans l'usage des noms propres, auxquels, à la façon de la plupart des autres chrétiens, il attribue une quantité tout à fait arbitraire; et cela surtout pour les noms hébreux [1], puis très fréquemment encore pour les noms grecs [2], et assez souvent enfin pour les noms latins eux-mêmes [3]. Toutes ces licences lui ont paru aussi légitimes à l'égard des noms communs, adjectifs, etc., venus du grec que les nécessités de la langue théologique l'ont forcé de s'approprier en grand nombre [4]. En dernier lieu, on ne peut nier qu'on ne rencontre chez lui un certain nombre de quantités irrégulières dont on ne saurait rendre raison [5], et qu'on peut considérer comme de véritables fautes.

Une des licences prosodiques principales que Prudence s'est permises, et dont la fréquence excessive dépare ses poèmes, c'est l'hiatus. C'est une question de savoir si tous les hiatus qu'ont admis les éditions d'Obbarius et Dressel doivent être maintenus. La plupart ont été contestés par M. L. Muller [6]; lui-même cependant n'a pu les effacer tous, et il est très vraisemblable qu'il a voulu en corriger plusieurs qu'il faut au contraire reconnaître. D'abord il est impossible de nier soit certains hiatus à l'arsis dans les hexamètres comme l'hiatus du monosyllabe *me* dans le vers contre Symmaque [7], II, 159; soit certains hiatus à la thésis devant [8] *h* (Ham., 698); cela porte à n'être plus très

1. Bĕlīa, H. 520. Bĕlĭa, P. 714 et Krenkel, 10; L. Muller, 343.
2. L. Muller, 354; Krenkel, 7.
3. Gālerius. P. VIII, 6; Pompĭliorum, P. X, 403; Krenkel, 11-12.
4. La préface accumule plusieurs de ces fautes : hĕresis, cătholicam idŏlis, etc.
5. Pŭgilibus, C. S, II, 513; Cui (une seule brève), C. III, 167; eădem au nominatif, P., 1, 3. Krenkel, p. 13, cite qqs exemples contestables.
6. P. 155, sqq.
7. Spemque in *me* omnem statuat... Cf. quatre exemples analogues dans Ausone. (Krenkel, *index*, au mot Hiatus.)
8. Cf. Ausone, XV, 28, 7; Schenkl.

scrupuleux sur les quelques autres exemples que présentent encore les poèmes en vers dactyliques [1]. Je comprends qu'on soit plus choqué de ceux qui se rencontrent dans les strophes lyriques. Mais il est bien difficile d'en nier la plupart; tous les manuscrits portent le même texte : « aram ante ipsam simplices », dans la plus célèbre strophe des Cathémérinon, où il est bien invraisemblable d'ailleurs qu'eût pu se glisser une erreur de texte, cette unanimité même des témoignages mise à part. Il faut donc renoncer à corriger ce premier exemple; on peut dès lors admettre les exemples analogues du C. XII, 50, et 189, et cela d'autant plus facilement qu'il s'agit de dimètres iambiques, de vers d'un caractère populaire; dans les trimètres même, je ne crois pas pour ma part qu'il faille corriger l'hiatus du vers 833, Périst. X, autorisé par un souvenir de Virgile [2]. Deux cas seulement me paraissent plus véritablement choquants, dans le même poème, vers 925 et vers 1078; on aimerait à les effacer, et peut-être peut-on le faire, non en changeant arbitrairement le texte, avec L. Muller, car la tradition manuscrite est encore unanime, mais en admettant plutôt un allongement irrégulier de la syllabe suivante [3].

Ces diverses incorrections, qui ne sont pas sans gravité si l'on compare Prudence à Claudien ou même à Ausone, paraîtront bien légères si on le compare à la moyenne des poètes chrétiens ses contemporains. Chez ceux-ci, Paulin de Nole excepté, la prosodie est toute populaire bien souvent, ne garde plus rien de classique. L'auteur du poème sur les événements de 394, que j'ai comparé aux livres contre Symmaque [4], est presque aussi barbare que Commodien; et des écrivains beaucoup plus lettrés, un pape éru-

1. C. S. II, 510, etc. Krenkel, p. 27.

2. Pour le : Vale, inquit, Iolla, M. L. Muller, p. 156, veut écrire Salve, en se fondant sur un vers de l'*Enéide* (XI, 97). Mais, quoi qu'il en dise, le sens serait tout différent.

3. L'allongement de ut. Permitto vocem libere ut exerceas. — His membra pergunt urere ut igniverint. On évite ainsi le tribraque libere ut, urere ut, qui, comme on l'a vu, est rare chez Prudence. Les conjectures de M. L. Muller sur ces deux vers (p. 156) se réfutent d'elles-mêmes.

4. Cf. chapitre III.

dit, comme Damase même, emploient souvent des quantités tout à fait fautives. En reconnaissant donc que la prosodie de Prudence s'éloigne plus que sa métrique de l'usage de la bonne époque, on n'en tirera pas une conclusion entièrement défavorable. Pour être juste, il faut se souvenir qu'il était presque impossible à un poète au IVe siècle d'éviter l'un ou l'autre de deux défauts extrêmes : s'il voulait être un puriste, conformer exactement à la tradition classique la facture des rythmes et la quantité des syllabes, il produisait l'œuvre la plus artificielle et perdait son temps à des pastiches, c'était Claudien; s'il voulait tenir trop de compte des transformations que subissait alors la langue, et se frayer hardiment une voie vers des procédés tout à fait nouveaux, il risquait de tâtonner; on ne voyait pas très bien encore ce qu'allait être la métrique de l'avenir; dans la décomposition des langues classiques, où étaient les germes véritables qui lèveraient? La chose restait en grande partie obscure, et Grégoire de Nazianze [1] lui-même, quand il a écrit ces deux poèmes tout particuliers dont nous avons déjà parlé, n'a rien fait de bien remarquable. Mais Prudence a su au contraire, seul en son temps, tenir, entre ces deux routes opposées, une voie moyenne qu'il était fort difficile de découvrir [2]. Comme il était parvenu, à certains moments de sa vie tout au moins, à établir dans ses croyances un équilibre tout à fait imprévu entre ses vieux sentiments patriotiques de citoyen romain et sa foi chrétienne, quand il fit œuvre de poète, il sut combiner entre le classicisme et le goût moderne des transactions très heureuses, choisissant des vers classiques, auxquels il donne une

1. Cf. chapitre II.

2. Je n'ai rien dit des assonances, des rimes chez Prudence. Il y en a quelques exemples, surtout dans les pièces en dimètres iambiques (C. I, II, XI, XII; P. V. II), mais sans que la rime devienne pour Prudence un véritable procédé, régulièrement employé. — Voir, pour les premiers emplois de la rime par les chrétiens et surtout par les Africains, l'article de Wœlfflin dans l'*Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, I, p. 350-389. — On peut noter chez Prudence quelques allitérations; mais la chose n'a pas grande importance. (Cf. L. MULLER, *de Re metrica*, p. 451. — KRENKEL, p. 46.)

facture classique, mais les faisant entrer dans des arrangements nouveaux, dans des strophes nouvelles, et en même temps cédant quelque chose aux exigences d'un siècle où le sentiment naturel de la quantité s'était déjà presque perdu. Ainsi s'est formée une œuvre qui, dans les deux recueils lyriques surtout, est originale; ainsi dans sa versification, plus, je crois, que dans son style, Prudence est parvenu à fondre en une assez belle harmonie des éléments très différents. C'est à quoi nul parmi les chrétiens n'a réussi avant lui, ni en même temps que lui; c'est ce qui, quelques années seulement après lui, était devenu absolument irréalisable. Son œuvre donc demeure unique dans l'ensemble de la poésie latine chrétienne au IVe siècle; tout aussi exceptionnelle que celle de Claudien dans la poésie profane du même temps, mais par des causes toutes contraires, et singulièrement plus honorables.

CONCLUSION

Nous manquons entièrement de renseignements sur le succès qu'obtint auprès des contemporains la poésie de Prudence; entre l'année où il écrivit sa Préface et le moment où Gennadius composa son Catalogue, nul n'a prononcé son nom. Des deux pays où son œuvre a dû le plus facilement se répandre, l'Espagne et la ville de Rome, la première possède sans doute au commencement du ve siècle une littérature chrétienne, qui lui manquait jusqu'alors, mais cette littérature n'est pas encore très riche, et il n'est pas surprenant que nous n'y trouvions pas toutes les informations que nous souhaiterions. L'autre, au moment même où Prudence écrivait contre Symmaque, et se laissait aller à l'illusion que la sécurité de l'Empire venait d'être assurée par la bataille de Pollentia, était au contraire à la veille des plus rudes épreuves; qui eût songé à nous parler des œuvres de Prudence, au moment où les Goths ravageaient ces cryptes qu'il a décrites dans les Péristéphanon, y mutilaient les inscriptions damasiennes qu'il y avait lues? Mais dès que les premiers chocs des invasions se sont produits, dès que, dans les nouvelles sociétés, fusion des Latins et des Barbares, qui commencent à se constituer, cherche à se perpétuer aussi une littérature latine, nous voyons Prudence lu et admiré. Gennadius l'a mentionné; Mavortius l'a édité. Les premiers poètes latins de ces temps, Avitus, Fortunat, le connais-

sent; dès lors il devient le grand modèle. C'est à lui que la versification du siècle de Charlemagne revient toujours. La connaissance de la métrique qu'on possède encore lui est due en grande partie [1]. Il n'y a qu'à feuilleter la collection de Dümmler pour se rendre compte sur-le-champ de l'influence qu'il a exercée. J'ai déjà dû citer, à propos de la Psychomachie, des exemples frappants. Les œuvres lyriques, en particulier les Péristéphanon, m'en fourniraient facilement de pareils [2].

Quand on voit ainsi la renommée dont Prudence a joui, dans ces premiers siècles du moyen âge, on ne doute pas un instant que son œuvre n'ait dû avoir, au IVe siècle et au commencement du Ve, une grande popularité. Cette popularité a été sans doute plus étendue qu'elle ne put l'être par la suite. Car, parmi les contemporains de Prudence, il existait ce qui n'existe plus après les invasions barbares, un public. A l'époque mérovingienne, à l'époque carolingienne, Prudence ne put être connu que des clercs. Les cercles érudits de Fortunat, d'Alcuin, de Theudulfe le lisaient; mais, hors de ces sociétés choisies, qui le connut? Au IVe siècle au contraire, les Cathémérinon ont dû s'adresser à un public plus restreint déjà et surtout moins sensible que le public païen des temps classiques, mais encore assez nombreux et assez attentif; on n'a pas dû seulement y admirer les parties que l'Église a adoptées, et que plus tard se sont trouvés connaître tous les chrétiens, même lorsque le nom de Prudence avait été oublié par eux; on a dû y aimer les défauts mêmes que nous y avons signalés, les longueurs narratives ou descriptives qui les faisaient ressembler à la poésie lyrique profane. Les Péri-

1. Bède, par exemple, le cite souvent dans son *de Arte metrica*, et j'en ai, au cours de cette étude, donné deux exemples curieux.

2. Déjà Sidoine Apollinaire a écrit un poème en vers saphiques où il nous annonce son intention de chanter un jour les martyrs des Gaules, à l'exemple de Prudence sans doute (*Ep.*, IX, 16). Imitations des Péristéphanon dans : Paul Diacre, carmen V (p. 43, Dümmler, I); Theudulfe, carmen XIII (p. 467, *ibid.*); C. XVI (*ibid.*, p. 471); etc.; Wahlafrid Strabon, *de Beati Blaithmaic vita et fine* (132, Dümmler, II), début de l'hymne sur les martyrs d'Agaune, et début du P. VI (*ibid.*), etc.; Florus, passim (D., *ibid.*, p. 508); *Eloge de Prudence* dans Wandalbert, Commendatio, 21 sqq. (*ibid.*), etc.

stéphanon ont dû avoir en Espagne une très grande vogue; les uns, composés en l'honneur des martyrs espagnols, flattaient le patriotisme si excitable des compatriotes de Prudence; c'est au nom de ceux-ci que le poète y prenait la parole; il s'effaçait derrière eux; il écrivait ses poèmes pour les jours anniversaires, son intention paraît presque parfois avoir été qu'on les chantât ces jours-là [1]. On n'a guère dû le faire, mais on a dû les lire beaucoup. Les autres, ceux que Prudence a composés au retour de son voyage de Rome, avaient un bien grand intérêt pour les habitants de la Tarraconaise qui n'avaient pas pu visiter la capitale chrétienne. Prudence, qui en revenait, leur communiquait ses impressions, enrichissait leur calendrier, offrait ainsi un nouvel aliment à leur dévotion. Toutes ces merveilles de la Rome chrétienne, embellie par le pape Damase, quand il les décrivait, certainement l'évêque Valérien n'était pas seul à prêter l'oreille; Tarragone, Saragosse, Calahorra, la vallée de l'Hèbre tout entière écoutait, se donnait la pieuse illusion qu'elle avait visité la crypte d'Hippolyte, et en effet écrivait la fête d'Hippolyte sur son calendrier. La situation était donc toute différente, au IVe siècle et à l'époque de Bède, quand il fallait mettre en prose les Péristéphanon pour leur donner un public. Quant aux livres contre Symmaque, l'actualité qui les caractérise leur donnait un ferment d'intérêt puissant. J'aurais peine à m'imaginer que non seulement en Espagne, mais à Rome même, le théâtre du conflit, on ne les ait pas lus avidement. L'Apothéose et l'Hamartigénie seules n'ont peut-être été écrites que pour une élite de lecteurs, et encore faut-il ajouter que le goût des questions théologiques a été assez vif en ce temps pour que cette élite fût assez nombreuse.

Ainsi cette poésie latine chrétienne, qu'on se représente trop souvent comme entièrement factice, a eu beaucoup de vie véritable. On peut dire tout le mal qu'on voudra du IVe siècle; il le mérite. Mais, comme de toutes les périodes

1. P. I, 118; III, 201.

de transition, on en peut dire en même temps du bien. C'est, par exemple, un fait incontestable, et que Niebuhr[1] a été le premier à faire bien comprendre, que la littérature latine, après avoir langui deux siècles, y reprend quelque force. Au IIe et au IIIe siècle, depuis l'époque d'Hadrien, les Grecs avaient pris leur revanche contre les Romains, et reconquis cette suprématie intellectuelle qui leur avait échappé à l'époque de César et d'Auguste; jusqu'aux approches de l'époque de Théodose, leur langue et leur littérature tiennent de nouveau le premier rang et font reculer leurs rivales latines. Au IVe siècle, au contraire, et surtout dans la seconde moitié, au souffle des passions religieuses, l'esprit latin se réveille. Cette aristocratie romaine, encore si distinguée, dont j'ai cherché à tracer le portrait en parlant de Symmaque, et qui a compté alors des membres si illustres, toute vouée à de nobles et graves études, a donné à l'éloquence ses derniers beaux jours. Claudien a ressuscité un instant la haute poésie. S'agit-il de pensées et de sentiments, j'ai tâché de montrer, sans rien exagérer, que les écrits de Symmaque, et d'abord la Relation, son chef-d'œuvre, étaient moins froids et moins vides, présentaient plus d'intérêt si on les étudie de très près, que ne le laisserait espérer le premier coup d'œil; et je n'ai pas négligé de montrer que Claudien même, parfois, tout pauvre esprit et tout pauvre cœur qu'il semble bien avoir été, avec la prodigieuse facilité de son talent, a été l'interprète sincère de ce patriotisme romain, de cet attachement aux mœurs des aïeux que le malheur avait ravivés. S'agit-il de formes et de goût littéraires, cette aristocratie, à la tête de laquelle se plaçait Symmaque, avait ses idées réfléchies et arrêtées; elle s'était créé un style particulier, commun à la plupart de ses membres, malgré les différences individuelles, où se mêlent à dose à peu près égale l'imitation respectueuse de la manière classique, qui imposait le respect aux provinciaux comme Pacatus, et les concessions habiles à la ma-

1. NIEBUHR, *Kleine historische und philologische Schriften*, II. 52.

nière moderne; compromis entre « l'ancienne et la nouvelle frappe », pour parler le langage de Symmaque; ce style est le plus souvent médiocre, pédantesque et fatigant, mais a son originalité; et si Claudien n'est que l'imitateur des grands poètes anciens, si son talent est de produire de faciles et brillants pastiches, qu'on songe au moins que, depuis deux siècles, la tradition qu'il reprend était à peu près interrompue, et que c'était une originalité, ce retour imprévu, même trop servile, vers des modèles trop négligés.

Si la vie n'a pas encore abandonné la société païenne du IVe siècle, elle donne libéralement toutes ses forces à la société chrétienne. Là, ce n'est que jaillissement de sentiments, bourgeonnement d'idées, mouvement et action; toutes les énergies, en un mot, qu'une sève nouvelle ou un sang nouveau produisent infailliblement. Ce n'est pas à vrai dire une supériorité du christianisme sur le paganisme, et il n'a pas à cela grand mérite; c'est simplement une question d'âge entre le paganisme et lui; l'un, épuisé et vieilli, a déjà depuis longtemps donné tout ce qu'il pouvait, et fait un dernier effort pour rassembler encore une fois ses forces avant de finir; l'autre, jeune et exubérant, arrive à peine à l'épanouissement et à la maturité. Cette vie qui anime la société chrétienne, nul n'a jamais nié qu'elle ne soit très sensible dans une partie tout au moins de la littérature que cette société a créée, dans les œuvres oratoires. Mais en faisant, comme on le devait, la part si belle à l'éloquence, on a trop négligé la poésie.

Il est vrai que la poésie chrétienne n'a eu, dans la forme, qu'une originalité très restreinte. En général, au IVe siècle, elle a borné son ambition à s'approprier les mètres classiques, et à leur donner la facture classique; les innovations de Prudence même, c'est-à-dire du plus habile et du plus hardi métricien de ce temps, ne sont pas, à proprement parler, des créations, et c'est par exception seulement que Grégoire de Nazianze a essayé quelques rythmes nouveaux. Il en est du style de ces poètes à peu près comme de leur versification; l'influence chrétienne ne s'y

marque guère que de deux façons; c'est à elle qu'est due, même chez les plus scrupuleux, une certaine négligence, une certaine indifférence à la perfection du détail; et, chose bien voisine, l'accès ouvert à la langue populaire par la langue littéraire; c'est à elle aussi qu'est due — il faut marquer, après les défauts, les qualités — une couleur plus individuelle, un ton plus intime et plus personnel, qui contraste heureusement avec la monotone uniformité à laquelle la rhétorique profane pliait depuis longtemps presque tous les esprits. Mais, si les poètes chrétiens n'ont pas su, en somme, se faire une manière à eux, très nouvelle et très caractéristique, cela leur est commun avec tous les autres représentants, ou peu s'en faut, de la littérature chrétienne, avec les écrivains en prose, orateurs, historiens, théologiens. Quels que soient les très grands mérites de Lactance, d'Ambroise, de Jérôme, de tant d'autres, on a le droit de dire qu'entre les chrétiens, par une exception unique, seuls les Africains ont créé un style. Un juge beaucoup trop capricieux, M. Mommsen, a été récemment bien sévère pour eux. « Il leur manque également, a-t-il dit, les deux qualités distinctives et contraires du Grec et du Romain, la grâce de l'un et la majesté de l'autre [1]. » Oui, mais il y a le feu de l'Africain qu'il ne faudrait pas oublier. Une flamme ardente et sombre de passion concentrée colore la phrase de Tertullien ou d'Augustin; un rythme saccadé, heurté, mais tout-puissant, secoue leur forte pensée. Avec tous ses défauts saillants, avec son obscurité, sa grossièreté, son mauvais goût, le style africain a une énergie incomparable; s'il fait violence à l'âme du lecteur, et s'il la brutalise, c'est qu'il veut et sait réussir à l'émouvoir et à la bouleverser tout entière. Mais d'où vient cette supériorité incomparable, cette originalité unique des Africains? Elle vient surtout, je crois, de ce que le christianisme, qui, partout ailleurs dans le monde romain, se faisait accepter de populations vieillies,

1. *Rœmische Geschichte*, tome V, p. 656 : « Es fehlt beides, die Anmuth des Griechen und die Würde des Rœmers. »

saturées de littérature et d'art, avec eux s'emparait tout à coup d'une race jeune. Quand l'évangile fut pour la première fois prêché en Espagne [1] de façon que la prédication eût des résultats réels et durables, l'Espagne, après un beau siècle, venant de donner à Rome de très grands et très nombreux écrivains, commençait à se reposer. Quand l'évangile s'ouvrit l'Afrique, elle naissait à la vie intellectuelle; Carthage devenait une des capitales littéraires de l'empire [2]. Si, à partir de la seconde moitié du second siècle, l'Afrique tient une telle place dans la littérature profane, n'était-il pas inévitable que, parmi ses écrivains, ceux-là surpassassent les autres qui se feraient les interprètes d'une foi nouvelle, d'idées et de sentiments que le temps n'avait pas encore usés? Sans doute, la rhétorique a régné à Carthage comme à Rome, et chez les chrétiens comme chez les païens. Mais les figures de mots et de pensées, les menus artifices de style, toutes ces scories, Tertullien les entraîne dans ce torrent de lave de son éloquence, qui, maintenant encore, n'est pas refroidi; et, longtemps après, Augustin aussi, élève de la rhétorique païenne et même maître, brise audacieusement, en même temps qu'il semble les vouloir respecter, les conventions de cette rhétorique. Or, cette originalité du style africain, telle que Tertullien et Augustin l'ont portée si haut, est due pour une part sans doute au christianisme, mais, pour une part bien plus grande encore, au génie vierge d'une race neuve.

Mais les poètes chrétiens, sauf peut-être ce Commodien, qu'il faut toujours mettre à part, et certainement Dracontius qui est d'une époque fort postérieure, les poètes chrétient ne sont pas venus d'Afrique, où M. Mommsen [3] remarque avec raison que la poésie fut moins brillante que l'éloquence. Ceux du IV[e] siècle sont venus de Gaule, d'Espagne, d'Italie; ainsi ils n'ont pas une grande originalité dans la forme. Qu'on se garde bien de croire qu'il

1. Cf. ch. I.
2. Cf. Mommsen, t. V, ch. XIII.
3. Mommsen, *ibid.*, p. 657.

suit de là qu'ils n'ont pas eu plus d'originalité dans le fond. On s'est habitué trop souvent à accorder une importance exagérée à ceux d'entre eux qui ont imité le plus ouvertement la poésie profane, tenté de faire revivre les genres où celle-ci avait excellé, non ceux qui semblaient le mieux convenir au christianisme; à Juvencus et à ses pareils. Qu'on écarte cette idée fausse; qu'on reconnaisse que la seule partie vivace de cette poésie, ce sont les hymnes lyriques, ou les méditations élégiaques, fort voisines du lyrisme, et les poèmes didactiques; qu'on se souvienne que ces limites avaient été déjà celles où la poésie hébraïque s'était renfermée, et qu'il était naturel que s'y renfermât aussi la poésie d'une religion dont les principes restaient, pour tant qu'elle subît des influences étrangères et prît un vaste développement personnel, ceux de la religion hébraïque. On fera aisément alors le départ des œuvres médiocres et factices qu'on a eu toute raison d'oublier, et de celles qui, mieux conçues et plus originales, ont été vraiment trop dédaignées.

Cela posé, nul au IVe siècle ne personnifie mieux les tendances véritables de la poésie chrétienne que Prudence, encore que, pour l'originalité naturelle de l'âme et de l'esprit, on doive lui préférer Grégoire, on puisse lui préférer Paulin. Prudence, quand il se décide à écrire, trouve chez les Latins une poésie épique trop dépendante à la fois des modèles profanes et du texte sacré; s'épuisant avec Juvencus, dans la tâche la plus ingrate et la plus contradictoire, celle de concilier la plus grande fidélité à reproduire les formules virgiliennes et le plus grand scrupule à ne pas s'écarter de la lettre même de l'Évangile; il se détourne d'elle; il comprend combien une telle entreprise est ridicule, et qu'avec plus de talent même que Juvencus, on n'y réussirait pas beaucoup mieux; il essaye plutôt de créer cette épopée allégorique dont la Psychomachie est restée le type, qu'on peut juger avec la plus grande sévérité, mais qui répondait si bien à certains besoins de certains temps qu'elle a duré jusqu'aux dernières années du moyen âge. Il trouve une poésie lyrique toute liturgique;

il essaye, non toujours avec bonheur il est vrai, mais en faisant toutefois preuve d'une grande fertilité de ressources et d'une véritable originalité de métricien, de l'élargir, de la varier, de l'agrandir. Il trouve quelques ébauches très imparfaites de poèmes didactiques, tantôt franchement théologiques, tantôt mêlant la satire à l'exposition de la doctrine, et, portant à leur perfection l'un et l'autre genre, il produit ces belles œuvres où il a fait travailler à la défense de la foi chétienne l'inspiration de Lucrèce et celle de Juvénal. Ainsi, sa poésie, nourrie des meilleurs modèles antiques, reste toute religieuse au fond; si la forme en est surtout classique, elle tire de la religion toute sa substance; lors même que, dans les recueils lyriques et la Psychomachie, elle devient l'imitatrice trop servile des procédés des poètes profanes, la pensée chrétienne n'est cependant pas altérée. Cette poésie donc, qui a cessé d'être exclusivement liturgique et ecclésiastique, reste encore, aussi exactement que possible, une poésie sacrée.

Mais aussi, par un privivilège que n'ont eu ni l'un ni l'autre de ses deux rivaux, ni Paulin ni Grégoire, Prudence a su prouver une fois, dans les livres contre Symmaque, que la poésie chrétienne pouvait, sans se dénaturer, traduire d'autres sentiments que le sentiment religieux, ou, pour mieux dire, faire pénétrer le sentiment religieux dans un domaine nouveau; l'élargir et le fortifier en l'amenant à accepter d'autres sentiments plus humains, à condition qu'il les renouvelât; en un mot qu'elle n'était pas réduite à rester toute mystique. Sa vie, qu'il avait passée d'abord au service de l'État, l'avait forcé à réfléchir sur la question la plus grave du siècle : celle des rapports de l'État et de l'Église. Il espéra qu'un empire chrétien serait possible, comme une poésie chrétienne; qu'il n'y aurait pas de rupture violente entre le passé et l'avenir; qu'un fossé ne se creuserait pas entre eux. Les invasions barbares, qu'il ne redoutait pas autant qu'il l'aurait dû, s'il eût eu plus de perspicacité, se chargèrent de creuser ce fossé, et l'expérience, avortée au IVe siècle, ne put être reprise qu'assez longtemps après par les nations modernes dans des

conditions à peu près pareilles. Mais il y eut, à l'époque de Théodose, quelques années où l'on crut qu'on parviendrait à réaliser l'équilibre qu'on rêvait d'établir entre la civilisation profane et la religion chrétienne; des hommes d'élite purent même atteindre cet équilibre dans leurs idées et leur conduite personnelles. Par sa vie, comme par ses œuvres, Prudence donne bien l'idée de ces années-là; j'oserai dire que nul autre ne nous les fait aussi bien comprendre; qu'on connaîtrait fort mal le principal aspect du IVe siècle, si l'on ignorait cet Espagnol trop oublié, dont la carrière, vouée d'abord à l'action et aux intérêts publics, fut ensuite consacrée à l'ascétisme et aux lettres, et qui, jusque dans sa vieillesse, en même temps qu'il travaillait à enrichir sa religion de ce qu'il pouvait sauver de la poésie païenne, voulait sauver le patriotisme romain en l'unissant au christianisme.

APPENDICES

I. — *L'authenticité du Dittochæon.*

Le peu d'importance de ces quatrains, qui ne nous apprennent rien de nouveau sur le talent de Prudence, m'a paru permettre de me borner à examiner dans un court appendice les deux seules questions qu'ils soulèvent.

La première est celle de leur authenticité. Mais cette authenticité, que quelques-uns ont niée, n'est guère discutable. Les manuscrits de Prudence les contiennent généralement [1] (quand ils sont complets); et ce sont eux évidemment que désigne Gennadius sous le nom de « trocæum de toto veteri et novo testamento, personis excerptis ». La plupart des exemples choisis par l'auteur dans l'Écriture sont de ceux que Prudence aime précisément à rappeler dans ses hymnes ou dans ses poèmes théologiques; et il y a même des ressemblances formelles entre certains de ces quatrains [2] et tel morceau de l'Apothéose et des Cathémérinon : le style est bien celui de Prudence, plus sec bien entendu et plus froid à cause de la brièveté du quatrain. Peu importe, en face de toutes ces raisons concordantes, la suscription du manuscrit de Bongars, assez mal comprise d'ailleurs par tous ceux qui jadis ont essayé d'attribuer le Dittochæon à un certain Amœnus, parfaitement inconnu [3] (Fabricius, Weitz, etc.). Aujourd'hui, Obbarius, Dressel, Brockhaus, Ebert, tous les critiques enfin s'accordent avec raison à reconnaître l'authenticité.

La seconde question, c'est de déterminer quelle a été l'intention de Prudence en composant ces « tetrasticha ». Il faut écarter tout de suite l'opinion de Barth [4], et de ceux qui, à sa suite, se sont imaginé que nous n'avions là que des extraits d'un ouvrage de Prudence, perdu dans son ensemble. On va voir que tout s'explique probablement sans cette arbitraire hypothèse. Prudence lui-même [5] n'a pas parlé du

1. Cf. Dressel, p. xiv.
2. Cf. VIII et Ap. 55; IX et C. V, 45; XXIX et C. XII, etc.
3. Cf. Dressel, *l. c.*, et p. xxxv, note 24; Tillemont, *Mém. eccl.*, X, note 2 sur Prudence.
4. *Adversaria*, VIII, 11, 12; Barth a eu d'ailleurs le mérite de bien réfuter ceux qui avaient mal compris la suscription du *codex Bongarsianus*.
5. Ce qui — vu le peu d'importance de l'ouvrage, et si l'on se rappelle que Prudence ne désigne pas nominativement l'*Apothéose*, l'*Hamartigénie*, et la *Psychomachie* — ne saurait prouver contre l'authenticité, même pour

Dittochæon dans la préface, et ne nous a pas dit, comme pour ses autres ouvrages, quelles idées l'avaient guidé. Le titre, Dittochæon, remonte-t-il jusqu'à lui? Ce n'est pas invraisemblable; c'est bien là un de ces titres grecs comme il les aimait. Le sens en est assez clair; composé de διττός et de ὀχή, il doit signifier : double nourriture, et ne nous apprend pas grand'chose par conséquent, sinon, ce qu'on sait d'ailleurs puisqu'on possède l'ouvrage, qu'il y est traité à la fois de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Maintenant, je le répète, quel a été le but de Prudence? On pourrait d'abord croire qu'il a voulu donner un résumé de l'histoire sainte sous forme poétique, par amour de ce procédé mnémotechnique, pédagogique, qui était fort en usage au IVe siècle. Ces quatrains seraient quelque chose comme les « versus memoriales » d'Ausone, ou les centons de Faltonia Proba. C'est une interprétation fort vraisemblable, à laquelle on s'en tiendrait très volontiers si quelques détails plusieurs fois répétés ne poussaient à lui donner un dernier degré de précision. L'emploi assez régulier de l'adverbe hic, des pronoms hic ou iste [1], donne à penser que ces quatrains ont été composés pour être mis au bas d'images, auxquelles ils serviraient de légendes. Nous avons vu combien Damase avait mis à la mode les inscriptions explicatives de monuments illustres; Prudence avait lu sur les murs de la crypte d'Hippolyte, à côté de la peinture qu'il a décrite, l'elogium damasien qui en révélait le sens; Paulin de Nole orne de très nombreuses inscriptions les basiliques de Nole et de Fundi, et il en envoie la copie à Sulpice [2] Sévère, qui lui-même lui en avait réclamé une pour un baptistère où il l'avait fait peindre à côté de saint Martin. Il y a dans l'Anthologie un certain nombre de petites pièces qu'on peut comparer avec le Dittochæon [3], et qui semblent avoir eu une destination analogue. Paulin de Nole nous a très bien expliqué la tactique de l'Eglise à ce sujet, tactique dont il a été un des promoteurs; les peintures doivent servir à la fois d'enseignement et de distraction innocente aux illettrés; les pèlerinages auprès du tombeau de saint Félix n'étaient pas sans provoquer certaines réjouissances un peu païennes; mieux valait occuper les pèlerins par ces œuvres d'art qui attiraient leurs yeux, les retenaient et les captivaient [4]. C'est ainsi que Paulin avait fait peindre dans la basilique de Nole une série de sujets empruntés au Pentateuque : des tituli leurs servaient d'explications, il nous le dit formellement [5]. Les quatrains de Prudence ont

ceux qui ne sont pas disposés à admettre (on a vu que je suis de ceux-là) que Prudence ait rien écrit postérieurement à la préface.

1. Cf. BROCKHAUS, p. 268.

2. *Ep.*, 32.

3. Ed. JACOBS, I, 37-90. Cf. BAYET, *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétienne en Orient*, p. 60.

4. Poème XXVII, 511 et suivants.

5. *Ibid.*, 580. Propterea visum nobis opus utile, totis
Felicis domibus pictura illudere sancta;
Si forte attonitas hæc per spectacula mentes
Agrestum caperet fucata coloribus umbra,
Quæ super exprimitur titulis, ut littera monstret
Quod manus explicuit.

dû être écrits dans une intention semblable, pour quelque basilique (espagnole peut-être) où devaient être représentées les scènes de l'Ancien et du Nouveau-Testament dont ils donnent brièvement le sens.

II. — *Sur le sens du Cathémérinon V.*

Je comprends qu'on puisse être embarrassé sur l'interprétation exacte de ce Cathémérinon, et que deux opinions opposées aient été soutenues à ce sujet. L'hymne, une des plus longues du recueil, n'est pas d'une composition très claire; aussi me permettra-t-on, avant d'aborder de front la discussion, d'en donner une courte analyse; c'est le seul moyen de voir exactement quelles sont les difficultés.

Prudence commence par un éloge de la lumière, et une action de grâces à Dieu qui en est le créateur (inventor rutili, dux bone, luminis); il énumère à ce propos les divers procédés par lesquels l'homme se procure la lumière (1-28). — Revenant alors à louer la bonté du créateur à qui nous devons ce bienfait, il montre par des exemples bibliques que Dieu est bien l'origine de la flamme, de la lumière : exemple de Moïse et du buisson ardent (29-36); exemple de la nuée qui a guidé les Israélites pendant la fuite d'Egypte (37-45). — Sur ce, le dernier exemple se transforme en un long épisode : Prudence nous raconte cette fuite d'Égypte, le passage de la mer Rouge, et chante un Te Deum, en rappelant les autres miracles de l'Eternel en cette occasion : l'eau du rocher, la manne (45-105). — Mais il se rappelle que Dieu n'a pas voulu que la source de ses bienfaits fût tarie depuis; il reste le père affectueux des chrétiens comme il l'a été des Juifs; les chrétiens attendent, sur la foi du Christ, le paradis; description du paradis (105-20). — Les justes ne sont pas seuls à sentir la bonté de Dieu; elle s'étend juqu'aux damnés, qui vaquent de leurs peines « la nuit, où Dieu remonta au ciel, du fond de l'Achéron... illa nocte sacer qua rediit Deus — Stagnis ad superos ab Acheronticis » (125-136). — Enfin le poète décrit les églises illuminées à la venue de la nuit, loue de nouveau la lumière « que les fidèles offrent au Seigneur au commencement de la nuit, la lumière, le plus précieux de ses bienfaits, à qui nous devons de voir les autres »; puis termine par un symbolisme tout naturel : Christ est la lumière des âmes, comme celle des yeux, et par une sorte de doxologie en l'honneur de la Trinité (137-164).

Les manuscrits [1] intitulent l'hymne, « Ad incensum lucernæ », pour le moment où l'on allume les lumières, et en font par conséquent une de ces hymnes consacrées à célébrer les principales phases de la journée, sur lesquelles j'ai donné plus haut [2] les renseignements nécessaires.

C'est l'interprétation qu'ont adoptée Obbarius, Dressel, Brockhaus [3], Ebert, en général les critiques protestants. — Cependant d'autres ont été frappés de tous les longs épisodes du milieu de l'hymne; ils n'ont

1. Cf. Dressel, p. 26, *Notes critiques*, 1.
2. Ch. I, § 1.
3. Tillemont était déjà de cet avis, et exprimait un jugement très juste. *Mém. eccl.*, X, p. 563.

pas vu quel en pouvait être le sens si Prudence ne célébrait pas une fête particulière : la veille de Pâques, et Arevalo [1] a écrit une longue dissertation pour prouver que telle était son intention; il a intitulé l'hymne « De novo lumine sabbati paschalis », d'après une indication d'Alde, qu'Arevalo croit venue d'un manuscrit inconnu aujourd'hui. Avant Arevalo d'ailleurs, d'autres avaient jugé par une opinion tout à fait analogue et qu'Arevalo ne veut pas admettre dans ces termes, que Prudence chantait le cierge pascal, et avaient pris le titre : « Ad incensum cerei paschalis » (Fabricius, Giselin).

C'est une interprétation que me semble réfuter, tant sous la forme que lui a donnée Arevalo que sous celle qu'avaient préférée Fabricius et Giselin, l'analyse qu'on a lue plus haut. Prudence part d'un développement général : l'éloge de la lumière, et de son créateur; il termine par le même développement. Il n'y a donc pas à s'y tromper, c'est la lumière qu'il célèbre, et la place qu'a le poème dans l'ensemble du recueil des Cathémérinon, entre l'hymne « Post cibum » et l'hymne « Ante somnum », vient tout à fait à l'appui de cette façon de le comprendre. Il ne faut donc pas maintenir la thèse d'Arevalo, que je vois encore trop facilement acceptée, de nos jours, par beaucoup de catholiques.

A quoi servent alors les épisodes du milieu? On l'eût vite compris, si les œuvres de Prudence, au lieu de rester uniquement la proie des théologiens, avaient été plus souvent étudiées par les critiques littéraires. L'hymne peut être prise pour type de celles où Prudence veut créer une poésie chrétienne savante, à l'image de l'ode d'Horace; la poésie descriptive y tient une assez grande place, au début et à la fin; des épisodes de tournure épique en remplissent le milieu. Les deux premiers sont bien amenés, mais le second d'entre eux se développe en une série d'épisodes accessoires qui deviennent une véritable digression. Cette digression est si excessive qu'elle a pu égarer certains commentateurs; mais elle ne doit pas donner le change sur les intentions véritables de Prudence. Dans certaines odes d'Horace déjà, où le poète a voulu prendre le ton le plus élevé, et a orné son sujet d'épisodes ou d'allusions mythologiques et historiques, le plan n'est pas toujours d'une très grande netteté. Ainsi l'hymne de Prudence est mal composée; c'est peut-être celle qui donne le meilleur droit de juger comme je l'ai fait toute une partie du recueil des Cathémérinon, et voilà précisément pourquoi j'ai tenu à entrer dans le détail afin d'en montrer clairement le sens.

III. — *Sur les sources de Prudence, et son exactitude historique dans les Péristéphanon.*

Il est intéressant de se demander où Prudence a puisé ses informations; de quelle autorité est son témoignage dans ses poèmes sur les Couronnes des martyrs. Comme, sauf pour le cas particulier des inscriptions damasiennes, cela n'a pas d'importance véritable pour le jugement qu'il faut faire de son talent, ce n'est pas dans mon chapitre

1. *Prolégomènes*, ch. XII.

sur la poésie lyrique de Prudence, mais dans cette note spéciale que j'ai cru devoir résumer les observations nécessaires. Je passerai successivement en revue les différents poèmes du recueil, et de cet examen se dégageront quelques conclusions générales.

P. I. — Aucune difficulté : Prudence s'exprime dans les termes les plus précis. Il n'y avait plus de son temps, il n'y avait même jamais eu d'actes du martyre d'Hémétère et de Chélidoine (vers 73-79). Cette circonstance rend assez vraisemblable qu'ils périrent en 303, où l'on sait que Dioclétien prit des mesures spéciales contre les archives chrétiennes. En même temps d'ailleurs, il y eut une épuration particulière de l'armée, et Hémétère et Chélidoine étaient deux soldats [1]. Plus tard on ne sut guère d'eux que ce qu'en a dit Prudence; cependant on leur composa des Actes, et on leur inventa une généalogie; on en fit les fils du centurion Marcel, dont on trouvera les Actes dans Ruinart (Allard, *R. des questions historiques*, juillet 1886, p. 23). Ce qui est curieux, c'est que la tradition, qui à l'époque de Prudence avouait ne pas même savoir s'ils avaient été longtemps emprisonnés ou suppliciés sur-le-champ, et quel avait été le genre de leur supplice (Prudence, vers 79-81), n'ignorait pas cependant les deux miracles dont ils avaient été honorés. Il n'y a dans ce poème aucune allusion à Rome, et, quoique ce ne soit pas là une preuve concluante, on peut penser qu'il est antérieur au voyage qu'y fit Prudence.

P. II. — Les Actes de saint Laurent, dont la célébrité a été fort grande, sont postérieurs à Prudence [2], et contiennent bien des confusions. A l'époque de Prudence, on s'en rapportait à la tradition, qui d'ailleurs était fixée dans ses traits essentiels. Un petit poème de Damase l'avait recueillie et l'avait consacrée de son autorité [3], mais en se bornant (selon l'habitude qu'avait le pape épigraphiste de résumer très sèchement les faits principaux, et en exagérant encore cette fois cette sécheresse) à un éloge vague de son courage. Un autre carmen du même Damase nous apprend qu'il avait consacré à Laurent la basilique dite in Damaso, ou in Prasino, non loin du théâtre de Pompée, près des stabula de la faction « prasine », là où fut primitivement, selon M. de Rossi, la place des archives de l'Eglise romaine [4]. Mais Prudence n'a dû connaître ni l'un ni l'autre de ces poèmes damasiens. J'ai déjà expliqué pourquoi je croyais certain que le Péristéphanon II avait été écrit avant le voyage à Rome [5] : Prudence dit formellement [6] qu'il ne peut prier au tombeau de Laurent, lui Transpyrénéen; comment, s'il avait vu au moins ce tombeau jadis, ne l'eût-il pas rappelé, lui qui aime tant à évoquer ses souvenirs de ce genre? Comment n'eût-il pas décrit, ne fût-ce qu'en quelques mots, la basilique in Prasino, ou

1. Sans doute de la VII[e] Gemina, en garnison à Léon (Allard, *Hist. des Persécutions*, II, 263).

2. Cf., entre autres, ce qu'en dit de Rossi, dans l'article sur Hippolyte (*Elogio Damasiano del celebre Ippolito*, § 1; *Bulletin* de 1881).

3. XIV, *de Merenda*.

4. De Rossi, *la Biblioteca della sede apostolica*, dans les *Studi e documenti di storia e diritto*, 1884, p. 335.

5. Cf. *supra*, ch. I.

6. 529 et suivants.

surtout la basilique de l'ager Veranus, qu'il vit certainement, mais sans doute plus tard, lorsqu'il visita la crypte d'Hippolyte? Il nomme bien le « temple de Laurent [1] », mais sans plus préciser, sans que les termes qu'il emploie indiquent autre chose sinon qu'il savait, ce que nul chrétien n'a pu ignorer, qu'il y avait une basilique de Laurent. et il ne la nomme que pour signaler la conversion d'une vestale, Claudia [2]. Ambroise avait raconté la légende de Laurent [3] à peu près telle que Prudence la raconte, mais il n'est pas très vraisemblable que ce soit chez lui que Prudence ait puisé ses informations. Il a dû s'en tenir à la tradition orale, répandue dans le monde chrétien au IVe siècle. Après lui un sermon de saint Augustin décrit la passion de saint Laurent en termes à peu près identiques [4], « sicut traditur », dit l'auteur, qui aime à citer textuellement les Actes quand il en a à sa disposition.

P. III. — Il n'y avait pas non plus, semble-t-il, à l'époque de Prudence, d'Actes d'Eulalie; lui-même reste pour nous la source la plus ancienne qu'ont reproduite Isidore (Orig., XV, 1), Grégoire de Tours (Gloria mart., I, 33), etc. Eulalie doit avoir été victime de la persécution de 303-304 (Tillemont, *Mém. eccl.*, V, p. 320), et l'on a déjà vu que c'était cette persécution qui a d'ordinaire inspiré Prudence. Par contre, elle n'appartient pas à la Tarraconaise, où Prudence a choisi d'ordinaire ses martyrs espagnols; elle est d'Emerita (Mérida). Probablement, comme les autres Péristéphanon espagnols, ce poème est antérieur au voyage à Rome.

P. IV. — Prudence est, comme pour Eulalie, le plus ancien témoin. Il semble qu'il aurait pu avoir sur ces dix-huit martyrs des traditions assez précises, puisqu'il s'agit cette fois de Cæsaraugusta, qui était peut-être sa patrie, qu'il a, en tout cas, habitée et bien connue. Mais cependant son poème, surtout lyrique, n'entre pas dans de grands détails. Il est même assez difficile de fixer si Prudence place leur supplice sous Dioclétien, comme le pense Ruinart, ou antérieurement, selon l'opinion de Tillemont (*Mém. eccl.*, V, p. 229) suivi par M. Allard (*Revue des questions hist.*, 1886, p. 42). Il faut noter surtout les quelques vers où Prudence nous représente Saragosse comme entièrement chrétienne :

Christus in totis habitat plateis,
Christus ubique est.
(71-72.)

Il y a là sans doute un peu d'illusion et d'excès, comme quand Prudence a parlé de Rome chrétienne; mais le fond doit être certainement

1. 521, 29.

2. On sait que, depuis la célèbre découverte de la maison des Vestales où l'on a trouvé martelé le socle d'une des statues des Vestales du IVe siècle, on a pu croire qu'on avait retrouvé précisément un souvenir de cette Claudia.

3. *De officiis*, I, 41; II, 48. — Cf. Allard, *Revue des questions historiques*, t. XXXVII, p. 376. — M. Allard (p. 380) s'étonnant que Prudence dise du pape Xyste qu'il fut crucifié, et non décapité, selon la tradition ordinaire, croit que le terme de croix, dans la strophe de Prudence, n'est qu'une métaphore poétique; mais qu'on en juge : Fore hoc sacerdos dixerat. — Jam Xystus *adfixus cruci*. — Laurentium flentem videns. — *Crucis sub ipso stipite* (21-25).

4. Sermon 302 de l'éd. des Bénédictins.

exact, et c'est un renseignement sur l'Espagne chrétienne, que, dans la pénurie où nous sommes de pareilles informations, il faut se garder de négliger.

P. V. — Pour saint Vincent, au contraire, nous possédons des Actes « dont il est difficile de porter un jugement bien assuré », dit Tillemont (*Mém. eccl.*, V, p. 215), mais qui cependant « s'accordent assez bien avec saint Augustin [1] et Prudence » (*Ibi*). Ruinart les a publiés (p. 364); si l'on en croyait l'auteur, il aurait eu à sa disposition d'assez bons renseignements; toutefois il n'aurait lui-même travaillé sur aucune rédaction authentique contemporaine, le juge ayant pris soin qu'on n'en pût rédiger (§ I). Prudence s'intéressait beaucoup à Vincent, dont il parle déjà dans le poème précédent; et qui était la véritable gloire chrétienne de Saragosse. Il y a quelques différences de détail entre son récit et celui des Actes; mais il y a aussi d'autre part non pas simplement accord le plus souvent dans le récit des faits, mais quelques ressemblances d'expression [2], en sorte qu'il est assez vraisemblable que Prudence ait eu à sa disposition, sinon la rédaction même publiée par Ruinart, du moins une rédaction assez analogue.

P. VI. — Fructueux est, comme le dit Tillemont (*Mém. eccl.*, IV, p. 198), « le plus ancien martyr d'Espagne dont nous ayons une connaissance assurée; l'hymne de Prudence ne fait presque que dire en vers ce que ses Actes disent en prose ». L'accord est en effet presque constant (Cf. Ruinart, p. 219, notamment Prudence, 48, et Actes, fin du § 2; Prudence, 74, et Actes, § 2. Prudence, 131, et Actes, VI). Voir les rapprochements faits par M. Le Blant, Académie des Inscriptions, 30, 2e partie, p. 77. Il n'y a de différences que parce que Prudence supprime quelques noms propres qu'il remplace par des [3] désignations plus vagues, et qu'il ne parle pas de l'apparition du saint à Émilien. Sont-ce modifications qu'il s'est crues permises, en sa qualité de poète, au document que nous possédons, et avait-il ce document sous les yeux? Cela est possible, encore qu'à Saragosse chacun dût connaître la passion de Vincent, à l'époque de Prudence, par la tradition orale, et même, devant cet accord si frappant, cela est assez vraisemblable.

P. VII. — Nous avons des actes de Quirin, de Siscia (Sissek en Croatie), dans Ruinart, p. 497. Ils sont probablement de la fin du IVe siècle (Tillemont, *Mém. eccl.*, V, 428); mais il est vraisemblable que Prudence ne les a pas eus sous les yeux: car il y a entre lui et eux quelques différences assez fortes (Cf. Ruinart, l. c., Admonitio in acta S. Quirini, et Tillemont, tome V, Notes sur Quirin, note 3).

P. VIII. — Il s'agit d'un baptistère élevé en l'honneur de deux martyrs. Un manuscrit de Wolfenbüttel porte la mention précise : De

1. Sermons 274, 5, 6, des Bénédictins.

2. Cf. 337-56 et Ruinart, p. 371. Cf. 257-60 et le 1er discours de Dacien dans les *Actes*. — Les différences sont que Prudence ne donne pas les détails assez singuliers que nous trouvons dans les *Actes* sur l'évêque Valère, et que le récit de l'ensevelissement de Vincent est moins détaillé chez lui. Cf. Tillemont, *Notes sur saint Vincent*, tome V, note 2.

3. Les *Actes* nomment Augustalis le fidèle qui veut aider Fructueux à se déchausser; Prudence dit simplement : unus. — De même il désigne sans les nommer le Babylas et le Mygdonius des *Actes*.

loco in quo martyres passi sunt, nunc baptisterium Calagurri; et quelques autres ont des indications moins complètes, mais analogues. Il est donc probable qu'il s'agit du baptistère des deux soldats, Hémétère et Chélidoine, que nous connaissons déjà par le Péristéphanon I.

P. IX. — Le Péristéphanon IX nous reporte au voyage de Prudence à Rome, et j'ai déjà montré quel en était l'intérêt. Nous ne savons absolument de Cassien que ce que nous apprend Prudence.

P. X. — Il est assez difficile, au premier abord, de voir quelles raisons a eues Prudence de célébrer Romanus, de préférence à tout autre, et de lui consacrer ce long poème. Ebert [1] suppose, non sans hésiter un peu lui-même devant sa supposition, que le nom de Romanus l'avait rendu spécialement cher aux Romains, et que c'est à Rome, lors de son voyage, que Prudence apprit à le vénérer. Cela est assez invraisemblable; et le Péristéphanon X ne renferme aucun souvenir de Rome. Je crois plutôt que Prudence s'est déterminé par des considérations littéraires assez malheureuses : la légende de Romain lui a plu à cause de l'étrangeté même du miracle qui en fait le fond, et du caractère particulièrement âpre et raisonneur du héros, caractère que Prudence a développé et forcé, mais que la tradition a dû lui fournir. On a vu en effet que le Péristéphanon X est par endroits un véritable poème apologétique. — Il y a sur Romain un document un peu plus ancien que Prudence, c'est Eusèbe qui a raconté deux fois le supplice de ce martyr, victime de la persécution de 305, à Antioche. (De martyribus Palestinæ, § 2. — De resurrection., II.) Mais Prudence ne suit pas la tradition d'Eusèbe; il ajoute la passion de l'enfant Barulas; il y a encore plusieurs autres différences (cf. Dressel, p. 388, note 1; Tillemont, *Mém. eccl.*, V, Notes sur Romain, 1, 3, 5, 6). Tillemont, en même temps qu'il note les différences qui séparent Prudence d'Eusèbe, marque aussi assez bien (note 6) certaines des maladresses de Prudence dans le récit du miracle. Les homélies de Chrysostome sont tantôt d'accord avec Prudence et tantôt avec Eusèbe (Orationes 43, 48).

P. XI. — C'est bien assurément aujourd'hui, au point de vue de l'archéologie et de l'histoire, le plus célèbre des Péristéphanon, et le plus important; il est nécessaire que nous y revenions avec quelques détails, sans reprendre aucunement ceux que nous avons donnés plus haut sur la découverte de la crypte d'Hippolyte.

Il n'y a pas de question d'hagiographie plus embrouillée que celle qui se rapporte à cet Hippolyte de Prudence. Le premier [2] qui l'ait examinée sérieusement, Baronius, pensa que Prudence avait confondu trois Hippolyte distincts dans le martyrologe d'Adon : le prêtre d'Antioche, quelque temps novatien, commémoré au 30 janvier; le soldat dont les Actes de Laurent racontent le supplice pareil à celui que raconte Prudence, fêté le 13 août; l'Hippolyte de Porto, fêté le 22 août (Baronius, ad Martyrolog., 30 janvier, 13 et 22 aug., Annales, a. 229, 9). Mais, après lui, Tillemont (*Mém. eccl.*, III, note IV sur Hippolyte, p. 675) et Ruinart (Acta sincera, p. 168), doutant, non sans raison, de l'autorité

1. P. 251, note 4.

2. Je résume l'historique de la question, fait avec grand soin par M. de Rossi, *Elogio damasiano del celebre Ippolito*, etc., dans le *Bulletin d'archéologie chrétienne* de 1881, p. 26 et suivantes.

d'Adon, essayèrent de relever celle de Prudence, mais sans écarter toutes les difficultés. Leur opinion prédomina jusqu'à ce que Constantin Ruggeri (De portuensi sancti Hippolyti episcopi et martyris sede dissertatio posthuma, Rome, 1771), tenant plus de compte qu'eux de la célèbre statue du docteur Hippolyte dont une partie a été trouvée entre la voie Nomentane et la voie Tiburtine en 1551, revint à distinguer avec Baronius trois Hippolyte confondus par Prudence.

Deux découvertes importantes ont de nouveau ranimé, en notre siècle, les discussions de jadis. D'abord en 1851, la découverte des Philosophumena. Elle a tout de suite donné lieu à une hypothèse bien séduisante, celle de l'attribution des Philosophumena à Hippolyte; on a ainsi, trente ans avant Novatien environ, un Hippolyte schismatique, antipape contre Calliste. A ce compte, l'erreur de Prudence aurait consisté seulement à commettre une confusion au sujet du schisme d'Hippolyte, à le placer un peu trop tard, à faire de lui, comme dit M. de Rossi, « le disciple de Novatien, quand il en fut le précurseur ». (Voir le livre célèbre de Dœllinger : Hippolytus und Callistus, 1853, et de Rossi, l. c.)

La seconde découverte est celle de l'elogium damasien; elle est toute récente. C'est en 1881 que M. de Rossi l'a retrouvé dans un manuscrit de Saint-Pétersbourg; il n'en connaissait jusqu'alors que quelques fragments originaux qui forment une partie de l'opus tessellatum qui pave la basilique de Latran. M. de Rossi (article cité, § 4) a fait une comparaison détaillée, à laquelle je renvoie, de l'hymne de Prudence et de cet elogium : il est impossible, croit-il, que Prudence, qui a visité Rome au commencement du v[e] siècle (en 407, dit M. de Rossi, qui suit Tillemont; on a vu que je crois cette date erronée), n'ait pas lu, quoiqu'il n'en parle pas, l'elogium damasien, comme il a vu la peinture. Mais l'elogium de Damase n'est évidemment pas l'unique source de Prudence; car Damase ne parle ni d'Ostie, ni de Porto, ni, chose très importante, du supplice.

Continuant l'examen des mêmes difficultés, après la découverte de la crypte, dans un second article (Bulletin de 1882 : Il cimitero di S. Ippolito presso la via Tiburtina e la sua principale cripta storica ora dissepolta), M. de Rossi est arrivé tout au moins à un résultat important, à un résultat qui me semble tout à fait acquis. Dans une dissertation très nourrie de faits et très curieuse, il a rendu très vraisemblable que, à partir du VIII[e] siècle, il y a eu, dans l'esprit des pèlerins, substitution à l'Hippolyte prêtre dont parle l'elogium de Damase, de l'Hippolyte soldat, vicarius, qu'avaient rendu célèbre les Actes de Laurent. Ainsi, pour cette époque postérieure à Prudence, commence à se débrouiller aujourd'hui la légende obscure d'Hippolyte. Mais reste toujours la question la plus difficile, que la découverte de l'elogium damasien me semble avoir compliquée encore plutôt que simplifiée: d'où vient la tradition particulière de Prudence, sa discordance avec celle de Damase?

Sur ce point, le langage de M. de Rossi n'est pas toujours très net, et on y sent un grand embarras. Cependant il a dit fort nettement qu'il fallait s'abstenir de conclure. A la fin de son premier article, après avoir dit qu'en somme il croit à l'identité du prêtre martyr, et

du docteur, il ajoute : « Mais débrouiller avec précision et certitude l'écheveau des confusions faites par les anciens et spécialement par Prudence entre deux ou plusieurs Hippolyte me paraît aujourd'hui une entreprise prématurée, que j'espère voir facilitée par les prochaines excavations et découvertes. » Dans son second article, il s'exprime de même : « Quant à la personne d'Hippolyte, soldat, et au supplice des chevaux décrit par Prudence, tu par Damase, il faut attendre l'issue complète des fouilles » (fin du § 5).

On comprendra qu'après ces conclusions si prudentes de M. de Rossi, et lorsqu'il est bien certain que de nouveaux documents seuls pourraient faire quelque lumière, je garde la même réserve. Il est cependant un point auquel je veux revenir, et dont il me paraît essentiel de marquer l importance. Quelle que soit la thèse préférée entre celles qui ont été soutenues jusqu'à ce jour, qu'on prenne parti pour celle de Baronius, celle de Tillemont, celle de Dœllinger, celle de M. de Rossi. la même conclusion s'impose : Prudence a fait quelque erreur; laquelle, et de quelle gravité? cela se discute, mais qu'il en ait fait une, cela ne se peut guère nier. M. de Rossi dit une fois (dans son premier article, § 4) que le silence gardé par Damase sur le singulier supplice d'Hippolyte rend beaucoup de vraisemblance à l'avis de Baronius, disant que Prudence a fait quelque confusion. On a vu qu'il parle à peu près dans le même sens, dans les passages précédemment cités. Ailleurs encore (second article, § 5), il remarque que Prudence, racontant l'histoire d'Hippolyte à l'évêque Valérien, emploie une formule curieuse : *Si bene commemini*, et il se demande : en effet, se souvint-il bien? Il me semble qu'il y a là quelque chose d'essentiel, et sur quoi M. de Rossi n'insiste pas assez. Il est important de tenir compte de ce début de l'hymne que j'ai déjà résumé (cf. ch. I, § 2). On y voit assez bien comment s'informait Prudence : il part à la découverte, dans les cimetières suburbains; il y voit une foule de tombeaux, parmi lesquels il remarque tout à coup celui d'Hippolyte : il découvre Hippolyte (invenio Hippolytum, vers 19), ce qui semble prouver que jusqu'alors il ne le connaissait pas. Puis, en terminant, il veut donner à Valérien la date de la fête qu'il voudrait voir introduite en Espagne, et, en indiquant le 13 août, il emploie cette formule que M. de Rossi a eu bien raison de remarquer : si je m'en souviens bien (vers 231). J'admets que ce ne soit qu'une formule, assez ordinaire à la modestie de Prudence; j'admets qu'il ne faille pas absolument en conclure qu'il craint vraiment de se tromper. Encore prouve-t-elle qu'il ne parle que d'après ses souvenirs; et dès lors, qui ne voit qu'une confusion, quelle qu'elle soit, je le répète, et quelle qu'en soit la gravité, a pu être commise par lui? C'est la seule conclusion à laquelle je tienne, mais qui me semble importante : il ne faut pas avoir trop de scrupule à penser que Prudence a pu se tromper.

Je voudrais faire encore quelques remarques sur une question particulière, que soulève cette hymne si riche en difficultés : celle de la peinture vue par Prudence. Que n'a-t-on pas dit contre cette peinture? Dœllinger (H. et C., p. 57), Kraus (Christliche Alterthümer, article Hippolyte, p. 659), M. Müntz [1] (Études sur l'histoire de la peinture et de

1. J'emprunte ces détails à M. DE ROSSI (second article, X).

l'iconographie chrétiennes, p. 17), ont douté, dans les termes les plus vifs, du témoignage de Prudence. Qu'Hippolyte ait subi ou non un tel supplice, qu'il puisse paraître très invraisemblable qu'il l'ait subi, encore que, comme le remarque M. de Rossi, dans certaines circonstances spéciales d'effervescence populaire, cela ne soit point absolument impossible, cela m'importe peu pour ma part. Mais je suis persuadé, comme M. Allard (Lettres chrétiennes, 1882, p. 260) et M. de Rossi (article second, X), qu'il est impossible de donner un démenti à l'affirmation formelle de Prudence. Prudence a vu cette peinture, quelque erreur qu'il ait pu commettre d'autre part sur la personne d'Hippolyte; il l'a décrite avec la plus grande minutie; c'est elle qui l'a surtout frappé; et l'on viendrait nier qu'il l'ait réellement contemplée, ou affirmer que ses souvenirs se sont brouillés à ce sujet?

Maintenant, qu'était exactement cette peinture, dont on n'a naturellement retrouvé aucune trace dans une crypte que les dévastations gothiques ont forcé à remanier considérablement? Il me semble difficile de le dire. M. de Rossi (l. c.) a émis l'hypothèse qu'elle devait être de dimensions fort restreintes: une sorte de miniature, sans doute sur verre peint. J'avoue que les termes dont Prudence se sert (paries illitus — multicolor fucus — picta species — liquidis umbris [1]) ne me paraissent pas favoriser cette hypothèse, et font beaucoup plutôt songer à une fresque.

P. XII. — L'intérêt du Péristéphanon XII, sur la fête de Pierre et Paul, une fois noté que Prudence admet la tradition d'après laquelle les deux apôtres auraient bien été martyrisés le même jour, mais à un an de distance (vers 5), me paraît être de montrer une fois de plus, après l'hymne en l'honneur de Cassien et l'hymne en l'honneur d'Hippolyte, comment Prudence s'informait. L'hymne est un dialogue entre Prudence, l'étranger qui interroge, et un Romain qui le renseigne. Puis Prudence se promet de bien retenir ce qu'il vient d'apprendre et d'en profiter de retour chez lui.

P. XIII. — C'est l'exemple le plus incontestable d'une erreur commise par Prudence. Il s'agit cependant d'un martyr célèbre entre tous, de Cyprien, et j'ajouterai d'un martyr particulièrement populaire dans cette Espagne qui l'avait jadis écouté comme un oracle, lors de l'affaire des évêques libellatiques Basilide et Martial. Les Actes célèbres de Cyprien sont antérieurs certainement à Prudence (Ruinart, p. 216). Cependant Prudence s'est borné, pour la mort de Cyprien, à un récit court et vague, et surtout il a la singulière illusion de croire (vers 24) que Cyprien s'était adonné à la magie. Il n'y a donc guère de doute qu'il n'ait confondu le grand évêque africain avec ce Cyprien d'Antioche, à qui l'on a fait une si singulière légende, le même qui a servi de héros à Calderon dans son Magico prodigioso. Grégoire de Nazianze avait déjà commis (Oratio XXIV) la même étrange confusion. Serait-ce la source de l'erreur de Prudence? On ne peut l'affirmer, quand on voit que Prudence n'emprunte guère à la littérature chrétienne grecque. Mais, quelle que soit l'origine de l'erreur, l'erreur existe et elle est singulièrement frappante.

1. 123-125.

P. XIV. — Bien que Prudence n'ait pas décrit le tombeau d'Agnès avec la même précision que celui d'Hippolyte, il en a indiqué nettement la position (vers 1 et 199); il en a parlé en homme qui semble le connaître. Le poème XIV doit donc être, lui encore, postérieur au voyage de Rome, et inspiré par les souvenirs de ce voyage. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'une des sources de Prudence semble être l'elogium damasien d'Agnès. Nous avons vu que Prudence n'avait pas connu sans doute l'élogium damasien de Laurent quand il composait le poème 11, qu'il a dû voir l'elogium d'Hippolyte, mais que, tandis qu'il décrit si longuement la peinture, il ne le mentionne même pas; cette fois, on ne peut guère douter qu'il n'ait connu l'elogium d'Agnès. J'ai déjà noté plus haut deux rapprochements (D., 10, et Pr., 11; D., 4, et Pr., 21) qui permettent de le penser. Prudence n'a d'ailleurs pas pris tous les détails qu'il donne à la petite pièce extrêmement sèche du pape. On serait tenté de penser qu'il a dû lire le morceau célèbre d'Ambroise sur Agnès (de Virginibus, I,2), et peut-être l'a-t-il lu en effet. Mais il y a des différences entre les deux récits. (Cf. ALLARD, *R. des questions historiques*, t. XXXVII, p. 353 et 399.)

De toutes les remarques précédentes, voici ce qui me semble assez clairement résulter : trois poèmes, ceux sur Cassien, Hippolyte, et Pierre et Paul, nous montrent comment Prudence a dû recueillir ses informations pendant le voyage d'Italie; il paraît être passé assez rapidement, en voyageur assez pressé, avoir consulté les monuments, interrogé des amis, puis compté sur ses souvenirs qu'il tâchait d'ailleurs de garder aussi frais et aussi précis que possible. C'est là, on l'avouera, une façon de procéder assez peu scientifique, et on ne saurait s'étonner s'il en était résulté des erreurs; il en est sans doute résulté au sujet d'Hippolyte. D'ailleurs, un autre poème, en l'honneur de Cyprien, renferme une confusion indéniable et grave. On peut croire que Prudence a dû être mieux renseigné sur les martyrs espagnols, mais sur ces martyrs les informations étaient vagues et incertaines; pour Hémétère et Chélidoine, pour les XVIII, on ne savait pas grand'chose. Pour d'autres, on a des Actes, où déjà le miracle tient une bien grande place, par conséquent assez peu anciens. Certains cependant datent à peu près, tels que nous les avons, de l'époque de Prudence; on peut croire qu'il a eu entre les mains ceux de Fructueux, que nous lisons dans Ruinart, et que pour Vincent il a connu quelque rédaction peu éloignée de celle que Ruinart nous présente aussi.

Il ne faut donc pas accepter sans contrôle le témoignage de Prudence. Prudence n'était pas plus exigeant que la plupart de ses contemporains; il l'était moins même que certains, et peut-être par exemple que Damase, qui avait, je ne dis pas [1] un peu de sens, mais tout au moins un peu de curiosité historique. On ne doit pas oublier non plus que Prudence ne s'est mis à composer ses œuvres poétiques qu'après une longue vie active, qui n'avait pas dû lui permettre de pousser jusqu'alors très avant ses études théologiques et autres. Il faut

1. Voir dans l'article de de Rossi sur les poèmes de Damase tout le paragraphe 3, intitulé : *Quelle est la valeur historique des poèmes de Damase?*

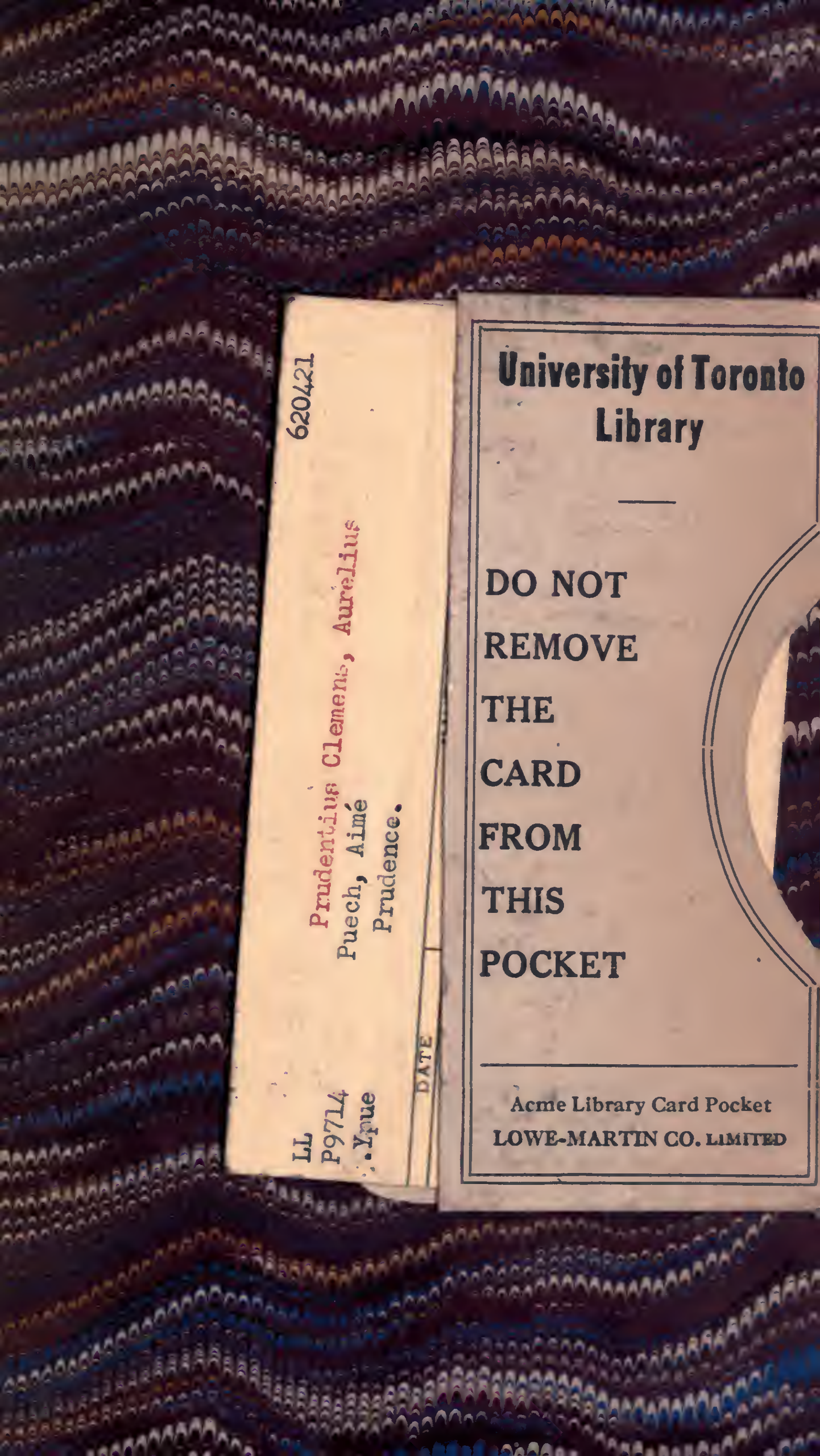
admirer à quel point il y fit des progrès dans sa vieillesse : on ne saurait s'étonner qu'il restât dans ses connaissances des lacunes. Il y a donc des conclusions assez importantes à tirer de l'examen que nous venons de faire du recueil des Péristéphanon. Ne peut-on en faire son profit pour apprécier l'exactitude historique des livres contre Symmaque? J'ai contesté parfois certaines de leurs parties; les confusions évidentes où Prudence est tombé dans certains des Péristéphanon me paraissent autoriser ces réserves. J'ai pris pour règle de critique de ne point le chicaner sur son témoignage, chaque fois qu'il s'agit d'un fait qui lui est personnel, ou d'un événement que nous savons bien être de la date même du poème où il mentionne : j'ai ainsi jugé qu'il fallait s'en tenir exactement aux données de la préface pour déterminer le temps de son activité poétique; j'ai jugé qu'on ne pouvait lui donner un démenti quand il déclare avoir vu une peinture, comme celle du supplice d'Hippolyte; j'ai jugé que ses affirmations, malgré un peu de vague et d'embarras, établissaient que de nouvelles intrigues furent tentées en 403 par Symmaque, dans l'affaire de l'autel de la Victoire. Pour le reste, j'ai pensé que ses souvenirs avaient pu le tromper, ses connaissances être incomplètes ou erronées (erreurs diverses dans les Péristéphanon; erreurs sur le voyage de Théodose à Rome), et je crois avoir pris le parti le plus sage.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.




620421
Prudentius Clemens, Aurelius
Puech, Aimé
Prudence.
LL
P9714
.Ypue
DATE
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

